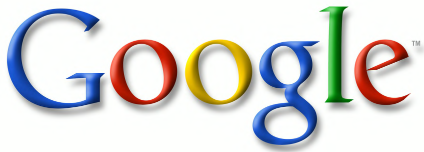
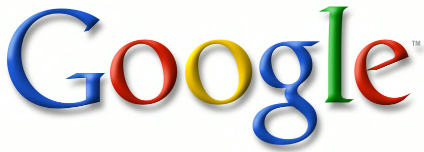
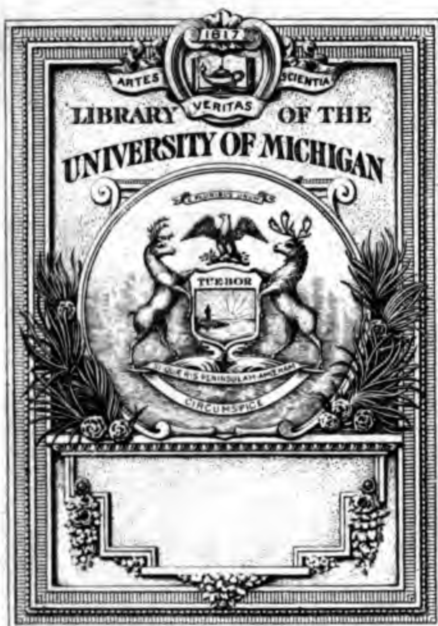





1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



LE

MOYEN AGE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

A 3 fr. 50 le volume.

LA PSYCHOLOGIE SOCIALE DES NOUVEAUX PEUPLES........... 1 vol.

L'ANTIQUITÉ.. 1 vol.

MÉMOIRES. Tome Ier................................... 1 vol.

CORBEIL, typ. et stér. de CRÉTÉ FILS.

ŒUVRES

DE

PHILARÈTE CHASLES

LE

MOYEN AGE

PARIS

CHARPENTIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1876



Le premier des Essais réunis dans ce volume est relatif à l'état moral et intellectuel du monde européen, peu de temps après la venue du Christ. On s'apercevra sans peine que les idées que j'émets sont devenues le fonds de quelques écrits publiés récemment.

La dernière Étude contenue dans le même volume traite de l'Invention de l'Imprimerie et de la situation de l'Europe lorsque cette découverte féconde sortit de l'atelier de Gutenberg.

Entre ces deux points extrêmes quinze siècles se déroulent, les plus complexes peut-être et les plus fertiles dont l'histoire des peuples fasse mention. Les origines du monde moderne y jaillissen

des ruines du monde ancien. J'ai cherché à débrouiller quelques points obscurs de cette période obscure :

La transformation de l'Europe sous l'influence des idées et des mœurs chrétiennes ;

La naissance des grandes inventions industrielles ;

Les origines du Roman moderne ;

Celles du Drame chrétien ;

Enfin la Lutte du Néo-Platonisme italien contre la Papauté, c'est-à-dire le premier éveil de la réaction philosophique contre le Vatican.

En essayant l'histoire des idées, histoire merveilleuse et profonde, j'ai reconnu qu'il ne faut jamais la détacher de l'histoire des hommes ; l'isolant ainsi on lui fait perdre sa passion et sa vie ; — et qu'elle devient alors peu saisissable et peu convaincante.

Les figures de SIDOINE APOLLINAIRE, de SAINT CYPRIEN, de SAINT JÉROME, de SALVIEN, soumises à une analyse détaillée, m'ont donc servi à éclaircir le problème de l'organisation chrétienne entre le deuxième et le sixième siècle ;

Celle du DANTE, à expliquer la lutte des au-

orités spirituelle et temporelle au moyen âge ;

Celles de la religieuse dramaturge HROSVITA, des Observateurs satiriques HUGO DE TRIMBERG, SÉBASTIEN BRANDT et de l'auteur anonyme auquel est due l'Épopée comique du RENARD, à représenter non-seulement leur époque, mais tout un ordre d'idées.

Enfin parvenu aux dernières limites de cette grande période, je me suis plu à pénétrer dans la maison et dans l'Atelier de GUTENBERG ; j'ai consulté, relativement à ce gentilhomme inventeur, à sa vie, à ses procès, à ses débats, à sa découverte, les papiers de la Tour de Strasbourg publiés par Schœpflin ; — documents trop négligés, qui le présentent tout entier, en déshabillé pour ainsi dire.

La plupart des sujets traités dans ce volume eussent exigé, non une vérification plus scrupuleuse des faits particuliers ou une étude plus sincère des idées générales et des masses historiques, mais de grands développements.

Je regrette surtout de laisser à l'état d'ébauche, un sujet vaste et nouveau, la naissance des découvertes utiles au moyen âge, et le phénomène

que je crois avoir signalé le premier, d'un affaissement intellectuel très-sensible, joint à une puissante expansion de l'Industrie. Des talents plus heureux ou plus accomplis, que le temps et les circonstances favoriseront, rempliront sans doute les cadres qu'il m'aura suffi d'indiquer.

Je n'ai pu effacer ni sauver les dissonances de ton et les disparités de style. Ces esquisses achevées à de longs intervalles, publiées les unes dans le *Journal des Débats*, les autres dans divers recueils et même à l'étranger, se touchant néanmoins par le lien commun de la pensée historique et d'un système arrêté, portent chacune l'empreinte de leur origine, et la date de leur naissance. Quelques morceaux publiés dans des Revues ont dû cacher le sérieux du fond sous la vivacité d'une forme dont je regrette le coloris quelquefois trop peu d'accord avec la simplicité convenable à de tels sujets.

PHILARÈTE CHASLES.

Institut, 10 Janvier 1847.

DES

INFLUENCES INTELLECTUELLES

ET

DU BUT QUE L'AUTEUR S'EST PROPOSÉ DANS CES ÉTUDES

DES

INFLUENCES INTELLECTUELLES

ET

DU BUT QUE L'AUTEUR S'EST PROPOSÉ DANS CES ÉTUDES

---

§ Ier.

Fécondité et filiation des idées. — Misère du génie. — Destinées diverses des grands écrivains et de leurs œuvres. — Cervantes en prison. — William Shakspeare à Londres.

Vers la fin du seizième siècle, il y avait dans un pauvre village d'Espagne un homme inconnu qui gémissait au fond d'une prison. Il était manchot et couvert de blessures. Il avait servi sur mer et sur terre, et approchait de sa soixantième année : je ne sais quelle tracasserie judiciaire, suscitée par les alcades du village, l'avait jeté dans ce cachot sans gloire, où personne ne le soupçonnait, où sa pauvreté le retint assez longtemps. On lui permettait d'écrire, et il composa un roman pour s'amuser.

Cet auteur, assez méprisé alors, qui vivait dans une grande misère, et que ses nobles protecteurs, l'archevêque de Tolède et le comte de Lemos, empêchaient tout au plus de périr de faim, s'ap-

pelle Michel Cervantes Saavedra. Créateur de Don Quichotte, il a vécu obscur, et il meurt obscur. Je traverse la mer; j'aborde en Angleterre à la même époque.

Dans un des faubourgs de Londres, voici une petite maison dont un homme modeste occupe un seul étage, ou plutôt une chambre (1). Il est doux, mélancolique, de mœurs faciles et timides; quand ses occupations ordinaires lui en laissent le temps, il fait des sonnets à la manière de Pétrarque, pour sa consolation et son plaisir. Une inspiration triste et tendre le domine. Il ne prend aucun parti dans les agitations politiques de l'Angleterre. Les puritains ont levé la tête, et il n'est pas puritain; les catholiques se révoltent, et il n'est pas catholique. Dans ses sonnets, ses œuvres de prédilection, il s'occupe surtout de s'interroger, de s'observer, de se blâmer. Il a des amours que sa raison désapprouve, et dont il ne peut se détacher. Le sort l'a fait pauvre, et il est devenu acteur; métier dédaigné à cette époque. Ce métier l'afflige horriblement. Il se plaint, il souffre; l'automne de sa vie commence et il est mécontent de lui-même. « Sa vie, dit-il, ne lui offre qu'un tas de cendres; son âme s'est consumée elle-même, et il vient s'asseoir tristement près de ce foyer éteint, qu'il contemple d'un œil plein de larmes. » Toutes ces méditations sont consignées dans les sonnets dont je viens de parler, sonnets qui furent imprimés en 1569. Ce sont les révélations intérieures, les confessions du doux Shakspeare (*sweet Shakspeare*), comme disaient ses amis. — Ils n'avaient guère deviné son génie; ils l'estimaient

(1) Shakspeare and his Times, by Nathan Drake, etc.

surtout pour l'aménité du caractère et la grâce élégiaque de ses vers d'amour.

Il avait peu d'instruction scolastique. Il fallait vivre ; on vendait autour de lui de petits romans et des chroniques, à *six pence* le volume, la plupart traduits ou imités de l'italien. Il s'en empare et en fait des drames. Le drame était alors ce que le journal est au dix-neuvième siècle, la ressource des talents sans fortune. Ces drames passent dans la foule des drames ; on ne les trouve ni supérieurs ni détestables ; on décerne une honnête médiocrité à Shakspeare. On lui préfère le puissant Chapman et le brûlant Marlowe ; on ne songe pas même à le comparer avec le célèbre Lilly ; c'étaient les grands hommes à la mode ; toutes les époques ont eu leurs grands hommes. Cent cinquante ans après leur décès, les curieux en littérature, les *resurrection-men*, vont déterrer ces gloires dans le cimetière des bibliothèques. Chapman et Marlowe (sans compter Lilly et Webster) prenaient donc le pas sur William Shakspeare.

Quand il eut fait représenter une trentaine de drames, construits avec des chroniques nationales, ballades, contes, romans populaires, ou même avec de vieux drames recrépis et arrangés, il ne prit pas le soin de publier une édition complète de ses œuvres. — Comme il avait épargné un peu d'argent, il s'en alla paisiblement dans son village natal tendre la main à ses vieux amis et voisins du village, où il mourut paisible et ignoré.

Une fois Cervantes et Shakspeare morts, la scène change. On traduit Don Quichotte dans toutes les langues ; Don Quichotte devient type. Cervantes, que ses contemporains, dans leurs pamphets, traitaient de

manchot, de *vieux soudard*, de *bavard hargneux*, occupe le trône littéraire de son pays. La philosophie pratique de Sancho s'accrédite en Europe; on reconnaît, dans le personnage du chevalier de la Triste-Figure, l'idéalisme expirant, la chevalerie mourante. L'immortelle épitaphe de la chevalerie, c'est le roman du manchot, qui l'a écrit dans une cave d'un petit village inconnu.

Assurément, l'influence de Cervantes, sa pensée caustique et ingénue, se sont propagées dans l'Europe moderne, on retrouve le sillon et la trace de cette pensée chez Voltaire, Swift et le Sage. La destinée de Shakspeare est plus extraordinaire encore. Michel Cervantes croyait à son génie et avait foi en lui-même; William Shakspeare, fort indifférent à ce sujet, a produit, après sa mort, deux écoles et deux littératures.

Dans son testament il parlait de sa fille, de sa femme, d'un ou deux compagnons de plaisir et de peine, — et ne parlait ni de sa renommée ni de ses œuvres.

Il meurt; le dix-septième siècle commence, la pensée religieuse mariée à la pensée politique saisit l'Angleterre avec une telle violence, elle l'embrasse d'une étreinte si rude, que le théâtre anglais meurt étouffé (1). Personne ne se rappelle plus le nom de Shakspeare, deux hommes exceptés, Milton et Charles Ier. Ces esprits adverses, tous deux élevés et tendres, conservent le culte de leur *doux Shakspeare*. En France, en Italie, en Espagne, nul érudit du dix-septième siècle n'a entendu parler de ce nom obscur,

(1) V. *Shakspeare, directeur de théâtre.*

pas même Baillet ni Tiraboschi, hommes dont la mémoire ne laissait pas échapper une date ou un nom propre. Charles II vient reprendre possession du trône anglais, que Cromwell avait occupé. Avec Charles II, l'imitation française envahit la littérature anglaise ; Shakspeare est enfin jugé, mais sévèrement ; on lui reconnaît des beautés antiques et barbares. Ce que l'on aime par-dessus tout, c'est la tragédie de Dryden, ampoulée et factice, un roman de la Calprenède mis en dialogue.

Ainsi la justice, assez prompte à venir pour Cervantes, est lente pour Shakspeare. Comme il a plus d'obstacles à vaincre, sa conquête sera plus belle ; il s'agit de conquérir le Nord tout entier.

La révulsion se fait au milieu du dix-huitième siècle : Shakspeare se relève alors de la manière la plus inattendue ; il a pour résurrecteurs Pope le satirique, le classique Johnson et Voltaire lui-même. Le génie puritain s'est affaibli lentement dans la Grande-Bretagne, qui commence à se dégoûter du fanatisme sombre des uns, des idéalités romanesques des autres, et surtout de la lourde parodie française des Rochester et des Waller ; l'impartialité lumineuse de Shakspeare se fait jour. On y est préparé ; on se plaît à trouver dans son monde théâtral le monde réel avec ses nuances, ses personnages, ses variétés de forme et de couleur. Un siècle et demi, voilà ce qu'a demandé de temps l'éducation des intelligences. Alors on se met à lui payer en gloire et en idolâtrie les arrérages de son obscurité ; son influence grandit, s'étend, pénètre en France. L'homme de génie est proclamé surtout par ceux qui ne le comprennent pas. Le pauvre et modeste acteur conquiert, cent cin-

quante ans après sa mort, une gloire posthume et inattendue. Une nouvelle littérature, celle de l'Allemagne, est fondée exclusivement sur l'étude de Shakspeare; à lui se rapportent, comme à leur modèle et à leur Dieu, et Gœthe, et Schiller, et Wieland, et même les philosophes nouveaux de la Germanie. Ils retrouvent en lui la séve primitive du génie teutonique, l'inspiration septentrionale dans sa pureté, la profondeur et le sang-froid de l'observation, la haute impartialité, mêlée à une connaissance des hommes, du monde, des passions, que personne n'a possédée au même point. Toutes les études poétiques de nos voisins allemands se dirigent vers Shakspeare; les plus grands de leurs poëtes ne font que le traduire ou l'imiter; c'est la source universelle, l'Homère de la Germanie moderne.

Les influences qu'il répand ne s'arrêtent pas là. Ce génie septentrional et inexorable pénètre en Italie et en Espagne, il inspire Rossini et devient populaire dans le monde civilisé. L'Angleterre lui décerne un culte, enfin la plus belle création de Shakspeare dans les temps modernes, c'est Walter Scott, lequel aperçoit le monde exactement du même point de vue que le contemporain d'Élisabeth.

Deux siècles ont donc été nécessaires au développement d'une seule influence.

« Il y a, dit saint Chrysostome, des idées qui germent dans un siècle et qui s'épanouissent dans un autre siècle. Le germe chrétien était dans la Bible; c'est dans l'Évangile qu'il a fleuri. »

Voilà toute la pensée de ces études, qui ont été celles de ma vie, et que j'essaye de recueillir ici, tout incomplètes qu'elles sont. Je me suis laissé séduire

par ce beau spectacle : — l'influence lointaine de l'intelligence sur les intelligences ; le magnétisme de la pensée sur la pensée ; la force de fécondité qui est en elle, et qui, du sein d'une vie obscure, jaillit pour conquérir des peuples éloignés ou des siècles futurs. Cette force éternellement active de la pensée humaine brave les temps et les distances, et résiste à la force brutale. A travers tous les obstacles, elle éclate ; en vain, la féodalité étend son réseau de fer ; au huitième et au neuvième siècle, les cottes de mailles se heurtent, les masses d'acier brisent les crânes des combattants ; et l'activité de la pensée ne cesse pas plus que les sympathies humaines n'interrompent leur œuvre éternelle et génératrice.

§ II.

Comment les nations ont agi les unes sur les autres. — Part d'action exercée par chacune d'elles sur la civilisation littéraire. — La France. — L'Italie. — L'Espagne. — L'Angleterre. — L'Allemagne. — Double action et situation centrale de la France.

Les influences intellectuelles sont constantes à travers l'histoire. — L'Italie modifie la France, et la France l'Espagne ; l'action est incessante comme la réaction ; nulle époque, si barbare ou si malheureuse qu'elle soit, qui ne concoure à cet immense travail.

Cette étude est grande et pleine d'attrait. On a trop souvent analysé les livres, c'est-à-dire la phrase et la diction, et l'on n'a pas assez étudié l'âme des livres. Ils possèdent cependant leur âme ; c'est elle qui frappe la nôtre ; c'est par elle que s'opère la merveille

de communication électrique qui renouvelle les sociétés en fécondant les esprits. Par cette vie secrète, Bayle le protestant touche à Montaigne le catholique; le gibelin Dante, aux servants d'amours provençaux; Molière donne la main à Térence, toutes les intelligences sont enchaînées dans une parenté étroite et dans une miraculeuse harmonie. C'est aussi par cette magie que chaque nation, ayant pour guides ses propres grands hommes, agit sur les nations et les générations.

Au lieu d'admirer seulement les écrivains comme régulateurs du style et dictateurs de la phrase, c'est comme propagateurs de la civilisation universelle et particulière qu'il faut étudier ces hommes bien dotés, qui ont reçu le pouvoir d'éveiller plus de sympathies et de dominer tout ce qui les approche. Il serait curieux de connaître la part qui leur fut assignée, ce qu'ils tenaient de leurs prédécesseurs, ce qu'ils ont livré à leurs héritiers; de calculer l'action de la pensée sur la pensée, la manière dont les peuples se sont modifiés mutuellement, ce que chacun d'eux a donné ou reçu, l'altération des nationalités par l'effet de cet échange; — comment le génie septentrional, longtemps isolé, s'est laissé enfin pénétrer par le génie du Midi; quelle a été la puissance magnétique de la France sur l'Angleterre, et de l'Angleterre sur la France; comment chaque membre du corps européen a subi l'action des autres et les a dominés à son tour; l'influence spéciale de l'Allemagne théologique, de l'Italie artiste, de la France active, de l'Espagne catholique, de l'Angleterre protestante; comment l'ardeur du Midi a réchauffé l'analyse profonde de Shakspeare, et comment le génie romain et celui de

l'Italie ont embelli et orné le calvinisme de Milton : — enfin, attractions, sympathies, répulsions, constante relation de toutes ces pensées vivantes ; influences acceptées comme des plaisirs, et renvoyées comme pouvoirs. C'est l'histoire intime du genre humain ; c'est le drame de la littérature.

L'échange des sensations intellectuelles entre toutes les nations de l'Europe offrait donc un objet digne des plus longs travaux, et méritait d'occuper une vie. Mais le plan à tracer et la route à suivre offraient des difficultés et des obstacles.

Fallait-il, comme Quadrio ou Schlegel, embrasser d'un vague coup d'œil l'ensemble de toutes les littératures ; ou, comme Warton, consacrer sa vie à la vingtième partie d'une seule histoire littéraire ?

Il m'a semblé qu'en portant tour à tour sur certains points précis et divers une observation attentive et soutenue, je pourrais découvrir des rapports et des corrélations ignorés entre des faits éloignés. L'étude du détail prêtait de la précision à ces travaux. La diversité des découvertes que j'entreprenais au Nord et au Midi, la persévérance des fouilles que je voulais pousser hardiment dans toutes les directions, me permettaient d'espérer des résultats utiles ; ma nationalité même me servait.

Notre pays, on le sait, est le pays sympathique par excellence. La France ne se refuse à rien, pas même aux folies. Elle a des émotions pour toutes les émotions, et sait comprendre toutes les pensées, même absurdes. On l'a vue s'associer, depuis qu'elle existe, à toutes les civilisations. S'il se fait un mouvement intellectuel au bout de l'Europe, soyez sûr que la France y prendra part. C'est, depuis six siècles, une

contrée sans sommeil, que toutes les impressions passionnent, qui veut séduire et être séduite, s'émouvoir et propager l'émotion. La France est entre les peuples une propagatrice involontaire. Elle ne se contente pas de juger et d'absorber comme l'Allemagne. Elle va vite, et, sans frayer la route, dès qu'elle la voit ouverte, elle s'y élance avec une étourderie contagieuse. Tout le monde alors s'ébranle et la suit. Ce que l'Europe est pour le monde, la France l'est pour l'Europe.

La science anatomique possède une expression applicable à la France. Ce pays est comme le « grand sympathique » du monde civilisé. Avec sa brillante mobilité d'impressions, elle doit faire plus d'une faute, et elle est en fonds pour les réparer. En littérature, elle s'est imprudemment livrée à l'étude pédantesque des anciens ; elle a idolâtré Ronsard. Avec la même violence et la même ferveur, elle s'est jetée ensuite dans l'imitation de l'Italie déchue, puis de l'Espagne qui tombait. Sous Louis XIV, corrigeant ces influences les unes par les autres, comme un homme qui échappe aux étourderies de son premier âge, elle n'a plus été ni pédante, ni affectée ni emphatique ; elle a créé sa littérature, modérée et contenue, mêlée d'antique et de moderne, de sévérité et d'élégance ; littérature qui projette son reflet pur et grave sur la première moitié du dix-huitième siècle.

Il est intéressant de voir notre pays, même quand il est soumis à l'influence de l'étranger, rester maître des influences reçues. La France a fait accepter aux Allemands et aux Anglais, pendant le dix-septième siècle, le code poétique de Boileau ; devenue un peu anglaise sous Voltaire, elle a propagé l'influence an-

glaise à travers l'Europe. Elle s'approprie d'abord ce qu'elle touche, et prête à cette assimilation une force magnétique.

Quand les soldats de Charles VIII ont inondé l'Italie, la France s'éprend d'un bel amour pour la civilisation italiennne, et donne à l'Europe l'exemple que l'Europe suit. Le type italien est accepté. Tous les peuples deviennent italiens.

Bientôt les noces de Louis XIV et de la jeune infante ont lieu sur la rive de la Bidassoa : la France porte fraise et mantille; le roman espagnol déborde (1); Corneille, espagnol-romain, dont le vers puissant retentit comme le clairon d'airain de la Castille, écrit ses drames : voilà l'Europe castillane. Les grands romans d'aventures passent de Scudéry et de la Calprenède aux Anglais et aux Germains. Les héros de Clélie et du grand Cyrus, vrais espagnols, après avoir charmé les loisirs de madame de Sévigné, font fortune, des rives du Danube à celles du Rhin. Le privilége de constater la popularité, de sanctionner le succès, de donner la vogue et de créer la mode, ne quitte jamais la France. Dans tous les arts, les réputations attendent d'elle la consécration dernière. Esclave et reine, comme les femmes, elle couronne l'opinion qu'elle subit et propage la passion qu'elle ressent.

Il y avait longtemps, au dix-huitième siècle, qu'un pays insulaire et singulier avait remué toutes les questions politiques. Milton avait proclamé la liberté de la presse ; Locke, enseigné la tolérance ; Wilkes et Junius avaient cruellement harcelé le pouvoir. La France s'empara des mêmes idées et les rendit européennes ;

(1) V. Études espagnoles, Alarcon, etc.

son drapeau s'agita dans l'orage. Avec les idées anglaises elle fit la révolution française. Toutes les nations, même les plus lentes, les plus amoureuses du passé, les plus endormies dans le repos séculaire, la suivent de gré ou de force.

Cette mission centrale et propagatrice de la France nous détache de tous les peuples, en nous permettant de les comprendre tous. Quant à ce patriotisme borné et aveugle, l'amour d'une mère idiote qui étouffe son enfant dans les langes, c'est chose trop frivole pour en parler. Les fractions de la communauté européenne, l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne ont pris nécessairement place et ont compté parmi les nations intellectuelles à mesure qu'elles ont donné leurs fruits ; refuser de les comprendre, ce serait se refuser à l'histoire même.

Cet élan rapide et cette propagande active qui s'accordent si bien avec nos vivacités, constituent l'intérêt de notre histoire, le roman de nos annales. Nous n'avons pas toujours été sages ; mais a-t-on un roman quand on est sage ? Il y a des excès intellectuels qui servent beaucoup ; — de même que nos folies, nos larmes versées, nos illusions chéries font de notre vie une grande leçon.

Avant d'atteindre l'appréciation juste, la France traverse l'engouement. Une douzaine de jeunes Français, au seizième siècle, après avoir pâli sur les Grecs et les Latins, et dévoré toute la science importée d'Italie, s'avisent de pindariser et d'homériser ; ils bouleversent la langue française et la remplissent de *vocables* romains ; leur petit bataillon fanatique entraîne l'admiration universelle, impose à l'Europe Dubartas et Jodelle, et greffe sur les préceptes d'Aristote un

nouveau système, plus sévère que le sien. Eh bien, ce sont les Ronsard et les Remy Belleau, qui forgent sur leur enclume l'hexamètre de Boileau ; ils préparent la pureté de Racine et la grandeur virile de Pascal. Ils ont dépassé le but ; leur séve poétique, asservie à leur théorie étroite, a produit peu de chefs-d'œuvre sans doute : mais quel mouvement intellectuel imprimé au siècle ! que de questions soulevées ! et qu'il est difficile de ne pas s'intéresser à leur croisade (1).

Ainsi la France s'engoue, s'exalte, imite, propage et revient au bon sens. Sa part est belle, mais elle n'est pas seule à l'œuvre. Le mouvement général de la civilisation se compose de toutes les impulsions particulières.

La première venue dans les temps modernes, c'est l'Italie, qui excite et éveille l'Angleterre, la France et l'Allemagne. Cette Italie a reçu aussi des héritages éclatants et doit beaucoup à tout le monde. La Provence s'est d'abord chargée de l'éducation italienne.

On sait combien cette floraison provençale a été rapide et passagère : la poussière fécondante a volé au loin, et l'Italie est devenue mère. A cette influence s'est jointe celle des Grecs du moyen âge, chargés des dépouilles érudites de l'antiquité. L'Italie s'est montrée alors platoniquement amoureuse comme la muse provençale ; — studieuse comme les commentateurs d'Alexandrie ; — théologienne et symbolique comme Byzance. De tous ces rayons partis de points différents le caractère nouveau de l'Italie s'est formé, sa nouvelle gloire est éclose. Dante, Boccace et Pétrarque sont nés ; quoi de plus subtil, de plus raffiné,

(1) V. *Histoire littéraire du XVI*e *siècle.*

de plus chrétien et de plus érudit que ces trois noms qui devancent le seizième siècle ? Ce sont les précurseurs, c'est l'avant-garde. A l'Italie est due l'impulsion artiste et littéraire.

De la Germanie, pleine de conscience, de respect pour la foi jurée et d'amour pour le passé, date l'impulsion érudite métaphysique et religieuse. Elle s'empare de la subtibilité théologique et de la science, non pour opposer des mots à des mots, mais pour changer les choses ; elle tire des conséquences inexorables ; elle veut des raisonnements suivis de faits : la réforme sera le corollaire d'une argumentation pressée. La Germanie est forte et redoutable dans le déploiement de ses ressources. Ce que les hérésiarques de douze siècles avaient tenté, et tenté vainement, elle l'opère ; elle ramène l'examen libre sur la scène du monde. Depuis Luther, elle n'a pas été infidèle à ce principe ; on l'a toujours vue examiner, juger, comparer, apprendre. C'est l'arbitre universel, la critique par excellence. Elle n'a osé se montrer créatrice qu'après un long apprentissage, qui a duré de l'an 1500 à l'an 1750. Les systèmes qu'elle a enfantés sont les cahiers de ses études. Modeste, avant de se prononcer, elle thésaurise le savoir. Luther, Leibnitz, Kant et Gœthe disent assez l'influence de l'Allemagne sur l'Europe ; influence esthétique, au rebours de celle de l'Italie, qui s'adresse moins à la pensée qu'aux passions. L'Allemagne n'est pas de premier mouvement, mais d'analyse.

De ce pays surtout il faut attendre une impartialité souveraine. Il aime à comprendre les nuances nationales, pénétrer dans leur intimité et vivre fraternellement avec tous les génies. Aussi ce pays éminem-

ment critique a-t-il donné l'exemple d'une vaste entente littéraire, et d'une belle compréhension de toutes les phases intellectuelles que le monde a subies.

L'Italie et l'Allemagne occupent les deux points opposés du diamètre; l'Espagne et l'Angleterre ont une originalité spéciale et intermédiaire.

Si vous étudiez l'Espagne, il semble que le génie lyrique se lève devant vous : une admirable énergie, une grande spontanéité de pensée distinguent le pays de Cervantes et de Caldéron. Les influences arabes et gothiques y survivent aux institutions. Si, au milieu de ses conquêtes, l'Espagne reçoit de l'Italie et de la France des nuances qui la modifient, rien ne la fait renoncer à son génie national.

L'Angleterre n'est pas moins indépendante. Par sa position centrale, accessible à toutes les communications extérieures, elle trouve moyen de conserver sa séve nationale en acceptant les importations italienne, espagnole et française. Pendant que l'Espagne reste gothique et arabe, l'Angleterre demeure teutonique et normande. « L'Espagne, dit un Anglais, est un guer-« rier chrétien qui chante, qui prie, et qui, à la lueur « des feux du camp, écrit sur son bouclier l'épopée de « ses victoires. L'Angleterre est un capitaine de vais-« seau visitant toutes les plages, chargeant son navire « de tous les trésors, se parant de diamants et d'ai-« grettes empruntés aux nations lointaines, et con-« servant toujours son costume de marin anglais, ses « prédilections insulaires, son dirk à la lame courte, « et son rude caractère. »

Au milieu de ces races diverses se trouve la France dont la raison clairvoyante, mais non hautaine, et la

sympathie de conciliation et de propagande, lui permettent de comprendre et de classer toutes les idées.

§ III.

Impuissance de l'isolement.

On a vu les races espagnole et anglaise, qui trouvent dans l'indépendance un plaisir d'orgueil, être forcées de prendre part à l'œuvre générale de civilisation intellectuelle. Rien ne vit isolé ; l'isolement, c'est la mort. Shakspeare emprunte aux Italiens, Pope aux Français, Ben Jonson aux Romains, Cervantes et les lyriques espagnols, à l'Italie ; Garcilasso et Boscan imitent les formes de Pétrarque. Tout le monde emprunte à tout le monde : ce grand travail de sympathies est universel et impérissable.

Un mystique allemand, écrivain bizarre, a caché sous une enveloppe grotesque des vérités profondes : « — Tout est sympathie, dit-il. La chaîne de l'amour « et celle de la nécessité nous lient merveilleusement, « peuples et hommes. Liens de soie, entraves d'acier, « peu importe ; nous voilà captifs. Que serait le « monde sans cette influence universelle, sans cette « action et cette réaction? Un océan de glace. — La « parole, les écrits, les gestes, entretiennent entre « les individus présents, éloignés, vivants et morts, « une communication incessante. Et ce n'est là que « le commerce le plus grossier ; c'est, pour ainsi dire, « la circulation artérielle. Il existe aussi une commu- « nication bien plus délicate et que la pensée seule

« peut entrevoir : c'est l'influence d'un livre sur les « esprits, du regard de l'homme sur ses semblables, « de la moindre action sur les actions éloignées. Le « sauvage du lac Ontario, qui se querelle avec sa « femme sauvage, va faire renchérir le prix du castor « en Europe. Un grain de sable que ma main lance, « altère la gravitation de l'univers. Vous croyez que « c'est moi qui vous parle, cher lecteur? Eh! non, « ce sont tous les livres ridicules qui m'ont magnétisé « la cervelle depuis que j'existe, et toutes les folles « idées que ma nourrice y a laissé entrer quand elle « s'occupait de m'allaiter.

« L'autre jour mon domestique est entré dans mon « cabinet (c'est le plus vulgaire et le plus nul des « hommes). Cet homme réunit toutes les bassesses « naturelles, et son esprit est plat comme son corps. « Je le regardai longtemps pendant qu'il m'adressait « de petites questions idiotes, et je me dis :

« — Pour faire de cet homme-là quelque chose « d'extraordinaire et de précieux, il n'y aurait qu'un « moyen ; — ce serait de l'isoler parfaitement. Un « homme isolé, fût-ce un crétin, quelle merveille! « Imaginez ce gaillard-là sous une grande cloche de « cristal, sans communication avec personne. Que de « lettres inutiles viennent frapper sur la cloche de « cristal! point de réponse; l'homme isolé ne trouve « plus une oreille pour recevoir ses confidences, ni un « regard pour lui rendre son regard, ni une voix pour « servir d'écho à sa voix. Il n'achète et ne vend plus; « il n'aime et ne hait plus. La systole et la diastole « de cet être sans rapport se trouvent suspendues. Il « ne donne rien et ne reçoit rien. Quand même il vi- « vrait, ce serait un vivant mort. Allons, c'est une

« maille défaite dans le vaste filet social ; vite occu-
« pons-nous de la reprendre et de la réparer. »

Il en est de même des nations.

Tout peuple sans commerce intellectuel avec les autres peuples n'est qu'une maille rompue de l'immense filet.

Que sont devenus les groupes d'hommes et les peuplades que leur situation ou leur volonté ont placés sous la cloche de cristal du philosophe germain? Le Pérou, le Mexique et la Chine ont jadis atteint un degré de civilisation remarquable; leur énergie a péri. Faute de renouveler leur séve et de se rajeunir par la communication intellectuelle, toutes les promesses de leur enfance ont été menteuses. Vous diriez cette famille de vieux Persans, les Guèbres, condamnés à mort par la loi religieuse; là, les frères sont ma[illegible] les sœurs deviennent épouses; le résultat, c'est le dépérissement d'une race, autrefois la plus belle de l'univers. Tous les voyageurs conviennent que dans aucune famille humaine on ne trouve de laideur plus chétive, de débilité plus douloureuse.

Le grand exemple de ce rachitisme de la pensée, c'est un peuple qui existe depuis des siècles ; le [illegible]us imbécile et le plus savant des peuples; intellect[illegible] et matériel, puéril et décrépit, célèbre et inc[illegible] : un paradoxe, plutôt qu'un peuple. Le Chinois a compris l'action de la pensée sur la pensée, mais comme un fléau dont il faut se garantir. Il a deviné la contagion de l'intelligence, mais comme une peste dangereuse. Protégé par sa situation entre l'Océan et les déserts, il a repoussé tout commerce moral avec le reste du monde. Maître d'un langage depuis longtemps fixé, il a déterminé le nombre des symboles

hiéroglyphiques destinés à reproduire la pensée par l'écriture. Changer les signes, les multiplier, les altérer ou même les déplacer est devenu un crime punissable de mort. La multitude de ces signes symboliques a exigé un effort immense de mémoire : toute l'intelligence s'est concentrée dans la mémoire, c'est-à-dire dans la partie matérielle de l'intelligence. On a classé les hommes d'après le nombre des signes qu'ils avaient retenus ; qui sait trois mille mots est mandarin de seconde classe ; en posséder quatre mille, c'est être mandarin de première classe. La vie de chacun de ces savants est devenue une existence mnémonique. Comment conserver l'active énergie d'un esprit dont toutes les forces se dépensent pour achever l'emmagasinement des mots? Ce système a donné une civilisation pétrifiée, qui n'a jamais pu s'élever aux idées de liberté, d'examen, de pensée indépendante. Ce peuple possédait toutes nos ressources, tous nos instruments, longtemps avant nous, la *boussole*, — et les Chinois n'ont rien découvert ; l'*astronomie*, ce sont de mauvais navigateurs ; la *poudre à canon*, ils ne savent pas se défendre ; la *peinture*, ils ne connaissent point la perspective ; la *philosophie pratique*, et ils ne désirent pas la liberté politique ; la *statistique*, ils ne songent pas à soulager cette population affamée qui vit de racines et de coquillages dans leurs montagnes et sur les bords de leurs fleuves ! Ils ne pensent pas à former des colonies qui offriraient une issue à tous ces malheureux que l'empire ne peut nourrir.

Le publiciste Benjamin Constant a raison de nommer ce peuple « le plus idiot et le plus lettré de tous les peuples. »

C'est qu'il a commencé par stéréotyper sa propre intelligence et l'a forcée à tourner dans un cercle étroit et borné ; il s'est noué lui-même. Les peuples étrangers, qui eussent troublé ce bel ordre de la pensée pétrifiée, lui sont en horreur ; il ne veut pas qu'on importe chez lui la pensée active et vivante.

Je sais que les Chinois ont trouvé des défenseurs enthousiastes ; mais le paradoxe soutenu au dix-huitième siècle par les panégyristes de la Chine est suffisamment réfuté par les supplices atroces qu'elle a conservés, par la famine qui ne cesse pas de la décimer, et contre laquelle le gouvernement ne trouve pas de meilleur remède que de commander des coupes réglées d'enfants nouveau-nés ; — par l'arbitraire que les mandarins imposent à leurs subordonnés : — la vénalité de ses officiers publics ; — l'isolement du monarque ; — l'adhérence invincible du peuple aux usages barbares, par exemple, quant à la construction des vaisseaux, incapables de tenir la mer pendant six mois ; — enfin par la lâcheté, la faiblesse de caractère et la duplicité rapace que tous les voyageurs, récents et anciens, attribuent à cette nation. — Nulle part, il est vrai, la civilisation matérielle ne semble avoir acquis un développement plus raffiné ; nulle part l'étiquette n'est mieux calculée, la révérence soumise à des lois plus sévères, la porcelaine mieux cuite, la soie mieux travaillée, le vermillon plus éclatant, et la laque plus fine. Tout est si bien compté, si bien pesé, dans ce pays, qu'un auteur de tragédie chinoise n'a pas le droit d'y exprimer l'amour ou la haine autrement que par un *quatrain stéréotypé*, consacré à cet usage depuis un temps immémorial. Telle est la régularité de cette civilisation,

que si un aspirant aux emplois publics place un peu plus haut ou un peu plus bas que la coutume ne l'ordonne un des signes symboliques dont se compose l'écriture chinoise, il est irrévocablement destitué. — La seule question est de savoir s'il n'y a pas deux espèces de *civilisation*, — l'une matérielle, l'autre intellectuelle ; — et si le mandarin, couvert de soieries, si ce mandarin qui condamne au supplice de la cangue le malheureux incapable de payer sa sentence, n'est pas un barbare incurable et dont un vernis de civilisation perpétue la barbarie.

§ IV.

Influence lointaine des idées, et la part qu'elles prennent au travail de la civilisation. — Exemples. — Luther et Calvin. — Les républiques des États-Unis. — Renaissances et décadences des littératures et des sociétés.

Une fois les rapports intellectuels établis entre les peuples, l'influence de la pensée dépasse toutes les merveilles. Aristote devient, au moyen âge, le régulateur des écoles ; il s'empare de toute la philosophie chez les Arabes.

Ainsi les générations récentes sont invinciblement liées aux générations antérieures. L'héritage transmis ne meurt pas ; seulement il dort pendant des siècles ; et toujours, à quelque époque éloignée, il trouve son réveil et sa fécondité. Les générations sont les journées de la vie du genre humain et les étapes de son grand voyage. Il marche toujours, il ne cesse pas de vivre par l'intelligence, quoiqu'il y ait des

heures où une nation croule, où une institution tombe avec bruit.

Quand il paraît sommeiller, ses forces se réparent. Les flots des idées poussent les flots des idées ; de nouvelles sources viennent alimenter le fleuve aux vagues éternelles ; opinions, mœurs, religions, langages, institutions, tout se presse, se détruit, se renouvelle. Vous croyez atteindre la perfection, vous arrivez à la décadence ; vous croyez que la décadence vous menace, c'est une résurrection.

Les grands ouvriers de cette œuvre sont les hommes de génie. Chacun d'eux profite des clartés jetées par l'homme de génie antérieur, il attise la flamme qui ressort plus éclatante de ses mains. C'est vraiment un spectacle admirable.

Bacon recueille l'étincelle aristotélique. Newton commence par s'élever jusqu'à la hauteur de Képler ; de là il monte plus haut encore et explique le monde. Destructeurs ou régénérateurs, ces hommes ont leur filiation non interrompue. Luther se contente de faire brûler la bulle du pape ; il ébranle une colonne du Temple ; cela lui suffit. Voltaire n'est pas satisfait à si bon marché ; il ébranle l'édifice entier, il bat en brèche le christianisme. Sous Louis XIV, il n'y a encore d'opposition que dans le jansénisme ; sous Louis XV, elle s'attaque aux finances ; sous Louis XVI, elle démolit tout. Les Anglais ont vu leur *dissenters* se transformer en whigs. Les whigs sont devenus réformateurs, et ces derniers, radicaux. Partout le même mouvement vital, désorganisation et réorganisation ; un phénix immortel qui se sacrifie pour renaître, éclôt pour mourir ; au moment où vous pleurez sur ses cendres, il secoue et étend ses ailes.

Création et destruction, vie et mort, ces deux puissances se balancent toujours. Vous vivez, dites-vous, dans un monde qui finit ; les institutions sont chancelantes, la ruine vous environne ; on se plaint amèrement et l'on accuse le ciel ; on ignore que, dans les entrailles même de cette société morte, la moitié d'une société nouvelle s'est mystérieusement préparée ; la société nouvelle va briser son enveloppe, elle apparaîtra complète, au moment où vous croirez qu'un anéantissement irrésistible semblera engloutir les nations.

Les vieilles idées sont décrépites, ou plutôt ce ne sont que des formes, des mensonges, des fantômes. Soufflez sur les cendres : vous trouverez là des idées vierges, pleines de flammes et d'avenir. Notre monde est une éternelle renaissance, où la mort travaille au tissu de la vie, comme la vie y travaille aux œuvres de la mort. La pensée incessante se renouvelle sans s'arrêter, et renaît sous des formes inouïes que personne ne pouvait prévoir. Au seizième siècle, la féodalité se débat dans les convulsions de la Ligue ; l'hymne de mort est chanté ; mais il se mêle à l'hymne de naissance ; le berceau de Louis XIV est là.

Parlons d'une chute plus haute et d'un tombeau plus tragique. Rome expie par une agonie lente son injustice envers les nations. Ce linceul dans lequel elle se couche sert de langes funèbres à une autre civilisation plus fertile ; la civilisation chrétienne a germé dans les débris de la civilisation romaine, tombée en pourriture. Pendant la décadence d'un état social, toujours des influences secrètes, empruntées à des peuples nouveaux, organisent la mystérieuse création d'une société nouvelle prête à éclore :

ces influences, ou, si vous voulez, ces filaments organiques, se développent et se coordonnent à l'époque précise où l'on a besoin d'eux, où chacun regarde autour de soi pour voir si la société est dissoute. Lorsque, des profondeurs du sanctuaire, on entend des voix lugubres s'écrier :

— *Les dieux s'en vont !*

D'autres voix partent du point opposé de l'horizon : — *Les dieux renaissent !*

Quelle a été dans ce grand travail la part spéciale des littératures ; comment s'y sont-elles mêlées, pour l'activer, le contrarier ou l'exprimer?

Il faut bien en convenir ; les Dante et les Molière, les Caldéron et les Shakspeare furent aussi utiles, aussi actifs, que les hommes politiques et les controversistes religieux. Shakspeare ou Walter Scott, Voltaire ou Sterne ont éveillé autant de pensées, avivé autant d'esprits que Mélanchthon et Zwingle. Il n'y a pas jusqu'aux intelligences frivoles qui n'aient coopéré à l'œuvre universelle ; tout compte dans la vie des peuples. Le salon de Ninon de Lenclos était l'antichambre du dix-huitième siècle ; Chapelle précédait Voltaire ; et les questions de la grâce efficace, en soulevant l'idée de liberté humaine, firent incliner le catholicisme vers un calvinisme mitigé.

Ainsi se perpétuent et s'enchaînent ces influences intellectuelles dont la vitalité, je le répète, est le souverain prodige. Dans l'histoire des peuples nouveaux, il y a des noms qui retentissent toujours à l'oreille, et dont le son prolongé ne cesse point de se faire entendre. Saint Bernard a vécu plus de quatre siècles ; deux controversistes du seizième siècle, deux commentateurs, Luther et Calvin, vivent encore.

Réforme en Angleterre, tolérance en Irlande, examen des actes publics en Espagne, orages secrets des universités allemandes, efforts des théories militantes en France : tout cela, c'est l'examen, le droit du jugement individuel, la raison de l'homme qui réclame son privilége ; c'est la lutte de la pensée contre l'autorité. — Toland, Voltaire, Diderot et Raynal, ont continué l'œuvre de Luther. Par delà l'océan Atlantique, Calvin règne encore.

Il y a deux siècles, en 1626, sur une grève déserte du comté de Lincoln, en Angleterre, une vingtaine de pauvres gens qui ont froid, tremblent et se cachent derrière les rochers. La nuit, ils prient à genoux sur le sable humide, en attendant la chaloupe qui doit les prendre ; leurs femmes et leurs enfants sont derrière eux, résignés, sans faiblesse, sans larmes, prêts à s'exiler avec leurs pères et leurs maris. — Ce sont quelques sectateurs obscurs de Calvin, auxquels on veut faire abjurer la pensée de Calvin. Déjà deux fois ils ont essayé de quitter l'Angleterre ; les amendes, la prison, le pilori, les ont châtiés. Persécutés par le protestantisme, eux qui sont la dernière expression du protestantisme, *ils vont*, comme le dit tristement un de ces hommes qui nous a laissé le récit du voyage, *se sevrer volontairemeut du doux lait de la patrie*. Le lien du malheur les unit : la souffrance commune les a baptisés frères. Ils forment une petite république qui va passer les mers, et, promenant sa pauvreté et son courage à travers le monde, réaliser là-bas, dans ces terres ignorées, toute la pensée de Calvin.

Cette pensée ne s'affaiblira pas sous le poids des années et des travaux. En dépit de l'exil, de la misère

et d'une longue obscurité, ce génie calviniste conservera sa force un jour, quand il sera question de lutter contre la Grande-Bretagne. L'heure de la révolution américaine viendra ; le sang de la doctrine calviniste coulera dans les veines des citoyens de Massachussets, et, fidèles aux théories de leurs aïeux, ils montreront qu'ils sont encore ces hommes qui, ne voulant accepter aucune autorité, aimaient mieux tout quitter et être martyrs que d'*esclaver* leur pensée, comme parle Montaigne.

Si l'on objecte que Calvin était législateur, non littérateur, je réponds que la fécondité intellectuelle de Molière et de Shakspeare n'a pas été moindre dans un autre ordre. Les influences littéraires et politiques se confondent. Calvin, le réformateur, est un des grands écrivains de son siècle. La fermeté de son style répond à la sévérité de son âme et reproduit la rigidité de son système ; ce fut le modèle de toutes ces prédications protestantes, austères de pensées, et dénuées d'ornements. Michel Montaigne, prosateur érudit et mondain, gascon insouciant, écrit pour tuer le temps et recueillir ses souvenirs ; on ne peut guère lui attribuer la prétention d'un chef de secte et l'orgueil de la théorie ; il devient maître sans l'avoir espéré, moins encore voulu. Il éveille toutes les intelligences sceptiques : Bayle relève de lui ; Voltaire est son nourrisson ; Rousseau lui doit plus d'un axiome ; Hume ne parvient qu'à systématiser son doute. Le gentilhomme nonchalant et l'hérésiarque infatigable, en quoi se touchent-ils ? L'un a détruit et fondé à l'aide de sa pensée ; l'autre a jeté aux vents cette pensée paresseuse et énergique, qui a fructifié toute seule.

Quiconque a jeté dans le monde une idée, a semé un germe immortel.

§ V.

Comment s'étendent les influences politiques, religieuses et littéraires. — Abus du mot *littérature*. — Ces études sont plus historiques que littéraires.

Pour étudier à fond la littérature, il faut donc étudier la politique, la religion, la société même. L'historien de la philosophie peut-il oublier Pascal? celui de la littérature, Luther ; celui de la politique, Calvin ? La prose française date du réformateur de Genève. Comment se résoudre à les juger comme *littérateurs*, à examiner leurs phrases, et à critiquer seulement leur style ?

Cherchons les matériaux de l'*histoire intellectuelle*, non ceux de l'*histoire littéraire*. Étudions les travaux et les actes, les efforts et les conquêtes de Calvin, de Montaigne, de Bacon, de Luther, de Shakspeare, de Molière, de Caldéron, de Voltaire, de tous ces ouvriers qui, la hache ou le flambeau à la main, ont fait avancer, par des créations et des destructions, la vie et la mort de la civilisation ; poëtes ou réformateurs, dramaturges ou penseurs, — artisans de la même œuvre.

J'ai peu d'estime pour le mot *littérature*. Ce mot me paraît dénué de sens ; il est éclos d'une dépravation intellectuelle. En Grèce, où la parole, si puissante sur les hommes, donnait les honneurs et le pouvoir, la parole devint un art. Des professeurs, moyennant de l'argent, enseignèrent le secret de

bien parler sur tout et toujours ; possesseurs d'une recette si précieuse dans les républiques helléniques, ils en usèrent pour leur fortune ; de là ces règles de rhéthorique, cette complication de systèmes ingénieux, cette multitude de versificateurs, cette haute importance accordée au tour, à l'équilibre, à la caresse harmonieuse de la phrase. Les sophistes abondèrent, perdirent la Grèce, parasites qui tuent l'arbre et paraissent l'orner. Bientôt la vigueur de Rome disciplinée dompta la Grèce, et ces mêmes sophistes allèrent à Rome enseigner les lettres, *litteras*, la « littérature. » Là ils pullulent et se multiplient à mesure que l'organisation sociale s'affaiblit. Ce sont les ennemis acharnés du christianisme à sa naissance. Avec eux le commentaire règne ; on étudie la prosodie, on dissèque les mots, on pèse les syllabes, on élabore la période. Ils trouvent à la cour d'Alexandrie un accès facile, et y règnent. Grands critiques, impuissants à créer, féconds en mots, stériles pour les œuvres, ils ont servi d'instituteurs à l'Europe moderne. Quelques Grecs byzantins transmettent à l'Italie le vieux flambeau des arts anciens, rongé de commentaires et emmaillotté de scolies ; nous leur devons trop pour être ingrats. Le trésor de l'intelligence antique s'est conservé par eux ; aussi grâce à eux l'Europe moderne a commencé par le pédantisme. Nous avons été pédants avant d'être jeunes. Nos années de candeur virginale ont été livrées à l'érudition et à la dialectique.

Les nations nouvelles, surtout l'Italie, la France, l'Espagne, le Portugal, nées et élevées sous l'influence romaine, sont à la fois jeunes et vieilles, mythologiques et chrétiennes imprégnées d'Homère et d'É-

vangile, filles de Virgile et de Priscien. Leurs rides apparaissent sur une carnation éclatante et fraîche. Dante, symboliste chrétien, choisit pour guide dans le triple monde de son Épopée, un Romain, l'auteur de l'*Énéide*. Tous les peuples de l'Europe prétendent descendre d'Hector et de Priam. Ce mariage bizarre a fait des chefs-d'œuvre : la *Comédie* de Dante ; les *Lusiades* du Camoëns ; même les divines œuvres de Racine, — œuvres qui sont à la fois antiques et modernes, païennes et catholiques.

Le même respect pour l'antiquité savante nous a transmis comme un héritage l'adoration de l'état de sophiste. Ces spirituels professeurs et argumentateurs, qui se disputaient au seizième siècle les chaires de Bologne et de Venise, appartenaient à la race des Prodicus et des Gorgias. Parler de tout devint un métier, écrire sur tout une habitude, tout imprimer un besoin. Je ne blâme pas ce mouvement de la civilisation. Les nations soumises à la loi de la tradition romaine et grecque se distinguèrent dans cette œuvre ; chez elles la *littérature* proprement dite naquit ; — littérature ! — quelque chose qui n'est ni la Philosophie ni l'Histoire, ni l'Érudition ni la Critique ; — je ne sais quoi de vague, d'insaisissable et d'élastique. Pic de la Mirandole, un de ces jeunes sophistes éclatants qui firent explosion à la fin du moyen âge, définissait très-bien ce métier, renouvelé d'Athènes : — le talent de tout expliquer, de tout commenter, de discuter sans fin *de omnibus rebus et de quibusdam aliis* : « de ce qui existe et de quelque chose encore par-dessus le marché. »

La *littérature*, résultat complexe et mêlé de toutes les idées écloses dans les civilisations antérieures,

n'est donc rien en elle-même. Pour être utile, il faut approfondir, en essayer du moins l'histoire de la pensée humaine, de ses progrès et de ses influences. Le premier pas à tenter dans cette grande étude, c'est la découverte des lois par lesquelles les nations agissent et réagissentles unes sur les autres. Rabelais conduit à Cervantes ; Shakspeare, à l'Arioste ; Spencer, à Torquato Tasso ; Ronsard et Montaigne, à Pascal et à Locke. Mais que cette observation est difficile ! Plus une opération est délicate, plus les instruments employés par l'expérimentateur doivent être précis.

Il n'est permis qu'à cet Humoriste allemand dont j'ai cité un passage, de jouer avec sa propre philosophie en l'exagérant ; et de dire par exemple que la pâte de son papier fut pétrie par Adam et Ève, que nos épingles ont été forgées par Tubalcaïn, et que tous nos volumes sont imprimés par Faust de Mayence, et par Cadmus le Thébain. Des rapprochements arbitraires, des conjectures hasardées, une synthèse systématique fondée sur les faits douteux permettent de fabriquer d'avance de vastes subdivisions dans lesquelles on fait entrer tout ce que l'on veut. Il vaut mieux voyager modestement à travers l'histoire littéraire, dressant de son mieux la carte du voyage. Dans cette promenade au hasard, qui n'a point la prétention d'une marche géométrique et d'une régularité sévère, on s'arrête partout où l'on découvre un pan de ciel azuré, un golfe verdoyant, une source claire ; on dresse sa tente et l'on se repose, pour étudier la fleur et le sol, l'arbre et l'horizon, pour observer le pays sous tous ses aspects.

Cette méthode naïve a l'avantage de constater les rapports avec plus de certitude, et d'en fixer les

nuances les plus délicates ; l'étude littéraire n'est vraiment belle que dans cette voie et vue de cette élévation. Alors elle ne se compose plus de dates stériles, elle ne compare plus les phrases aux phrases ; elle essaye de découvrir ce que tout écrivain a reçu de la civilisation et ce qu'il a fait pour elle, ce qu'il a emprunté ou prêté ; elle le voit absorber et propager les influences ; fils du passé, père de l'avenir, formant un des points de la grande chaîne électrique des esprits.

Tel a été le but varié et cependant unique que ma curiosité inquiète a donné à mes études : je ne pouvais guère m'en tenir aux livres ; j'ai dû étudier la vie même et les passions des hommes célèbres pour savoir dans quel foyer de douleurs, d'amours, de luttes, de dévouements et de fautes ces grandes intelligences se sont trempées ; — comment s'est achevée l'éducation intérieure de ceux qui ont fait l'éducation du genre humain.

En étudiant Milton, on assiste au roman intérieur de sa vie, à la création intime de sa pensée ; c'est en vivant avec Shakspeare et Cervantes, qu'on se plaît à les mieux admirer. Au lieu de contempler un seul point du fleuve qui traverse la grande ville et ces eaux turbulentes encaissées dans des remparts de pierres, on va boire l'eau de la faible source, on suit le sentier de ses rives obliques ; progrès, accidents, obstacles, rivières qui l'ont grossi, influences confondues dans son sein, tout nous charme ; il n'est pas d'étude plus intéressante.

J'ai dû arrêter surtout mon attention sur les hommes qui ont donné ou renouvelé l'impulsion des idées en circulation en Europe ; rares esprits, con-

temporains du passé et de l'avenir. Avant leur naissance, les germes de leur génie existaient ; les influences qu'ils répandent leur appartiendront après leur mort.

Ainsi comprise, la pensée supérieure n'a ni berceau ni tombeau. Elle a été préparée depuis longtemps. Après une vie souvent misérable, l'homme s'éteint, un peu de terre le couvre ; et sa pensée reste ! Longtemps après la disparition de l'être fragile auquel ce trésor était confié, des trônes se brisent, — des religions croulent, — des peuples naissent, — et des institutions s'organisent ; mais sa pensée reste.

§ VI.

Métamorphoses des idées. — Voyages d'une Fable.

En voyageant ainsi à travers les idiomes et les littératures, et m'arrêtant devant les grands noms, un fait constant a frappé mon esprit : le genre humain n'a qu'un petit nombre d'idées qu'il renouvelle éternellement.

La fécondité de la pensée humaine et l'indigence originelle de cette pensée offrent donc un double mystère, une contradiction en apparence irréconciliable et éternelle.

C'est la chaîne et la trame de ce grand tissu que l'on nomme civilisation. L'esprit humain, qui n'invente rien, ne cesse pas de créer ; ouvrier sans repos, toujours occupé de découvertes, il demeure enchaîné à son imitation obstinée. Créer, c'est imiter ; imiter, c'est créer. Nous roulons dans ce cercle, et cepen-

dant nous avançons. Nous pouvons mesurer nos progrès; néanmoins, de temps à autre, une lueur nous apprend que ces progrès reculent et que nos nouveautés sont vieilles. L'invention des télégraphes est dans un livre sanskrit; un passage d'un auteur florentin du treizième siècle signale la force de la vapeur motrice, employée, vers l'an 1200, à ouvrir les battants d'une porte.

Un fait plus curieux, c'est la métempsycose éternelle des idées; il y a là transmission évidente, fécondité que rien n'éteint, transformation que rien n'arrête. Un rhéteur habile pourrait épuiser l'antithèse, à propos de cette permanence mobile, de cette unité variée, de ce sillon infatigable à travers les siècles, à travers les ambitions, les ruines, les peuples changeant de face et les époques changeant de génie. C'est le principal phénomène, je ne dis pas des annales littéraires, mais des annales humaines. Il n'y a pas seulement transmission, mais électricité : foudre, éclair, lumière caressante ou tonnante, toujours la même flamme. Je sais qu'en avouant la force de la pensée, on peut en nier la propagation : c'est le premier aspect du problème, la solution la plus vraisemblable, la réponse la plus facile. « Vos imitations « prétendues, dira-t-on, sont des rencontres fortui- « tes : l'intelligence de l'homme refait en Angleterre « aujourd'hui ce qu'elle a fait en Égypte autrefois : « pourquoi s'étonner de ce que le même outil donne « des produits analogues ? Rien ne vient de rien. Per- « sonne ne tient à personne. Le passé n'a pas préparé « le présent : c'est seulement le présent qui recon- « struit le passé. Votre subtilité se perd en raisonne- « ments chimériques lorsqu'elle nous montre la Grèce

« attachée aux mamelles de l'Égypte, l'Inde distri-
« buant la science aux nations, et toutes les races de
« l'univers subissant et exerçant tour à tour ces sym-
« pathies. »

Le système contraire a besoin d'être appuyé par des preuves. Il étonne la raison et déplaît à l'orgueil national, qui n'aime pas les prédécesseurs et les maîtres. D'ailleurs ce qu'il veut prouver est aussi extraordinaire que grand : les esprits justes reculent devant l'extraordinaire : les esprits faux n'aiment la grandeur que dans des proportions fausses. Chez les nations superficielles et vives, il faut toujours demander grâce pour une idée juste quand elle est grande : ménagez-lui une petite place modeste, on la lui accordera par compassion et charité jusqu'à ce qu'elle jouisse de tous ces droits. Alors, quittant le costume et le nom de paradoxe, elle deviendra lieu commun.

Au milieu du dix-septième siècle, lorsque de savants et courageux missionnaires apprirent à l'Europe que l'Inde avait une littérature, des drames, une langue plus parfaite encore que l'idiome hellénique; lorsqu'ils ajoutèrent que cette littérature, à la fois épique, métaphysique, théologique, est la mère vénérable de toutes les littératures antiques et modernes, qui voulut les croire ? Il n'y a pas aujourd'hui d'écolier qui ne le sache. Personne ne se doutait que le verbe sanskrit, qui signifie *être*, est identique aux verbes latin, grec, français, italien, allemand, *sum*, *eimi*, *sono*, *ich bin*, *I am*, dont les différences apparentes ne sont que des modifications diverses. Il en est toujours ainsi : Marco Polo, le pauvre *messer Millione*, ce grand voyageur du moyen âge, avait beau raconter à ses compatriotes les merveilles de la Chine et

du Mogol, on riait; il fallut deux siècles pour que ses mensonges devinssent des vérités reconnues.

L'histoire de la propagation des idées sera désormais (1) le point capital de toutes les recherches littéraires ; on ne se demandera plus s'il est bon de donner cinq actes à un drame, et si Aristote est de cet avis; mais on voudra savoir ce que chaque nation doit aux autres ; on avouera que Corneille a traduit le *Menteur* tout entier (2); on saura que Shakspeare n'a pas inventé un seul de ses drames; on n'ignorera pas que Toland, Harrington et Bolingbroke ont prêté à Voltaire tous ses arguments contre la Bible ; on s'occupera, comme de l'étude la plus curieuse et la plus lumineuse, de ces mariages intellectuels entre nations ; cette transmigration infinie des idées ne sera plus un paradoxe.

Lorsqu'une portion de nuée ténébreuse s'entr'ouvre et qu'une nappe de clartés inattendues s'épanche sur quelque point de l'histoire intellectuelle, c'est un vrai charme pour les esprits que ces matières intéressent et qui tiennent pour utile la contemplation de la vérité.

Deux ouvrages de M. Robert et de MM. Loiseleur-Delongchamps et Leroux de Lincy expliquent, au moyen de faits incontestables, la fécondation de l'Europe moderne par l'Hindoustan, la Perse et l'Arabie (3), celle du charmant génie de la Fontaine par

(1) Écrit en 1832.

(2) V. *Études espagnoles*, Alarcon.

(3) *Fables inédites des XII*e*, XIII*e* et XIV*e* siècles*, et *Fables de la Fontaine*, rapprochées de celles de tous les auteurs qui avaient avant lui traité les mêmes sujets; précédées d'une Notice sur les fabulistes, par A. C. M. Robert, Conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève. — *Essai sur les Fables indiennes et sur leur*

les Orientaux. Il n'y a plus l'ombre d'un doute à soulever ; nos contes bourgeois sont brahmaniques. Voici la généalogie de nos fabliaux : on peut suivre l'idée sanskrite à la piste, et retrouver dans un sirvente les vieux récits de l'Himalaya. Cette idée, ce trait, ce conte, deviennent persan, arabe, grec, hébraïque, arménien, latin, saxon, gaulois, italien, anglais, et serpentent à travers une forêt de langages comme l'étincelle dans les feuilles d'automne. A la cour de Louis XIV, sous des atours simples, pleine d'une naïveté maligne et majestueuse, cette vagabonde infatigable qui a tant couru, reparaît élégante et noble ; peut-être est-ce la fille d'un brahmane qui vivait trois siècles avant Alexandre ; la pauvre vieille fable est plus forte que les pyramides de Psammético, et leur survivra !

Georges Dandin est le mari d'un conte oriental ; le *Meunier, son Fils et l'Ane* arrivent des montagnes du Thibet. Notre belle Matrone d'Éphèse, infidèle à un cadavre ; l'Avocat Patelin, l'homme aux bonnes paroles et aux inventions séduisantes ; Perrette et son pot au lait ; le Paysan aux souhaits ridicules ; — ces figures éternellement riantes et jeunes, sont les plus vieilles du monde. Prenons pour exemple le *Chien qui lâche sa proie pour l'ombre*, cette fable si brève de la Fontaine. Voici la route qu'elle a suivie.

Il y avait, dans l'Inde, non loin des bords du Gange,

introduction en Europe, par A. Loiseleur-Delongchamps ; suivi du roman des sept Sages de Rome, en prose, publié pour la première fois d'après un manuscrit de la Bibliothèque royale, avec une Analyse et des Extraits du *Dolopathos*, par Leroux de Lincy ; pour servir d'introduction aux Fables des XIIe, XIIIe, et XIVe siècles, publiées par M. Robert.

un paysan marié. Le paysan était vieux, la femme jeune; un galant se présenta, fut bien accueilli, et lui persuada de le suivre, d'abandonner le vieux mari, et de courir fortune sous la conduite de l'amour. Elle saisit l'occasion favorable, lie en paquet tout ce qu'elle possède, et, pendant que le villageois s'occupe des soins du labourage, elle quitte la maison. Tous deux font voyage ensemble et atteignent les bords d'une rivière. Comment la passer? Le paquet dont ils sont chargés les embarrasse. On délibère; l'amant propose de traverser seul et à la nage les eaux du fleuve qui les arrête, de transporter ainsi sur l'autre rive les objets que la femme a enlevés et de revenir prendre sa maîtresse pour l'aider à passer le fleuve à son tour. Elle y consent; il s'élance dans la rivière, la traverse et s'enfuit emportant la propriété dérobée. La pauvre femme reste seule sur la rive et pousse des cris plaintifs ; elle s'assied, se repent et pleure.

Alors un bruit se fait entendre; un chakal, portant un morceau de viande dans sa gueule, suit le bord du même fleuve. Il s'arrête, voit un poisson qui se joue dans l'onde transparente, lâche sa première proie pour en saisir une nouvelle, essaye inutilement de s'emparer du poisson qui lui échappe, et laisse un milan, qui planait dans les airs, lui ravir le morceau de viande qui flotte sur l'eau. La femme abandonnée a vu cette scène ; malgré sa douleur elle ne peut s'empêcher d'en rire : le chakal irrité se tourne vers elle :

« Vous qui vous moquez de ce que jai fait, lui dit-il, « vous êtes aussi folle que moi; vous voilà seule, nue « et désolée au bord de ce fleuve que vous ne pou- « vez traverser. Vous n'avez plus de mari, et vous

« n'avez pas d'amant. Pour moi, je n'ai plus ni la « viande ni le poisson. »

Cette jolie invention se trouvait dans le livre sanskrit, intitulé : *Pantcha-Tantra*, ou *les Cinq Sections ;* elle faisait partie de la section consacrée *aux biens que l'homme perd* (*Labhda-Pranasana*), et raillait, d'une manière aussi ingénieuse que dramatique, la folie qui sacrifie le certain pour l'incertain, l'avenir au présent, le bonheur au plaisir.

Telle est la fortune faite par cette antique conquête de la sagesse humaine. On retrouve d'abord cette fable chez l'Arabe Lockman, dont la date est peu sûre et l'antiquité contestée. Ici, plus de femme infidèle, plus d'amant voleur; le chien et le milan restent seuls en scène, et font tous les frais du drame. Le chien mal avisé veut courir après deux proies différentes ; il perd son morceau de viande, ne se rend pas maître du poisson qu'il convoite, et abandonne son déjeuner au milan, qui profite de la sottise. Le fabuliste arabe offre le fragment détaché, le débris traditionnel de la leçon hindoustanique. Un autre Persan, soit qu'il ait devancé ou suivi Lockman, altère ingénieusement la même histoire : ce n'est plus un poisson que le chien aperçoit dans le miroir du fleuve, il y voit l'ombre même du déjeuner suspendu à son cou. Il lâche sa proie, veut saisir l'ombre, et perd l'une et l'autre. « N'agissez pas comme lui, dit le sententieux auteur de *Kalila et Dimna*, ne renoncez pas à ce qui est réel pour chercher ce qui est chimérique ! »

Cette rédaction nouvelle et spirituelle, qui a germé dans un cerveau indien ou persan, se présente encore dans un livre dont le type est sanskrit (*Sendabad*).

Une imitation arabe, une traduction hébraïque, un rifaccimento grec (Suntipas) de cet original indien sont parvenus jusqu'à nous; ils nous montrent le même apologue, la proie délaissée pour l'ombre ; vérité saisissante qui a paru plaire à toutes les nations.

Une fois admise dans le trésor des traditions populaires, elle produit mille rejetons. Ésope la résume avec sa briéveté ordinaire; Phèdre la réduit en vers élégants et peu naïfs ; le moine Gabrias, Romulus, Nilantius, Galfred, Faërne la recueillirent en l'altérant selon les mœurs de leur pays, les habitudes de leurs couvents et la portée de leurs esprits. Les Minnesingers allemands s'en emparent ; Accio-Zuccho, Tuppo, Verdizetti lui prêtent quelques parures italiennes ; Marie de France, spirituelle Normande, répète aux barons anglais cette fable qu'elle développe en vers gracieux ; un cénobite français la place dans sa *Mer des histoires ;* elle séduit Alciat, Guillaume Corrozet, Guillaume Haudens, fabuliste qui n'est pas sans mérite ; Vincent de Bauvais en fait un sermon, et le bon Thomas Morus ne perd pas cette occasion de moraliser. Elle tombe ainsi aux mains de Benserade et de Le noble, qui la gâtent. Longtemps avant eux, deux poëtes inconnus, Ysopet-Avionnet et Ysopet II, noms arbitraires qui descendent d'Aviénus et d'Ésope, avaient introduit parmi nous ce récit ; ils en connaissaient le prix et en comprenaient bien le sens.

Qui tout convoite doit tout perdre,

dit le premier de ces poëtes, dans un vers digne de la Fontaine.

Par ce conte pouvez entendre
Qu'au certain se fait bon tenir.

. . . .
Qui fait deux choses tout ensemble,
Ne les fait pas bien, ce me semble.

Le second de ces poëtes oubliés et anonymes (Ysopet II) s'exprime ainsi :

Un chien fut, qui passait
Un fleuve; et *si* (alors) portait
Un quartier de mouton.
En l'*yave* (l'eau) il se mirait;
Son ombre ressemblait
Un chien de sa façon.
La chair il veut *tollir* (enlever)
Que il voit resplendir.
Si (alors) *a sa gueule ouverte* (il ouvre la gueule)
Le *chair* (viande) *si li chaï* (en est tombée)
Dolent (triste) fut de sa perte.
Assez de *chair* (viande) avait,
Et *l'autrui* (celle d'autrui) convoitait,
Dont il perdit sa proie.
Qui *autressi* (ainsi) ferait
S'ainsi (si de même) *l'en avenait* (il lui arrivait)
Chacun en aurait joye.

La fable primitive s'est dépouillée de ses couleurs pour se réduire à la moralité nue. En voyageant vers le Nord, le conte romanesque, allégorique, sentimental, s'est transformé. Femme abandonnée, amant voleur, chakal plein de convoitises, double leçon donnée à l'amour et à l'ambition; le paysage indien, les bords du fleuve et le milan dévastateur et habile qui se contente de saisir sa proie; — toute cette heureuse invention s'est desséchée et flétrie, pour n'être plus qu'un axiome de morale pratique. La poésie s'est évaporée, le sens moral reste seul.

§ VII.

La Fontaine. — Ce qu'il a fait des fables antiques. — L'originalité dans l'imitation.

Alors un génie naïf et rêveur s'empare de l'axiome et le répète en quelques vers dignes d'un philosophe et d'un enfant :

> Chacun se trompe ici-bas :
> On voit courir après l'ombre
> Tant de fous qu'on n'en sait pas
> La plupart du temps le nombre.
> Au chien dont parle Ésope, il faut les renvoyer.
> Ce chien voyant sa proie, en l'eau représentée,
> La quitta pour l'image et pensa se noyer :
> La rivière devint tout à coup agitée;
> A toute peine il regagna les bords,
> Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

C'est le dernier résumé de cette sagesse, remaniée par douze siècles et cent peuples.

Donner les annales de cette longue élaboration intellectuelle, ce serait écrire l'histoire de l'humanité elle-même, dans sa partie la plus intime, la plus cachée et la plus vivante. C'est assurément quelque chose de plus profond que l'histoire des guerres et celle des traités de paix. On ne peut la comprendre sans étudier les récits qui ont fait le délassement de tous les peuples, et que les peuples se sont transmis comme un jouet et un héritage. Des emprunts d'une aussi mince valeur apparente ne se déguisent pas ; ces fables deviennent des documents d'histoire; ils éclairent ce qu'il y a de plus ignoré dans les an-

nales du monde, l'influence des races sur les races, l'éducation de l'Occident par l'Orient et les phases de cet enseignement mutuel que nous subissons, que nous exerçons et que nous continuons à notre insu.

Les esprits les plus naïfs et les plus originaux subissent cette nécessité; la Fontaine en est la preuve.

Je ne trouve pas, dans l'Europe moderne, un homme de génie plus original que notre la Fontaine. Railleur sans ironie, doux sans fadeur, passionné sans emportement, raisonneur sans pédantisme, tendre sans faiblesse, il porte dans les sentiments de son âme, dans les opérations de son esprit, je ne sais quelle modération insouciante et gaie, bienveillante et narquoise, sage et enfantine, dont le fond est tout français.

Cette qualité autochthone de son génie n'a pas échappé aux étrangers, qui l'estiment singulièrement et le placent au-dessus de Boileau, même du grand Molière. Cette séve naturelle et vive qui s'épanche en rameaux féconds; cette sincérité d'un esprit qui ne veut redire que ses sensations propres et cède toujours à un mouvement instinctif; cette indépendance d'un style que nulle doctrine ne rend esclave et qui ne veut se priver d'aucune ressource antique ou moderne, ont séduit Lessing, Bolingbroke, Gœthe, et, dans ces derniers temps, un écrivain peu connu, Walter Savage Landor, excellent critique.

En général, ce que le tribunal littéraire de l'Europe nous reproche, c'est de manquer de liberté et de sacrifier trop, à de certaines convenances sans valeur, l'originalité propre, l'inspiration secrète, la

puissance de l'âme, la force de la pensée. Cette accusation, intentée avec justice contre Fontenelle, Boileau, la Motte et la Harpe, n'a pu atteindre la Fontaine. On ne peut pas même lui demander compte, comme au grand Corneille, de ses emprunts faits à l'Espagne; ou, comme à Voltaire, de ses captures sur l'Angleterre philosophique. Cependant il a recueilli mille traditions conteuses, mille apologues remarquables ou intéressants; il a consulté Bidpay, Esope, Gabrias, les misionnaires, les voyageurs, l'Arioste, Faërne, le *Gesta Romanorum*, les fabliaux, le théâtre espagnol, même les ascétiques. S'il a formé sa gerbe immortelle des épis glanés dans toutes les moissons du Nord et du Midi, cet homme, qui a emprunté à tout le monde, ne doit rien à personne.

L'originalité du génie est le fond du génie et naît de l'originalité du caractère : celui de la Fontaine se composait d'une sensualité enfantine, corrigée par un doux mélange de platonisme et de tendresse de cœur. Une âme charmante s'est exhalée dans un style délicieux et nouveau. Nonchalant par l'esprit, passionné par le cœur, on sent dans ses vers de la moquerie et de la naïveté, de la sensibilité et de la volupté; le goût de la philosophie pratique, prêchée par Molière et Gassendi, se mêle d'une saveur héroïque, grandiose, même élégiaque. La combinaison de ces éléments produit cette douce et vive flamme de sa poésie, dont l'ardeur est une caresse. Cette nature exquise non-seulement de l'intelligence, mais de l'être moral, l'élève si haut qu'elle le rend difficile à juger. Cervantes avait quelque chose de cela. On s'étonne, au milieu du récit le plus simple, de voir s'entr'ouvrir l'âme de la Fontaine, par exemple dans

cette fable héroïque et enfantine où il parle avec un enthousiasme ingénu

> ...d'une âme espagnole
> Plus grande encore que folle !

L'étude des hommes de génie et de leurs œuvres présente donc deux problèmes et se partage en deux études différentes. Il s'agit de savoir, d'une part, comment se sont formées les idées que l'écrivain supérieur travaille et livre à la circulation ; d'où lui viennent les matériaux qu'il exploite ; — puis de quelle nature est la flamme même de ce génie qui reçoit, transforme, jette dans un nouveau moule et frappe d'immortalité, les idées reçues et transmises. La première de ces études appartient à l'histoire de la civilisation, la seconde est un travail d'analyse psychologique. On n'a encore ni reconnu les limites de l'une et de l'autre, ni approfondi le mystère de leur fusion. Ceux-ci croient que l'homme de génie invente, à l'instar de Dieu ; ils ont foi dans ce qu'ils appellent l'invention, chimérique puissance. Virgile, Molière, Dante, Shakspeare, la Fontaine, Corneille n'ont rien inventé. D'autres, qui remontent aux sources, trouvent Homère dans Virgile ; Scarron, Plaute et Grazzini dans Molière ; les *Hecatomythi* dans Shakspeare, le Pantcha-Tantra dans la Fontaine, et toute l'Espagne dans Corneille ; ils en déduisent une théorie de plagiat perpétuel, favorable aux médiocrités. C'est une double erreur.

L'histoire intellectuelle du monde offre une double et perpétuelle action : — celle du genre humain, qui pense, médite, observe, agit, et celle des hommes supérieurs qui vont chercher l'or brut dans la mine,

l'épurent, le fondent, le polissent et le frappent en médailles. La Fontaine a puisé aux sources les plus populaires; pas une de ses fables qui n'ait été remaniée vingt fois avant lui; — cependant il est créateur.

Si l'on veut remonter à l'origine de l'emprunt, plonger dans les entrailles de la terre, et y voir ce métal précieux, déjà élaboré avec un grand art par les brahmanes, contemporains de Sésostris, on s'étonnera de cette longue vie d'une idée. C'est quelque chose de non moins merveilleux que l'assimilation dont certains esprits sont doués; créant avec ce qui existe, inventant ce qui est, et s'appropriant les résultats de vingt siècles. Si l'idée est plus précieuse que l'or, le génie, plus puissant que l'idée, s'en empare, l'éternise et lui donne son empreinte.

Une seule fable de la Fontaine nous a montré toute la civilisation européenne et orientale groupées autour de quelques fables populaires. Une scène de Shakspeare va nous causer la même surprise. Plusieurs connaissances anciennes et qui nous sont chères; Perrette; Georges Dandin; les Commères de Windsor; mille figures connues et familières; entre autres notre vieil ami Shylock, remontent à une source orientale.

Le moine de Hauteselve, auteur du *Dolopathos* et dont j'altère assez légèrement le langage, offre, sous le costume et les couleurs du moyen âge, un des plus aimables personnages de Shakspeare, *Portia* (1). Chez l'auteur du *Dolopathos*, il s'agit d'une jeune fille de

(1) Merchant of Venice

chevalier que son père a laissée orpheline : elle savante et même un peu sorcière :

Car elle sut tant de clergie,
Des arts et de philosophie,
Qu'elle sut l'art d'enchantement
Sans maître et sans enseignement.
Avint que son père mourut;
La jeune fille résolut
Que jamais ne se marierait.
Fort riche était la demoiselle,
Sage et douce, courtoise et belle;
Et grande était sa renommée.
Les hauts barons de la contrée
Pour sa beauté la requéraient
Et pour femme la demandaient.
Elle, habile, courtoise et sage,
Ne voulait pas du mariage,
Mais prenait ce qu'on lui donnait,
Et sans rendre le recevait.
Lorsque d'amour on la priait,
Cent marcs d'or elle demandait,
Puis offrait une nuit entière;
Et si dans cette nuit première,
L'amant son époux devenait,
La demoiselle promettait
D'être le lendemain, sans faute,
La femme de cet heureux hôte,
Mais personne n'y parvenait
Et chacun son argent perdait.
L'enchanteresse possédait
Un charme qui les endormait;
C'était une plume enchantée;
Dès que la tête était posée
Sur l'oreiller de l'épousée
Jusqu'au jour il fallait dormir,
Et quand l'aube venait, partir.
On dormait que c'était plaisir;
Mais voilà tout...

Un jeune amant tente l'aventure, subit une p mière fois le sort des autres prétendants, et, ne tr vant plus de monnaie dans son escarcelle, va trou

ın écuyer qui lui prête les cent marcs nécessaires à ·enouveler l'expérience :

Écuyer, dit-il à cet homme,
Je t'emprunte cent marcs d'argent,
Et je signe l'engagement,
Après un an, de te les rendre ;
Si j'y manque, tu pourras prendre
Sur mon corps les cent marcs pesant
Et de ma chair et de mon sang.
Tous deux conviennent de l'affaire;
Pacte félon et sanguinaire
Qui plaisait fort à l'écuyer;
Il haïssait le chevalier.
On signe donc l'arrangement;
Le damoisel reçoit l'argent
Dont il ressent grande allégresse.
Il va droit chez l'enchanteresse
Qui était bien douce et bien gente,
Et les cent marcs il lui présente.
Elle les prend joyeusement
Et s'habille coquettement.
Puis elle glisse doucement
Sous l'oreiller le talisman :
« — Seigneur, dit-elle, allez au lit. »
Avec bonheur il obéit;
Mais il se souvenait encore
D'avoir dormi jusqu'à l'aurore,
Tout d'un somme, sans s'éveiller,
L'autre nuit, sur cet oreiller.
Peut-être la plume est trop douce;
Sa main le pousse, le repousse ;
Il le remue en tous les sens ;
Au milieu de ces mouvements
La plume magique est tombée.
. . . .
En attendant la fiancée,
Sous les draps alors se blottit,
Et des deux mains ses yeux ouvrit,
Tant il craignait de sommeiller.
Sur sa tête il mit l'oreiller
En faisant semblant de dormir.
Elle vint bientôt et.....

La plume magique étant tombée, le jeune homme ne dormit pas ;

La demoiselle l'aima fort.
Il inspirait beaucoup d'envie.
Il avait grande seigneurie,
De l'or, des terres, des vassaux,
Meutes, manoirs, chiens et oiseaux;
Plaisirs suivant son bon vouloir.
Alors il mit en nonchaloir
Les cent marcs dus à l'écuyer.
Celui-ci le fit pourchasser
Devant le roi. . . . . .

C'est Shylock transformé en écuyer; celui-ci ne se montre pas moins barbare que le Shylock du *Négociant de Venise :*

Le roi s'approcha près de lui,
Disant : « Écuyer, bel ami,
« Prends deux cents marcs ! — Ne le ferai;
« Argent ni or je ne prendrai ! »
Tous le prièrent doucement
Mais il jura très-durement
Que pour homme rien ne ferait,
Mais que son poids de chair prendrait.
Le damoisel s'affligeait fort;
Le voyant si près de la mort,
Ses amis pleuraient avec lui,
. . . .
Sa femme était là, dans la salle,
Vêtue ainsi qu'un chevalier;
Nul ne pouvait le deviner.

C'est encore la *Portia* de Shakspeare; les deux femmes jouent absolument le même rôle, à l'éloquence près. Voici comment s'exprime la *Portia* du moine de Hauteselve :

« Eh bien donc, je m'en vais juger
« Comment tu dois ta dette prendre. »
Dans la salle elle fit étendre
Par terre un drap blanc; puis lier

Et pieds et mains au chevalier,
Qui s'y coucha. « — Voyons, dit-elle,
« Écuyer, ta requête est telle :
« Tu veux avoir cent marcs pesant
« Et de sa chair et de son sang ?
« Eh bien ! donc; saisis un couteau
« Et fais ton métier de bourreau ;
« Mais fais-le bien exactement.
« Prends le poids des cent marcs d'argent :
« Ni plus ni moins que n'est ton droit,
« Enfin juste ce qu'il te doit.
« Une seule goutte de sang
« Qui tomberait sur ce drap blanc
« De plus qu'il n'en faut pour ton compte,
« Serait ta ruine et ta honte.
« Par ton col tu serais pendu,
« Et tout ton bien serait vendu.

Le moine de Hauteselve n'a aucun génie, mais seule-
ent cette faconde fluide, cette facilité molle et sou-
 que la France a souvent prise pour du talent. En
isant Shakspeare, on mesure la distance qui sé-
re le génie de la médiocrité. Le génie analyse,
laire, approfondit, sert le progrès et dit le dernier
ot des choses dont il s'empare.

§ VIII.

Rôle définitif de la critique littéraire.

Il arrive souvent à la critique de se croire plus im-
ortante qu'elle n'est, de se dire, non pas la sœur,
ais la mère de la Poésie et de l'Art. Elle se place
ors au-dessus des œuvres qu'elle juge. Elle prétend
ux honneurs de la création ; elle se fait, de son au-
rité privée, reine et maîtresse. Née uniquement
our juger, la voilà qui gouverne avec insolence et

se proclame la source unique et la mère universelle des lettres et des arts. C'est une prétention absurde; n'est-elle pas la dernière venue? Ne profite-t-elle pas de toutes les créations? N'est-elle pas le dernier résultat de la civilisation intellectuelle? Et son code est-il autre chose qu'un résumé des axiomes auxquels les modèles ont donné lieu?

Quand elle prétend à cette haute et violente suprématie, ne la croyez pas sur parole. Vénérable dans son bon sens, surtout quand elle est vaste et comparative, elle voudrait bien qu'on la crût reine et maîtresse, parce qu'elle est économe, rangée et surveillante. Les trésors qu'elle classe, elle ne les a pas produits. Son essence n'est pas de créer, mais d'ordonner.

Malheur au temps où le système précéderait la création, où l'on serait critique d'abord et poëte ensuite, où la pensée ne jaillirait pas des intimités de l'âme, mais s'élaborerait dans l'atelier du commentaire et de la dissertation. Cette élaboration ne produirait qu'une clarté artificielle, pâle reflet de la chaleur vitale. C'est ce qui arrive, quand les arts ont dépensé beaucoup de séve, versé de toutes parts une végétation vigoureuse, et que de nombreux modèles ont obtenu force de loi. Alors s'ouvrent ces écoles alexandrines, qui toisent le bon goût et donnent des recettes pour le génie. Tel attache une extrême importance à la position d'un mot, à la consonnance de deux syllabes, à la désinence du *verum esse videatur*; tel autre pèse avec une exquise gravité ses grains de poudre dans ses balances de gaze; tel distille la dernière quintessence des archaïsmes et des étymologies. Un dernier fabrique de nébuleux systèmes et

les balance dans le vide. La décadence de la littérature grecque a présenté cet étrange spectacle dans sa naïveté la plus douloureuse. On voyait des hommes célèbres chercher partout des difficultés lexicologiques, donner la chasse aux solécismes et martyriser une phrase claire pour lui arracher un sens obscur. On en voyait qui pâlissaient sur Homère pour y découvrir une *gnose mystique* et des symboles chrétiens; quelques-uns même qui prouvaient doctement qu'Orphée et Hésiode étaient attachés d'avance aux dogmes de la Trinité et de l'Incarnation. Il y a des lueurs de génie et des traces de puissance dans ces esprits aventureux ou étroits qui se traînent sur le cadavre des arts quand les arts sont morts.

La critique fausse, myope et de second ordre, est nécessairement pédantesque et minutieuse. Elle s'arroge la suprématie intellectuelle; elle se regarde comme plus noble que le talent dont elle fait l'anatomie. Quand on lit Johnson et Blair, Batteux et Beattie, ou Gottsched l'Allemand, on s'étonne du ton d'orgueil qu'ils affectent. Ils traitent le génie avec une dureté inouïe, à peu près comme ces valets-maîtres qui tyrannisent leurs subalternes, ou comme ce Monsieur *Pincé* de Destouches, intendant qui se croit maître, serviteur qui se dit propriétaire, régisseur qui s'est mis dans la tête que tout ce qu'il administre lui appartient.

Une autre critique se montre modeste; elle est aussi large, aussi lumineuse, aussi haute, que celle dont nous venons de parler est oiseuse et vaine. La vraie critique n'est qu'un fragment détaché de l'histoire des peuples. Elle tient compte de leurs modifications, de leurs nuances, elle écrit leurs

annales intellectuelles et n'en néglige aucune fraction.

Cette haute critique, dominant d'un vaste coup d'œil tous les produits de l'intelligence et de la sensibilité, a été mise en œuvre dans ces derniers temps par quelques esprits, entre lesquels nous citerons Coleridge, Hazlitt, M. Villemain, M. de Schlegel, M. Sainte-Beuve.

L'Allemagne moderne en avait donné l'initiative, mais non le modèle achevé. Dans la carrière littéraire, la nation germanique venait la dernière. Son pays morcelé, sa politique incertaine, ses longues querelles de religion, ses mœurs bourgeoises, le défaut d'un foyer central avaient arriéré, non le génie et la vigueur morale de cette nation qui avait produit Luther et Érasme, mais son développement littéraire. L'Espagne, l'Italie, la France étaient déjà représentées au congrès des intelligences par des génies brillants ou profonds, quand l'Allemagne avait encore pour organes uniques des érudits patients, des poëtes populaires et des théologiens belligérants. Toute modeste, elle se contenta longtemps d'observer, fut juge du camp ; elle sembla renoncer à produire. Ce long stage de sa pensée a beaucoup influé sur sa littérature. Ce pays est peut-être le seul au monde où un tel phénomène ait eu lieu, où la critique des littératures étrangères et antiques ait précédé la grande floraison des arts et des lettres, où les créateurs aient été juges et les examinateurs poëtes. C'est la première contrée où la critique ait posé de fortes bases, où le génie des nationalités ait été compté pour quelque chose, où l'on ait compris la variété de la nature humaine et l'influence de cette variété sur les arts.

L'Allemand du dix-huitième siècle voyait ouvertes devant lui les Annales littéraires de tous les temps. Il se trouvait placé au confluent de ces fleuves, dont les vagues venaient se heurter à ses pieds. Son affinité teutonique le rapprochait de l'Angleterre, ses souvenirs d'étude l'associaient au génie romain et grec. Il trouvait des inspirations dans ses *Minnesingers* chevaleresques et dans l'Iliade, dans Shakspeare et dans Voltaire. Après quelques tâtonnements plus ou moins heureux, plus ou moins faibles, et quelques essais d'imitation assez gauches, il reconnut que sa tâche spéciale était de tout comprendre. Il y avait de la résignation, de la patience et de la grandeur dans cette résolution. Autour de lui, devant lui, dans le passé et dans le présent, s'élevaient mille formes séduisantes; ici le fantôme de la muse grecque, tragique et calme comme Niobé, plus loin la forme élégante et demi-hellénique de la muse française; ailleurs la Voluspa scandinave et le génie hardi de l'invention arabe. Les travaux préparatoires de Lessing, de Herder, de Gœthe, de Wieland, ne sont que l'étude approfondie de ces génies différents.

C'eût été une création mesquine qu'une œuvre composée de tous ces débris ; la contemplation la féconda; le souffle de la Grèce et celui du moyen âge pénétrèrent dans la solitude de Gœthe et de Herder; ce souffle fut créateur. Cependant il y eut moins de spontanéité, quelque chose de moins primitif et de moins vigoureux dans une littérature qui s'inspirait de tant de souvenirs. La critique proprement dite, résultat de ces efforts, fut haute et hardie ; on put lui reprocher la bizarrerie arbitraire des systèmes.

Elle s'attacha trop peu aux faits et ne se montra

pas assez sévère dans ses preuves. Cependant elle indiqua le but qu'elle environnait de nuages ; et certes, le plus incontestable trophée de l'Allemagne moderne est de nous avoir appris qu'il faut rattacher l'histoire de l'homme, ses mœurs, ses passions et ses lois, aux modifications de son éloquence, de sa poésie et de ses arts. Comparez cette manière de procéder avec celle de Denys d'Halycarnasse, de Longin, et même de l'abbé Dubos. Au dix-neuvième siècle, le poëte Écouchard-Lebrun, renommé pour sa témérité dithyrambique, en était encore à chercher dans Pierre Corneille, non des traits de génie, non la grandeur de la pensée générale, mais des *alliances de mots :* tant la critique des mots avait conservé de pouvoir.

Qu'est-ce cependant que la critique littéraire, séparée de l'histoire des peuples? Un labyrinthe sans lumière. Que nous importe de connaître les classifications qu'Aristote adoptait, et les principes que Sulzer a posés ? Ces principes et ces classifications dépendent d'un génie national et temporaire qui émane d'une certaine situation sociale. Cette situation est éteinte ; ce peuple est mort. Ressuscitez donc sa pensée intime, si vous voulez que je comprenne la littérature qui ne fut que la voix lointaine de ses mœurs et de sa vie. Un peuple qui produit sa littérature, n'est-ce pas un peuple qui voit ses sentiments, ses souvenirs, ses idées se développer librement, se mouler sur ses institutions et prendre une forme durable ? L'étude du résultat est insuffisante; pour le comprendre, il faut pénétrer dans la pensée mère qui fait les lois avec les mœurs, et avec les mœurs les arts.

Notre époque est toute de critique ; gouvernement,

institutions, poésie même, relèvent de cette puissance souveraine. Il n'y a plus qu'examen, contradiction, discussion, plaidoierie, système opposé à système, analyse luttant contre analyse, les idées se soumettant à une mutuelle contre-épreuve, comme le diamant polit le diamant. Les journaux, critiques-nés des actions sociales, des faits du gouvernement et des mouvements intellectuels, se critiquent les uns les autres. Le grand rouage du mode représentatif, c'est la critique. La poésie et le dithyrambe osent à peine se montrer sans apporter leur théorie, sans ajuster leur système, sans faire profession de juge. L'Europe est aujourd'hui comme l'Athènes ancienne, dont tout citoyen était juge par métier, par goût et par intérêt. Né et élevé au milieu de cette critique, caractère général de mon temps, je l'ai appliquée, autant qu'il était en moi, à l'histoire des influences littéraires.

DES

MŒURS ET DE L'ORGANISATION

DE

LA SOCIÉTÉ CHRÉTIENNE

DU III[e] AU V[e] SIÈCLE

QUELQUES DOCUMENTS

RELATIFS A LA FORMATION DE LA SOCIÉTÉ CHRÉTIENNE
ENTRE LE IIIe ET LE Ve SIÈCLE.

Sancti Cypriani Epistolæ.
Sancti Hieronymi opera.
Sidonii Apollinaris Epistolæ.
M. Villemain. Essais sur les Pères de l'Église.
M. Guizot. Histoire de la civilisation en Europe.
Sedulii et Prudentii Carmina.
Merobaudis quæ supersunt.

DES

MŒURS ET DE L'ORGANISATION

DE

LA SOCIÉTÉ CHRÉTIENNE

DU IIIe AU Ve SIÈCLE

---

§ Ier.

Saint Cyprien considéré comme homme politique. — Difficultés de l'organisation chrétienne. — Derniers efforts de l'intelligence païenne. — Apulée.

C'est un curieux phénomène que la création de la société chrétienne. Combattue pendant quatre siècles par le fer, le feu, la dent des bêtes féroces, la haine du peuple, la colère des empereurs et l'invasion des Barbares, elle s'est emparée du monde; par quel miracle? Je ne trouve l'énigme résolue ni chez les historiens théologiques, ni chez les historiens philosophes. Les uns expliquent tout par l'action de la Providence; les autres, par le hasard de la destinée. Mais comment se forma et se soutint l'organisation de l'Église chrétienne au IIIe siècle; conspiration permanente, pacifique, toujours étouffée, jamais vaincue? Quels furent son administration, sa hiérar-

chie, son mode d'action politique? République sans armée, conjuration sans poignards, nation de martyrs résignés, qui se tiennent debout en face de la société armée, sous le glaive des proconsuls ; décimés, mutilés, abattus! A eux le triomphe, à leurs ennemis et à leurs bourreaux la défaite et la honte.

Saint Cyprien fut un des grands promoteurs de ce triomphe. Pour la connaissance exacte de la société chrétienne au IIIe siècle, il n'y a pas de meilleur enseignement que les œuvres et surtout les lettres de saint Cyprien. Ce ne fut pas seulement un saint docteur, un homme éloquent et un martyr; ce fut un grand administrateur et un homme politique de premier ordre. Sur lui roule toute l'organisation catholique de son époque. Il en est le directeur et le maître. Jusqu'où doit aller la résistance ; quelles concessions peut-on faire au pouvoir ; par quels ressorts doit-on détruire les hérésies, et ramener le grand corps épars du monde chrétien à l'unité et à l'énergie d'une vie commune ; comment encourager les faibles, modérer les violents, rappeler les infidèles, effrayer les parjures, lasser les adversaires, apaiser les populations, communiquer avec les frères éloignés, maintenir l'obéissance, corriger les excès, contenir les fougues du zèle, donner tour à tour et à propos des conseils, des ordres, des exemples, des anathèmes, et enfin son sang; par quel mélange de foi héroïque et de prudence assidue conduira-t-on à bien la grande entreprise d'une réforme universelle, qui embrassera la vie et la mort, le monde et les siècles? Ces renseignements se trouvent dans la vie et les œuvres de Thascius Cyprianus, évêque de Carthage; ils s'y trouvent avec une précision et une

simplicité que Richelieu ou William Pitt auraient admirées. Il n'avait pas de licteurs et n'agissait que sur les âmes. Tantôt il se cachait dans ses domaines, à plusieurs lieues de la capitale; tantôt on l'exilait dans une petite ville du littoral. Du fond de la retraite et de l'exil, il continuait son œuvre de sagacité, de courage, de prévision et de prudence; assignant les aumônes, distribuant les revenus; envoyant des messagers à Rome et en Espagne; souvent attaqué, même par des chrétiens; se défendant contre eux; ralliant ses amis; posant des bornes et des règles; affermissant chaque jour l'autorité de son empire; s'abstenant de toute démarche inutile ou compromettante; et ne venant recevoir la mort de la main du bourreau qu'au moment où toutes les autres tâches sont accomplies et où Dieu n'a plus à lui demander que ce sacrifice.

La naissance et l'accroissement de la société chrétienne s'expliquent d'un mot : c'est le triomphe de la force morale sur la force physique. Autour de saint Cyprien, à Carthage, voyez un petit groupe compacte d'hommes pris dans toutes les classes, et réunis par le dégoût commun que leur inspirent les mœurs païennes, par une commune foi et une commune espérance : ouvriers, tailleurs, lingères, rhéteurs, philosophes, magistrats, riches et pauvres; on remarque dans ce nombre un ancien acteur et un roulier. La tête et l'extrémité du monde romain s'entendent pour abjurer Rome. Les plus éclairés et les plus illettrés se donnent la main pour cette œuvre ; la révolte des uns émane de l'intelligence ; celle des autres, de la misère. Il y a des chrétiens dans le palais des empereurs, et dans les bouges et les tavernes de

Numidie. Cependant, le centre de la société romaine, les classes moyennes, bourgeois, soldats, marchands, ne s'ébranlent pas. On sacrifie aux dieux; on se livre aux voluptés; on jure fidélité aux très-saints empereurs; et la masse a plus de mépris encore que de haine pour ces chrétiens que l'on prend pour des Juifs révoltés, êtres ridicules qui se détachent du grand corps social, protestent par leur silence, et n'ont pas même la force et l'autorité d'une rébellion armée.

Tout marche de son train ordinaire : jeux du cirque, gladiateurs, dix empereurs par année, nouvelles sectes philosophiques, nouveaux dieux au Panthéon. Mais dans le monde païen, tout croule. Dans le monde chrétien, tout s'élève. Il n'y a que ruines d'un côté; de l'autre, il n'y a que germes. Thascius Cyprianus exilé dans la petite ville de Curube, en Afrique, est plus puissant que Valérien et Gordien, empereurs. Ceux-là commandaient à des corps. Cyprien commandait à des volontés. Les empereurs trônaient sur un empire pourri, sur un paganisme ridé, sur des populations ennuyées, sur des armées avides, des sénateurs abrutis, des courtisans qui avaient plus de vices au cœur que de plis à leur robe. Thascius dirigeait quelques centaines d'âmes dévouées, prêtes à tout, profondément mécontentes de leur état, retrempées par l'exercice des vertus, heureuses de se régénérer par l'héroïsme, et mettant leur espoir dans l'autre vie. La matière politique manquait aux empereurs païens; et ce qui le prouve, c'est que Marc-Aurèle, Antonin, Trajan, Julien, grands hommes, n'ont pu qu'endormir ou retarder l'anéantissement de l'organisation romaine. Sous la main des évêques catholiques au contraire, l'élément politique abondait; il se réfugiait là,

occupant peu de place, faisant peu de bruit, actif sous ce petit volume et bon à tous les usages de conquête ou d'organisation. Aussi, à mesure que la société païenne s'enfonce et s'abîme, la petite société chrétienne la domine et la dompte.

La coutume des politiques modernes, c'est de confondre la force matérielle avec la force réelle, les lois avec les mœurs, la puissance brutale avec la vie morale, ce qu'il y a d'extérieur avec ce qu'il y a d'intime. Au IIIe siècle, les proconsuls et les patriciens, les juges et les sénateurs, environnés de faisceaux, munis de lois excellentes, approvisionnés de richesses, protégés par des armées, croyaient leur société bien forte, parce qu'elle avait tout l'appareil extérieur de la force. Elle fut débordée et renversée par ce petit groupe de rebelles paisibles, ayant à leur tête quelques évêques, gens de lettres ou sénateurs habiles; ce groupe avait concentré en lui seul l'élément politique. Il savait attendre, persévérer, croire, aimer, souffrir, se dévouer; enfin vivre et mourir. Les païens ne savaient plus que jouir et combattre.

Les cadres de la société romaine subsistaient, mais l'âme de la discipline romaine était morte. Au contraire, le christianisme vivait dans les âmes avant d'avoir ses lois fixes. La révolte chrétienne, sourde et timide, bien que profonde, manquait d'organisation précise. Saint Cyprien, saint Augustin, saint Jérôme, saint Salvien, saint Martin, saint Ambroise, cent autres accomplirent cette œuvre épineuse et sublime.

Saint Cyprien fut un de ceux qui considérèrent leur entreprise sous l'aspect le plus pratique et le plus applicable; il porta dans ce travail nouveau et redou-

table une expérience politique de l'ordre le plus rare et une sagacité consommée. Tous les actes de sa vie d'évêque sont des faits politiques ; tous ont eu une valeur appréciable et une action sur la société de son temps. Voilà ce que n'a pas dit Gibbon, dont la légèreté mérite tant de reproches, et qui n'a voulu voir dans le christianisme qu'un accident concourant à la ruine du monde antique. C'était la mort même du monde antique ; et, dans cette mort, une naissance, comme il arrive toujours.

Tacite et Juvénal, Sénèque et Lucain l'avaient prévue et prédite. Les dogmes philosophiques de l'antiquité militaient contre l'organisation ou plutôt la corruption impériale. Avant que la révolte du sens moral se régularisât sous le nom du Christ, le stoïcien et le platonicien se détachaient, sinon par les mœurs, au moins par les préceptes, d'une société qui portait les stigmates de Tibère, de Néron, d'Héliogabale et de Commode. La portion pure et féconde des doctrines alla se confondre dans le grand fleuve du christianisme; les abominations du culte des sens, les théories folles ou stériles, nées de la dépravation ou de la sénilité, restèrent adhérentes au monde ancien. Dans la lutte du bon et du mauvais principe qui s'établit alors, le mal fut vaincu en définitive, bien qu'il eût pour lui le glaive, le nombre, l'habitude, quelquefois le talent. Nous avons dit que la masse était païenne; toutes les campagnes l'étaient. Les esprits cultivés tenaient au paganisme. Peu de chrétiens ont eu autant d'esprit et de vivacité de style que Lucien ou Apulée; ces hommes sont stériles. Comparez-les à saint Cyprien, à Salvien, à saint Jérôme. Chez les uns, le vice mourant s'agite et chante pour s'amuser;

chez les autres, une vertu naissante, une force au berceau bégayent le code d'un nouvel univers. Les uns ne sont que les successeurs de Pétrone; les autres sont les prédécesseurs de Bossuet. Les uns achèvent de dissoudre; les autres commencent à fonder.

Placez en face l'un de l'autre Apulée et Cyprien. Ils ont vécu dans la même ville, à Carthage, qu'ils ont illustrée. Apulée était un grand mythologue et un philosophe célèbre. Après avoir passé sa vie à recueillir les fables de la vieille religion et à en expliquer les symboles, il les a tressés et réunis dans cette guirlande énigmatique et éclatante qu'il a nommée *l'Ane d'Or*. On ne peut imaginer un style qui ait plus de prestige, de fascination et de variété que le sien. Il se joue, il se plie, il se prête, il s'élève il redescend, il module dans tous les tons imaginables. Il sait railler, peindre, médire, conter, déclamer, raisonner selon le besoin. Il emprunte des teintes à toutes les palettes; il mêle ensemble la fécondité ingénieuse des Grecs, les ornements africains, les singularités de l'Égypte, les voluptés milésiennes, les mythes sévères du gnosticisme, les mystérieuses formules d'Éleusis, les obscénités sotadiques, l'élégante impureté de Pétrone, les récits merveilleux de l'Arabie. Vous croyez, en parcourant son livre, découvrir tous les débris confondus du polythéisme, et comme les restes d'un immense festin que le paganisme a donné au monde et que les convives abandonnent; couronnes de roses, tachées de lie, idoles baignées de libations, plats d'or et cristaux portant des sentences philosophiques, tapisseries représentant la guerre, la chasse et l'amour, lyres aux cordes détendues, draperies souillées; — et au fond de tout cela, la mélancolie qui suit l'orgie

éteinte et la débauche affaissée. Il ne vous apprend rien; il ne vous instruit de rien. Il vous laisse triste et troublé de toutes ces images émouvantes ou funèbres. La vie, aperçue dans un tel livre, n'a pas de sens, pas même celui du plaisir. Y a-t-il des Dieux? La volupté est-elle un bien? La vertu existe-t-elle? L'homme a-t-il des devoirs? Son existence a-t-elle un but? Il n'en sait rien. Toutes ces questions sérieuses reculent, dans le roman d'Apulée, à une distance infinie et apparaissent plus terribles sous la fantasmagorie qui les cache. Apulée vous parle de rites, c'est-à-dire de superstitions; d'amulettes et de prodiges, c'est-à-dire d'enfantillages; d'aventures bizarres, c'est-à-dire d'une fatalité frivole. Le paganisme, étendu sur le lit de mort, s'adresse à vous par sa bouche et vous dit son impuissance extravagante; il vous ouvre tous les trésors de sa pensée, pauvres trésors, radotages brillants. Une société qui produit de telles œuvres est condamnée. Elle n'a plus rien de sain, rien de grand. Les principes lui manquent, et les principes sont l'air vital que les sociétés respirent.

Saint Cyprien est l'expression de la société chrétienne, comme Apulée est l'expression de la société païenne. Chez le chrétien, tout est complet et arrêté: ce qu'on doit croire, ce qu'on doit dire et ce qu'il faut faire. Point de contes, point d'équivoque, point de mythes; un sérieux et une douceur extrêmes, l'unité du style répondant à l'unité des pensées, toute la théorie morale exposée simplement, des préceptes pour toutes les situations, des encouragements pour toutes les âmes; un système bien lié, ayant ses limites, son centre et ses rayons. Les récits amusants d'Apulée étincelaient comme des lueurs nocturnes

sur un tombeau. Les enseignements lumineux de Cyprien brillent comme une auréole sur un berceau. On sent que la vie et l'espoir, l'avenir et la force appartiennent à la petite armée qui choisit pour guides les doctrines de Cyprien. Elle aura besoin de peu, elle vivra chaste, elle sera charitable, elle souffrira noblement, elle mourra de même. Que faut-il de plus pour s'élever au rang des grands peuples? La force matérielle et l'audace active lui manquent. L'une et l'autre lui seront données par l'avenir, lorsque l'énervement des populations démoralisées les aura livrées sans défense au sceptre des eunuques et à la lance des Huns. Alors la force morale, longtemps éprouvée, surgira au-dessus des conquérants et des vaincus; le christianisme sera intronisé, et le monde appartiendra aux descendants de Cyprien, d'Augustin et de Jérôme. Alors on reconnaîtra quelle était la vraie Cité, la vraie société; de celle qui, avec l'apparence de l'organisation, cachait son cadavre sous des lambeaux de pourpre, ou de celle qui, ne prétendant à aucun pouvoir, humiliée et battue, possédait la vie et la force réelle. C'est un enseignement pour les nations qui, en se détachant de tout principe, croiraient pouvoir y suppléer par des lois.

On voit, chez saint Cyprien, le détail des lois et jusqu'aux minuties de l'administration jaillir de quelques principes arrêtés. Les modernes prétendent créer les idées au moyen des lois, on sait comment ils y réussissent. La population chrétienne, se plaçant, au troisième siècle, en dehors des habitudes et des mœurs païennes, n'avait plus ni code ni direction. Toute sa loi se renfermait dans l'Évangile qui pouvait subir des interprétations diverses. Deux ou

trois injonctions générales émanaient du Livre divin; nul cas particulier n'était prévu; cependant les problèmes les plus difficiles se présentaient à tous moments. Devait-on courir au-devant de la persécution? Fallait-il la provoquer ou seulement la subir? Où s'arrêtait l'obéissance de fait, que les empereurs pouvaient exiger des chrétiens? Dans quelles limites se renfermait le pouvoir des évêques? Comment distribuer les aumônes? Par quelles mains devaient-elles passer? A quel contrôle fallait-il soumettre les distributeurs et comment punir les délinquants? Où commençait l'hérésie? A quels signes reconnaître le chrétien qui se séparait de ses frères, ou celui qu'une erreur d'opinion entraînait hors de leurs voies? Le baptême, symbole du christianisme, était-il effacé par l'hérésie? Était-il permis de le conférer deux fois? La femme faible, ramenée vers le culte païen par la terreur du supplice, pouvait-elle être pardonnée? Quelles bornes imposer à cette indulgence? Comment traiter les vacillants, les tièdes, les parjures, les timides? C'était toute une législation pénale à établir; elle n'avait pour sanction que l'autorité de l'évêque et l'assentiment de son peuple. La moindre faute entraînait des conséquences graves, elle affaiblissait ou éteignait une république naissante, qui n'avait ni finances ni soldats, et dont le monde entier était l'ennemi. Je voudrais que nos préfets et nos ministres comparassent les difficultés de leur juridiction et la responsabilité qui pèse sur eux, avec les embarras et la responsabilité des évêques chrétiens, meneurs et instituteurs de la société nouvelle, entre le troisième siècle et le onzième.

C'étaient des difficultés d'autant plus graves, que

le christianisme n'avait pas seulement à corriger les erreurs païennes ; il amenait ses propres excès. Le principe de la fraternité humaine et de l'égalité devant Dieu, rapprochant le maître de l'esclave, le clerc de l'évêque, la jeune femme du vieillard, confondait les rangs, détruisait la subordination, favorisait une promiscuité dangereuse, et offrait des prétextes et des excuses à la licence et à la volupté. Un raccommodeur de vieux habits et un muletier écrivent à saint Cyprien comme à leur frère ; les relations de saint Jérôme avec plusieurs dames romaines éveillèrent la calomnie des contemporains. Il faut lire dans les lettres de ce dernier l'histoire de cette vierge enlevée dans le désert par un cénobite (1) ; et dans saint Cyprien les reproches mérités par les chrétiennes d'Afrique qui prétendaient vivre avec les diacres sous un toit commun, et même *cum iis concumbere*, sans que leur réputation en souffrît ; parce que, disaient-elles, c'était pour elles un exercice de vertu, une gymnastique de chasteté, une épreuve qui les laissait pures. On voit, dans la quatrième lettre de saint Cyprien, par quel sophisme s'opérait ce mélange extravagant de la volupté païenne et de l'ascétisme chrétien, que l'Église eut à combattre. C'est un sujet trop curieux et trop imparfaitement exploré pour que nous n'y revenions pas tout à l'heure.

(1) V. plus bas.

---

§ II.

Erreurs et embarras de la société chrétienne primitive. — Les relaps. — Le double baptême. — Les Suneïsaktes.

L'œuvre politique de Cyprien ou de Thascius Cyprianus n'était point facile. Pour diriger son Église, il avait besoin d'échapper au martyre et s'exposait ainsi au reproche de lâcheté. Parmi les chrétiens lettrés, beaucoup d'ambitieux et d'orgueilleux soulevaient un étendard hérétique ; les combattre était nécessaire, sans compromettre la communauté chrétienne. Les faibles et les incertains, après avoir renié le paganisme, y revenaient par terreur ; puis, quand leurs craintes s'apaisaient, ils redemandaient la communion ; il fallait raffermir ces courages et punir ces lâchetés. Quelques-uns prétendaient effacer leur faute et exigeaient un nouveau baptême ; l'évêque sentait bien que le baptême ainsi prodigué perdrait sa force morale et que les portes de l'Église, ouvertes ou fermées au hasard et sans choix, ne laisseraient plus aucune autorité, aucun crédit à l'Église elle-même. Que d'obstacles, que de difficultés ! La tendresse de cœur et la fraternité, prêchées par l'Évangile, se prêtaient à mille interprétations dangereuses. L'évêque devait écarter ces dangers, et, sans rejeter les chrétiens dans la rigidité stoïque, garantir leur pureté contre toutes les atteintes et toutes les souillures.

Dans la quatrième de ses lettres, Cyprien, parlant au nom des prêtres Cecilius, Victor, Sedatus et Tertullus, essaye de détruire par l'autorité de sa parole les abus de cette dernière espèce qui s'étaient glissés

ıs l'Église. On y voit d'étranges choses. Des vier- chrétiennes, sûres de leur chasteté, vivaient sous nême toit que les diacres et les prêtres. *In eodem o puriter manebant cum masculis.* Cependant elles ›testaient de la sainteté de leurs motifs et de celle leurs actes. *Asseverabant se integras.* Il s'agissait ur elles de lectures communes, d'études sacrées saient-elles), même d'un combat héroïque à soute- · contre le démon. Cyprien ne se montre pas fort :rédule, quant aux protestations des vierges; il dit ılement que le sexe est faible, la jeunesse ardente, tentation facile et l'occasion dangereuse; il prohibe gement de tels commerces et les blâme avec une rce et une éloquence qui prouvent la gravité de bus et l'imminence du péril. Dans une lettre sui- nte (la VIIe) il affirme comme un fait avéré l'inno- :e matérielle des clercs et des femmes chrétien- , unis par ces étranges liens. *Stuprum conscientiæ rum deest ;* il en convient; ces personnes qui vivent ısemble vivent chastes, mais elles s'exposent à tou- ıs les amorces qui peuvent détruire la chasteté, *cubilia promiscua jungentes;* et il s'élève contre cette coutume udacieuse et singulière. On peut se souvenir, à ce ropos, que Salvien, marié, vécut avec sa femme ›mme un frère avec sa sœur; saint Basile et Grégoire Grand vantent beaucoup les mariages de cette es- èce et y reviennent souvent. Ils furent fréquents du oisième au cinquième siècle; « *époux quant au* , dit Basile, *frères et sœurs dans la réalité* (*adelphoi tê chrêsei*). » Cyprien voyait un danger dans ces rres excès du zèle; il avait raison. Après sa mort, *suneïsaktes*, ou compagnes non mariées des prê- res, contre lesquelles fulmina le concile d'Antioche,

firent beaucoup de bruit dans l'Église. Paul de Samosate en avait deux qu'il menait partout avec lui, dit Eusèbe, et qui étaient très-jolies. Bientôt le concile d'Ancyre et le canon de Nicène proscrivirent les *suneïsaktes*, *sunerchomènes* ou *subintroduites*, femmes avec lesquelles les évêques et les diacres partagaient leurs études et leurs travaux. Un nommé Léontius, pour faire taire la calomnie et ne pas renoncer à une jeune *suneïsakte* nommée Eustolie, qui demeurait chez lui, se soumit volontairement à une mutilation qui rendait sa vertu à jamais inattaquable. On eut tant de peine à extirper cette coutume, que saint Chrysostome écrivit là-dessus deux discours, l'un aux *suneïsaktes* et l'autre à ceux qui les gardaient. Basile ordonne aux *subintroduites* de se retirer dans les monastères : l'un et l'autre toutefois, comme Cyprien, les déchargent de toute culpabilité intentionnelle, et les accusent, non d'avoir de mauvaises mœurs, mais de donner un mauvais exemple, de s'exposer au péril, de braver le démon, et de faire une expérience de chasteté fort dangereuse.

Ceux qui connaissent à fond l'antiquité, ses mœurs et sa philosophie, n'auront pas de peine à retrouver dans les habitudes romaines et grecques l'origine de cette anomalie curieuse. La *suneïsakte* grecque était, avant le christianisme, une sorte de philosophe femelle et de compagne intellectuelle, que les hommes distingués admettaient dans leur intimité. Cicéron en avait une qui se nommait Cerellia. C'était à elles (1) qu'ils consacraient cet amour pur et platonique, cette Vénus céleste, dont Apulée donne le portrait :

(1) V. nos Études sur l'Antiquité, *Des Hétaïres*.

ıommes seuls la comprennent, et peu d'entre savent en jouir : elle n'a rien de lascif et d'at- ant; elle possède au contraire une beauté grave, ıuse, honnête et sans artifice. Elle peut habiter ıeau corps ; mais dans la grâce et la perfection formes, elle ne voit qu'un avertissement et une lation de la beauté suprême et éthérée qui réside ni les dieux. » Confondre avec les dogmes chré- :es dogmes platoniques, était chose facile, et l'on anqua pas. Les platoniciens avaient vanté l'en- asme qui attache des ailes à l'âme et qui l'en- dans les cieux; plusieurs chrétiens en firent :. Ils avaient soutenu que l'amour vulgaire et cor- est un symbole mystique de l'amour éternel et ne ; ce fut encore une opinion favorite chez les ques. On avait enfin prétendu que les mouve- des sens, et les voluptés physiques, débarrassant ıumaine de sa partie impure, facilitaient son as- n vers le ciel, *animæ ascensum*, comme dit le o-Trismégiste. Il se trouva des gens, parmi les ens, qui adoptèrent les divers degrés de ces dog- ıystiques, depuis le platonisme le plus éthéré aux voluptés, admises comme un moyen d'épu- . Ainsi, le christianisme, doctrine vaste comme ınité, allait se chargeant sur son passage de tou- fantaisies qui avaient précédé son avénement. enaçaient non-seulement ses théories, mais sa té pratique. Il fallait qu'un évêque le ramenât ureté comme à la raison, et qu'il y parvînt par ıe autorité de la parole, de la logique et de ple. C'est ce que Cyprien accomplit admirable- sévère, indulgent, sensé, persuasif, ouvrant la ıu repentir et inflexible quant aux principes.

§ III.

Administration de Cyprien. — Sa vie. — Dangers qu'il a courus. — Ses conseils aux chrétiens. — Embarras de sa situation. — Sa mort.

Sur tous les autres points, son habileté fut égale ; habileté de moraliste, de publiciste et d'administrateur. Dans sa première lettre, il prohibe le mélange des soins séculiers et des soins ecclésiastiques, défend à un nommé Germinius Faustinus, prêtre, d'accepter la tutelle d'un enfant et la gestion de ses biens et trace la limite exacte du pouvoir séculier et du pouvoir temporel. Dans la seconde, il refuse la communion à un acteur qui enseigne aux jeunes gens des pantomimes lascives et qui prétend n'avoir aucun reproche à se faire, parce que lui-même a renoncé à l'exercice de son art. La troisième lettre rétablit la discipline, blessée par un diacre coupable d'insultes envers un évêque. La quatrième défend aux *suneïsaktes* dont nous avons parlé le renouvellement des épreuves platoniques auxquelles leur pudicité s'expose. Instituteur, roi moral, législateur sans satellites, Thascius Cyprianus, que Suïdas a raison de nommer *le grand*, donne ainsi toutes les nouvelles règles de cette vie chrétienne qui de son temps n'avait pas encore de lois particulières, mais seulement des préceptes généraux ; il emploie à cet usage la première période de son épiscopat, période de calme et de paix pendant laquelle le polythéisme romain permet à ses ennemis de continuer leur organisation secrète.

Cependant, vers la fin de l'année 250, sous Décius,

ion antique s'effraye des progrès de la religion e ; la bourgeoisie, l'armée, une partie des clasrières prennent ombrage. L'Empire tombe, le main s'avilit, le commerce s'appauvrit, les auit abandonnés, tout languit. Le peuple impute erteurs du vieux culte, aux *haïsseurs de l'espèce e*, aux chrétiens, tous les maux de l'empire ; la de Carthage demande qu'on lui livre l'évêque : *Cyprien aux lions!* L'Amphithéâtre et le retentissent de ces cris. L'évêque ne veut pas . Il croit avoir encore beaucoup à faire en ce ; il ne court pas, comme un fanatique, vers ile martyre ; mais il se retire dans un domaine appartient, et de là il gouverne son Empire. frères (écrit-il aux chrétiens qu'il a laissés à age), je me réjouis de votre santé et de votre ; par la grâce de Dieu je suis hors de danger. uation des choses et l'état de votre ville ne me ettant pas de me trouver au milieu de vous, plie votre religion et votre fidélité d'accomactement tout ce qui est nécessaire à la dise et à la charité. S'il y a des chrétiens que emprisonne ou des pauvres qui manquent nt, je vous recommande ces dépenses. Que istribue régulièrement et proportionnellement me que j'ai laissée entre vos mains. Ne vous z pas en troupe pour aller visiter les captifs ; ttireriez l'attention, vous irriteriez le peuple : vous exposeriez à ce qu'on vous enlevât la ssion de voir et de consoler vos frères. Pru- , circonspection, prévoyance ; visitez les cadeux à deux seulement, chacun à votre tour, être avec un diacre. Je vous conseille l'humi-

« lité, la douceur convenables aux esclaves de Dieu. « Pliez-vous aux temps, préparez le retour de la paix, « sauvez-vos frères. Adieu, très-chers et très-regret- « tés ; portez-vous bien et ne nous oubliez pas. »

Les treize lettres écrites pendant sa retraite sont des chefs-d'œuvre de prudence, de sagesse et d'éloquence. Il était impossible qu'on ne l'accusât pas de lâcheté dans sa fuite. Cette plainte fut déférée au clergé de Rome, qui témoigna son mécontentement en termes ambigus. La meilleure réponse était d'accepter le martyre. Thascius Cyprianus commença par subir l'exil, la honte, la calomnie; il fit grandir sous ses mains la république chrétienne dont il était le chef, et il alla ensuite à la mort avec une simplicité de courage qui imposait silence à ses ennemis. Il avait affaire à des hommes plus zélés que prudents, en général pauvres et sans éducation, entraînés par une violence fougueuse, et incapables de comprendre la politique élevée de saint Cyprien. La lettre du clergé de Rome, affectée et barbare, écrite sans franchise et en très-mauvais latin, contraste avec la noblesse élégante et l'excellent style de l'évêque: « *Didicimus secessisse benedictum papam Cyprianum, à Clementio subdiacono, qui à vobis ad nos venit, etc.* — « Nous avons appris que le saint-père Cyprien s'est retiré, de Clément sous-diacre qui est venu de vous à nous, etc. » Le mot *didicimus* se rapporte aux mots *à Clementio*, tandis que la construction de la phrase semble indiquer la liaison de *secessise à Clementio ;* il n'y a qu'un écrivain très-peu exercé qui puisse se rendre coupable d'une amphibologie aussi barbare. Tout le reste de la lettre atteste la même ignorance, et déverse sur la conduite de l'évêque un blâme obli-

que et timide. Cyprien leur répond en homme d'esprit, — qu'il ne sait pas bien ce qu'ils veulent dire, que leur épître est ambiguë, qu'il doute même qu'elle soit d'eux, et qu'il la leur renvoie, afin qu'ils reconnaissent si c'est bien là leur signature. « *Legi etiam litteras, in quibus nec qui scripserint, nec ad quos scriptum sit, significanter expressum est. Et quonian me in iisdem litteris et scriptura et sensus et chartæ ipsæ quoque moverunt, eamdem remisi, etc.* »

C'était une situation tout à fait fausse que celle de l'évêque. Le sang des martyrs coulait à Carthage; la persécution était active et furieuse. Il y avait des héros à exhorter, des lâches à flétrir, des faibles à punir, tout en offrant la possibilité du retour et du pardon. Ces derniers, qui s'appelaient les *Lapsi*, « les déchus », présentaient un grave embarras. L'évêque voulait que l'on usât de rigueur envers eux; il affirmait que le lien de la communauté chrétienne se détendrait et s'affaiblirait bientôt, si, pendant que les confesseurs mouraient dans les supplices, d'autres chrétiens pouvaient renier leur foi, quitte à se laver de cette faute par l'expression d'un tardif repentir. Sa politique avait raison; mais la parole d'un évêque qui s'était soustrait à la persécution, manquait d'autorité. La gravité d'un dévouement qui se réserve, la vérité d'une abnégation qui croit sa vie plus nécessaire aux autres que sa mort, la sainteté d'une résolution profonde respirent dans les lettres de l'évêque; et la simplicité de sa défense est plus persuasive que le seraient les artifices du rhéteur. « J'ai appris, très-« chers frères, répond-il au clergé romain, que l'on « vous a rendu un compte peu fidèle de ce qui « s'est fait et de ce qui se fait ici. Il est donc néces-

« saire que je vous écrive pour vous mettre au courant « de mes actes. Dès que l'émeute contre les chrétiens « a commencé, les clameurs du peuple s'étant élevées « violemment contre moi, je me suis retiré de la ville, « persuadé que, si j'affrontais l'orage, le peuple s'irri- « terait contre nos frères et que la sédition éclaterait « avec plus de fureur. Ce n'est donc pas à mon salut « personnel, mais à la paix publique que j'ai pensé. « Depuis ce temps je n'ai pas cessé d'agir, d'exhor- « ter, d'écrire, de consoler, de punir et de diriger. » Plus tard, quand on voit Cyprien, sa tâche accomplie, quitter sa retraite, tendre le cou au licteur, et mourir comme on s'endort, on trouve sublime la douceur avec laquelle il repousse, dans la lettre précédente, l'accusation de lâcheté dont on l'accable. Il est évident que Thascius Cyprianus regardait la mort d'un martyr comme moins nécessaire que la direction de l'Église qui lui était confiée; en cela, dans sa vie comme dans sa mort, il fut digne de son titre et un véritable évêque.

Les épîtres de ses correspondants offrent des documents non moins curieux sur l'état de l'Église et de la société. La plupart écrivent un latin aussi mauvais que celui du clergé de Rome à cette époque. Celerinus et Lucianus se servent d'un jargon singulier et convenu; jargon sublime, car il exprimait l'héroïsme et conduisait à la mort. — « Severianus a joui d'une confession fleurie. » Cela veut dire : « Le sang de Severianus a coulé. » — « Saturninus a confessé fortement dans la torture des ongles. » Cela signifie : « Saturninus, déchiré par des crochets de fer, n'a pas abjuré le Christ. » On sent, au milieu de cette diction barbare et de cet argot populaire, la conviction et la

force d'âme. Il faut voir comment ces hommes parlent de la vie, de la mort et des souffrances. « La tri-
« bulation est venue, dit Lucianus, et, selon l'édit de
« l'empereur, nous avons reçu l'ordre de mourir par
« la faim et la soif. On nous a renfermés dans deux
« caveaux pour y mourir par la faim, la soif et aussi
« par la fumée du feu. Notre oppression était intolé-
« rable, telle que nulle n'aurait pu la soutenir; *pres-*
« *sura nostra intolerabilis quam nemo portare posset.*
« Ceux qui, Dieu le voulant, sont morts, sont Bassus,
« dans les mines; Mappalicus, pendant la question;
« Fortunien, au cachot; Paul, après la torture; For-
« tuna, Victorinus, Victor, Herenus, Credula, Herena,
« Donatus, Firmus, Venustus, Fructus, Julia, Mar-
« tial, Ariston, morts de faim. Nous les suivrons
« bientôt; voici cinq jours que l'on nous donne une
« petite ration de pain et une mesure d'eau, insuffi-
« santes. » Celerinus s'exprime avec la même résolution, en aussi mauvais latin : il est impossible de faire de plus admirables barbarismes.

Cyprien, ancien philosophe, homme de lettres, orateur, reprend les mêmes idées et leur imprime la forme élégante et énergique de son talent consommé. Avant de mourir lui-même, il chante l'hymne de gloire en l'honneur de ce Celerinus qui a résisté à la torture et scellé de son sang sa révolte obstinée contre le paganisme. « Pendant dix-neuf jours, en-
« fermé, chargé de fers, lié au poteau, son âme est
« demeurée libre. Plus fort que ses peines, plus grand
« que ses bourreaux, plus calme que ses maîtres, plus
« haut que ses tyrans, il a foulé de ses pieds enchaî-
« nés ceux qui le terrassaient. Il est couvert de bles-
« sures, et ses blessures resplendissent; ses chairs

« meurtries et glorieuses pendent en lambeaux qui « disent sa grandeur. »

Il fallait à Cyprien une mort sublime pour que cette éloquence, cette prudence, cette politique portassent dans l'avenir leur caractère véritable. Cyprien couronna bien l'œuvre de sa vie. Il se rendit au premier ordre du proconsul.

— « Tu es Thascius Cyprianus ? lui dit le maître.

— « Je le suis.

— « Tu t'es donné pour père et pour guide à des hommes sacriléges ?

— « Oui.

— « Les très-sacrés empereurs te commandent d'accomplir les cérémonies.

— « Je ne le puis.

— « Pense à toi.

— « Fais ce qui t'est ordonné. Ma résolution est juste et je n'ai plus besoin de penser.

— « Ton esprit est depuis longtemps sacrilége. Tu as rassemblé des conspirateurs ennemis de Rome. Les sacrés empereurs n'ont pas pu te ramener aux autels romains. Auteur et porte-étendard du forfait le plus odieux, tu serviras de leçon à ceux que tu as égarés et réunis pour le crime. Ton sang rétablira la discipline.

— « Je remercie Dieu ! »

On conduisit à six milles de Carthage, dans un champ, ce héros et ce sage que l'Église a placé au rang des saints. Là, il eut la tête tranchée. C'est assurément un des personnages les plus remarquables de l'histoire.

§ IV.

Le vᵉ siècle. — Salvien, sa vie et ses œuvres. — Caractère de son talent et de l'éloquence gallo-romaine. — Affectation et sincérité.

Dans un coin de l'Auvergne, pratiquant les vertus ascétiques, marié, mais d'un hymen chrétien, singulière et double lutte de la chasteté, Salvien, au commencement du cinquième siècle, écoutait, du fond de sa solitude, le bruit de toutes les ruines du monde romain. De sa dixième à sa trentième année, il avait vu se développer le triste et pâle roman de l'histoire byzantine, et la tragédie sanglante de l'empire occidental : ici les eunuques, là les barbares. Salvien avait treize ans lorsque le tribun populaire du christianisme, Chrysostome, partait pour l'exil ; seize ans, lorsque les soldats goths, commandés par Radegaise, accouraient des bords de la Baltique pour dévaster l'Italie ; dix-sept ans, lorsque les hordes germaniques brûlaient la ville de Metz ; dix-huit ans, à l'époque du blocus de Rome par les Goths, au moment où Chrysostome mourait à Comana d'une mort plus que romaine.

Pendant la vie de Salvien, les fléaux s'amoncèlent sur cette Europe privée de lien, de mœurs et de force. Les Francs, dont l'humble colonie occupait le Brabant, pillent une seconde fois cette belle ville de Trèves, où la Cour latine, errante et dégénérée, était venue s'établir. Trèves n'est que cendres, lorsque Salvien touche à sa vingtième année. Il a trente ans, et la Gaule entière, affaiblie par les vices romains, cède aux Barbares ; il en a trente-huit, et les Vandales de Genséric

saccagent les cités d'Afrique. Sa vieillesse voit Attila s'avancer, soumettre Byzance à des traités honteux, et Genséric piller Rome ; il meurt au milieu de cette mort de la république.

Ces dates sont le commentaire indispensable de ses œuvres ; il n'écrit pas, il pleure. Un gémissement lugubre lui échappe, mêlé d'indignation, d'angoisse et de repentir. *Dolor erumpit*, comme il le dit lui-même. Il explique la chute romaine par les crimes romains. Il excuse Dieu, ou plutôt il le loue de son châtiment ; Augustin, à la même époque, trace sur le tombeau de la cité romaine écroulée le plan de la cité divine. Le traité *de Avaritiâ*, homélie de Salvien contre la cupidité et le luxe, n'est que le prélude de sa grande élégie, intitulée : *De la Providence* (*De Gubernatione Dei*). Quand il écrit le premier de ces ouvrages, les Barbares n'ont fait encore que frapper à la porte de la Gaule. Plus tard Trèves brûlée trois fois et l'Empire démentelé lui arrachent, c'est lui qui le dit encore, un cri profond, parti de ses entrailles, une plainte impossible à contenir, tant la douleur bouillonne dans la moelle de ses os, *æstuantibus dolore medullis!* Ce pamphlet chrétien, jeté au milieu des douleurs du temps, palpitant de regrets et de terreurs, perpétue à travers les âges la pitié qu'inspire un monde à l'agonie ; cette œuvre, imparfaite sous le rapport de l'art, est inappréciable quant à la valeur historique.

L'éloquence, allumée par le désespoir, y triomphe de la diffusion, de la subtilité, du mauvais goût, des habitudes scolastiques, du bel esprit, et de la corruption du langage. Salvien, élevé à Trèves, au milieu des trésors de la rhétorique gauloise, qui se mo-

delait sur les rhéteurs de la décadence, avait puisé son savoir à la source même de cette littérature de reflet, qui ébaucha notre éducation. La Gaule, à peine civilisée, patrie des intelligences promptes et faciles, avait accepté, sans le dégrader, l'héritage de l'éloquence romaine affaiblie; elle se montrait déjà souple, ingénieuse, abondante, variée dans ses imitations. Tandis que le poëte pompeux d'un âge vide, l'Égyptien Claudien, construisait sur la fiction du style classique et de la mythologie païenne, ses œuvres creuses et sonores, nos Gaulois, plus élégants et plus simples, atteignaient une imitation posthume et plus fidèle du langage de cette Rome qui n'était plus nulle part. Ce qu'on pouvait leur reprocher, c'était la facilité d'un style mêlé de saillies ingénieuses, et d'ornements plus frivoles qu'agréables. Déjà vous entrevoyez chez Salvien. Hilaire de Poitiers, Ausone, Sidoine Apollinaire, Vincent de Lérins, tous Gaulois, cet air leste, ingénieux et dégagé, cette fécondité de mots peu significatifs, cette coquetterie d'un discours fait pour plaire et non pour convaincre, en un mot, ce défaut de gravité sérieuse et de simplicité mâle, qui, depuis Christine de Pisan jusqu'à nos jours, traversant les époques de Crétin, de Coquillart, de Baïf, de Saint-Amand, de Benserade, de Cotin, de l'abbé Coyer et de Dorat, s'est mêlé aux qualités de notre esprit. Les lettres de Sidoine affectent le trait, comme celles de Voiture; Ausone a des pointes à la Benserade; et Salvien des concetti comme Fléchier. Telle description de jardin et de villa romaine, chez Sidoine, est aussi affectée, aussi pimpante que cette fameuse lettre, dans laquelle Voiture décrit le château du T. Les jeux de mots et les calembours ne manquent pas

même à la douleur de Salvien. Il accumule douze épithètes autour d'une phrase insignifiante, prodigue les assonances pour charmer l'oreille, se complaît dans une description oiseuse; son désespoir trouve des épigrammes.

Mais le sentiment des publiques douleurs éclate sous cette rhétorique factice. Ce mélange de vérité dans le fond des idées, et de mensonge dans la forme, cette âme émue et ce langage affecté produisent un effet bizarre. On s'étonne de trouver l'abus de l'épithète, l'usurpation des assonances, le fracas de l'antithèse, dans l'éloquence de la conviction, dans la sincérité de la douleur. Chez cet écrivain ingénieux, doux et sensible, toutes les formes sont outrées. Veut-il blâmer la dégradation des sénateurs romains, qui épousaient leurs servantes ou se livraient aux amours ancillaires; il les montre « précipitant le « sommet de leurs nobles mariages, dans les lits « obscènes des femmes esclaves ; » (*præcipitantes fastigia nobilium matrimoniorum in cubilia obscœna servarum*). La recherche des contrastes et la poursuite du bel esprit remplacent la simplicité convenable à la grandeur de la catastrophe et à la majesté de la plainte.

Quelquefois cette éloquence, qui se fait jour à travers tous les nuages, enferme une vérité forte dans un jeu de mots. « Romains, autrefois vos magistrats pauvres vous faisaient une république riche ; aujourd'hui un pouvoir riche vous fait une république pauvre » (*Tunc pauperes magistratus opulentam rempublicam habebant ; nunc autem dives potestas pauperem facit esse rempublicam*).

Sa phrase est puérile et son émotion sublime.

« Pourquoi ferais-je l'histoire de ce temps miséra-
« ble ? Tous les lieux du monde ravagé le savent ;
« elle le sait, l'Espagne qui n'est plus qu'un nom ;
« elle le sait, l'Afrique qui a vécu ; elle le sait, la
« Gaule en ruines ! La douleur me presse ; pardon-
« nez-moi de m'écarter de mon sujet... » Quelques lignes plus bas, cette angoisse patriotique le saisissant de nouveau : « Ah ! s'écrie-t-il, notre Républi-
« que est déjà morte ou voici le dernier râle de son
« agonie ; d'énormes exactions épuisent ceux de ses
« membres qui paraissent garder encore un reste de
« vie ! »

Rien de plus difficile que de reproduire l'élaboration factice du style de Salvien et cette composition artificielle d'une phrase qui, rimant douze fois avec elle-même, sacrifie les grâces mâles et énergiques de la prose aux recherches d'un frivole arrangement.
« *Piâ molitione cœp*ti, *et divino amore suscep*ti ; *non*
« *luto posi*ta, *nec lapide construc*ta, *sed confectione va-*
« *li*da, *et arte firma*ta ; *quæ nec ventis concu*ti, *nec al-*
« *luvione subr*ui, *nec pluviis dissol*vi, *etc.* »

Telles sont les ridicules afféteries dont les rhéteurs gaulois enjolivaient leur langage. Aussi faut-il chercher dans l'original et non dans les traductions ce mélange d'imitation et de barbarie, de qualités naturelles et de défauts acquis, de calque cicéronien et de néologismes subtils.

Salvien, comme la plupart des écrivains de son époque, emploie toujours le mot insolite et préfère la couleur outrée à la couleur vraie ; sous l'exagération des paroles l'impuissance de la pensée apparaît ; en parlant d'un homme avide, il dit : « *Ejus rebus siti rabidâ inhiaverat ;* » veut-il peindre la haine et l'envie :

luridus malevolentiæ zelus ardet. Un Romain du temps de César eût employé simplement les mots *odium, odisse;* quand les idées s'usent chez les peuples, leurs paroles deviennent *hargneuses*, comme dit Montaigne.

§ V.

Mœurs romaines au ve siècle. — Indignation des âmes chrétiennes contre ces mœurs. — Traité *de la Providence* par Salvien. — Rénovation de la société par les Barbares. — Alliance du Christianisme et de la Barbarie. — Remarques philologiques sur les transformations de la langue latine à cette époque.

L'enseignement historique offert par les œuvres de Salvien résulte à la fois des mœurs qu'il retrace, des défauts de sa manière, des habitudes de son style, et des sentiments auxquels il se livre. Comme saint Augustin, il admire les Barbares; comme Sidoine Apollinaire, il compare leurs rudes vertus aux vices énervés des populations latines. « Venez (dit Salvien), « venez, Saxons et Huns ! voyez ces chrétiens, ils « lisent l'Évangile et font la débauche ; ils écoutent « les apôtres et ils boivent jusqu'à s'enivrer ; ils sui- « vent le Christ, et ce sont des voleurs ! » — (*Evangelia legunt et impudici sunt ; apostolos audiunt et inebriantur ; Christum sequuntur et rapiunt !*) C'est un admirable mouvement ; partout éclate chez Salvien la même indignation contre les mœurs romaines ; elle prête à son bel esprit quelque chose de sublime : « Vous jetez des malheureux aux bêtes du Cirque ! « dit-il, vous assistez à leur supplice ! Des entrailles « humaines sont lacérées et mangées par les animaux « féroces ; et ces misérables sont à la fois dévorés

« par les dents des lions et par les regards de leurs « semblables ! »

C'est Salvien qu'il faut lire pour reconnaître à quel degré d'abaissement le monde romain était tombé ; combien le christianisme était nécessaire, et par quel miracle il s'alliait à la fois à la vengeance divine, au progrès de l'humanité et à la mollesse des mœurs. « Nous n'avons plus la victoire, dit-il ; nous « n'avons plus la richesse, nous n'avons plus la paix ; « tout nous manque à la fois. Nous ne savons agrandir « que nos vices. Les vieux Romains jetaient la terreur « dans le monde ; nous la ressentons aujourd'hui. « Les Barbares leur payaient tribut ; nous payons « tribut aux Barbares. Nos ennemis nous vendent le « soleil qui nous éclaire. Si nous vivons, c'est qu'ils « veulent bien nous laisser vivre, et nous achetons « cher ce misérable bonheur. O honte ! ô honte ! A « quoi sommes-nous descendus ! Quoi de plus abject « et de plus vil que nous ! Nous remercions les Bar- « bares, quand notre argent a payé la rançon de notre « vie, et nous croyons que c'est une vie ! Enfin nous « voilà si ridicules et si lâches, que nous appelons « *don volontaire* l'or qu'on nous prend et qui nous « rachète ! » — C'est le dernier gémissement d'une âme romaine, qui ne sent plus son ancienne dignité que par la douleur.

Tout le sixième livre du traité *de la Providence* est une plainte de ce genre. En justifiant le Dieu vengeur qui frappe tant de vices, le chrétien se fait l'allié des peuples de proie, instruments choisis par la malédiction céleste, et prend parti contre les vices de Rome en faveur des Barbares et de la providence de Dieu. « Je voudrais crier ces vérités de toute la force de ma

8.

« poitrine : je voudrais faire entendre ces paroles au « monde entier. *Romains! ayez honte de votre vie! Les « Barbares, moins vicieux que vous, sont plus forts que « vous! Notre faiblesse est dans nos âmes; et nous sommes « vaincus par nos vices!* » Les plus sauvages de ces hordes (*corporum atque induviarum fœtore horridi*), avaient précisément les vertus énergiques, qui manquaient à leurs ennemis; ils brisaient le monde et le renouvelaient. Ils jetaient dans ce monde énervé un sang vigoureux et une séve ardente. Gaulois et Romains s'arrêtaient frappés de stupeur en face des géants à l'âme dure et au bras de fer, que le Nord et le Midi leur envoyaient pour les punir. Dans la faiblesse du lien social, dans l'énervement de toutes les forces morales qui constituent un peuple, eux qui n'aiment plus que les combats de la métaphysique et leur *insolubilité labyrinthique* (*insolubilitatem labyrinthicam*), ils sont battus par les Barbares ; et ils les admirent plus encore qu'ils ne les haïssent. Les témoignages de cette admiration sont fréquents chez Augustin, chez Salvien, chez Sidoine Apollinaire. Redevenus enfants par l'excès de l'affaiblissement sénile, ces lâches fils d'une patrie glorieuse trouvaient là un spectacle intéressant et nouveau ; ils jouaient avec cette épée qui leur brisait le crâne, avec cette lance qui les frappait à mort.

Le germe de la civilisation nouvelle se trouvait à la fois chez ces barbares conquérants et chez les chrétiens. On l'admire chez l'éloquent ascète Salvien, dont le cœur attristé puisait sa force de résignation et de souffrance dans la solitude et la prière. Comme prosateur, il n'échappe pas à la mauvaise rhéthorique de son temps, la lutte perpétuelle des traditions ci-

céroniennes et du style nouveau, oriental, subtil, affecté, vague et puéril, qui envahissait le style à la mode, se fait observer chez lui d'une manière très-piquante.

Il est amusant et triste de voir comment une langue se dégrade et s'en va, quand un peuple meurt. Depuis longtemps on a dit que la dissolution sociale et celle du discours s'opéraient à la fois ; quels sont les rapports de l'une et de l'autre décadence ? comment le relâchement des liens sociaux opère-t-il l'altération du langage ? Dans le déclin de la langue latine, ces problêmes offrent un double intérêt ; la dépravation de cette langue, la pourriture et le débris de ses éléments ont concouru à la formation de notre idiome actuel : comment s'est régularisé ce débris et qu'est-il devenu ? Que nous en reste-t-il ? L'état de transition entre le temps où la langue latine était complète, et celui où elle n'est plus que *langue morte*, le moment de la corruption même est curieux à observer.

Les idiomes robustes, à l'époque de leur virilité, expriment les choses et dédaignent l'abstraction des choses (1). Cicéron s'excuse d'employer le mot *qualis*. Il dit qu'il est forcé d'en faire usage, voulant rendre le terme grec *poiotêtê*, qui exprime la qualité des objets ; on ne trouve pas même *quantitas* chez Cicéron, ni *civilitas*.

Sidoine fait les frais de *serietas*, *activitas*, *vilitas*, *varilitas*, *sinisteritas*, *sequacitas*, *longinquitas*, *insolubilitas* et même *animositas*, qui est un mot tout français et qui n'a jamais été latin. Cette transformation de

(1) V. nos études sur l'Antiquité, *Destinées des Langues teutoniques et latines*.

l'adjectif en substantif indique un procédé de l'esprit qui veut faire une classe catégorique de chaque nouvelle qualité, réduisant à l'abstrait ce qui n'était qu'une observation partielle, procédé de généralisation métaphysique, qui écrase les idiomes sous la fausse richesse des nuances inutiles et des abstractions nouvelles. La même cause inonde d'adverbes un dictionnaire qui vieillit. Cicéron dirait : *de se ipso loqui*, parler de soi-même. Salvien dit : *personaliter loqui*. *Proverbialiter*, adverbe tout français (proverbialement), abonde aussi chez Sidoine. Ce n'est pas tout, il crée *invectivaliter* (d'une manière injurieuse). Le verbe se transforme souvent en adjectif, et nous avons *pervagabilis*, *incomprehensibilis*, *purgabilis*, *remissibilis* et *possibilis*, dans Sidoine et Salvien. La dernière décrépitude, la dernière et fatale élaboration de cette vieillesse des langues, qui tend continuellement à les rendre moins précises et plus métaphysiques, semble consister dans le changement du singulier en pluriel, de manière à faire d'un objet défini une masse et une foule d'objets indéfinis. Le XIX[e] siècle a vu naître *les gloires* « de la France » et les « *activités réunies*, » ainsi que les « *jeunesses des génies* » et les « *tristesses des désespoirs*. » Sidoine dit aussi qu'il ne veut pas publier *suas otiositates* (ses oisivetés), et Ausone parle des *sinisteritates*, ce qui veut dire simplement les mauvaises chances de sa vie.

J'ai cherché avec curiosité et trouvé avec plaisir chez Salvien quelques linéaments primitifs de nos idiotismes français. Nos substantifs en *ité*, qui dérivent de la forme latine *itas*, sont très-multipliés dans son style. Il emploie « probros*itas*, reprehensi*bilitas*,

pari*litas* et vicios*itas ;* » ce dernier apparaît plus de cent fois dans ses pages. C'est ainsi que les langues, en s'enrichissant par l'analogie, s'altèrent et se corrompent par le luxe des rapports qu'elles découvrent. « Accusab*ilis*, æstimab*ilis* et reprensib*ilis*, spernib*ilis* et fusib*ilis* » offrent des exemples de cette facilité d'analogie corruptrice. Des influences lointaines s'y joignent ; la contagion de l'Orient est parvenue jusqu'à Salvien qui parle des *sublimitates* et des *præpotentiæ*, au lieu des « puissants » et des « riches ». L'exagération des mots y contribue encore ; les mots sont usés ; on les vernit. Il n'y a plus de *pauperes*, mais des *pauperculi ;* ni des puissants, mais des *præpotentes ;* une chose n'est pas *monstrueuse*, elle porte des monstres ; *monstrigera*, *nivifera*. » Captiver, *captivare*, » appartient à Salvien ; des *faussetés* sont pour lui *falsitates*.

La même débauche de langage introduit dans son style un nombre merveilleux d'*actualités*, d'*individualités*, de *spécialités*, d'*homogénéités*. Il s'opère dans les esprits des nations vieilles certains classements métaphysiques qui sont à la fois commodes et vagues. Cicéron et Horace parlent des *vicieux ;* Salvien parle de la *viciosité*. Sénèque sermonne les *puissants ;* Salvien gourmande les *puissances*. C'est bien la même chose ; mais Salvien ne se prend plus aux hommes ; il attaque l'idée.

Les adverbes *incessabiliter* et *immensuratim*, *incessamment* et *démesurément* sont aussi prodigués par lui ; le mot *specialiter*, « spécialement », et le mot *personaliter*, « personnellement » se présentent fréquemment dans le même auteur. Ainsi les expressions deviennent violentes ou nuageuses ; exagérées ou

vagues : c'est la ride de l'âge, le signe mortuaire (1). Pour dire que le *vice est le propre des Romains* (ce que Cicéron n'aurait pas manqué d'exprimer simplement), Salvien se sert de cette phrase : *Viciositas et impuritas quasi germanitas quædam est Romanorum*. Ce n'est pas assez pour lui de *germanitas*, il invente *passivitas;* il va jusqu'à créer *inofficiositas*.

Peut-être ces observations paraîtront-elles puériles à ceux qui n'y verront que de simples remarques de grammaire. Ceux qui étudient à la fois la vie politique des peuples et les révolutions de leur langage savent quels rapports intimes unissent ces deux parties diverses et inséparables de la civilisation et de l'histoire.

§ VI.

Sidoine Apollinaire. — Sa situation sociale. — En quoi il se détache de Salvien. — Traits de mœurs. — Un dîner à Bordeaux en 456.

L'importance de Sidoine Apollinaire a été sentie vivement et relevée éloquemment par Gibbon, Chateaubriand, Guizot et Montesquieu.

Homme du monde, écrivain qui cherchait l'élégance, d'un esprit agréable et frivole, Sidoine est excellent à consulter, si l'on veut connaître l'impression produite par la présence des Barbares sur les imaginations gauloises et romaines. « Vous auriez « été fort heureux, écrit-il à Domnitius, si vous aviez « vu le prince barbare Sigismer, à pied au milieu de « ses hommes à cheval, s'avancer flamboyant de

(1) V. nos Études sur l'Antiquité, *Destinées des Langues teutoniques et latines.*

« pourpre, éclatant d'or, éblouissant de soie blanche. « O magnificence ! Et des cheveux, un teint, une « peau dignes de ce luxe ! Il était beau de contempler « aussi ses compagnons d'armes et féaux, les pieds « garnis jusqu'à la cheville d'une chaussure de soie, « les mollets et les genoux nus, avec un vêtement « court, serré, bariolé, atteignant à peine le milieu « de la cuisse, des manches couvrant à peine le haut « du bras, et une jupe verte, frangée de blanc. » Il continue ainsi, décrit le costume d'un oppresseur de la Gaule et d'un fondateur de la France, costume qui est précisément celui des Écossais des montagnes ; il n'oublie ni le baudrier, ni la claymore, ni les agrafes d'or, ni la célèbre hache d'armes, ni les boucliers, bronzés ici, argentés là ; et finit par s'écrier : « A un « tel spectacle, il ne manquait rien que votre pré- « sence (1) ! » C'est ainsi que le vaincu parle du vainqueur, et le Romain du Barbare.

Salvien a bien plus de gravité, de sérieux et de respect pour lui-même, pour son titre de citoyen romain, pour les souvenirs de la patrie. Sidoine Apollinaire, demi-chrétien, habitué aux malheurs de

(1) « *Quam voluptatem putamus mente conciperes, si Sigismerem regium juvenem, ritu atque cultu gentilitio ornatum vidisses! Illum equus quidem phaleris comptus, immo equi radiantibus gemmis onusti antecedebant, vel etiam subsequebantur; cum tamen hoc magis ibi decorum conspiciebatur, quod præcursoribus suis, sive pedisequis, pedes et ipse medius incessit, flammeus cocco, rutilus auro, lacteus serico; tum cultui tanto, coma, rubore, cute concolor regulorum autem, sociorumque comitantum forma et in pace terribilis; quorum pedes primi perone setoso talos ad usque vinciebantur : genua, crura, suræque sine tegmine. Præter hoc vestis alta stricta, versicolor, vix appropinquans poplitibus exertis : manicæ sola brachiorum principia velantes, viridantia saga limbis marginata pumiceis...* etc. *Sed quid hæc pluribus? Spectaculo tali sola præsentia tua defuit!* » (Epistola XX, l. III.)

son temps, jouant avec la phrase pour se désennuyer et se consoler, philosophe à la manière de Boëce, souvent rhéteur, quelquefois mystique, rarement pénétré ou ému, avec autant de talent que Salvien, reste bien au-dessous de ce dernier, qui le domine de toute la hauteur de son âme. Salvien représente la fraction la plus importante, la plus consciencieuse et la plus forte de cette société en débris, qui s'agitait au cinquième siècle sous la hache des Barbares, celle qui souffrait le plus et qui, dans son indignation, son abnégation et sa douleur, conservait le dépôt de la morale publique et le secret du renouvellement que les destinées humaines allaient subir.

Sidoine offre, il est vrai, beaucoup plus de détails de mœurs que Salvien. Avec Sidoine on peut aujourd'hui même connaître, dans leurs moindres circonstances, les mœurs de nos vieilles cités occitaniques, démêler un peu le chaos étrange de luxe, de mysticisme, de paganisme, de souvenirs littéraires, de voluptés molles, de christianisme ébauché, de penchants philosophiques, qui remplissait la vie des hommes puissants, à Toulouse, à Narbonne et Bordeaux. Ce Gaulois, imitateur de Pline le Jeune et prédécesseur de Voiture, nous ouvrira les portes d'une villa des environs de Bordeaux.

On dîne, ou plutôt l'on soupe. L'empereur Majorien a convoqué les notables de la province, et dans ce moment même où l'Empire se meurt, où tout s'en va par lambeaux, où la redoutable figure des Huns et des Goths apparaît au détour de toutes les forêts, les notables, obéissant à l'appel du monarque, se rassemblent, non pour se défendre, mais pour boire. Ces mourants qui veulent jouir encore d'un dernier

souffle que Dieu leur laisse, vont prodiguer le vin et les roses, les encens et les parfums.

Tout chrétiens qu'ils sont, ils ont conservé la royauté gastronomique du *maître du festin* (*rex convivii*), célèbre dans l'antiquité ; ce dernier, qui remplit son office en conscience, laisse un intervalle un peu trop long entre deux services. Comment remédier à cette faute grave et employer le temps qui s'écoule? L'un des convives tire de dessous son manteau les *Epîtres de Petrus Magister*. A cette apparition imprévue, les penchants littéraires de l'Assemblée s'éveillent; la verve de trois poëtes s'allume : Severianus, Lampridius, Sidonius improvisent tour à tour leur hymne à la louange de *Petrus Magister*, du festin, du temps, du lieu et des convives.

C'est chose remarquable, que le tour léger, facile, coloré, plus français que gaulois, de la pièce *improvisée* à ce sujet par Sidoine, qui nous l'a conservée. Ses petits vers de huit pieds, d'un mouvement simple et voluptueux, sans idées et presque sans images, se distinguent par la vivacité du rhythme et l'éclat des paroles descriptives; vous croyez lire une de ces nombreuses poésies fugitives que notre civilisation a semées avec tant de luxe dans son cours monarchique, depuis Coquillart jusqu'à Desmahis ; même aisance, même grâce, même défaut de passion et d'ardente poésie ; Chapelle et Bachaumont n'ont pas mieux fait dans leurs bons moments :

Age, convocata pubes ;
Locus, hora, mensa, causa,
Jubet ut volumen istud,
Quod et aure et ore discis,
Studiis in astra tollas !
Petrus est tibi legendus,

In utrâque disciplinâ
Satis institutus auctor!
Celebremus ergo, fratres,
Pia festa litterarum.
Peragat diem cadentem
Dape, poculis, choreis,
Genialis apparatus.
. . . .
Juvat ire per corollas
Alabastra ventilantes,
Juvat et vago rotatu
Dare fracta membra ludo,
Simulare vel trementes
Pede, veste, voce Bacchas!
. . . .
Arabumque messe pinguis
Petat alta tecta fumus.
Veniente nocte necnon
Numerosus erigatur
Laquearibus coruscis
Camerâ in supernâ lychnus!
. . . .

J'aimerais à transcrire tout ce dithyrambe du festin gaulois, chant de joie étourdie, dont le frivole prétexte est un volume de rhétorique : « Allons, amis, voici « un beau volume, celui de Petrus Magister, savant « dans l'une et l'autre discipline! Chantons ses louan- « ges ; tout nous y invite, le lieu, l'heure, le festin! « Lisons, étudions ce grand homme; célébrons, chers « amis, les pieuses fêtes de la littérature! Le jour « tombe ; que le vin, les danses et le bien-vivre rem- « plissent de joie ces dernières heures!... Voici les « lits couverts de pourpre, et qui boiront, avides, le « nectar empourpré! Voyez, tout est riche, tout « étincelle, tout flatte les yeux! Ces meubles viennent « d'Asie, ceux-ci arrivent de Grèce; partout des sculp- « tures et des peintures; des chasses meurtrières où « personne ne meurt; des groupes blessés dont le

« sang ne coule pas ! C'est plaisir d'errer à travers ces « fleurs épanouies qui penchent leur corolle sur les « urnes d'albâtre ; plaisir de livrer son corps à la « danse souple et brisée ; et d'imiter la tremblante « ivresse des bacchantes !... Le plat du milieu se « couvre du lin le plus fin et le plus blanc ; le lierre « et le pampre vert le couronnent ; de belles guir- « landes courent autour des armoires et des cou- « chettes ; voici des cytises, des lis, des jonquilles ! « Déjà la lampe suspendue se remplit d'encens « moissonné en Arabie, et la fumée s'élève vers le « toit éclatant : ici l'huile est inconnue ; c'est le « baume odorant qui nous verse la lumière. Venez, « esclaves ! Pliez vos têtes sous le poids du métal « travaillé avec un soin exquis ! Venez, musiciens et « musiciennes ! et que vos cordes animées, vos doigts « qui chantent, votre airain sonore, vos flûtes pas- « sionnées ravissent nos cœurs ; donnez-nous tout « ce que la poésie possède de plus doux, tout ce que « l'éloquence a de plus ravissant ! Tout cela, Petrus « Magister l'a connu ; homme admirable, devant « lequel se sont prosternés barreau, ordre équestre, « ordre militaire ; ... sa gloire a traversé la Ligurie et « rempli les villes du Rhône ; bientôt il portera chez les « Ibères féroces la politesse gauloise ; bientôt il com- « muniquera aux peuples du Septentrion la civilisa- « tion et les lettres ! »

---

§ VII.

Civilisation de la Gaule méridionale au ve siècle. — Caractère équivoque et brillant de cette civilisation et de cette époque intermédiaires.

On le voit, la Gaule, à l'époque de l'évêque de Clermont, Caïus Sollius, que les savants ont nommé Sidoine Apollinaire, la Gaule du ve siècle ne manquait pas d'éclat et de mouvement.

Fixant ses yeux sur l'avenir, ardente aux nouveautés, nourrice des lettres, riche en philosophes, abondante en recherches de civilisation, industrieuse, aimant ses aises, poëte et architecte, estimant les douces vertus, facile à vivre, bonne dialecticienne, couvant des avocats sans nombre et récompensant leur faconde par les honneurs, la gloire et la fortune; elle se voyait grande et parée ; les voluptés du corps et de l'esprit ne lui suffisaient pas, elle voulait les secrètes voluptés de l'âme. Le mysticisme assaisonnait tous ses festins. Elle arrangeait de petits vers, des soupers délicats, des hymnes pour les saints et des impromptus pour les banquets. Une certaine mélancolie gracieuse brochait sur le tout et flottait comme un voile à la surface de cette civilisation naissante et mourante, païenne et chrétienne, épicurienne et chargée de douleurs.

Ce caractère équivoque appartient aux siècles limitrophes entre deux civilisations, dont l'une a donné tous ses fruits, et dont l'autre s'annonce à peine. Ces époques offrent la plus confuse des énigmes, on ne sait où les placer. Où finissent-elles? où commencent-elles? A quoi servent-elles?

Comment, par exemple, expliquer la métamorphose inaperçue du monde romain ? Pourquoi la pensée et l'âme de la civilisation, païennes sous Auguste, furent-elles toutes chrétiennes sous Majorien ? Pendant les cinq siècles qui séparent ces deux trônes, rien qui ressemble à un point d'arrêt, à une séparation, à une limite ; tout se suit logiquement ; tout s'écoule également ; le flot va toujours, entraîné dans le même lit par une impulsion semblable ; il est vrai que c'est un flot singulièrement limoneux et troublé. On est républicain, philosophe, orateur, eunuque, grammairien, affranchi, prêtre de Lampsaque et lévite du Christ ; le tout quelquefois successivement, d'autres fois simultanément. Le passé se survit, l'avenir s'annonce, le présent a foi dans sa propre grandeur. Il y a bien plus d'opinions que de personnes ; chaque homme renferme dans son sein une douzaine d'opinions différentes et l'anarchie de l'individu reflète fidèlement l'anarchie générale. Curieuse situation, et que l'irruption du monde barbare vient compliquer encore ; moment de fusion, moment qui dure des siècles. La transition s'opère sans dissonances apparentes ; c'est même le nombre des dissonances qui en sauve l'âpreté : toutes vont s'éteindre à la fois dans un vaste et inexplicable murmure. Le point de départ a été le polythéisme sous la république ; le but sera le christianisme sous la féodalité ; dans l'espace intermédiaire se pressent, comme dans un abîme, mille éléments disparates : paganisme, judaïsme, cultes orientaux, mœurs romaines, souvenirs philosophiques, espérances de régénération. L'immense chaudière contient, sans éclater, les trois mondes de ce qui fut, de ce qui est, de ce qui sera ; et, pour résultat de

cette évocation magique, on voit enfin la nouvelle Europe, comme l'enfant couronné de Macbeth, lever sa tête ingénue et annoncer son règne futur.

La naissance d'un monde social et la décadence d'un autre s'opèrent toujours dans ce crépuscule vague et mobile. Non-seulement un demi-reflet se montre encore après que le soleil d'une civilisation antécédente a disparu de l'horizon, non-seulement cette clarté crépusculaire survit aux clartés réelles; mais l'aurore d'une civilisation qui est à naître, s'annonce quelques siècles plus tôt que son apparition véritable. La première aube des sentiments chrétiens colore déjà la poésie de Virgile et même les œuvres de Cicéron (1); l'un et l'autre sont plus humains, plus sensibles aux peines de l'âme, moins attachés aux tables d'airain de la loi romaine, moins inaccessibles aux délicatesses féminines et aux passions morales, que tous leurs prédécesseurs. Cicéron pleure la mort d'un pauvre esclave; Virgile adopte sa Didon; il aime à déployer l'âme de la femme dans sa beauté mélancolique, il s'associe à ses faiblesses; l'un et l'autre choisissent, dans les derniers produits de la civilisation grecque, les fruits les plus doux et de la plus tendre saveur, ceux qui plus tard viendront se mêler naturellement aux doctrines chrétiennes. L'un et l'autre, Cicéron et Virgile, sont destinés à modifier dans l'avenir les intelligences européennes, quand elles seront soumises à la loi catholique.

A ce phénomène d'un demi-christianisme, précédant de trois siècles l'avénement des institutions chrétienes, joignez le phénomène contraire d'un

(1) V. nos Études sur l'Antiquité, QUELQUES MOTS SUR VIRGILE.

semi-paganisme qui viendra se mêler au règne du christianisme triomphant. Le crépuscule d'un jour expiré se confond avec l'aurore d'un matin qui commence. Nous avons vu Virgile préluder au christianisme. Six siècles après Virgile, un *Mehr-Bode*, évidemment Germain de race, réveille le paganisme. Il écrit, sous le nom de Merobaudus, des poésies admirables, dont Niebuhr a recueilli les fragments ; c'est une clameur douloureuse, que ce païen lance vers le ciel, en face du monde qui change. « Tu changes, lui dit-il ? moi je reste inflexible ! tu dégénères, je te brave ! tu te perds, je te maudis ! » Mehr-Bode, au milieu des chrétiens, est plus païen que Cicéron ; ce Mehr-Bode est cependant contemporain de Sidoine, de saint Loup et de saint Remi.

§ VIII.

Le Roman au ve siècle. — Naissance véritable du Roman moderne. — L'Europe et l'Asie livrées à la confusion. — Résultats littéraires de cette situation et de ces mœurs.

Sidoine, que nous regardons comme l'un des plus amusants explicateurs de l'époque intermédiaire qui sépare la chute de Rome du moyen âge proprement dit, est païen par ses études, aime Virgile, étudie Térence, lit l'*Hecyra* avec son fils ; cependant il est chrétien et évêque. Il touche ainsi aux deux mondes à la fois.

Rien de plus bizarre et de plus romanesque que cette situation ; rien de plus commun alors ; le Roman, qui n'est autre chose que le poëme épique

des accidents de la vie et du conflit des passions avec les situations, coulait à pleins bords. La confusion de tous les états, le mélange de toutes les fortunes, l'intrigue, la ruse, la cupidité, le hasard jouaient mille drames extraordinaires qui se retrouvent par lambeaux décousus chez Sidoine et Ausone, Salvien et saint Jérôme.

Le Roman, qui donne à la personnalité humaine toute sa valeur, et qui ne s'était pas développé chez les païens, prend donc la société moderne et chrétienne au berceau, l'enveloppe de langes de toutes couleurs, la berce, lui chante des chansons de nourrice, lui montre des hochets, et ne la quitte plus. A peine l'empire romain commence à déchoir, voici Pétrone; voici Apulée; voici Lucien. Infatigables et amusants conteurs, ils annoncent et installent les maîtres du roman moderne.

On voit poindre chez eux le génie de Cervantes et de Fielding; ce n'est pas qu'il ne date de plus loin, et qu'il n'ait trouvé son germe antérieur dans les fables asiatiques et milésiennes. Mais au lieu de ce petit récit amusant, dont les citoyens de l'Attique avaient auparavant varié les formes pour leurs menus plaisirs, le Roman proprement dit, levant la tête après l'ère chrétienne, se mêle tout à coup d'éloquence, de poésie, de satire, de connaissances chimiques et bibliques.

La grande combustion qui avait lieu donnait pour résultat un métal de Corinthe. Les peuples étaient embarrassés de leur savoir hétérogène, témoin les efforts de Macrobe, d'Athénée, d'Aulus Gellius, de Photin, de Marcianus Capella pour en recueillir quelques parcelles et s'approprier les débris du grand

trésor qui débordait de toutes parts, et courait risque de se perdre par sa richesse même. A cette confusion des souvenirs et des savoirs se joignaient la confusion de toutes les forces sociales et le mélange singulier des peuples et des croyances.

Aussi le Roman fait-il une entrée triomphale chez les chrétiens. Non-seulement les évêques écrivent des récits d'aventures et d'amours, mais le monde entier est un roman en action.

Vous ne pouvez imaginer les faits bizarres qui se jouent sur les vagues de ces tempêtes grondantes, ›uis le troisième jusqu'au sixième siècle. Enlève- nts, stratagèmes, passions effrénées, passions dé- l ıtes, caprices, mélanges de races et de professions; ici des femmes qui instituent des sérails, là des eunuques chefs d'armée; chrétiens qui vivent dans le mariage pour s'exercer à la chasteté virginale, païens qui imitent les chrétiens; voluptés africaines entrant dans la vie mystique des métaphysiciens du Nord; sortiléges, initiations, incantations; Éleusis à côté du Christ; la brutalité du Cosaque et la dure grandeur du Germain tombant à la fois sur le monde livré aux gourmets de Byzance, aux avocats de Bordeaux et aux sénateurs de Rome; quoi de plus curieux? L'histoire s'arrête, le Roman commence.

La vie d'Apulée le prouve : il épouse une veuve qui l'enrichit, plaide contre son beau-père, se fait élever une statue, est accusé de magie, passe de Rome en Afrique, d'Afrique à Rome, pénètre dans les mystères égyptiens, et meurt en cherchant le grand arcane. La vie de Salvien, celles d'Ausone, de saint Augustin, de Sidoine, tous chrétiens, sont nuancées d'accidents

étranges qui n'auraient pu se produire, que l'on n'aurait pas même compris dans une société solide et reposée.

§ IX.

Mélange de vertus délicates et de vices énervés. — Action bienfaisante du Christianisme sur les unes et sur les autres. — Il organise les éléments sociaux de ce temps. — Exemples. — Les *lettres formées*.

Du quatrième au cinquième siècle toutes les âmes étaient affaiblies.

Le vice et la vertu avaient quelque chose de mol et d'énervé qui, n'excluant pas la pudeur, la grâce, la timidité, ne permettait guère les dévouements énergiques, les grands déploiements de la pensée, les ardentes démonstrations de l'héroïsme, les puissantes résolutions. A la subtilité des esprits se joignait l'alanguissement des cœurs. La Gaule, comme nous l'avons vu, s'endormait au sein des voluptés raffinées. *Ilicet à deliciis in deliciias rapiebamur*, dit un des hommes les plus honnêtes de cette époque. La douceur abondait, la force manquait. Le martyre chrétien devenait l'unique symptôme de vie morale que les peuples montrassent ; il leur restait la grandeur passive, celle qui souffre et qui meurt. Souvent, à l'aspect de ces dernières vertus, on aurait pu se tromper et croire à la renaissance d'un meilleur monde, d'une société plus forte et plus morale ; c'était partout, à Rome et dans les Gaules, des raffinements de délicatesse, des scrupules de chasteté, des recherches de pudeur que n'avaient point connus

les contemporains de Caton. « Ne croyez pas, dit « Sidoine, que nous souffrions, dans nos maisons de « campagne et au milieu de nos plaisirs, les luttes « indécentes des athlètes nus, ou leurs enlacements « dont la déshonnêteté blesse l'œil ; nous les bannissons « de nos tableaux et de nos sculptures ; la verge de « nos gymnasiarques corrige les fautes des athlètes « vivants, quand il leur arrive de blesser la décence. » — A voir tant de réserve dans les plaisirs, on croirait que la société est sauvée.

Pour que les nations se régénèrent, il faut plus de temps et de plus rudes épreuves. Ce n'est pas assez pour elles d'avoir conquis les faibles vertus des âmes faibles. Il y a des vices vigoureux qui annoncent la virilité des peuples ; le brutal et sévère Caton devenait impossible sous Théodose, et ce monde voluptueux et ruiné, qui se baignait dans les larmes par forme d'expiation, ne pouvait faire éclore que des résignations féminines et des patiences douloureuses.

L'admirable résultat du christianisme fut de réunir et de couler pour ainsi dire en un seul bloc les qualités dernières des Romains dépravés, et les forces brutes des barbares. Réparateur des vices que la vieillesse des sociétés amène, éducateur, si l'on nous passe ce mot, des hordes nouvelles sorties des antres du Caucase et des bois de la Germanie, le christianisme couvrit l'Europe ensanglantée d'un voile de bienfaisance protectrice. Aux plaisirs sensuels des uns, il opposait le spiritualisme ; aux rapines sanguinaires des autres, le dogme de la fraternité universelle ; corrigeant la barbarie par les lumières, conservant avec soin le dépôt des lettres et la tradition des arts, il tempérait la puérilité des intelligences par le sérieux

de ses préceptes, et rétablissait les communications entre les provinces divisées que les Goths et les Burgondes se disputaient. Le dernier lien de la société, sa main le tenait ; le premier rayon du monde futur émanait de lui. L'autorité organisatrice du christianisme, au sein de cet effroyable chaos, est écrite à toutes les pages des auteurs que j'étudie.

« Nos évêques, dit Sidoine, étendent jusqu'aux « dernières limites des Gaules la recherche de leur « charité..... » Un évêque gaulois remplit des greniers du blé qu'il achète ; et lorsque le flot dévastateur de l'irruption gothique a détruit les moissons du pays, l'évêque nourrit cette population affamée ; la détresse générale n'a que lui pour recours : *post gothicam depopulationem, post segetes incendio absumptas, peculiari sumptu inopiæ communi per desolatas Gallias gratuita frumenta misisti*, écrit encore Sidoine à un évêque. Ces seigneurs de l'Église, ces princes du nouveau monde chrétien, presque tous sénateurs romains, gouverneurs de province, hommes opulents, lettrés, élevés à l'école des anciens philosophes, le meilleur sang de Rome antique, méritaient que la reconnaissance du monde leur fît une mémoire divine et les plaçât dans une sphère de splendeur et de sainteté.

Même aux yeux de la philosophie, quels plus grands hommes que saint Martin, saint Remi ou saint Ambroise ? Conservateurs de l'ancienne discipline romaine, ils rattachaient à la civilisation antérieure l'avenir ; ils fondaient et organisaient une république morale. Ils avaient leurs signes secrets, leurs moyens de reconnaissance et de ralliement, leur gouvernement spécial, leurs caisses d'aumône. C'était une influence toute politique qu'ils exerçaient. Morale-

ment plus forts que les conquérants, ils s'emparaient de l'âme des Barbares.

Entre les merveilles historiques, il en est peu de plus intéressantes que cette franc-maçonnerie du christianisme primitif, procédant à travers mille dangers à la reconstruction du temple social ! Ce gouvernement occulte se développait sous les décombres d'un État ruiné, et l'Église procédait comme une conspiration véritable. Pour reconnaître ceux qui étaient à elle, elle avait imaginé les « lettres formées, » *litteras informatas*, données par les évêques aux chrétiens qu'ils voulaient recommander à leurs collègues. Ces titres de franc-maçonnerie portaient des signes mystérieux qui en assuraient l'authenticité. On prenait mille précautions pour qu'elles ne pussent pas être contrefaites. A la tête de ce passe-port du christianisme primitif, se trouvaient d'abord les quatre lettres *P*, *U*, *A*, *P*, initiales (selon Mabillon) des quatre mots grecs, signifiant les trois personnes de la Trinité, et le bienheureux saint Pierre, mais plutôt de la Trinité seule (*Pater*, *Uios*, *Agion Pneuma*). Au bas on lisait *Amen*. Plus loin, rangées l'une près de l'autre, quatre lettres donnaient les initiales des noms de celui qui écrivait, de celui à qui l'on écrivait, de celui pour qui l'on écrivait, et de la ville où l'on écrivait. Tous ces caractères, y compris le mot *Amen*, et l'indication courante du jour et de l'année, exprimaient une certaine valeur numérale que l'on avait soin de relater dans le corps de la lettre. L'évêque la scellait de son sceau, pour l'envoyer à son collègue. On tenait secret le chiffre qui protégeait contre les tentatives de falsification ces lettres de change tirées sur la charité des suzerains du monde moral.

N'était-ce pas là une confrérie bien organisée? Touchant au peuple par des élections presque populaires, souvent tumultueuses et improvisées, les évêques approchaient des rois barbares, leur servaient de conseillers, de maîtres et d'instructeurs. Pendant que les uns faisaient tonner la parole divine, d'autres employaient les moyens d'une diplomatie pacifique. « Le très-féroce roi des Goths, dit un contem-« porain à saint Ferréol, subissant l'influence de ta « parole emmiellée, grave, piquante, inusitée, a fait « ce que tu voulais ; il s'est éloigné des portes d'Arles ; « et ce que les armées d'Aétius n'avaient pu accom-« plir, tu en es venu à bout... par un dîner. » Dans la vingt-cinquième lettre du livre IV des Lettres de Sidoine, on voit deux pieux évêques élire tout à coup, au milieu du peuple assemblé, l'homme politique qui doit tenir la crosse épiscopale. Dans la lettre sixième du livre suivant, un spectacle plus curieux s'offre à l'observateur : les habitants de Bourges, ayant confiance dans l'évêque de Clermont, vont le chercher et le prient de leur donner un évêque de sa main.

Le lien social étant détruit, on renforçait d'autant le lien religieux. « Peu nous importe, » écrit un évêque à son collègue, « que la province soit politiquement « divisée, si elle est religieusement unie. » — *Minimum refert quod nobis est in habitatione divisa provincia, quando, in religione, causa conjungitur.* Ce travail politique des évêques mérite mention et nous l'avons signalé plus haut en esquissant la vie de saint Cyprien.

§ X.

Détails de mœurs. — Puérilité corrigée par le sérieux du christianisme. — Éloquence et poésie descriptives. — Caractère de la critique à cette époque. — Amour du détail.

Le monde païen était puéril. L'homme de guerre reculait devant le soldat burgonde ; le bas peuple gémissait et attendait ; l'homme de lettres s'occupait à faire des vers rétrogrades et des acrostiches, ou, comme Sidoine, à peindre en trois cents vers douze chars lancés dans la carrière.

La philosophie radotait. L'étude ne s'attachait qu'à des détails ridicules. La poésie ne songeait qu'aux vaines recherches du rhythme. Tout, dans la littérature, devenait forme, bruit, écho et couleur. La critique était vague, sans corps et sans principe. « Merci, « écrivait Sidoine à un littérateur, de vos épîtres, « toutes remplies de perles, de diamants et de nec- « tar... *Litteras plenas nectaris, florum, margaritarum.* » Il croyait, en disant cela, qu'il était un grand critique ; comme s'il y avait eu le moindre sens dans ces paroles éclatantes. On louait un poëte quand il était bon ouvrier de versification ; lorsque les hendécasyllabes coulaient bien, que ses hexamètres *bruissaient* agréablement, lorsque le second vers du distique élégiaque rimait avec le premier, au moyen de l'*anadiplosis ;* toutes ces niaiseries avaient des noms propres. *Argutus artifex erat. Faciebat siquidem versus oppidò exactos tàm pedum mirâ quam figurarum varietate ; hendecasyllabos lubricos et enodes ; hexametros crepantes et cothurnatos ; elegos vero, nunc echoïcos, nunc*

recurrentes ; nunc per anadiplosim, fine principiisque, connexos. La poésie abaisse ses ailes, et n'est plus qu'une méprisable ouvrière de rhythme et de rime !

A cette époque aussi, le genre purement descriptif dominait l'éloquence ; chacun voulait décrire les paysages, les prés, les champs, la mer, les maisons, les intérieurs. La littérature s'abîmait dans le pittoresque; il est vrai qu'elle y trouvait quelquefois des rajeunissements heureux ; l'élégiaque et charmant Cowper, ou Bernardin de Saint-Pierre, semblent avoir dicté ces lignes de Sidoine : « L'extrême automne abrége maintenant le jour ; à présent la feuille tombe en bruissant de tous les arbres des bois ; et l'oreille inquiète du voyageur l'entend frémir autour de lui. Il est bien difficile de gravir jusqu'à la ville que tu m'indiques, ville située au sein des Alpes glacées... etc. » — Le commencement de cette épître est d'une harmonie mélancolique toute moderne.

Trop souvent on érigeait en système ce procédé descriptif, si fastidieux et si commode. — « Ne cri-« tiquez pas une description trop détaillée, dit Sidoi-« ne ; vous avez tort ; c'est que vous n'avez pas lu les « *Bains*, l'*Hercule*, la *Chevelure*, le *Tivoli*, ni les *Silves* « de Stace. Ce dernier se garde bien de resserrer ses « descriptions dans les entraves de deux ou de qua-« tre vers. Il les étend, il les décore, il les recouvre « d'une foule de lieux communs, ainsi que de mor-« ceaux de pourpre. » — Ainsi une brève description n'eût pas suffi. Il fallait les vastes draperies de la poésie lyrique, le déploiement des couleurs et des reflets, tout ce travail du *lieu commun* brillant dont Stace avait donné l'exemple.

Cette mauvaise littérature, professée et encouragée

par les sophistes, ne laisse aucune place à la vérité, à la raison, à la simplicité, à la passion. Ils trouvent une ingénieuse excuse pour faire approuver du lecteur les détails les plus minutieux : « Il faut en accuser, disent-ils, non la page descriptive, mais l'étendue et l'importance des lieux que le poëte copie. » (*Quapropter bonus arbiter et artifex lector, non paginam quæ spatia describit, sed villam quæ spatiosa describitur, grandem pronuntiabunt.*) On voit que, pour décrire un domaine de cinquante lieues, il faut nécessairement cinquante rames de papier.

C'est une observation aussi singulière que vraie, que l'amour du paysage saisit toujours les nations vieillies. On attache alors une extrême importance aux formes, aux sons, à tout ce qui est extérieur. Par exemple, Sidoine loue beaucoup un de ses amis de ce qu'il a placé de « grands mots dans de pauvres vers » (*Verba ditia versus pauper includit*). Ce même critique trouve des phrases admirablement vagues et sonores quand il veut donner une idée du style qui était alors à la mode : — « La maturité constante « de votre langage, écrit-il à un célèbre écrivain de « ce siècle, admet une certaine tendresse agréable ; « et vous greffez à propos une certaine douceur au « milieu de la mordante satire. Ce qui fait que l'at- « tention du lecteur est soulagée, et que les membres « de son esprit fatigué par la discipline rude de la « philosophie sévère sont tout à coup rafraîchis vo- « luptueusement et vont se reposer dans le havre « délicieux de la rêverie. » Le texte original est encore plus maniéré : — *At vero in libris tuis jam illud quale est, et quod et teneritudinem quamquam continuata ma-*

turitas admittit, interseritque tempestivam censura dulcedinem, ut lectoris intentionem per eventilata disciplinarum philosophiæ membra lassatam repente voluptuosis excessibus, quasi quibusdam pelagi sui portubus, foveat. Le même écrivain veut-il vanter un orateur? — *Commaticus est, copiosus, dulcis, elatus.* Toujours l'oreille avant l'intelligence, les sens avant l'âme, les images avant la pensée. La lâcheté de la conduite se mêle à cette dégénérescence de l'esprit. Un noble romain prie un évêque de lui fabriquer des vers qui doivent être gravés sur une coupe d'argent offerte à une reine barbare. — *Poposcistis, ut epigramma transmitterem duodecim versibus terminatum, quod possit aptari conchæ capaci quæ per ansarum latus utrinque in extremum gyri à rota fundi senis cavatur striaturis :* — « Vous me « demandez une épigramme de douze vers qui puisse « être gravée sur une vaste coupe ciselée en six rai- « nures partant du fond, et en suivant les contours « jusqu'à l'ouverture, etc. »

Plaignez ce pauvre Romain, forcé de capter par un présent la bienveillance de Ragnar Hild, femme d'un Sicambre ; et cette muse qui, réduite à devenir la dernière ouvrière d'un atelier d'orfévrerie, fait des lignes hexamètres que l'on va inscrire sur les rainures ou les bosses d'un vase d'argent donné par la bassesse à la barbarie !

La manie de tout décrire, qui possède les écrivains de la décadence, est sans doute fort condamnable sous le rapport du goût et de l'art. Un homme qui s'amuse à compter les feuilles d'un arbre ou les mailles d'un point de dentelle, qui prend plaisir à copier nuance par nuance les ornements d'une tapisserie et les marbres d'une mosaïque,

sacrifie la gravité de la pensée à la curiosité la plus frivole.

Cependant c'est le mauvais goût d'Anne Comnène qui nous initie aux pompes et aux folies de la cour byzantine : nous apprenons d'elle quelle était la couleur des yeux de ce Barbare aux fortes épaules et à la grande épée qu'elle contemplait avec effroi et amour. Nous trouvons chez Sidoine toutes sortes de descriptions : un bain, une maison de campagne, un dîner, un assaut de beaux esprits, des élections d'évêques, une émeute populaire, un enlèvement de jeune fille, le portrait d'un parasite, celui d'un bouffon, celui d'un délateur, une course de chars, un banquet littéraire, jusqu'aux noces d'un Barbare, jusqu'aux rides de deux vieilles femmes gothes, logées dans un grenier, se querellant sans cesse, vêtues de haillons, un tableau de Van-Ostade. Le grand Théodoric « a de gros mollets ; on lui coupe tous les matins le poil des narines ; son dos est rentré, ses côtes font saillie ; il a les flancs larges et la cuisse forte ; ses cheveux nattés et tressés recouvrent ses oreilles ; les cils de ses paupières atteignent le milieu de ses joues quand il ferme les yeux ; son nez se recourbe avec majesté ; ses lèvres sont minces et il porte des favoris extrêmement épais qui ne descendent pas au-dessous des oreilles ; tous les matins un barbier épile la partie inférieure de son visage. » On éprouve un peu de dégoût pour l'admiration de Sidoine, qui décrit le Bar-e comme on peindrait une belle bête curieuse.

is on voit, on entend le grand Théodoric, on chasse et l'on joue aux dés avec lui ; voici ses gardes vêtus de fourrures ; — et les ambassadeurs de Rome qu'il daigne recevoir et congédie lestement. Ces

traits, qui manquent à la grande histoire, donnent au passé la couleur vive de l'anecdote contemporaine et aux mouvements politiques l'intérêt de la vie privée.

§ XI.

Caractère particulier de Sidoine et nature de son talent. — Portraits contemporains. — Procès d'Arvandus. — Scènes de mœurs. — Maximus évêque. — Une matinée chrétienne à Clermont en 460.

Sidoine Apollinaire, s'il eût été ému d'une vive sympathie pour l'agonie de l'Empire, aurait brisé son stylet et ses tablettes ; jamais âme romaine n'eût écrit ce portrait du Visigoth. Comme la plupart des hommes distingués du cinquième siècle, il n'était ni romain ni gaulois ; il était chrétien. L'infamie et la lâcheté de Rome, quand elle livre à Ricimer la fille de son empereur, pour obtenir un peu de répit, éveillent à peine chez l'évêque une étincelle de remords patriotique. Il décrit la pompe nuptiale : temples, marchés, forum, théâtres, écoles et prétoires, couverts d'épithalames en l'honneur des époux; tribunaux déserts; boutiques fermées; affaires suspendues ; la robe consulaire aux palmes d'or, revêtue par le fils des Gètes ; et le peuple attroupé devant les tréteaux des baladins, applaudissant à leurs scènes bouffonnes. Il laisse échapper un regret timide et pense que tout cet argent est assez mal dépensé (*eventilatas utriusque imperii opes*) ; il n'est pas très-sûr non plus que ce mariage (*in spem publicæ securitatis....*) conclu *dans l'espoir* de la sécurité publique, rétablisse les affaires: mais il se soumet, il se résigne. C'est la grande vertu

de son temps. A propos de cette dernière expression *in spem*, remarquons en passant que les traducteurs auraient dû la reproduire, ce qu'ils ont oublié. Elle cache une finesse et une faiblesse.

Les honnêtes gens, tels que Sidoine, se détachant du cadavre qui s'appelait encore république, embrassaient le dernier espoir des intelligences élevées et des âmes tristes, la patrie chrétienne. Les fripons et les aventuriers, les parvenus et les délateurs, vivant de la ruine générale et trouvant mille passions à exploiter, ne quittaient pas un champ si fertile que la misère des temps leur livrait ; ils colportaient leurs services du camp des Barbares au camp ennemi, achetaient, vendaient, trafiquaient, dénonçaient ; gens d'affaires, banquiers, avocats, négociateurs, entremetteurs, agioteurs. En décrivant cette race éclose dans les eaux troubles des orages publics, Sidoine ajoute que leur plus grande crainte était de voir la paix renaître. « Leur ferme espérance gît dans l'incertitude des révolutions, un temps inquiet les rassure. » Que feraient-ils en effet d'un gouvernement stable et d'une législation vigilante ? Portés par le flot immonde de ces mœurs vénales, ils arrivent aux grands emplois. Le préfet des Gaules, Arvandus, un homme du genre de ceux que nous venons de citer, veut livrer sa province aux Barbares après l'avoir épuisée par ses exactions. Son procès, détaillé dans une lettre de Sidoine qui le plaint tout en avouant son infamie, est un document historique. La légèreté du coupable, l'impunité dont il est sûr, les excuses de son ami, le dernier effort de la sévérité romaine contre une corruption invétérée, composent un tableau unique.

Arvandus fait écrire, par son secrétaire, une lettre adressée au roi des Goths ; il lui conseille de partager les Gaules avec les Bourguignons, se moque de la faiblesse de l'Empire, raille l'empereur, et indique les points d'attaque du côté de la Bretagne, de la Vendée et de la Loire. Cette lettre tombe entre les mains des ennemis d'Arvandus, Gaulois que ses concussions ont irrités. On le dénonce, il est prisonnier, on le conduit à Rome. Sa sécurité ne se dément pas. « Laissez-moi, dit-il à ses amis qui s'inquiètent, arranger cette affaire ; vous n'y entendez rien, et vos terreurs sont absurdes. » Il a devant les yeux tant d'exemples de trahison ! le sénat est si faible ! L'accusation capitale qui pèse sur lui ne l'empêche pas de lever la tête. Il se fait friser, affiche une élégance et un luxe peu conciliables avec sa situation, se promène sur la grande place du Capitole, rit avec ceux-ci, reçoit les éloges de ceux-là, trouve des flatteurs, les encourage, parcourt les boutiques des bijoutiers et des merciers, marchande des étoffes, déploie des soieries, examine des diamants, achète des perles, puis va s'asseoir, couvert d'une tunique blanche, en face des députés gaulois, qui portent le deuil de leur province. Lecture est donnée de la pièce principale, la lettre au roi des Goths.

Arvandus interrompt le greffier pour dire qu'elle est bien de lui, et qu'il l'a dictée ; on murmure : il répète en riant cet aveu. Les juges se lèvent de leurs bancs, s'écriant que les débats sont inutiles, que le crime est évident, que l'accusé s'est condamné lui-même. Alors l'insolent pâlit et se trouble. Il commence à craindre un dernier remords de la pudeur romaine. On le condamne en effet ; son exil dans l'île

du Tibre, exil qui devait être suivi de la mort, se transforme en un bannissement perpétuel ; la lâcheté des mœurs l'a emporté sur la justice. Arvandus avait raison de compter sur la faiblesse universelle.

Des vertus nouvelles honoraient cependant ce siècle affaibli, vertus passives, qui ne réparent rien, mais qui préparent.

La compassion pour le faible entrait dans les cœurs. En voici un touchant exemple.

Un officier du palais, homme opulent et considéré, prête une somme à Turpio, qui a été tribun et qui meurt sans la lui rendre. Turpio laisse à son fils des affaires embarrassées ; dix ans s'écoulent sans que la somme ait été payée. Les intérêts à 12 pour 100 par an ont doublé le capital ; le fils est incapable de faire honneur à la dette paternelle. Cependant les gens de loi, chargés du recouvrement de la créance, continuent les poursuites commencées ; le débiteur, malade et ruiné, se voit menacé d'expropriation. Sidoine, alors évêque, se charge de calmer le créancier et d'obtenir de lui un délai ; il va rendre visite à Maximus, qu'il a connu autrefois brillant, vigoureux, ardent aux plaisirs et aux affaires. Il le trouve fort changé. Maximus, dégoûté du monde, a embrassé le christianisme. L'homme de cour s'est fait ermite. Dans la villa qu'il habite, point de pourpre, de marbres ni de tapis ; tout est devenu simple et modeste comme le maître. Il parle peu, il prie et il veille ; il couche sur des joncs tressés et il se nourrit de légumes. Ses compatriotes ont voulu qu'il fût évêque, il a longtemps refusé cet honneur, et, en l'acceptant, il n'a point renoncé à la simplicité d'un moine. Ses portes sont couvertes d'étoffes grossières en guise de

draperies. Sa barbe est longue et son front rasé. Maximus accueille avec politesse l'évêque son confrère et l'invite à dîner. Après le repas, Sidoine parle enfin de l'objet de sa visite, dit à son hôte les malheurs qui ont accablé Turpio et sa famille, peint les gens de loi (*circumlatrantes*) aboyant autour du débiteur insolvable, et sollicite un délai. A ce récit, Maximus fond en larmes : « Je ne pleure pas, dit-il à son « collègue, la perte que je puis faire, mais les infor-« tunes de cette famille. Assurément, moi qui suis « évêque, je n'exigerai point d'un malheureux malade « ce que j'aurais eu honte d'exiger autrefois, quand « mon débiteur était bien portant et heureux. Dites « au fils de Turpio qu'il soit tranquille, que je le « regarde comme mon fils ; que j'attendrai, enfin que « je lui accorde remise des intérêts qui ont doublé la « somme prêtée. Quant à cette dernière, je donne un « an pour la solder. » L'intérêt de cette anecdote est dans ces détails d'intérieur que Sidoine n'oublie jamais; la maison de campagne transformée en ermitage ; les étoffes de Cilicie suspendues aux portes ; l'homme de cour devenu ascète et donnant des larmes au malheur de la pauvre famille ; sa table frugale ; son accueil bienveillant ; et ce discours simple qui va si bien à la générosité de l'action.

Ainsi, la vraie république, c'était l'Église. Elle ne pouvait corriger les faiblesses, ni changer les vices en vertus viriles. Seulement la résignation, la décence, une rêverie plus mélancolique peut-être que pieuse, tempéraient l'énervement général et composaient des mœurs nouvelles compliquées de luxe littéraire et de raffinements sensuels, à tout prendre. curieuses et agréables. Point d'intérêt solide et

sérieux, excepté celui du monde futur ; le degoût de la vie politique ; la guerre méprisée, puisqu'il était reconnu que les Barbares, en cela, étaient supérieurs aux Romains ; des jeux, des chants, des fêtes ; un emploi enfantin de la poésie et de la musique, mêlé à ce que la religion a de plus grave : voilà l'époque. Je ne parle pas de Byzance ni de Rome ; mais de notre Gaule, surtout de la Gaule méridionale.

On peut, grâce aux épîtres de Sidoine, se donner le plaisir de passer une journée à Clermont vers 460. L'évêque Sidoine, ou plutôt le citoyen Sollius, dont la maison de Polignac croit descendre parce que le second nom de l'évêque était *Apollinaris*, n'omet pas un seul détail intéressant.

L'aube vient de blanchir les toitures de la petite ville d'Auvergne ; le peuple s'assemble et court à la basilique, ancien tribunal dont le Christianisme s'est emparé. Femmes, enfants et vieillards remplissent les cryptes et le portique. On prie dans le souterrain, on prie dans les cours, on prie sur le tombeau du bienheureux saint Just. C'est vers la fin d'un été ardent, après une nuit chaude ; la solennité matinale offre une volupté exquise au peuple gallo-romain, que les athlètes et les déclamations des rhéteurs commencent à ne plus satisfaire. Bientôt il arrive tant de monde que cette armée de chrétiens est forcée d'écouter de loin les Vigiles et les Psaumes ; la suave douceur des voix qui répètent alternativement les hymnes sacrées se répand au loin dans la ville. Quel charme inconnu et mystérieux, quel plaisir nouveau pour des âmes si fatiguées, pour des hommes si lettrés et si voluptueux !

Sidoine, en décrivant cette fête chrétienne, en ressent encore la suavité pure et pénétrante ; il n'oublie pas la mélodie des chants alternés, la magie de l'art chrétien empruntant ses ressources à la musique grecque, enfin ce dialogue musical, *quam alternante mulcedine monachi clericique psalmicines concelebrabant.* La foule émue se presse, les cierges s'allument, le jour enfin éclate et vient mêler ses rayons à la lueur des torches de l'Église.

L'évêque et les premiers de la ville, pour ne pas trop s'écarter de la Basilique, et se trouver prêts au moment où Tierces seront chantées, s'asseyent sur une pelouse qui entoure le tombeau de Syagrius, consul. Les fleurs variées, la première et douce fraîcheur d'une matinée qui annonce l'automne, le parfum qui s'exhale du gazon, les festons des pampres tombant d'une treille aux larges feuilles et abritant les amis, composent un tableau ravissant. Sollius le reproduit tout entier, avec une complaisance encore charmée. Son style est doux et cependant affecté ; la vérité du sentiment se fait jour à travers les néologismes et les archaïsmes dont il jonche sa phrase ; tout cela n'est pas naïf ni énergique, encore moins passionné ; mais dans le tableau maniéré qu'il colore, une certaine délicatesse d'âme respire qui annonce bien les recherches exquises de la société moderne.

On cause, on devise ; on ne parle pas politique ; nulle mention des impôts, nulle allusion aux puissances ; on n'a personne à compromettre, on ne craint pas d'être compromis. Entre le despotisme, l'invasion, les délateurs, les barbares et les exacteurs, on se fait une joie d'échapper à la politique et aux

puissances : *Quod beatissimum, nulla mentio de potestatibus, aut de tributis.* Celui-ci dit des bons mots ; cet autre raconte des histoires ; on oublie l'église, les Matines et les sépulcres d'alentour. On les oublie si bien que l'évêque demande une raquette et veut jouer à la paume ; son frère Domnitius prend un cornet à dés : les voilà, l'un donnant le signal du plus bruyant des jeux, l'autre faisant voler au loin la balle. Les écoliers accourent, les vieillards, les enfants, même les femmes se mettent de la partie.

Un vieux poëte gaulois, du nom de Philimatius, s'était fait accompagner par son secrétaire Épiphane ; Épiphane tenait les tablettes et le stylet pour écrire ce que son maître allait dicter : épigramme, tétrastique ou distique. Le secrétaire n'eut absolument rien à faire ; car Philimatius, malgré son âge, prétendit jouer aussi à la paume : ses chutes fréquentes, ses longs soupirs, sa respiration pénible, sa course haletante, les meurtrissures de la balle qui tombe sur lui et qu'il ne peut éviter, amusent les chrétiens, et entre autres l'évêque Sollius, qui, prenant pitié de son ouaille (*facturus rem charitatis*), cesse de jouer et prête une excuse à l'orgueil humilié du vieillard. Philimatius, homme impétueux et violent, ne manquait ni de réputation ni de vanité. Son front couvert de sueur et sa lassitude le forcèrent d'aller s'asseoir près du logis du portier. Il y avait là deux portes battantes et une grosse serviette de ménage, encore hérissée de poils, que l'on avait suspendue entre ces deux portes pour la sécher. Le vieux poëte prenant la serviette s'essuya le front.

— Ami, dit-il à l'évêque Sollius, improvise-moi, je te prie, un petit quatrain !

— Sur quel sujet ?

— Sur ma serviette.

Les poëtes de l'époque écrivaient des quatrains sur toutes choses ; le grand mérite consistait à les faire vite, en y insérant une pointe, s'il était possible. Sidoine répondit :

— Oui, très-volontiers.

— En outre, je veux que mon nom tienne sa place dans ton quatrain.

— Comme tu voudras, réplique l'évêque en souriant avec modestie.

— Mets-toi donc à l'œuvre ; dicte l'impromptu. Mon scribe attend.

— Il y a beaucoup de monde ici ; tu sais que les Muses aiment la solitude.

— Ah ! reprit le vieux poëte, tu veux le tête-à-tête et les faveurs secrètes ? Ne crains-tu pas qu'Apollon ne soit jaloux !

Voilà le dialogue des deux Gaulois, l'un évêque, l'autre homme grave et vieillard, tous deux chrétiens. Ces souvenirs des Muses et d'Apollon, cette mythologie étrangement appliquée, ce retour au paganisme, loin de blesser la délicatesse des assistants, les charma. C'était si bien tourné, si imprévu ! (*tam lepida, tam repentina !*)

On applaudit à Philimatius ; le scribe assis, son stylet à la main, attend l'improvisation de l'évêque, et ce dernier dicte le quatrain suivant, qui obtient le plus grand succès :

Mane novo, seu cùm ferventia balnea poscunt,
Seu cùm venatu frons calefacta madet,
Hoc foveat pulcher faciem Philimatius udam,
Migret ut in bibulum vellus ab ore liquor.

« Puisse, un autre matin, Philimatius retrouver « encore cette toison pour étancher la sueur de son « beau visage et lui faire boire l'eau qui le couvre, « soit à l'heure où la chaleur des bains réclame ce « service, ou quand l'ardeur de la chasse aura « mouillé son front fatigué. »

Cependant le service divin reprend son cours, et joueurs de paume, fabricants de petits vers, diseurs de bons mots, tout ce groupe d'aimables et vieux enfants rentre à l'église, s'enivre de chants religieux, assiste à la solennité de la messe, attend le glaive barbare qui le lendemain matin peut-être va renverser ces tombeaux, fouler ces gazons et détruire cette basilique.

§ XII.

Irruption des Barbares. — Remarques sur le style de Sidoine Apollinaire.

Car il est là, le barbare. Le Hun arrive du fond de la Bohême, et vient fournir à cette population lettrée, qui ne sait plus que les lettres, un nouveau sujet de petits vers. Ce même évêque décrira des pieds à la tête, en beaux hexamètres, le brigand de la Tartarie dont il a peur : « C'est, dit-il, une race terrible d'âme et de corps. Tout petits, ses enfants font horreur. Le front étroit, la tête ronde, deux cavernes pour yeux, des regards qui s'en échappent et qu'on n'aperçoit pas ; des crânes dont les orbites caves fuient le jour ; la faculté de voir au loin, et de cacher ce point lumi-

neux qui voit ; telle est la hideuse population dont je parle. Les mères ont peur que leurs enfants n'aient des narines, et les aplatissent sous une double ligature. Nés pour les combats, l'amour maternel les déforme ; afin que leur face sans nez, devenue plus large, reçoive le casque plus commodément. Ce sont de beaux hommes, de vastes poitrines, de larges épaules, la taille mince. Assez petits quand ils sont à pied, ils paraissent géants quand on les voit à cheval. L'enfant qui vient de quitter sa nourrice est aussitôt jeté sur un cheval. Vous diriez que les membres de l'homme et de l'animal ne font qu'un, tant le coursier et le cavalier sont cloués solidement l'un à l'autre. Les autres peuples se font porter par les chevaux ; celui-là habite sur eux. Il aime les flèches, les lances, les arcs et frappe le but avec certitude. Ces gens-là ont traversé, pour marcher contre nous, les glaces du Danube. »

N'avez-vous pas de honte, fils des Romains et des Gaulois, de décrire complaisamment les sauvages que vos ancêtres eussent exterminés, de les observer avec tant d'amour, de les analyser et d'employer à cette peinture trop ressentie les formes de Virgile et une versification assez heureuse ?

Voici les Francs, aux yeux bleus et humides (*albet aquosa acies*) ; — à la barbe blonde et rare (*tenues cristæ*) ; — aux larges épaules, à la taille svelte (*angustam alvum*) ; à la culotte serrée sur les hanches (*strictiùs assutæ vestes*). Comme, après tout, c'étaient nos pères, nous ne sommes pas fâchés de retrouver ce portrait de famille, et nous pardonnons à l'evêque, fils d'une autre race, et l'un de nos aïeux aussi, sa complaisance envers les barbares, complaisance qu'il

partageait avec tout son siècle. En donnant le signalement exact de ces conquérants terribles, il a été fort utile à l'histoire, et l'on chercherait vainement ailleurs des documents aussi précis et aussi vivement colorés. J'ajouterai qu'il méprise son temps et le connaît. Il a peint quelque part le dandy de son époque, *ressaveteur de contes, calomniateur, fabricant de mauvais récits ; bavard sans éloquence ; railleur sans gaieté, curieux sans sagacité ; grossier dans son affectation d'esprit, à genoux devant le présent, exploitant le passé, dédaignant l'avenir.*

Chaque livre des épîtres de Sidoine est adressé à des hommes d'une profession spéciale. Les lettres écrites aux poëtes et littérateurs célèbres du cinquième siècle sont particulièrement dignes de remarque. On voit qu'alors l'avocat et l'homme de lettres sont maîtres ; on estime avant tout la culture de l'esprit ; on est persuadé de l'influence de la civilisation sur le monde. En se soumettant aux envahisseurs, on les abhorre. Cette crainte, ce mépris, cette horreur des barbares se joignent à une extrême poltronnerie. On se fie à la science, on aime l'étude. Devenue puérile, la Poésie ne sait plus que scander des vers brillants pleins de pensées vides et de fausses prosodies ; elle pleure, comme dit Sidoine, la ruine de la société : *Suspiriosis plangens ululatibus*. Cela n'empêche personne de se livrer aux délices d'une vie efféminée ou aux austérités d'une pénitence chrétienne, également impuissantes à relever l'État.

A peine un de ces écrivains, auquel j'ai consacré d'assez longues études, résumées en quelques pages, a-t-il achevé son homélie douloureuse sur la situation de Rome avilie ; il décrit son doux voyage sur la

Garonne, les rameurs chantant les louanges du maître, les banderoles de soie que le vent agite, un repas succulent servi sur le pont, des lits d'édredon couverts de pourpre, des jeux de dames, de trictrac et d'échecs, un treillage orné de feuilles nouvelles, protégeant le voyageur contre l'ardeur du soleil; plus loin, c'est une aventure galante que l'évêque, bonhomme s'il en fût, raconte avec indulgence et componction : plus loin encore il dit les deux petits vers qu'il a improvisés à la table de l'empereur, et qui lui ont valu tant d'éloges ; et, quelques pages plus bas, sa triste captivité lorsque les barbares ont mis la main sur lui ; les murs de Clermont détruits, les maisons en cendres, les femmes égorgées, le peuple éperdu n'ayant d'espoir, dit l'écrivain gaulois, que dans la cérémonie des Rogations. Il ne sait pas que Dieu protége surtout les nations viriles, assez fortes pour conserver l'indépendance qu'elles ont reçue de lui.

Traduire Sidoine exactement, ce serait faire une œuvre presque barbare et marcher sur les traces d'un détestable guide. Personne ne l'a encore osé ; les traducteurs, à l'entortillage de Sidoine, ont substitué la clarté et la pureté ; à ses métaphores, le sens naturel ; à ses mots insolites, des paroles simples. Interprétation utile, mais qui cesse d'être une traduction. Ils ont eu peur de nous donner la bizarrerie de ses lignes et l'affectation de son coloris. Vous le redressez, vous le corrigez ; le voici pâle, sage et chaste, ce Gaulois des derniers temps, dont le latin n'est plus un latin ; qui met du fard à toutes ses périodes ; qui emprunte aux Étrusques, aux Phéniciens, aux Goths, aux Hérules, aux Vandales, aux Celtes, aux

Persans, les lambeaux de cet habit d'Arlequin dont il pare son style ; qui se fait tantôt grossier, tantôt subtil,pour échapper au mot simple !

Au lieu de dire que *l'eau bout*, Sidoine prétend qu'elle *cuit*. *Non solum calet unda, sed coquitur* (1). — A un poëte dont il veut louer le talent, il dit que *sa trompette est vénérée de l'univers. Tuam tubam totus orbis veneratur*. Cette *trompette* dont Sidoine fait cadeau à son homme, les traducteurs l'ont supprimée pour y substituer une *lyre* ordinaire. — *Potor Mosellæ, Tiberim ructas !* C'est ainsi que Sidoine fait l'éloge d'un homme qui habite les bords de la Moselle et qui s'exprime en latin. Ce sont les mêmes traces de dépravation littéraire que nous avons signalées plus haut ; ainsi que *cavernatim ructata e pumicibus aqua ;* et toutes les autres folies de notre auteur : folies destinées à frapper l'œil ; enseigne d'une boutique que l'on veut achalander et sur laquelle on prodigue les couleurs criardes, les lettres tortues, toutes les séductions du genre baroque. Ce style ridicule est une date.

Quiconque lit pour la première fois le texte latin de Sidoine est donc forcé de traverser mille couches différentes et superposées de fausse poésie, de mauvaise mythologie, de souvenirs historiques, d'érudition inutile, de consonnances pénibles, de détails puérils, de descriptions interminables, de frivolités pédantes, d'images entassées, d'anecdotes égoïstes, de prétentions ingénieuses, d'archaïsmes laborieux, d'hellénismes mal agencés. Quand le patient lecteur a soulevé cet amas de misères, il se trouve en face d'une intelli-

(1) Voir plus haut SALVIEN.

gence naturellement saine et délicate, et d'une âme excellemment pure. Il admire par quel prodige des sentiments si vrais ont pu se cacher sous une multitude de draperies extravagantes : il conçoit très-bien ce que la Monnoye a voulu dire quand il a nommé le style de Sidoine un « *style fanatique.* » Sidoine est fanatique de mauvaise rhétorique. Il a voué le plus superstitieux des cultes au mot, à la rime, à l'hyperbole, à la synecdoche, à l'hypallage et à toutes les divinités folles, honorées par les sophistes. Son oreille aime le bruit des paroles qui raisonnent aigrement comme les grelots d'une marotte, son intelligence n'avoue que les mots dont l'impropriété lui offre une saveur piquante. Il lui faut des images grossières, crues et jetées par plaques.

Son bonheur consiste à outrer le mauvais, à déformer la langue, à battre les mots sur son enclume jusqu'à ce qu'ils deviennent absurdes et informes ; il procède à ce métier dans toute la candeur de son âme. Ce labeur, c'est ce qu'il appelle *latialiter insusurrare.* Pauvre Sidoine ! Il ne sait pas que Marcus Tullius Cicéron disait simplement : *latinè loqui.* Mais Sidoine ne peut se décider à nommer les choses par leur nom ; il ne se résout pas même à respecter les noms propres. Pour lui Marcus Tullius Cicéron devient *Varicosus Arpinas.* — *L'Arpinate qui a des varices ;* parce que Cicéron avait les jambes malades.

---

§ XIII.

Saint Jérôme. — Ascétisme sévère et hostile à la société païenne. — Changement dans les destinées de la femme. — La femme chrétienne.

Nous venons d'étudier l'homme politique, l'orateur élégiaque et le bel esprit de la société chrétienne à sa naissance ; c'est-à-dire Cyprien, Salvien et Sidoine. Il nous reste à contempler l'ascète dans sa cellule, l'expression la plus farouche de la révolution des esprits, à l'époque dont nous nous occupons.

Au IVe siècle, saint Jérôme représente l'exaltation morale à son apogée, le mouvement chrétien dans ce qu'il a d'excessif. C'est un athlète. Il attaque les institutions, non dans leur forme, mais dans leur essence ; il ne laisse pas subsister pierre sur pierre du monde social. Mirabeau n'approche pas de lui.

Pendant que la société romaine s'abîme sous les coups des Barbares, il y a en Égypte, au fond d'une caverne, un homme qui fonde le spiritualisme des temps nouveaux, qui sacrifie à cette œuvre son génie, sa fortune, sa vieillesse, ses amitiés ; qui ne croit pas que l'on puisse aller assez loin en fait de violence contre les sens ; qui travaille incessamment à détruire les liens humains de la volupté, du bien-être et de l'habitude, et pousse de toute sa force à l'anéantissement de l'ordre social. Saint Jérôme ne respecte pas une seule chose terrestre : c'est là ce qui fait sa gloire. La société de cette époque devait être moralement anéantie par les théories chrétiennes, comme elle l'était dans sa réalité par les barbares. Jé-

rôme tuait les idées. Attila ne frappait que des hommes.

Ainsi le conquérant a moins de valeur réelle et d'influence que le philosophe. C'est une chose singulière que l'obscurité dans laquelle sont restés les hommes politiques du même temps. L'histoire efface les noms des empereurs contemporains; le nom de l'ascète y éclate. Qu'est-ce aujourd'hui que Stilicon, Honorius, Alaric auprès de saint Jérôme?

Les premiers ont détruit ou essayé de soutenir les étais délabrés d'une machine qui s'en allait. Jérôme a compris qu'il ne fallait plus songer à rien de tel, et que le ver rongeait les entrailles d'une société dorée. Jérôme prêcha l'avenir, nia le présent, et ne s'occupa point du passé. Sans doute il a franchi toutes les limites de la morale praticable; le monde ne pourrait subsister trois jours s'il adoptait la fureur du solitaire de Bethléem. Mais le principe de cette exaltation, ou, si l'on veut, de cette exagération, principe contraire à la discipline romaine et païenne, devait servir de moteur à toute la civilisation future de l'Europe christianisée. C'est dans les pages de Jérôme que l'on voit s'annoncer la plus ardente révolte des chrétiens contre le paganisme, et il a le bon sens de ne pas la transformer en émeute impuissamment armée. Il laisse apercevoir tous les points capitaux qui détachèrent le christianisme de la religion ancienne: l'égalité de l'esclave et du maître, l'universelle fraternité des hommes et l'émancipation sociale de la femme.

Ce dernier fait est des plus importants. « Pour les « chrétiens, dit Jérôme (lettre 84), l'acte illicite aux « femmes est également illicite aux hommes; d'un « côté et de l'autre, même servitude, mêmes de-

« voirs (1). » Le mot *æquè*, employé par le philosophe chrétien, doit être remarqué ; il établit l'égalité des sexes devant la loi morale. Jérôme ajoute, pour bien préciser sa pensée :

« Les lois de César ne sont pas celles du Christ ; saint Paul prêche une doctrine, et Papinien une autre. Tout ce que le code chrétien ordonne aux femmes s'adresse aussi aux hommes. Le paganisme établissait une différence ; il paraissait croire que le crime viril différait du crime féminin ; il lâchait la bride aux passions de l'homme auquel il permettait la débauche, tout en la punissant chez la femme : cette distinction est injuste. »

Ces paroles, écrites au IVe siècle, en face du paganisme, ouvrent aux femmes une nouvelle carrière ; elles les rachètent et les émancipent.

Les femmes s'empressèrent d'adopter une doctrine, non-seulement vraie, mais qui flattait leur orgueil et servait leurs intérêts ; leur prosélytisme devint l'un des plus puissants ressorts de la révolution chrétienne et de son triomphe.

Les femmes, que Juvénal, Martial et Tacite nous montrent si profondément dépravées par la décadence romaine, se relèvent du moment où l'émancipation leur apparaît, où leur destinée s'exhausse, où leur condition s'épure. Il y a dans les lettres de saint Jérôme des tableaux admirables de la vie des femmes chrétiennes. Rome vient d'être prise par les soldats barbares d'Alaric ; la maison de la chrétienne Marcella est envahie :

« Le vainqueur sanglant y pénètre ; la chrétienne

(1) Nos Études sur l'Antiquité, *les Hétaïres*.

attend les Barbares et les affronte d'un visage intrépide. Sa fille, chrétienne aussi, est près d'elle. On lui demande de l'or : elle montre sa vieille tunique, témoin de sa pauvreté volontaire. On n'y veut pas croire ; on imagine qu'elle a enfoui ses richesses. Frappée de verges, déchirée par les fouets, foulée aux pieds, elle ne sent aucune douleur, et ne demande qu'une grâce : celle de ne point être séparée de sa fille, et de la protéger contre des outrages que sa vieillesse n'a plus à craindre. Alors le Christ amollit ces âmes féroces ; et parmi des épées ensanglantées, la pitié eut sa place. La mère et la fille furent conduites par les Barbares à l'église de Saint-Paul pour y trouver un asile ou un tombeau. »

Le reste du tableau est d'une douceur merveilleuse :

« Peu de jours après, cette femme héroïque, pleine encore de vigueur et de santé, s'endormit dans le Seigneur, vous léguant ses pauvres (Jérôme s'adresse à la fille de Marcella), à vous pauvre comme eux, fermant les yeux entre vos mains, rendant l'esprit sous vos baisers, vous souriant au milieu de vos larmes ; tant la conscience de sa vie passée et l'espérance de l'avenir la soutenaient. »

§ XIV.

Détails de mœurs. — Le séducteur chrétien au IVe siècle.

Telle est l'éloquence émue et brûlante de l'Ermite, bien supérieur, sous ce rapport, au rhéteur Salvien et au spirituel Sidoine. Les descriptions chez saint Jérôme ne sont jamais un jeu d'artiste ; son âme s'y

mêlé et les anime d'un feu puissant et sombre. Le peintre de Marcella mourante décrit avec une amère éloquence les mœurs des grandes dames ; plus d'une essayait de concilier la coquetterie et le devoir, l'amour de la parure et l'amour divin :

« Elles font tomber élégamment des deux côtés de leur front les boucles de leur chevelure, dit Jérôme. Leur peau est soigneusement lavée et polie ; elles emploient des parfums, portent des manches étroites, des robes qui dessinent la taille, des souliers qui craquent sous le poids du corps, et elles s'appellent vierges pour que leur innocence se vende mieux et périsse à plus grand prix. — Près d'elles marchent ces adonis chrétiens, frisés, parés, brillants de pierreries, et dont les vêtements répandent au loin l'odeur d'un rat étranger. Toutes ces personnes se disent chrétiennes ; les agapètes elles-mêmes prétendent n'avoir pas renié Jésus-Christ ; épouses sans noces, concubines sous ombre de religion, courtisanes qui ne se livrent qu'à un seul amant, sœurs voluptueuses qui cherchent des frères de plaisirs. D'autres, pures dans leur vie, mais fières des dignités de leurs maris, ne marchent qu'environnées d'un bataillon d'eunuques, et ne portent pour robes que de l'or tissu en filets légers. Leurs litières sont superbes et dorées. Même quand elles sont veuves, elles continuent leurs promenades triomphales et se font précéder par leurs essaims d'esclaves mutilés. Leur figure est fraîche, leur peau fardée, leur maison pleine d'adulateurs, pleine de convives. On dirait qu'elles cherchent un mari vivant, non qu'elles pleurent un mari mort. Heureuses de la liberté du veuvage, fatiguées de la domination conjugale, elles permettent aux ecclésias-

tiques, qui devraient leur inspirer le respect, de les baiser sur le front. Cette complaisance des prêtres les enorgueillit ; elles passent pour vierges et chastes, et, après un repas exquis, elles *rêvent d'apôtres.* »

Ce dernier trait dit tout. Jérôme, s'il eût vécu sous le paganisme des Antonins, et qu'il eût été païen lui-même, eût écrit la satire comme Juvénal. Il ne pardonne à aucun nouveau vice des chrétiens nouveaux.

« J'en connais, dit-il, de ces femmes qui se font un orgueil de fouler aux pieds l'orgueil du siècle. Leurs haillons les rendent fières. Elles affectent un maintien timide, prennent la dernière place, se confessent indignes, parlent d'une voix faible et dolente, soupirent, font parade de leur maigreur, marchent en s'appuyant sur un bras étranger, et veulent que l'on admire en elles les effets véritables des veilles et du jeûne. Quelqu'un paraît-il : elles ferment les yeux, baissent le sourcil, semblent accablées. Leur robe est brune, une ceinture de cuir la maintient. D'autres plus hardies coupent leurs cheveux, prennent un habit d'homme, et, rougissant de leur sexe, lèvent hardiment au ciel une face d'eunuque. J'en connais qui se voilent la face d'un capuchon, et qui revêtent le cilice. Ne croyez pas à leur piété ; c'est de l'orgueil. »

Il faut lire ces Lettres quand on veut savoir ce que peut essayer, vouloir ou oser un siècle ennuyé de lui-même. Jérôme flétrit, en les analysant, les fantaisies de ces temps décomposés, où la femme devenait homme, où l'homme devenait femme, où toutes les transformations et toutes les folies amusaient la lassitude universelle et se mêlaient bizarrement à la régénération que le monde allait subir. Qui s'attendrait à trouver au IVe siècle un Lovelace chrétien?

ıe nous le montre. Sabinianus, c'était son nom, :empli l'Italie du bruit de ses séductions et de luptés hardies ; il comptait beaucoup de succès en vantait :

n plaisir conquis lui semblait une victoire, et. nt Jérôme, il promenait de tous côtés son char mphe amoureux. »

sé de passions facilement assouvies, il s'avisa ər la femme d'un Barbare (*barbari mariti*), ıe puissant et redouté, quelque Germaine ou , une de ces belles *Chriemhilt* du poëme des *Nieen*, connues de Sidoine Apollinaire. Laissons saint Jérôme :

ıbinianus ne craignit point de se conduire en : et en maître chez un homme qui n'avait besoin sonne pour venger son offense, et qui, d'un coup ive, juge et bourreau, pouvait châtier l'adul-Le séducteur ne se gênait pas, accompagnait la e séduite aux jardins du mari, la traitait comme ıme, lui commandait, la dominait et bravait L'époux fut averti ; Sabinianus se sauva par des rains qui communiquaient de la villa du mari a campagne de Rome. Là, caché quelque temps des brigands samnites, il apprend enfin qu'on ərche, s'embarque sur le premier navire qu'il à l'ancre et aborde en Syrie. Que faire après e tragédies ? Devenir moine ? Sabinianus en té-.a le désir.

se dirigea donc vers Jérusalem, et y fit profes-'ascétisme. Mais sa vieille vie avait laissé trop de brûlantes dans une âme habituée et asservie ıssions pour qu'il adoptât les vertus dont il evêtu le costume et l'apparence. Ce moine pré-

tendu se couvre de soie et de perles ; ses doigts portent des bagues, ses dents sont entretenues avec un soin de femme; sa tête chauve, ornée de rares cheveux que les voluptés ont décimés, se dresse fièrement ; le parfum ruisselle sur son corps ; il s'épile, il se baigne ; la pierre ponce fait briller ses membres encore vigoureux. »

On avait espéré que cet homme, habitué aux séductions et aux voluptés, pour lequel étaient mortes, frappées du glaive, plusieurs femmes mariées, qui avait entraîné dans une carrière de dangers et de douleur une foule de vierges romaines, ferait enfin pénitence dans le désert. L'habitude et les passions l'emportèrent. Une jeune fille qui venait de se consacrer à la vie religieuse, dans la solitude de Bethléem, lui sembla belle, et il l'aima. Il faut entendre saint Jérôme faire éclater sa foudre contre le scandale de ces amours profanes dans le désert chrétien ; et cette voix terrible qui maudit le nouveau converti et la vierge séduite.

« L'Église entière veillait, la nuit sainte retentissait des louanges de Jésus, les idiomes de tous les peuples priaient Dieu à la fois. Pendant ce temps, Sabinianus glissait une lettre d'amour dans la porte même du temple où fut la crèche du Seigneur. Il voulait que la malheureuse jeune fille, en pliant le genou pour adorer, trouvât sous sa main cette épître empoisonnée ; puis, rentrant dans le chœur, il allait mêler sa voix aux voix des lévites, et là ses yeux rencontraient les yeux de la vierge. Misérable ! ne crains-tu pas que l'Enfant-Dieu vagisse, que la Vierge mère te voie, que le Dieu du monde t'écrase? Les anges pleurent, l'étoile brille en haut, Jérusalem se trouble ; ah ! je

tremble, et le frisson s'empare de mon âme et de mon corps au moment où j'essaye de représenter ce que tu as fait. Mes larmes éclatent avant mes paroles ; le désespoir et l'horreur arrêtent ma voix..... La Vierge trompée vient trouver Sabinianus dans cette grotte vénérable : elle lui livre, comme la dot d'une épouse future et le gage d'un amour mutuel, sa ceinture, des mouchoirs et des cheveux. On peut tout croire d'un tel homme, mais je ne veux rien ajouter, rien supposer. Le chœur des anges se faisait entendre au-dessus de sa tête; le concert divin remplissait les airs. Ah ! quand vous vous êtes trouvé seul avec elle dans un tel lieu, vos yeux ne se sont pas couverts de ténèbres ? Votre langue ne s'est pas engourdie? Vos bras ne sont pas tombés ? Votre cœur n'a pas tremblé ? Vos pieds n'ont pas faibli ?....

« Ensuite pendant toute la nuit, du jour au matin, vous êtes resté sous sa fenêtre ; et à la hauteur des murs s'opposant à ce que vous la vissiez de plus près, une corde vous servait à lui transmettre vos messages. Le soleil enfin levé, vous quittâtes, triste et pâle, ce lieu de délices ; pour écarter le soupçon, vous êtes allé lire l'évangile du Christ en qualité de diacre. Nous imaginions, nous, que cette pâleur inaccoutumée, cette effrayante maigreur étaient les résultats de vos veilles ; cependant, vous aviez déjà loué un vaisseau, tracé votre itinéraire, désigné le jour, arrêté votre fuite ; l'échelle qui devait favoriser l'enlèvement de la vierge s'appuyait déjà sur la muraille... vous fûtes découvert. O malheur de mes yeux, ô consternation ! »

Cette lettre de Jérôme, d'une puissance extraordinaire de style, est une grande curiosité historique.

Le Romain corrompu pense seulement à ses voluptés ; la femme du vainqueur germain ou vandale cède à la séduction romaine ; le christianisme et le désert offrent un asile au coupable ; enfin dans le désert même on voit la pureté chrétienne aux prises avec la volupté païenne.

§ XV.

Amour de la solitude. — Haine de la société. — Terreur universelle. — Rome détruite.

Il n'est point vrai, comme l'a prétendu Gibbon, que le christianisme ait ruiné l'empire romain : la ruine de l'empire a favorisé le développement du christianisme. On se précipitait vers les églises et les solitudes pour échapper aux hordes victorieuses ; on cherchait le désert ; on se rattachait, dit saint Jérôme, à la pénitence, unique planche de salut (*tabulam pœnitentiæ tenentes*). Saint Jérôme, dans toutes les brûlantes lettres qui tombaient de sa cellule de Bethléem, vrais flots de lave bouillante, exprime ce dégoût de la société contemporaine. — « Que voyons-nous dans le monde ? la mort de nos amis, les supplices des citoyens, l'incendie des villes et des maisons de campagne, la ruine des provinces, la captivité de nos proches, les féroces visages des ennemis ; naufrage universel, qui ne nous offre qu'un appui : la foi ! »

L'amour, le mariage, la tendresse des enfants, les bonheurs domestiques devenaient des sources d'amertume et des causes de désespoir. Saint Jérôme dit à une femme qui pense à se remarier : « Y songez-

vous ? lorsque vos biens vont vous être enlevés, lorsque vos revenus vont être détruits, lorsque tout est désastre, prendre un mari ! Vos enfants seront tout à l'heure assaillis par la maladie et par la faim ! Vos amies et vos compagnes de noces seront en deuil ! Au milieu du chant d'hyménée, le clairon barbare retentira ! Et ce mari, que fera-t-il ? Ou vous le verrez fuir, ou vous le verrez combattre. »

C'est quelque chose de très-touchant que ce fond de désespoir, cette réalité lugubre, qui apparaît de temps en temps chez les philosophes chrétiens du IVe siècle. Ils en parlent assez peu ; on s'aperçoit cependant que c'est leur grande et muette préoccupation. Ils se font une félicité spiritualiste et un bonheur idéal. Ce qui manque à l'homme reparaît, dans ses discours, plus souvent que ce qu'il possède ; et la raison en est naturelle : nous pensons bien plus à ce que nous regrettons qu'à ce que nous avons. Les Barbares d'ailleurs n'étaient pas indulgents pour ceux qui pleuraient trop haut ; et les vaincus, par excès de désespoir, ou par lâcheté, se taisaient. — Malheur à ceux qui se plaignent (dit encore l'éloquent Jérôme), malheur à ceux qui les écoutent ! Nous pleurons, mais tout bas ; et qui nous entendrait pleurer serait en péril lui-même. Le gémissement nous est défendu ! »

Personne ne pouvait croire que le globe eût longtemps à vivre. *Quid salvum, si Roma perit?* « Si Rome meurt, est-il rien qui puisse se soutenir ? »

Jérôme s'apprêtait à commenter Ézéchiel, quand on vint lui apprendre que Rome était prise. « Mon âme est restée confuse ; je me suis tu longtemps, sachant que notre siècle est un siècle de larmes. » Une année

après il se remet à l'œuvre : « aussitôt les Barbares, comme un torrent, dévorent l'Égypte, la Phénicie, la Syrie. » Peu de temps se passe ; « tout l'Orient tremble ; le Caucase vomit des essaims de Huns que leurs rapides chevaux entraînent et jettent sur tous les rivages, et qui répandent le sang avec l'épouvante. Puisse Jésus éloigner à jamais ces bêtes terribles de l'empire romain ! Ils se trouvent partout avant qu'on les attende, devançant le bruit de leur arrivée, sans pitié pour la religion, pas même pour l'enfant qui vagit. On l'égorge souriant, et on le jette dans la mort avant qu'il ait commencé la vie... Non, je n'ose pas m'appesantir sur les ruines de notre temps ; mon âme en est effrayée (*horret*). Depuis vingt ans, le sang romain coule chaque jour entre Constantinople et les Alpes-Juliennes. Scythie, Thrace, Macédoine, Dardanie, Dacie, Thessalonique, Épire, Achaïe, Dalmatie, les deux Pannonies, tout appartient aux Barbares, qui ravagent, déchirent et dévorent. Que de mères nobles et de nobles filles, jouets de ces monstres ! d'évêques dans les fers, de prêtres égorgés, d'églises détruites, d'autels devenus étables pour les chevaux, de reliques profanées ! Le deuil, le gémissement, la mort partout. Le monde romain croule ; mais la tête des chrétiens se lève encore ; nous sommes debout (*Romanus orbis ruit ; et tamen cervix nostra erecta non flectitur*). »

Nous avons rendu autrement que les traducteurs ces dernières et magnifiques paroles ; elles ne renferment pas, selon nous, un reproche adressé à l'orgueil des Romains. Le mot *nostra* nous paraît s'appliquer aux chrétiens seulement qui ne reconnaissaient pour *leurs* que les enfants du Christ. Les mots *erecta cervix*

ne semblent point emporter la signification d'orgueil condamnable que la traduction leur attribue ; enfin, on doit remarquer que l'une des citations favorites de Jérôme, sa devise philosophique, souvent reproduite dans ses lettres,

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ,

est répétée par lui avec admiration et avec éloge. Jérôme, quelques lignes plus bas, blâme et maudit, non point l'orgueil et la constance, mais la lâcheté des Romains :

« O honte ! ô stupidité qui ne se peut croire ! l'armée romaine, victorieuse du monde, maîtresse du monde, a peur, elle tremble, elle est vaincue. Elle a peur de ces hommes montés sur des rosses (*caballos*), qui se croient morts dès qu'ils touchent la terre, et qui ne savent pas marcher..... Oh ! si je pouvais monter sur une élévation d'où le monde entier se découvrît à nos yeux, je te montrerais l'univers enseveli sous ses ruines ; peuples se ruant sur les peuples, trônes tombant sur les trônes, tortures, égorgements ; ceux-ci engloutis, ceux-là esclaves....... La grandeur et la terreur de la réalité font taire la parole ; tout ce que je dis n'est rien auprès de ce qui est. O république déplorable ! Des Pannoniens et des Hérules t'ont dévastée ! Dans les villes, la faim ; hors des villes, le glaive. Nous pleurons depuis si longtemps que les larmes sont sèches dans les yeux. Rome a combattu au centre de ses domaines, non pour la gloire, non pour la liberté, mais pour l'existence : combattu ! non ; elle a vendu ses meubles et a donné son or pour vivre !..... Hélas !

je pleure les funérailles du monde! le monde romain croule! » *totius orbis mortuos plango. Romanus orbis ruit!*

L'antiquité n'a pas légué un seul ouvrage dans lequel cette destruction soit peinte de couleurs aussi tragiques. La rhétorique de Salvien et de Sidoine amuse leur douleur. Chez saint Jérôme, l'accent est bien plus âpre et le sentiment plus intense. Il se console, non en faisant de petits vers, mais en contemplant la chute des dieux païens. — « Merveille! le Capitole aux voûtes dorées est désert et sale (*squalet*). Tous les temples de Rome se couvrent de poussière; l'araignée y fait sa toile. La ville entière se déplace et court aux églises chrétiennes à demi brûlées, aux tombeaux des martyrs. Le paganisme abandonné pleure. Ces anciens dieux des nations, relégués sous les toits, partagent leurs greniers avec le hibou et la chouette. La croix brille sur le drapeau des soldats. On voit cet emblème de nouvelle vie décorer la pourpre royale et étinceler sur les diadèmes. Jusqu'à l'Égyptien Sérapis est devenu chrétien. De l'Inde, de la Perse, de l'Éthiopie, les troupes de moines accourent au désert. Le Hun et l'Arménien apprennent les Psaumes; l'armée blonde et rouge des Gètes promène l'étendard chrétien à travers le monde... Ici, au désert, nous sommes accablés de nouveaux frères; il nous en vient de toutes les régions de la terre; nous n'avons pas assez de place pour eux; et cependant nous ne pouvons ni faire au delà de nos forces, ni renoncer à l'œuvre commencée. Les ressources nous manquent pour loger tous ces amoureux de la solitude; nous venons d'envoyer un de nos frères en Europe, chargé de vendre nos maisons de campagne à

demi détruites par les Barbares, et les débris de nos patrimoines. »

Celui qui écrivait ces lignes au désert était si pauvre en effet qu'il ne pouvait payer un secrétaire (*notarium*), et qu'il remerciait beaucoup l'ami qui lui envoyait un petit bonnet; encore ce bonnet était-il trop étroit. *Pileolum, texturâ brevi, charitate latissimum, senili capiti confovendo, libènter accepi, et munere et muneris auctore lætatus.* « J'accepte avec joie le petit bonnet « que vous m'envoyez pour réchauffer ma vieille tête; « il est étroit, mais la charité l'élargit; et je l'aime « tant pour le cadeau que pour son auteur. »

§ XVI.

La cellule de saint Jérôme. — Sa doctrine; excès de la pensée **chrétienne.** — Ses études et son style. — Ses biographes.

A travers la porte de cette cellule habitée par l'ardent vieillard qui n'a pas de bonnet pour couvrir sa tête blanchie, vous apercevez la transformation du monde. Alors se formule la nouvelle discipline. Quelques hommes, les yeux fixés sur l'Évangile, la rédigent sur ce modèle; les uns, comme Cyprien, en législateurs et en hommes politiques; les autres, comme Augustin, en métaphysiciens subtils; d'autres, enfin, comme Jérôme, en prophètes qui lancent l'anathème avec le précepte, et ordonnent au monde de marcher dans la route indiquée. Jérôme, le plus fougueux de ces réformateurs, pousse toutes les idées à l'extrême; il ne donne point de règles convenables à une société vivante. Il n'admet comme vertu que l'ab-

négation ; comme vie sociale, que l'ascétisme ; co
science, que la science divine ; comme chasteté
la virginité ; et personne n'a moins compris la faib
humaine et l'indulgence qu'elle exige. Il se li
l'étude comme à une frénésie, à son indign
contre les hérétiques comme à une indomptab
reur ; quelquefois la douceur du christianisme le
rige. Dans ses discussions avec Augustin, il faut
cette sauvage violence lutter contre la modér
qu'il s'impose, et la rébellion de sa nature essay
rompre et de briser la loi de charité qu'il subit.

Vieux il n'a pas de secrétaire ou de copiste à c
de sa pauvreté. Sa vue, fatiguée par une lectur
sidue, lui refuse son secours ; il travaille encore
sa grotte ; il étudie la Bible, il la commente,
traduit.

Personne n'a mieux compris ni exprimé plus
ment les difficultés ou plutôt les impossibilités
traduction : « Vous ne verrez presque jamais, d
les beautés d'une langue apparaître avec le m
éclat dans un idiome étranger. Voici un mot do
signification grecque est précise ; en latin, je n'a
de mot qui le reproduise. J'ai recours à la périph
et le long détour que je tente réussit à peine à
conduire au but. Ajoutez à cela les anfractuosité
l'inversion, les différences des cas, la variété
images. Chaque langage possède sa vie propre,
caractère individuel et national ; telle parole re
littéralement semble absurde : effrayé, je veux c
ger l'ordre ou la tournure de la phrase ; aussitôt
me dit que je manque aux devoirs du traduc
Quoi de plus beau que les psaumes et les livres
breux ? Eh bien ! ceux qui les lisent dans la tradu

les trouvent sauvages, farouches, incultes ; ils n'en pénètrent pas le sens et la moelle ; ils n'aperçoivent qu'une draperie de traduction souillée et flétrie. Ces ouvrages hébreux une fois traduits en grec, leurs parties ne se lient pas ; on cesse de les comprendre.» Esprit ardent qui ne se contentait pas de la surface, la science lui coûtait des angoisses et des larmes, comme la religion et l'amour : « Après avoir épuisé les finesses de Quintilien, la manière solennelle de Fronton, le style agréable de Pline le Jeune, je retournai à l'alphabet juif, j'appris à épeler l'hébreu, je répétai les mots *stridents* et les gutturales rauques de cet idiome. Oh ! que de labeurs, de difficultés, de désespoirs, d'interruptions, d'obstination et d'acharnement à reprendre le travail quitté ! Ils le savent ceux qui ont étudié près de moi. Semence amère de l'étude, je goûte aujourd'hui tes fruits suaves. »

Parmi les fondateurs du christianisme, saint Jérôme est la figure la plus extraordinaire. L'historien ne peut ni passer lestement à côté de lui sous prétexte que c'est un saint, ni répéter seulement, avec une naïveté affectée, les vieilles légendes qui le concernent. Que ce soit un saint, personne n'en doute; il est probable aussi qu'il a été homme. Je voulais connaître les mobiles terrestres de sa conduite, savoir pourquoi Hiéronyme ou Jérôme, le Dalmate dont nous ignorons même le nom réel, s'en alla au désert, quels étaient ses motifs, dans quelle société il vécut, quelles passions il eut à combattre, quels exemples et quelles doctrines il laissa après lui, en un mot, sa part véritable de travail dans le changement sublime qui s'opérait. Vous ne m'instruisez pas là-dessus, si vous vous contentez avec Gibbon ou Lamethrie, de

rire de saint Jérôme, de sa discipline et de ses macérations; si vous me racontez, en plaisantant, qu'il vivait d'herbes, qu'il a commis des contre-sens dans sa traduction de l'Ancien Testament, et qu'il est entré dans de véhémentes fureurs contre les priscillianistes et autres hétérodoxes. Je ne suis pas mieux renseigné par le légendaire crédule qui raconte pieusement les rêves de saint Jérôme, répète les conversations édifiantes des mendiants et des moines dans le désert, et dit comment une corneille leur apporta du pain quand ils avaient faim, et de l'eau quand ils avaient soif. Je voulais quelque chose de plus. Je ne pouvais m'accommoder ni des épigrammes de l'un, ni des ingénuités de l'autre. Un personnage dont les doctrines et l'exemple ont eu tant d'influence n'est pas méprisable; il est impossible aussi d'accepter, en dernier résultat, des contes enfantins, débris d'une honnête et antique crédulité, qui plaisent à un esprit sérieux par la naïveté de leur poésie, mais qui n'expliquent absolument rien.

La *Vie de saint Jérôme* a été écrite par beaucoup d'auteurs. Dolci, Martianay, Cermello, Engelstoft, l'ont tentée; Cermello et Dolci son imitateur ont eu l'excellente idée d'enchaîner habilement, de manière à en faire une narration suivie, les divers passages dans lesquels le docteur a parlé de lui-même, ce qui lui arrive fréquemment comme à tous les hommes passionnés. L'ouvrage de Dolci qui a pour titre : *Le grand Jérôme son propre biographe*, est très-curieux. Après le travail de Dolci, tissu de fragments de saint Jérôme, et auquel la parole véhémente du docteur donne un caractère et une couleur admirables, il faut placer le travail lourd, fastidieux, exact de Martianay

sur les événements qui composent la vie du saint. Une seule espèce d'ouvrage restait donc à essayer; une biographie, non pas irréligieuse ou impie, mais philosophique, historique, vraiment chrétienne, dans le sens légitime de ces mots.

Ce parti entraînait beaucoup d'embarras. Il fallait juger l'importance et l'influence de la vie ascétique dans le monde moderne, et passer en revue, en les appréciant, toutes les opinions dont le docteur a été sinon le premier, du moins, le plus énergique et le plus éloquent propagateur, relativement à la virginité, au célibat, à l'abstinence, au jeûne, à l'expiation, à la solitude. Il fallait rechercher l'analogie vraie ou supposée de ces doctrines d'abnégation avec le sens propre du christianisme, et discuter l'action bienfaisante ou pernicieuse qu'elles ont exercée sur les destinées des nations nouvelles. Le biographe a devant soi, non pas comme flambeaux, mais comme énigmes et comme obstacles, les plus grandes et les plus ténébreuses questions de l'histoire et de la morale.

L'anéantissement du moi humain, tel que le saint docteur le pose en principe, résultat définitif et conséquence extrême de la théorie du péché originel, ne peut servir de base à aucun état social; sans mariages, sans rapports d'intérêt ou d'ambition, le monde meurt; c'est ce que demande saint Jérôme.

Ces théories, placez-les en face des faits contemporains; elles s'éclairent; vous en comprenez la valeur. Quand même Juvénal, Martial, Sidoine, Pétrone, Ammien-Marcellin, auraient exagéré ce qui se passa du IIIe au VIe siècle, il n'est pas probable qu'ils aient toujours menti.

Les effroyables départements qu'ils sont unanimes pour raconter ne se concilient avec le maintien d'aucune société. Qu'est-ce donc que la doctrine de Jérôme et la vie de ce docteur? Un contre-poids, une lutte acharnée de fait et de principes contre la dissolution universelle. Il ne connaît point la modération et l'indulgence. Il va jusqu'au dernier terme et au dernier excès de sa doctrine. Dans la dégradation romaine, il n'admet plus la société politique comme supportable ou possible. Le même sentiment d'effroi et de tristesse a dicté la *Cité de Dieu* de saint Augustin, et le *Traité du gouvernement divin* par Salvien; chez le Dalmate Jérôme, cette mélancolie est frénésie. Il ne trouve au fond de sa caverne que des foudres d'anathème contre ce qui fait la joie ou le soutien de la vie terrestre; de là cette prose dithyrambique, plus digne d'Isaïe que de Cicéron; de là ces dissertations sur le voile des vierges, sur l'impudeur et le crime de celles qui osent montrer leur figure, sur la gourmandise effrénée de ceux qui ne vivent pas de racines et d'eau claire, sur la damnation inévitable de quiconque se mêle ou touche aux intérêts humains. De là aussi l'incompréhensible austérité de ces conseils qui ne sont point faits pour le monde, puisqu'ils le condamnent et le détruisent, et l'étonnement dont on est saisi quand on voit se mêler à des élans sublimes, des puérilités monacales, aux événements dont le monde était foudroyé, des enseignements sur les points les plus minutieux de la discipline ascétique.

Pour expliquer cette âme farouche, dure et grande, il faut présenter ces passions et ces souvenirs, dans leur ordre réel et sous leur vraie lumière; donner d'abord l'idée la plus nette du mouvement général du

monde, peindre ensuite les faits particuliers, l'impression reçue par saint Jérôme, et arriver enfin à ses écrits, à ses travaux, à sa retraite, qui s'éclairent naturellement des études que nous avons indiquées.

Sa retraite au désert semble imputable à deux causes : au mouvement de décadence qui se faisait sentir, et qui, rendant les mœurs romaines plus dépravées, effarouchait l'austérité de l'ascète ; — puis à la colère que le satirique chrétien avait éveillée autour de lui. Saint Jérôme était en réalité un puissant et terrible satirique, et si cette assertion étonne, on n'a qu'à relire ses ouvrages et ceux des contemporains qui ont parlé de lui ; « vous avez montré la verve de Lucilius, lui dit un moine de ses amis, et votre sel âcre a bien frotté le monde.» Il l'avait si bien frotté, que ce monde ne pouvait plus le souffrir. « On me traite en criminel, dit-il lui-même, pour avoir parlé des vices des autres. — Je suis digne de Dieu, s'écrie-t-il ailleurs, car le monde me hait (*Quod Deo dignus sim quem mundus oderit*). » Aussi s'éloigna-t-il en pleurant, car c'était une âme, non pas aimante ou délicate, mais passionnée, ardente et farouche. Il s'en alla chercher dans une grotte l'apaisement définitif et l'oubli de ceux dont il s'était fait haïr. « Qu'ils continuent, s'écrie-t-il encore, et qu'ils visitent leurs matrones et leurs sénats de femmes. Folies du cirque, fureurs des gladiateurs, foule des théâtres, tumulte de Rome, adieu ! » Puis, avec cette verve attendrie et profonde qui s'est retrouvée chez Rousseau à la fin du XVIIIe siècle, il parle de la solitude qui l'attend, du lit de feuilles sèches qui lui suffira, des fleurs et des oiseaux, des psaumes chantés sous le ciel ouvert.

Jérôme était de ces hommes qui ne peuvent souffrir

le train ordinaire du monde, ses ombres et ses taches, et qui s'en punissent eux-mêmes. Il eût voulu d'un seul coup effacer les souillures et transformer l'univers. L'exagération que Molière place dans la bouche d'Alceste a été la règle de sa vie et le mobile de sa fuite. C'est dans saint Jérôme qu'il faut étudier peintures les plus cruelles des mœurs de ce temj Le style dans lequel sont écrites ces diatribes est admirable en son espèce, bien que ce ne soit plus du latin véritable ; on reconnaît le sauvage des bords du Danube ; il y a de la terreur mêlée à de l'ironie, et l'on comprend que les amis de saint Jérôme l'aient accusé de rudesse et de dénigrement.

Si l'aspect moral et historique de saint Jérôme est unique et grandiose dans son étrange âpreté, la forme qu'il emploie ne l'est pas moins sous le point de vue littéraire : il représente à lui seul le latin barbare d régions où il est né. Dans les littératures et les langu qui vivent beaucoup, un curieux phénomène s'opère à la longue : elles finissent par s'imprégner de tou les nuances des nations conquises. Ainsi, vers la fin de la domination romaine, on peut distinguer un latin africain, tel que celui d'Apulée, d'Augustin et de Tertullien ; un latin espagnol immortalisé par Lucain et les deux Sénèque, et même un latin gaulois ingénieusement recherché, tel que le présentent Ausone et Sidoine Apollinaire. Quand vous rencontrez dans Sénèque et dans Martial les *Agudezas* dont Quevedo se targua pl tard, et dans Lucain les traces de l'enflure souvent reprochée à Gongora, il y a bien là matière à réfléchir sur la perpétuité des races. Le style de saint Jérôme est le plus curieux de tous, parce qu'il est unique. C'est le seul Dalmate qui ait écrit en latin à cette

époque. Nourri sur les bords de l'Ister, réfugié ensuite dans les roches de Bethléem, il se sert de la langue de Virgile comme personne ne s'en est servi, et cette forme sauvage est pleine d'éloquence, de grandeur, de fureur. L'hébraïsme qui s'y mêle en complète l'harmonie grandiose ; on croit entendre errer la foudre dans les rochers arides et brûlés de Josaphat et de Bethléem.

Sans doute au milieu de cette diversité d'esprits et de caractères qui entretient le jeu de la société, il est permis de s'attacher à des vertus plus douces et à des grandeurs moins effroyables. Fénelon me semble aussi digne d'imitation que l'abbé de Rancé ; et saint Cyprien, le plus aimable et le plus calme des grands hommes chrétiens de son temps, marche tout au moins l'égal de saint Jérôme. Mais ce dernier se révèle par des saillies si extraordinaires de caractère et de génie, que je ne connais guère d'étude plus intéressante par la difficulté même.

§ XVII.

Comment le paganisme essaya de se transformer pour résister au christianisme. — Julien l'Apostat. — Développement de la société chrétienne.

Effrayé de l'ascendant que devait acquérir, sur un monde las de chimères, une religion plus pure, séduisante par sa nouveauté, flatteuse pour les opprimés et les faibles, le paganisme se dépouilla de ses vieilles habitudes, et sentit à son tour la réaction du christianisme naissant. Quittant les images grossières, les formes sensuelles et les superstitions brutales, il entra

dans une voie de raffinement graduel qui le conduisit à une espèce de théisme mystique, renforcé d'un panthéisme subalterne. Au lieu de divinités innombrables, empruntées à tous les pays et adorées par une crédulité aveugle, le paganisme, essayant de se renouveler, proclama l'Être Suprême, servi par des armées d'esprits inférieurs, dont les bataillons subordonnés à son pouvoir composèrent la milice de la démonologie. Cette teinte semi-chrétienne du paganisme marque la vie et les œuvres de Julien l'Apostat. Cet empereur bizarre, demi-chrétien, demi-platonicien, poëte avant tout, est dévot à Jupiter et au soleil, comme un chrétien catholique est dévot à la vierge Marie et à saint Jean-Baptiste. D'une part, les païens penchent vers le mysticisme chrétien; d'une autre, les chrétiens ne sont pas exempts de tout mélange de paganisme : ils traitent le Père éternel avec ce mélange de crainte physique et de vénération pour la puissance qui caractérise la religion de Jupiter et de Vesta. Conflit étrange; la foi la plus forte et la plus neuve finit nécessairement par l'emporter; le moment arrive où le paganisme n'a plus pour soutien, pour appui et pour refuge, que les seules institutions politiques de Rome. Jadis, il les avait protégées; c'est à elles qu'il demande à son tour protection. Jadis le patriotisme s'était placé sous l'aile de la religion des Quirites, à laquelle il avait demandé la flamme sainte, l'enthousiasme qui agrandit et fait triompher les peuples. Voici la religion mourante qui vient demander au souvenir de Romulus et de Numa l'aumône d'un peu de vie qui lui manque. Après ce dernier effort le paganisme expire, et Rome avec lui; l'institution romaine disparaît.

Mais le paganisme est lent à s'éteindre; une longue traînée de flamme suit encore cette planète qui va s'éclipser. Depuis l'époque de l'apparition chrétienne, jusqu'au moment où le paganisme est chassé du monde, des siècles s'écoulent. Ce feu sacré ne veut pas mourir. L'étincelle semble expirer, puis renaît, puis meurt de nouveau, puis reparaît à différents intervalles, et fait encore, après de longues années, briller sa clarté vacillante dans les sanctuaires oubliés de Vénus et d'Apollon : tant il y a de puissance vitale dans les institutions qui ont vécu. L'obstination avec laquelle la religion païenne se ménagea, jusque dans les derniers temps, un petit empire au milieu du monde chrétien, est prouvée par les écrits des Pères de l'Église, par les médailles et les monuments. Cinq siècles de combat n'anéantirent pas les traces d'un culte autrefois puissant.

On peut diviser ce combat de cinq cents années en quatre périodes historiques : la première comprend le laps de temps qui s'écoula depuis l'introduction de la nouvelle foi dans l'empire, jusqu'à la lutte des deux croyances, sous le règne des Antonins. La seconde renferme les divers mouvements de la lutte encore indécise entre le christianisme et le paganisme ; elle s'arrête à Constantin. La troisième, consacrée au triomphe de la religion nouvelle sous Constantin et ses successeurs, voit cependant la foi ancienne reparaître avec éclat, et se maintenir obstinément sous Julien. La cinquième période de ce tableau, si grand et si varié, comprend les dernières tentatives du paganisme pour garder ou reconquérir son influence : elles disparaissent sous Théodose, mais en laissant encore quelques vestiges, que l'on ne voit s'effacer

entièrement que sous Justinien. Un Allemand, élève du théologien Shrœck, le professeur Tschirner, a esquissé, avec la profondeur de jugement et l'impartialité les plus remarquables, la première de ces époques. M. Beugnot, se renfermant dans les limites que traçait autour de lui l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a donné une histoire érudite et curieuse de la destruction du paganisme en Occident. L'ensemble de cette œuvre reste encore à remplir : cadre magnifique qui appelle une main puissante, et qui, sans doute, l'attendra longtemps encore.

Si vous eussiez visité l'empire romain à l'époque où les Antonins occupaient le trône, vous n'eussiez pas soupçonné le mouvement qui se préparait. Tout était encore païen; partout s'élevaient les temples des anciennes divinités : cirques, jeux funèbres, pompes sacrées, attiraient encore, sinon la même foule et la même vénération, du moins un grand concours de peuple et un respect traditionnel. Les divinités locales étaient adorées, les autels fumaient, les holocaustes n'avaient pas cessé ; on s'apercevait à peine que les sectateurs des vieux rites étaient moins pressés, et que le nombre des personnes qui attachaient de l'importance à la connaissance approfondie de la religion diminuait chaque jour. Toutes les formes extérieures étaient respectées : on pouvait prendre pour un lieu commun de tous les temps les murmures du prêtre qui se plaignait de voir le nombre des victimes décroître, et celui des incrédules augmenter. A la surface, point de changements ; dans les profondeurs et à la base du paganisme, une maladie secrète sapant lentement l'organisme du vieux

culte, devait le faire succomber tôt ou tard aux effets d'une invisible et constante morsure.

Avant le règne d'Alexandre Sévère, les chrétiens n'ont point de temples; tout se passe dans les souterrains. Cette société, qui doit envahir et ensevelir la société romaine, est inaperçue; elle a son culte, mais secret et domestique; ses espérances, mais modestes; son monde à part, mais encore humble, n'osant lever la tête et sortir de la foule. Souffrante et militante, elle s'accroît avec mystère; elle a ses temples dénués d'ornements; sa religion cachée dans le sanctuaire de la famille. Les chrétiens, à cette époque, étaient considérés, non comme des membres d'une secte, mais comme des hommes singuliers qui s'isolaient du reste du monde, ne prenaient point part aux amusements publics, se renfermaient dans un austère silence, et se faisaient haïr par leurs vertus mêmes : cette différence de mœurs impliquait un dédain amer pour les hommes, crime impardonnable à leurs yeux. La masse de la société repoussait de son sein ce petit groupe hostile. Le peuple lapidait les chrétiens; l'autorité se montrait à peu près indifférente à leur sort. La populace les abhorrait, impatiente du mépris qu'ils témoignaient pour elle, et s'écriait sans cesse : *Les chrétiens aux lions ! qu'on les égorge !*

Leur nom, maudit par la foule, était d'ailleurs obscur autant que détesté. Lois, habitudes, langage, ne les acceptaient pas encore. De temps en temps, les hommes du pouvoir entendaient dire que le peuple se soulevait contre les Juifs; en certaines localités, ces soulèvements étaient terribles. Quand le

peuple était mécontent, on tuait quelques membres de la caste abhorrée; on les dépeçait en lambeaux; la persécution ne venait pas du pouvoir et n'avait rien de systématique. Néron les pendait et les crucifiait, « parce qu'ils étaient, dit Tacite, odieux au genre humain. » Domitien frappait les chrétiens parmi les membres de sa propre famille, ne voulant pas la laisser envahir par les souillures des mœurs juives. A la même époque, saint Paul parcourait librement l'empire. Les parents de Jésus-Christ, qui devaient redouter la vengeance de l'autorité, étaient épargnés par sa générosité dédaigneuse. Les préfets des provinces satisfaisaient le peuple en livrant au bourreau, de temps à autre, quelque victime chrétienne ; même en Palestine, certaines traditions populaires, qui attribuaient la domination future du monde à une caste juive, armaient contre elle les plus viles mais aussi les plus nombreuses passions. Les lettres de Pline le Jeune prouvent que la persécution n'eut rien de politique. Le cri populaire s'élevait-il contre cette race, les autorités sévissaient; si l'humanité leur commandait la clémence, la voix publique les poussait à la férocité. La loi devait punir le crime de lèse-majesté divine; et chaque jour les chrétiens s'en rendaient coupables. Aussi les plus cléments des empereurs, entraînés par les flots de la passion générale, obéissant d'ailleurs à la législation romaine, frappaient-ils les chrétiens. Comment leur pardonner? Ils attaquaient de front cette discipline impérieuse et forte de l'institution romaine. S'en détacher, braver non-seulement les mœurs, mais les croyances; s'isoler d'une société qui ne se maintenait que par une austère obéissance à la loi : voilà ce que faisaient les

chrétiens ; c'était être criminel, appeler, le glaive et vouloir la mort.

Dans une époque plus reculée, lorsque l'institution romaine était vigoureuse, on n'aurait pas laissé un seul chrétien vivant. Mais, sous les empereurs, tout s'affaissait ; au-dessus de la masse nationale, assez cruelle pour égorger les chrétiens, se trouvaient les gouvernants, aveugles et assoupis, qui ne prévoyaient pas le danger couru par la société chancelante. La persécution des chrétiens et leur extermination ressortaient de l'instinct populaire, et n'avaient encore rien de politique.

Au sein du christianisme, couvait une vieille tradition de révolte contre les institutions romaines ; révolte humble et honteuse d'abord, qui se dissimulait sous la forme d'une négation, et qui ressemblait à la timide protestation de l'esclave. Sous les Antonins, la position du chrétien change : il fait valoir son titre de sujet romain ; il en a tous les droits ; il en conserve les priviléges. Les apologistes approchent du trône avec modestie, il est vrai, ils représentent une secte peu nombreuse, mais avec courage. Ils viennent réclamer contre leurs ennemis, contre les préjugés vulgaires, contre l'irritation des masses. On les écoute quelquefois avec bonté, quelquefois avec indifférence. Quant à la populace, elle ne s'y trompe pas, elle pressent vaguement que, dans un avenir éloigné, cette nouvelle secte portera préjudice à l'ancienne religion ; les vieux dieux s'ébranlent ; gardant leurs formes extérieures, ils dépérissent en secret : la chute des idoles s'annonce. N'entraînera-t-elle pas la chute de Rome ? un faisceau étroitement serré rattachait et liait ensemble l'agriculture, la conquête, la loi civile

et la loi religieuse : une fois le faisceau rompu, tout devait périr.

C'était ce que disaient surtout les persécuteurs du christianisme naissant. L'obstination des martyrs, leur haine intrépide contre les idoles, leur fermeté dans les supplices, leur fanatisme, leurs malédictions contre Rome semblaient autant de menaces. Irrités par les vengeances intermittentes du pouvoir, les plus fanatiques d'entre les chrétiens forgeaient des prophéties qu'ils répandaient dans le peuple, et qui représentaient la fondation de Romulus et Numa comme prête à crouler : ces fausses prophéties sont nombreuses. Tel est le troisième livre d'Esdras. Selon ces prédictions apocryphes que l'avenir a justifiées, le trône du Christ devait s'asseoir un jour sur les débris de Rome dépravée. « Les temps étaient accomplis, les martyrs allaient être vengés ; l'établissement définitif de la loi chrétienne devait coïncider mystérieusement avec le naufrage de l'empire. » Ainsi parlaient les chrétiens. Plus la dent des lions déchirait les victimes, plus retentissaient, violentes, ces imprécations vengeresses. Elles remplissent de leur verve les pages de l'Apocalypse : longue malédiction dont l'obscurité a fait extravaguer tant de grands hommes et rêver tant d'érudits. N'est-il pas évident que le chrétien persécuté,, se réfugiant dans l'île de Pathmos, solitaire et sombre, se nourrissant de fantastiques espérances, empruntait aux poëtes hébreux les plus ardentes invectives, et faisait rouler sur Rome, dominatrice du monde, le tonnerre des vengeances de Jéhovah ? Dans cette œuvre extraordinaire, on trouve un mélange inouï de frénésie, de douleur, de colère, d'érudition confuse, de souvenirs

bibliques, d'imagination asiatique et de poésie hébraïque. Ce qui la domine surtout, c'est le pressentiment de la mort de Rome. Le rêveur solitaire a vu s'ouvrir le livre des destinées romaines : l'impureté et la dépravation de Babylone seront frappées. Il jette le cri d'anathème, la ville maudite périra!

§ XVIII.

Les vers sibyllins. — Fusion passagère des deux religions.

Ce cri furieux ou triste jaillissait de tous les cœurs chrétiens, ou du moins il s'y trouvait contenu. C'est lui qui se reproduit avec une extrême vivacité dans ces étranges *vers sibyllins*, œuvres trop peu connues des premiers poëtes du christianisme. L'histoire de ces vers est curieuse; et Voltaire a prouvé qu'il en ignorait l'importance, lorsqu'il s'est moqué de ces paroles du vieux cantique : « Il viendra le jour funeste, le jour de colère qui réduira le siècle en cendres, comme l'attestent la Sibylle et David! »

Dies iræ, dies illa
Solvet sæclum in favillâ,
Teste David cum Sibyllâ.

David et la Sibylle se confondaient, comme on le voit, dans le même respect; les chrétiens n'échappaient pas au préjugé vulgaire qui vénérait les prophétesses. Aujourd'hui même, le don de prophétie, accordé par toute l'antiquité aux femmes enthousiastes, qui se mêlaient de vaticination, est encore

accepté par le peuple qui croit aux sorcières. Les prophétesses étaient répandues sur tous les points de l'empire romain ; leurs vers oraculaires servaient de règle aux nations, décidaient de la gloire des peuples et du sort des rois, et réglaient souvent les destins des armées. Dans les grandes circonstances, on voit apparaître les oracles et les sibylles. Dès les premières années du christianisme, les Juifs d'Alexandrie, habitués à toutes les espèces de fraude, et surtout aux fraudes littéraires, empruntèrent le style sibyllique, pour donner plus d'autorité et de poids à leurs opinions, à leurs craintes, à leurs espérances. En se servant d'une forme connue et respectée du monde entier, ils facilitaient la circulation de leurs idées, et peut-être n'étaient-ils pas fâchés de tromper le public. Rien de plus curieux à observer que leur gauche imitation d'Hésiode et d'Homère, de Pindare et d'Alcée; elle porte visiblement l'empreinte de l'Asie et de l'Afrique, des croyances égyptiennes et du théisme hébraïque. Successeurs immédiats des Juifs, les chrétiens se conformèrent à l'exemple des Hébreux d'Alexandrie. L'Asie Mineure, et particulièrement Alexandrie, furent inondées d'oracles sibyllins, qui, sous des formes grecques, contenaient les prédictions, les menaces et les dogmes de la nouvelle foi chrétienne. Six livres de ces faux oracles sont parvenus jusqu'à nous; les deux derniers, qui appartiennent à l'époque des Antonins, donnent une idée juste et curieuse de l'état moral du christianisme à cette époque.

Dans ces étranges compositions, nous voyons briller de tout son éclat le génie de l'invective juive, revêtu de paroles grecques, et poursuivant de sa co-

lère la civilisation latine. La race hébraïque abandonne rarement ses colères; subjuguée et frémissante, elle maudit encore ses oppresseurs : elle a éternisé sa fureur contre les Égyptiens et les Babyloniens. Les chrétiens-juifs des premiers siècles ne se sont pas montrés plus indulgents envers Rome que leurs aïeux envers l'Égypte. Plaçant dans la bouche des sibylles toute l'expression de leur courroux, ils leur ont fait prédire les maux infinis réservés à la conquérante, la destruction de ses trophées et de ses idoles; ainsi Jérémie, Isaïe, et tous les prophètes, avaient autrefois annoncé la chute et la disparition des divinités égytiennes.

« Toi, dit la sibylle, Isis, déesse trois fois malheureuse, tu resteras solitaire et abandonnée sur les rives du Nil, comme une triste Ménade sur les bords de l'Achéron... ta mémoire sera effacée sur la terre. Et toi, tu seras victime, ô Sérapis! toi qui reposes sur les blocs de pierre, gigantesque ruine? Tu couvriras le sol d'Égypte, sol livré à la misère et à la désolation... Alors, l'un des prêtres vêtus de lin dira : « Il faut construire le temple magnifique du Dieu véritable, et changer la loi solennelle de nos ancêtres. Dans leur ignorance, créant des dieux de pierre et de bois, ils leur ont consacré des fêtes. Élevons enfin nos cœurs et les accents de nos hymnes vers le Dieu éternel, impérissable, le seul vrai roi, le créateur et le conservateur de nos âmes, le Dieu infini!... » — « O toi (s'écrie un autre de ces poëtes singuliers qui sont tout à la fois hébreux, grecs, égyptiens, païens et chrétiens), Rome altière! la punition tombera sur toi du haut des cieux! La première, tu plieras le col; tes fondations seront détruites; tes murs crouleront;

tes enfants périront, et le feu te con umera. Prosternée sur la terre, tu mourras, et ta richesse avec toi! Les loups et les renards seront errants dans tes ruines. Tu seras comme si tu n'avais jamais été. Où trouveras-tu ton égide? Qui te protégera? Lequel de tes dieux d'or, de pierre et de fer viendra te sauver? Où seront les décrets de ton sénat? Où sera-t-elle la race antique de Saturne et de Rhée? Où seront les images des morts que tu encenses aujourd'hui? Lorsque trois fois cinq Césars (depuis la dictature de Jules César jusqu'au règne d'Adrien) auront tenu le monde entier sous leurs lois, de l'Orient à l'Occident : on en verra paraître un, dont le nom sera celui d'une mer (Adrien et la mer Adriatique.) Cet empereur sera splendide, magnifique, éclatant et sans bornes comme la mer. Ensuite régneront trois autres empereurs dont les temps seront les derniers du monde (*Antonin le Pieux*, *Marc-Aurèle* et *Lucius Vérus*, à l'époque desquels l'auteur appartient). Bientôt reparaîtra l'infâme matricide... — » Ce matricide est Néron, contre lequel les chrétiens professaient une profonde haine, justifiée non-seulement par sa persécution contre les chrétiens, mais par ses vices : on ne voulait pas avouer qu'il fût mort, et la crédulité prétendait qu'il reviendrait sous la forme de l'Antéchrist. — « Il reviendra, continue l'oracle, des confins de la terre où il s'est réfugié, et alors, ô Rome! il te faudra pleurer; il te faudra revêtir le cilice et quitter les robes impériales! La gloire de tes aigles mourra... et il y aura sur le globe une grande confusion de tous les mortels. Le Tout-Puissant, montant sur son trône, viendra juger tout ce qui vit et tout ce qui est mort : de longs gémissements se feront entendre; de vastes

ruines engloutiront les cités, et les abîmes de la terre seront béants ! »

Quel intérêt dramatique dans ce vague pressentiment de la chute de Rome, de l'extinction du paganisme, de l'anarchie qui doit régner sur la terre, et de l'immense révolution qui, succédant à l'éclat de la domination romaine, attirera, pour en partager le cadavre, les nations du nord et du midi ? Un autre de ces écrivains exprime le triomphe définitif de la foi chrétienne par l'image d'un vaste temple céleste qui embrasse toutes les nations, et réunit tous les peuples sous son immense voûte. Le poëte qui rendait cet oracle magnifique et jetait un si lointain coup d'œil sur l'avenir, était peut-être quelque pauvre esclave inconnu, recevant dans Alexandrie sa ration quotidienne, et s'amusant à prophétiser, pour ses menus plaisirs, la grandeur de cette secte infime à laquelle il appartenait.

Rome méprisa longtemps ces menaces. Pour elle, les chrétiens étaient les membres d'une opposition sourde et humble, qui ne valait guère la peine d'être écrasée ; mais cette opposition devint terrible ; un cri de mort s'éleva contre eux. Le christianisme blessait la vieille et éternelle majesté de Rome, que rien n'a jamais pu détruire. Ennemie des Césars, ennemie des dieux, ennemie de Rome, comment n'aurait-on pas livré la guerre à la foi chrétienne? De quel droit aurait-on laissé les chrétiens vivre? Qui eût osé faire valoir en leur faveur les principes de l'humanité, eux qui appelaient de leurs vœux le bouleversement des empires ! Rome demandait vengeance contre de tels prophètes. On les accusait de tous les crimes, et fort injustement ; ils se détachaient de Rome, sans vouloir

la perdre. Leur désaffection ne se traduisait pas en complots. « Trouvera-t-on parmi eux, demande Tertullien, des révoltés, des prétendants au trône, des compétiteurs de l'empire? Nous voit-on dans les rangs des soldats qui briguent un pouvoir usurpé? On nous calomnie. Nous ne sommes pas à craindre pour le pouvoir; nous respectons la majesté de l'empereur (*majestatem imperatoris*). » « Pourquoi (ajoute cet habile orateur dans une lettre adressée au préfet d'Afrique Scapula) un chrétien, qui n'est l'ennemi de personne, serait-il l'ennemi de son maître? Il sait que Dieu a mis ce dernier sur le trône, et que Dieu l'y maintient. Son devoir est d'honorer l'empereur, de l'aimer, de le respecter tant que le siècle durera (*quousque sæculum stabit*). » Remarquez cette expression *sæculum*, expression toute chrétienne, qui peut indiquer ou la durée matérielle de cent ans, ou celle du pouvoir séculier, ou bien enfin l'existence entière du monde visible opposé au monde moral et religieux; équivoque qui se retrouve dans tous les écrits des auteurs chrétiens.

Entre l'âge d'or des Antonins et le règne de Dioclétien, l'empire fut accablé par tous les genres de maux: le christianisme poussa des racines profondes. La souffrance sympathise avec lui. Une religion qui recommande la patience convenait merveilleusement à des hommes qui ne devaient rien attendre que de la patience et de la résignation.

La nuée de Barbares qui fondaient sur l'empire, les tyrans de passage qui pesaient sur le trône, les impôts inouïs, les famines et les incendies qui désolaient le monde civilisé, tout servait la cause du christianisme et hâtait son développement. Les maux

de la vie présente devenaient insupportables; une religion d'orgueil et de victoire n'allait plus à des temps d'humiliation et de défaite. Non-seulement beaucoup de personnes adoptèrent le christianisme, mais les préjugés universels contre les chrétiens s'éteignirent peu à peu : le malheur justifiait leurs prédictions ; on ne pouvait plus les accuser de mensonge. Jadis l'opinion populaire leur avait imputé des crimes : rébellion, vol, meurtre, péculat, inceste, débauche. Ces accusations s'évanouissaient; en se rapprochant d'eux, en les écoutant, en observant leur vie, on trouvait en eux les plus purs et les plus chastes des hommes. La calomnie fut forcée de se taire; des attaques démenties par les faits eussent attiré sur les proscrits l'intérêt populaire.

La réaction ne s'arrêta pas là : souvent invoquée par les chrétiens, la philosophie païenne devint leur protectrice; elle coïncidait avec quelques-uns de leurs dogmes et de leurs opinions. Pour adoucir la haine des païens, ils avaient accepté comme utiles les axiomes les plus moraux de Platon et du Portique ; ils n'avaient pas craint d'avouer que les travaux de la philosophie ancienne avaient servi de précurseurs à la philosophie chrétienne. A leur tour, les philosophes païens de Rome mourante tentèrent une espèce de réconciliation avec le christianisme et, s'écartant de leur route, inclinèrent vers le mysticisme chrétien. Il y eut un moment où l'on put croire à la fusion des deux croyances. Les nuances les plus opposées s'affaiblirent et s'allièrent; on interpréta le paganisme de manière à lui donner une signification chrétienne, et cette métamorphose fut si complète et si singulière, que de leur côté les chrétiens modérés excusèrent

les erreurs païennes, et leur prêtèrent à leur tour une signification symbolique. L'horreur du polythéisme fut palliée par la pureté du commentaire. Les influences orientales ne restaient pas oisives : de tous les points de l'Asie elles affluaient à Rome. Le culte de Mithra et du soleil, les souvenirs Éleusiniens, toutes les théories de l'Égypte, de la Perse et de l'Inde formèrent un amalgame bizarre : théorie nouvelle qui contrastait avec la simplicité brutale du paganisme primitif. Apollon, dieu des arts, fut assimilé au soleil et à Jésus. Les fragments de morale utile et humaine, que contenaient les écrits des philosophes, furent considérés comme chrétiens ; Socrate, Platon, Thalès, devinrent des prophètes du nouveau dogme, des sages vénérés, et presque adoptés par le christianisme. « La plus grande gloire des philosophes (dit un chrétien) est d'avoir devancé le christianisme, en adorant un seul Dieu sous différentes dénominations. Je serais tenté de croire que les chrétiens d'aujourd'hui sont philosophes, ou que les philosophes d'autrefois étaient chrétiens. »

A ces avances du christianisme vers le paganisme l'ancienne religion répondait de son mieux ; elle se spiritualisait, non-seulement pour satisfaire les nouveaux besoins que le triomphe chrétien faisait naître, mais parce que l'on était las de tous ces dieux absurdes, que la raison progressive des siècles renversait tour à tour. Le Voltaire du paganisme, Lucien avait épuisé la coupe de l'incrédulité, et versé sur les religions anciennes sa verve corrosive. Une négation ne peut vivre longtemps : l'incrédulité fut passagère. L'esprit public recevait deux directions puissantes. D'une part, le christianisme, d'une autre, la philoso-

phie de l'époque l'arrachaient à cette mordante et inutile ironie, qui peut amuser un moment les peuples blasés, mais qui ne constitue rien.

La religion de Rome n'avait gardé sa splendeur et son influence que pendant les temps florissants de la république romaine; lorsque, puissante et naïve, elle repoussait les arts, les idées, la philosophie de la Grèce. La philosophie grecque s'introduisit à Rome et la république mourut. Le triomphe de l'incrédulité prépara cette mort. Tous les hommes d'esprit se firent gloire de mépriser leurs anciens dieux; l'épicuréisme passa pour la seule foi raisonnable, et l'art de multiplier les jouissances trouva partout des adorateurs. Pendant cette époque d'athéisme et de volupté, le christianisme marchait obscurément à la victoire. Il offrait des consolations plus pures aux hommes de tous les âges et de toutes les classes. Bientôt l'ostentation de la débauche et le luxe du scepticisme perdirent l'attrait de leur nouveauté. On se remit à parler de la religion avec décence, sinon avec dévotion; les uns se firent chrétiens, les autres essayèrent une autre espèce de religion, païenne par la forme et par le nom, mais éloignée du polythéisme des temps antérieurs. Le néoplatonisme revêtit les draperies de la religion païenne, et lutta contre le christianisme dont il subissait l'influence. Ce fut l'époque de la thaumaturgie, de l'enthousiasme mystique, des sciences occultes, de la croyance aux songes, aux oracles et aux démons.

Quelques-uns espérèrent rendre aux cérémonies romaines leur ancienne importance; d'autres puisèrent chez les nations étrangères de nouvelles formes de culte, de nouvelles opinions philosophiques, de

nouveaux modes d'adoration. On se demandait si, en combinant toutes ces théories, on n'arriverait pas à une philosophie définitive de la vie humaine, qui embrasserait tout, répondrait à tout. Héliogabale et Alexandre Sévère se placèrent à la tête de cette foi nouvelle, mélange de toutes les religions. L'un et l'autre ne furent que de grands syncrétistes. De l'an 218 à l'an 235 de l'ère chrétienne, on voit l'un, bouffon insensé et furieux, l'autre, philosophe austère, essayer de construire de leurs mains, et avec la différence de vues et de plans qui convenaient à leur caractère, le vaste Panthéon que l'humanité désirait. L'un, Syrien efféminé, longtemps grand prêtre du Soleil à Émèse, dévot fanatique de ce dieu qu'il avait adoré sous la forme d'une pierre ronde et noire tombée du ciel, voilait sous ses atroces folies un sens religieux et une mysticité orientale ; il élevait au Soleil un temple splendide qui se remplissait des plus éclatantes offrandes ; il amenait de Carthage Astarté qu'il mariait avec le dieu Syrien. Il plaçait sur l'autel du Soleil toutes les reliques anciennes de la foi de Romulus : le *Palladium*, les *boucliers sacrés*, le *feu de Vesta ;* les sentiments religieux et les souvenirs des Romains en étaient profondément blessés.

Les brutalités même d'Héliogabale représentaient l'apothéose des sens, et se rapprochaient dans leur folie du culte de l'astre, source de la vie et de l'amour. Ce syncrétisme absurde, né des passions d'un monstre immonde, ne devait régner qu'un moment. Le système d'Alexandre Sévère, noble illusion d'un sage, qui voulait concilier l'opposition de toutes les doctrines, n'avait guère plus de chances d'existence. Forcer ces doctrines de s'allier, malgré leurs contras-

tes et leurs nuances, tel était le but de cet empereur. Il réunissait dans le même culte : Abraham, fondateur de la race juive ; Jésus-Christ, rénovateur du monde ; Orphée, père des mystères grecs ; et cet Apollonius de Tyane, charlatan, qui mêla aux croyances grecques les idées religieuses de l'Égypte et de l'Inde. Cet amas de statues hétérogènes encombrait sa chapelle ; personne ne représenta mieux que lui la confusion qui règne dans les écoles mixtes. Il lisait Platon, étudiait Aristote, ornait les temples d'Isis et d'Osiris. Païen et philosophe, il répétait sans cesse l'axiome favori de la nouvelle doctrine : « Faites aux autres ce que vous voudriez que l'on vous fît. »

Cet essai de conciliation et d'alliance entre les vieilles et les jeunes doctrines, ne devait aboutir qu'à détruire les premières. Ces systèmes mitoyens et de transaction qui cherchent à former un pacte entre le passé et l'avenir, ne satisfont ni le vulgaire, ni les philosophes, ni les habitudes des croyants, ni les espérances des âmes ardentes. Le néoplatonisme avait la prétention d'être une philosophie ; et par son mélange de superstition antique et de folles rêveries, il révoltait les penseurs. Il voulait être une religion, et sa poésie vaporeuse transformait en symboles les traditions populaires, auxquelles il ne laissait ni assez de substance pour que le peuple s'y attachât, ni la sublimité d'une abstraction assez pure pour que les esprits métaphysiques l'adoptassent. Parmi les monuments de cette école vaste et bizarre, il faut compter plusieurs écrits mal compris des modernes : La *Vie de Pythagore*, le *Livre des mystères de Jamblique*, les œuvres de Porphyre et celles de Philostrate. La *Vie d'Apollonius* de Tyane, par ce dernier, n'est qu'un ro-

man religieux et métaphysique appartenant à la même école. L'essai de Porphyre, sur la *cave des Nymphes dans l'Odyssée*, offre un exemple curieux de l'habileté avec laquelle on transformait la poésie en allégorie mystique. Toutes les légendes des vieux temps devenaient allégories. Cependant, on professait pour elles un souverain respect ; on ne s'apercevait pas que les réduire à l'état de symbole, c'était leur enlever leur puissance et les atténuer jusqu'à les détruire. Pour donner du poids à ces théories vagues et séduisantes, pour les faire accepter au peuple, on essayait de les rattacher aux temps reculés ; on se plongeait dans les ténèbres de la plus profonde antiquité ; on établissait un lien entre la nouvelle philosophie et les vénérables traditions, qui sanctionnaient de leur autorité cette combinaison étrange de mysticisme, de contes orientaux, de métaphysique subtile, de doctrines exotiques et d'influences chrétiennes. Dès l'époque des Antonins, les païens avaient senti le besoin de se renouveler et de justifier le changement qu'ils introduisaient dans le polythéisme. Plus tard, une élaboration habile achève l'œuvre : le néoplatonisme ouvre les portes à toutes les folies de l'imagination, à toutes les finesses d'une métaphysique abstraite. Ennemi ostensible du christianisme, son allié réel, à demi chrétien au fond, ce système fait pour les rêveurs, se posant supérieur à toutes les religions, et prétendant les dominer et les embrasser, voulait bien tolérer la foi chrétienne comme il admettait toutes les variétés de la pensée religieuse ; mais il ne lui pardonnait pas l'intolérance. Il s'irritait des prétentions de cette foi, qui se donnait pour religion véritable et exigeait le sacrifice de toutes les

autres croyances. Adorateurs d'un dieu unique, les chrétiens devaient s'attendre à être maudits.

Cependant, sous cette loi du néoplatonisme, l'usurpation des dieux orientaux continuait ; son progrès occupa et envahit toute l'époque ; Abithra vint s'asseoir près de Cybèle, et les prêtres phrygiens donnèrent la main aux aruspices. L'Occident fut couvert d'un vaste flot de divinités orientales. Élastique, souple, frivole et conciliant de sa nature, le paganisme, au lieu de refuser l'entrée de ses temples à cette cohorte de dieux nouveaux, les élargit pour leur donner passage. Ils encombrèrent le Panthéon, comme le prouvent le grand nombre de médailles, d'inscriptions, de monuments, d'amulettes asiatiques, souvent indéchiffrables aux savants, et qui datent de cette époque. On était dévot à tous les dieux du monde. Celui qui avait officié dans le temple d'Isis reparaissait dans celui de Minerve en qualité de sacrificateur. L'*Hiérophante* devenait prêtre des divinités germaniques. Le paganisme espérait que ces alliés nombreux le défendraient, et qu'il serait fort en marchant à leur tête. Les mystères de Samothrace et d'Éleusis s'accordaient bien avec tous les autres cultes du monde. Les croyances locales subsistaient ; point de temples abolis, point d'autels renversés, point d'exigences gênantes ; on ne détruisait rien : on se contentait de puiser à toutes les sources païennes mille superstitions divergentes.

Voilà le caractère spécial de cette religion bâtarde et sans racines, qui n'eut rien d'énergique et de durable. On l'a tour à tour confondue, soit avec la religion mythique des anciens Grecs, soit avec la religion politique des Romains. En se retrempant dans

tous les fanatismes de l'Orient, le polythéisme voulait bien se donner des associés, mais non un vainqueur; bientôt il disparut sous l'amas de ces assimilations contradictoires.

Pendant que le paganisme allait demander aux dieux de l'Asie la sainteté et la sagesse, une faible minorité se rattachait au platonisme qu'elle essayait de renouveler. Son caractère de raisonnement subtil était loin de pouvoir satisfaire les peuples ; ses abstractions avaient peu d'influence positive. Pendant que le vulgaire s'abandonnait aux superstitions orientales, l'action du néoplatonisme se concentrait dans les écoles d'Alexandrie et d'Athènes, asiles temporaires offerts à l'élite des penseurs ennuyés, des hommes de lettres blasés ; il ne constituait pas même une secte ; refuge de quelques esprits bizarres, poétiques et orgueilleux, il resta dans le domaine des théories. La religion païenne était compromise par l'interprétation qu'il lui donnait. Raffiner et subtiliser le polythéisme, c'était le rendre incapable de servir à l'usage populaire. L'imprégner d'idées chrétiennes, tout en l'opposant au christianisme, c'était manquer son but. Il était absurde de vouloir introduire une âme chrétienne dans un corps païen; il était ridicule de conserver les formes extérieures d'un culte dont on changeait le sens : ainsi firent les théoriciens d'Alexandrie. Ils voulurent allier la sublimité de la doctrine à la grossièreté des pratiques; ils échouèrent. Quelques êtres singuliers, comme Julien l'Apostat, purent seuls se rattacher à ce culte faux, s'armer pour lui d'une ardeur presque chevaleresque, s'enflammer d'un enthousiasme rêveur pour cette idole.

On ne peut s'empêcher de mépriser un si triste pal-

liatif contre la chute d'un édifice attaqué dans ses bases et miné par le temps. Ces murs lézardés tombèrent bientôt. Une religion qu'il faut excuser, interpréter, justifier, est perdue. « Ne regardez pas, dit-on, la partie grossière du polythéisme, elle est accidentelle et accessoire ; c'est sa partie intime et spiritualiste qu'il faut saisir, et qui en constitue le fonds sublime ! » Vaines paroles ; le peuple ne comprend rien à ces distinctions des rhéteurs ; il ne s'embarrasse pas des commentaires inventés par les philosophes. Du fard sur la joue d'un mort ne le fait pas revivre.

§ XIX.

Résumé. — Conduite de divers empereurs. — Persistance inutile du paganisme. — Saint Ambroise. — Christianisme de Byzance opposé à celui de Rome. — Derniers défenseurs du paganisme.

Nous avons montré déjà, près du paganisme populaire et du platonisme des littérateurs, une autre religion vivante et jeune, qui ne voulait rien accepter de la foi païenne, et qui se renfermait dans ses dogmes. Elle voyait approcher à grands pas le moment prévu de sa domination. Tandis que le paganisme, en ne satisfaisant personne, accumulait les concessions, le christianisme, qui ne cédait rien, s'adaptait à tous les besoins de l'humanité. Révélateur de mystères profonds que la raison ne pouvait atteindre, il apportait au monde une philosophie utile et forte qui embrassait tout, et entassait en un trésor commun les richesses conquises par la raison humaine dans sa

marche à travers les siècles. Il ne procédait pas comme le néoplatonisme, qui, prétendant tout concilier, ne faisait que rattacher à des abstractions sans valeur des idées délabrées par le temps. Ses dogmes étaient en harmonie avec sa morale ; ses usages étaient d'accord avec ses croyances. Ses ennemis lui empruntèrent son langage, et cherchèrent à lui dérober sa force ; tentative encore stérile, qui prouva seulement l'autorité conquise par lui.

Cette conquête intellectuelle du christianisme trouva pour antagonistes les intérêts. L'institution romaine lutta vigoureusement et longtemps contre l'envahissement chrétien. Si les philosophes de Rome comprenaient le Christ, si la masse des citoyens cédait à l'influence du christianisme, les sénateurs n'acceptaient aucun pacte avec les impies, destructeurs des temples, déserteurs du passé, provocateurs de la colère divine, et dont le fatal triomphe s'associait à la dépravation des mœurs, à l'affaissement des courages. Le paganisme se rallia donc autour des vieux sanctuaires romains ; il reprit de la force au pied de ces dieux dont la protection tutélaire avait longtemps soumis le monde entier. Là se forma un groupe compacte, un noyau de résistance païenne qui a laissé, même de nos jours, comme une séve de paganisme au sein de la capitale chrétienne.

Les sénateurs dirigèrent le mouvement de résistance païenne. Les empereurs le respectèrent ou le craignirent ; et Constantin même, après l'adoption du christianisme, qu'il commença par tolérer pour le favoriser ensuite, eut soin de ménager les Pères conscrits et leur paganisme invétéré. S'il parle dans les édits publics des rites anciens, du polythéisme, c'est

toujours avec considération et décence. Ce sont les *vieilles observances, les solennités des temples, les coutumes solennelles des Gentils*. Ses successeurs se montrent moins polis. La religion déchue n'est pour eux que l'*erreur* et la *démence des anciens, le rite des profanes, la superstition villageoise* (*pagana*), *l'impiété damnable, la stupide erreur du vulgaire et des villageois* (*paganorum*). Constantin attaqua bien plutôt le paganisme par le dédain et l'abandon que par les violences. Il sévit, non contre les cérémonies sacrées du polythéisme, mais contre la sorcellerie, la divination, toutes les folies théurgiques que le paganisme lui-même avait essayé de condamner. Sans fermer les temples païens, il leur opposait la magnificence des temples chrétiens. Ce fut lui qui consacra au culte du Christ la Basilique ou salle de justice, sur le modèle et le plan de laquelle toutes les églises chrétiennes ont été construites. Le patronage impérial accordé par Constantin aux prêtres de la nouvelle loi religieuse les plaça de niveau avec les ministres des cultes païens, mais non au-dessus d'eux: malgré la haine que l'empereur portait au sénat de Rome, à ses souvenirs, à son orgueil, il n'osa pas aller plus loin.

Dans une seule circonstance de sa vie, cette haine éclata. Son refus d'assister aux jeux du Capitole, l'édit qui prohiba la célébration des fêtes séculaires le rendirent à jamais odieux. S'il faut croire le païen Zozime, cette suspension causa toutes les calamités qui accablèrent l'empire. Le peuple de Rome ne cessa pas de poursuivre l'empereur de sa haine. L'historien que nous venons de nommer ne le ménage pas, et les papes ont longtemps pensé que la publication de ses

annales serait dangereuse au christianisme. Sous le pontificat de Pie V, de Thou, qui se trouvait à Rome, ne put obtenir la permission de jeter les yeux sur le double manuscrit de Zozime, enfoui dans les bibliothèques de Rome et de Florence.

Les catholiques romains ont cru devoir dissimuler la résistance obstinée que le paganisme, retranché dans la ville sacrée, opposait à ses ennemis. Le point central de cette résistance fut la cité même qui devait un jour devenir la capitale du monde chrétien : ce fut là que l'opposition païenne s'organisa définitivement. Là, régnait une vieille aristocratie riche de dotations païennes, ayant à sa solde une armée de clients, professant une piété d'ostentation pour les divinités déchues, maîtresse d'une populace affamée, turbulente, ennemie des chrétiens. Ceux-ci, en petit nombre, soutenus par Constantin, mais abhorrés, voyaient planer sur les murailles de la ville de Romulus l'étendard du vieux Latium. Tous les actes, souvent répréhensibles ou criminels, de Constantin leur étaient imputés à crime. Quand il se souilla du sang de famille, les Romains le virent avec horreur. Ce f dans leurs murs qu'eut lieu l'interrogatoire de l'héroïque et jeune Crispus, bientôt suivi d'un meurtre judiciaire. A peine les procédures étaient commencées, on put lire sur leurs murailles une terrible épigramme que l'histoire a conservée et qui compare au règne de Néron le règne du nouvel empereur.

Son principal crime, c'était d'être chrétien; la populace le poursuivait de son mépris; probablement un sentiment de vengeance et le besoin d'échapper à l'inimitié de sa capitale, l'engagèrent à transférer le siége de l'empire à Constantinople. Il voulait détruire

cette opposition dangereuse et formidable, appuyée sur tant de souvenirs de gloire traditionnelle. Ce sénat hostile et païen l'inquiétait et le fatiguait ; il craignait même le profond attachement des Romains pour les localités de leur ville. Afin de décider les familles chrétiennes sénatoriales à quitter Rome, et à venir habiter Byzance transformée, il fit construire, dans cette dernière, des palais exactement semblables à ceux qu'elles allaient quitter. Le calque fut si fidèle que les exilés ne s'aperçurent même pas de leur exil.

Mais Rome ruinée concentra dans son sein toute l'énergie du vieux paganisme ; elle fut païenne parce que Byzance était chrétienne. L'irritation augmenta quand Rome descendit au rang des villes secondaires de l'empire. Humiliée par l'absence ou l'indifférence des souverains, veuve du monarque et de la cour, qui visitaient souvent Milan ou Ravenne sans aller à Rome, la ville sacrée, la ville des Scipion et des César, sentait son orgueil impuissant s'accroître à mesure que la destinée l'abaissait. Toute sa haine se dirigeait sur les chrétiens. Les regrets de sa grandeur éteinte, l'amour ardent et stérile de ses institutions autrefois si fortes se transformaient en un dévouement presque fanatique pour le polythéisme auquel ces souvenirs se rattachaient. Un fait singulier, c'est que, pour ne rien perdre de leurs anciens rites, et sans doute aussi pour obtenir la protection et la faveur des empereurs à venir, les païens de Rome placèrent Constantin, après sa mort, au nombre de leurs dieux ; Constantin, le destructeur de ces dieux ! On fit son apothéose ; il eut son calendrier païen : *Inter deos meruit referri*, dit Eutrope, expression bizarre chez un païen, qui parle du destructeur du paganisme. Mais la vieille religion

demandait seulement qu'on la laissât vivre. L'une des plus belles cérémonies de son rituel était cette apothéose des empereurs, dont la magnificence charmait la curiosité populaire : elle ne voulut pas s'en priver.

Deux lois du code Théodosien semblent attribuer au fils de Constantin l'abolition définitive des temples et des sacrifices; elles ont été évidemment antidatées par les copistes. L'une de ces lois, qui porte la date 353 après Jésus-Christ, s'exprime en ces termes : *Il nous plaît que les temples soient fermés dans tous les lieux et dans toutes les villes; que l'accès en soit interdit à tout le monde, et que la faculté de rester dans l'erreur ne soit plus accordée aux malheureux. Si quelqu'un contrevenait à ces ordres, qu'il soit frappé du glaive vengeur.* — (*Placuit, omnibus locis atque urbibus universis claudi protinus templa, et accessu vetitis omnibus, licenciam delinquendi perditis abnegari; volumus etiam cunctos sacrificiis abstinere. Quod si quis aliquid forte hujusmodi perpetraverit, gladio ultore sternatur.*) L'autre loi de 360 n'est pas moins claire : *Que la peine capitale frappe ceux qui offrent des sacrifices ou adorent les idoles.* — (*Pœna capitis subjugare præcipimus quos operam sacrificiis dare, vel colere simulacra constiterit.*)

La date de ces deux lois est apocryphe; les monuments prouvent que sous le règne de Constance les temples païens étaient encore ouverts dans tout l'empire, et que le sang des victimes coulait sur tous les autels. On possède des inscriptions qui attestent que de nouveaux temples dédiés aux idoles païennes s'élevèrent à la même époque en différents lieux. Cene fut que beaucoup plus tard que la foi chrétienne, longtemps persécutée, devint persécutrice, saisit le

ive que ses ennemis laissaient tomber, et fit de la ille religion un crime capital.

'ulien l'Apostat règne ; sous le voile d'une toléıce égale pour les deux cultes, il essaye de replacer · le trône le paganisme déchu : rêveur impérial, ıtastique réformateur, il apprend par expérience 'il est impossible d'arrêter le mouvement du ›nde et le cours des destinées.

Que voulait-il ? restaurer le polythéisme et le ren- ɜ à ses principes primitifs ? mais ces principes n'a- ıent rien de fixe, rien d'arrêté ; il leur avait toujours ınqué un plan, un code, un système. En vain s'a- ısait-il à fondre dans la même théologie deux théo- ıs contradictoires : celle d'Homère, la foi populaire, croyance plastique ; et celle de Platon, la philoso- ;ie des penseurs et des enthousiastes. Un tel mé- ıge n'avait aucune condition de durée. Tantôt écra- nt les chrétiens de son indifférence ; tantôt par son ıer sarcasme trahissant la faiblesse de sa cause et puissance de ses efforts, il était incertain de la te qu'il avait à suivre. Ces membres épars de reli- o diverses auxquels il essayait de donner une ne, ne pouvait former un corps, se rassembler, archer, vivre. En vain ses hécatombes ensanglan- ient tous les coins de l'empire, on riait de ce mas- ıcre universel de bœufs et de génisses, la croyance ,einte ne pouvait renaître.

Les oracles interrogés se taisaient ; les pratiques ɐ sa dévotion devenaient un objet de risée. Spiri- ıaliser le paganisme qui s'effaçait du monde, faire ɜnaître la vénération perdue pour les cérémonies opulaires d'un culte physique et matériel ; cette ouble tentative avortée a flétri le nom de Julien,

qui ne fut ni un monstre, ni un apostat ni un persécuteur.

Un jour seulement il s'avisa de défendre aux chrétiens d'enseigner la philosophie, la poésie, la critique, l'histoire ; seul acte de toute sa vie qui porte le caractère d'une persécution réelle. Au lieu de nuire aux chrétiens, cet acte, s'il avait pu se réaliser, les aurait servis, les aurait rendus aux principes de leur institution, à la morale divine de leur fondateur ; il les aurait arrachés à l'influence des rhéteurs, et les eût empêchés de se corrompre par le platonisme en vogue, par l'orientalisme de l'époque, par cette teinture de paganisme que les études littéraires ne manquent jamais de donner à l'esprit. Peut-être la vigueur de la primitive religion chrétienne se serait-elle mieux conservée.

Les efforts de Julien restèrent sans succès. Valentinien, qui professait le christianisme, se fit remarquer ensuite par son impartialité ; il sut tenir la balance égale entre les deux partis ; Valens mérita les mêmes éloges. Les colléges des prêtres idolâtres furent aussi bien traités que les confréries chrétiennes. De nouveaux honneurs et de nouveaux priviléges, accordés aux ministres du culte païen, les égalèrent aux chrétiens. Arbitre partial entre la foi antique et la foi récente, Valentinien ne se montra inexorable que pour ce qu'il nommait les superstitions païennes. Il rendit des lois rigoureuses contre la magie ; il condamna la divination, la sorcellerie, la recherche de l'avenir, l'interprétation des songes ; c'était détruire le fond du paganisme, qui, à Rome, ne subsistait pas sans la science augurale. Tout cela était tellement mêlé et confondu dans celui du polythéisme que l'on

ne pouvait guère porter la main sur les superstitions magiques sans renverser la croyance sacrée, enlever un fragment de l'édifice, sans le détruire. Comment restreindre la démence dans des limites raisonnables ? Valentinien jeta, par ses persécutions dirigées contre la théurgie, une extrême défaveur sur les rites les plus solennels de la croyance nationale.

Le secret des cérémonies nocturnes fut violé ; il fallut fermer le sanctuaire mystérieux d'Éleusis et renoncer à ces profonds mystères sans lesquels (disaient les païens) *la vie devenait insupportable et perdait sa dignité*. La société entière subissait une vague accusation de magie ; nuage menaçant d'où la foudre jaillissait, lancée par le bras impérial. De nombreuses victimes tombèrent ; le paganisme eut ses martyrs ; on vit périr et les chefs du paganisme qui se livraient à la divination avec ardeur, et les néoplatoniciens qui, reconnaissant une race d'hommes intermédiaires avec lesquels l'homme pouvait lier commerce, croyaient à la théurgie ; même certains chrétiens qui mêlaient à leurs saintes doctrines des superstitions furtives et de folles pratiques.

Cependant Rome restait païenne ; les formes extérieures ne changeaient pas. On lit dans Publius Victor et Sextus Rufus Festus, deux auteurs assez barbares, qui ont publié le catalogue topographique des monuments de Rome à cette époque, qu'elle possédait alors cent cinquante-deux temples païens et cent quatre-vingt-trois chapelles (ædiculæ), toutes dédiées à des dieux différents. L'armée était probablement païenne ; le préfet, entouré de ses cohortes, protégeait les édifices de l'ancien culte. La majesté du Capitole, les cinquante temples inviolés, les sanctuaires

vénérables de Mars, de Vesta, de Romulus, de César, de la Victoire, s'élevaient dans leur magnificence séculaire, au-dessus de la ville éternelle. Toute la campagne restait païenne ; même vers l'Orient du côté d'Antioche, ville qui avait adopté le christianisme avec zèle, la population des champs, incivilisée, parlant un dialecte barbare, ignorante jusqu'à la brutalité, conservait ses vieilles mœurs et ne voulait pas se détacher de ses divinités tutélaires. Les esclaves qui cultivaient le sol et dont l'Évangile devait un jour adoucir les mœurs et le sort, en attendant qu'il pût les affranchir, n'avaient ni assez de lumières, ni assez de grandeur d'âme, pour abandonner facilement l'idolâtrie ; les cérémonies païennes leur semblaient préférables à la simplicité chrétienne. Quand ces maîtres s'étaient convertis, il arrivait souvent aux esclaves païens de satisfaire leurs vieilles haines, en accusant ces maîtres de tous les crimes.

Une petite partie de la population libre répandue dans les villes s'était donnée la première à la foi chrétienne, qui commença par éclairer la bourgeoisie. On trouve quelques habitants de la campagne *dans les rangs de la noble armée des martyrs;* mais c'est plutôt une exception qu'une règle. Cette situation se prolongea beaucoup ; on ne civilisa la campagne, c'est-à-dire on ne la christianisa qu'en remplaçant par des monastères et des abbayes les *villas* et les fermes romaines. Le grand fondateur du système monastique, saint Martin fut aussi le destructeur des temples païens ; d'une main élevant l'abbaye, de l'autre il effaça du sol le sanctuaire des dieux anciens.

Gratien et Théodose abrogent définitivement les priviléges du paganisme ; la confiscation de ses biens,

l'anéantissement de ses symboles datent de cette époque. C'en est fait, l'empereur ne craint pas de se déclarer ennemi de la religion de l'État ; il renverse de sa main les autels nationaux, ferme les temples, abolit les sacrifices, et défend à Rome de les offrir au nom de tout le genre humain. Ainsi, trente-huit ans après la mort de Constantin, toute la machine romaine tombe à la fois : c'est Ambroise qui dirige le bras de Gratien ; Ambroise, esprit hardi, homme d'action et d'entreprise. L'évêque de Milan n'exerce pas seulement son influence sur ce faible et jeune empereur ; il domine Théodose. Un empereur fier, impérieux et guerrier plie devant l'autorité sévère et la puissance ecclésiastique d'Ambroise ; on reconnaît en lui tout le caractère du Romain devenu chrétien. C'est bien l'homme d'exécution, de pratique et de gouvernement ; le conquérant et l'organisateur. Vous chercheriez en vain quelque chose de semblable dans l'Église orientale, qui a plus d'éloquence, plus de talent, plus d'esprit, mais moins de volonté. Basile et Grégoire de Nazianze conservent au milieu de leur piété fervente l'empreinte grecque ; fils de Platon et de Gorgias, théoriciens et métaphysiciens, ils brillent par le style et la forme. La volonté caractérise Ambroise ; moins habile et d'un langage plus rude, il va droit au fait, il frappe à coups redoublés, il entraîne ses auditeurs surpris et domptés ; il ne veut qu'obtenir un résultat et emporter de force un succès qu'il désire. Saint Augustin, qui par la subtilité de sa controverse toute-puissante rappelle l'habileté des Grecs, joint à ces caractères une intrépide ténacité, une ambition romaine, un génie d'envahissement et de victoire : cet athlète, sans quitter le monde des spéculations

théoriques, s'arme de toute la vigueur de la conquête.

A ces grands noms chrétiens, les païens opposèrent quelques hommes supérieurs, qui forcèrent au respect leurs adversaires les plus acharnés. Il y a toujours quelque chose de noble et de grand dans cet attachement au passé, dans ce dévouement qui se soutient envers et contre tous, malgré le renouvellement des époques, et qui prend bravement et tristement les armes contre un inévitable destin.

En général, les chefs d'une minorité forcée de se défendre sont des hommes énergiques, fidèles, consciencieux et dignes. La postérité les oublie souvent ; elle aime à s'agenouiller devant le succès. Si les hommes qui s'attachent à la majorité sont contraints de flatter la tyrannie populaire, les guides de la minorité embrassant la décadence, adoptant le malheur, ont besoin de courage autant que d'activité et de talent. Tels étaient Symmaque et Vettius Prætextatus. Vettius, préfet du prétoire en 384, consul élu pour l'année suivante, jouissait d'une popularité méritée, qui ne s'appuyait que sur des services. Le jour de son élection, ce dernier et noble représentant du paganisme monta les degrés du Capitole, et prononça, en présence du sénat, un discours plein d'éloquence, dans lequel il exhortait les sénateurs et le peuple à garder l'obéissance aux lois malgré la décadence de Rome. Toutes les dignités de la religion païenne expirante s'étaient concentrées dans sa personne ; elle l'avait choisi pour dernier défenseur et pour appui ; il était augure, pontife de Vesta, pontife du Soleil, quindécemvir, curial d'Hercule, consacré à Bacchus et aux mystères d'Éleusis ; Néophante, Tauroboléate, Père

des pères ; ce dernier titre était important et honoré dans les rites du culte de Mithra. Lorsque Rome apprit sa mort, les citoyens se trouvaient au spectacle ; ils en sortirent en foule, versant des larmes et faisant retentir l'air de leurs cris de douleur. Le paganisme perdait son premier grand homme. Tous ceux qui ont examiné avec soin les pièces du procès, soutenu d'un côté par Symmaque et les païens, et de l'autre par les chrétiens, avoueront que la brusque véhémence d'Ambroise et la douce monotonie de Prudence pâlissent comparées à l'argumentation logique et puissante de Symmaque, à sa patriotique éloquence, à son style plein de force, d'énergie et de simplicité ! Mais le langage de l'ancienne Rome, les accents d'un patriotisme éteint tombaient inutiles dans des oreilles prévenues : la société païenne n'avait plus d'espoir ; l'exaltation d'Ambroise, servant la cause de l'humanité, sous l'œil de la Providence, était certaine du succès. Les faibles accents de Prudence trouvaient leur sublimité dans la foi profonde du poëte et de ceux qui l'écoutaient ; d'avance vaincu, Symmaque n'ignorait pas que sa cause était perdue depuis quatre siècles. La supériorité d'un talent réel ne changea rien à l'état des choses, et prouva la force du christianisme, la faiblesse et l'impuissance du passé.

Depuis cette époque, la décadence s'accélère, l'idolâtrie disparaît rapidement. Gratien refuse de porter les insignes du souverain pontificat. Parmi les dieux qu'il se résout à détruire, il choisit (étrange choix) la belle statue de la Victoire qui ornait le Forum. Était-ce donc la Victoire des Romains qu'il fallait frapper la première ? Déjà Constance avait ordonné le déplacement de cette statue, mais probablement pour la

transférer à Constantinople : Julien lui ava rendu position vénérée, qu'elle conserva pendant les règı suivants. Faire crouler le vieux symbole de la c quête et de la grandeur de Rome, c'était en finir a les superstitions surannées.

La foudre qui, longtemps suspendue, tombait le paganisme, écrasa les dernières espérances de partisans. Le sénat, éclatant en clameurs lugubı déclara que, si l'on ne restituait aux pontifes leurs tations, et si l'on ne rétablissait l'autel de la Victo les sénateurs païens ne se montreraient plus d l'assemblée. Vaine menace. Saint Ambroise, instı de ce projet par le pape Damase, en avertit l'em reur qui refusa d'admettre la députation, sous p texte qu'elle ne représentait pas le sénat. Lo l'éloquent Symmaque vint pour exposer ses plair à l'empereur, il reçut cette réponse humiliante, et que tout était fini.

Bientôt les propriétés du sacerdoce païen sont c fisquées. On balaye d'un coup les priviléges des V tales, el les immunités des Aruspices. Les honne attachés aux fonctions sacerdotales sont détru Aux lamentations des partisans des dieux anciens joignent les cris de triomphe et les sarcasmes chrétiens. « Pourquoi, disaient ces derniers, réc penserait-on la chasteté sur les fonds de l'État ? en était ainsi, ne faudrait-il pas ruiner le trésoı faveur des vierges chrétiennes ? » On eut encore peu de pitié ; malgré la confiscation des propri sacerdotales et la suppression des sacrifices, ı certaine somme fut allouée aux cérémonies publiq du paganisme, somme très-faible, qui constituait ı aumône plutôt qu'un revenu. Après la mort de Val

tinien, un léger mouvement annonça le douloureux et faible réveil du paganisme moribond. Flavien, chef de ce parti, fut nommé consul : la protection d'Arbogaste, le Gaulois, plaça sur le trône un rhéteur païen, Eugène. Les dieux dépossédés reprirent leur trône ; les temples se rouvrirent, les victimes offrirent leurs entrailles sanglantes aux regards des divinateurs ; l'armée de l'usurpateur porta peintes sur ses bannières les images d'Hercule et de Jupiter, et menaça de transformer les églises en écuries. La Victoire reparut un moment sur son piédestal, et l'on ordonna la restitution des propriétés confisquées. Des cendres du vieux paganisme s'élevait encore une flamme vacillante, lorsque Théodose marcha contre Eugène, triompha, traîna captif l'usurpateur et railla ce vain simulacre d'Hercule qui flottait, sans le défendre, sur la bannière de son ennemi. Déjà Théodose lui-même, dans sa course triomphale à travers l'Asie, avait jonché la terre de tous les débris des anciens dieux. Le sang des sacrificateurs avait coulé, le paganisme avait eu ses martyrs ; mais des martyrs sans foi ne sont rien ; l'édifice mal cimenté tomba en ruine ; le poëte Prudence affirme même que la conversion du sénat romain fut entière et définitive. Nous le croirions difficilement ; ce fait semble éclos des illusions de son ardente foi. A Rome, si toutefois il est certain qu'il se rendit à Rome, Théodose n'osa rien de plus que ses prédécesseurs.

---

§ XX.

Deux poëtes païens de cette époque. — Derniers soupirs
théisme. — Substitution des Saints et de la Vierge au
— Conclusion.

Un grand débris de paganisme osait se ma
derrière les retranchements des vieilles mœu
familles sénatoriales persistèrent dans leurs hal
de religion privée. Si le culte public fut renver
dieux lares gardèrent leur pouvoir à l'ombre
héréditaire. Le dernier poëte de Rome, Claudi
plus obstinément païen que Virgile : on voit q
partient à l'une des familles patriciennes qui n'
voulu déserter le vieux temple. Plus il se sent
par l'atmosphère chrétienne, plus il résiste a
fluences du temps de crise où il vit. La destruct
paganisme, destruction dont il est témoin, n'
pas de lui une seule concession ; ses œuvre
historiques par le fond, quelque emphatiques q
soient par la forme, sont dominées par le sen
païen. Lisez ses magnifiques descriptions des
monies sacrées, des augures, des temples, des
fices, des prophéties de l'époque ; rien n'y
deviner que la révolution en faveur du christia
est accomplie, et que chaque jour le culte
reçoit de son ennemi une nouvelle insulte et un
velle blessure, une prolongation de martyre et
nie ? A dater de Claudien, la mythologie païenn
plus qu'une vaine et charmante décoration poé
Elle perd tout son sérieux ; les chrétiens lui p

nent en faveur de son peu d'influence. Traversant le moyen âge, elle arrive jusqu'aux peuples modernes qui ne peuvent se décider à la répudier, et qui l'adoptent comme ornement.

Constantin avait élevé le christianisme au niveau de la vieille religion. Gratien et Théodose avaient abrogé la vie nationale du paganisme. Honorius s'empare des temples publics et des derniers restes de l'*Annone* consacrés aux jeux publics. Tout magistrat qui refuse son assistance à l'exécution de ces arrêts est passible de graves châtiments, tant on a peu de confiance dans la magistrature et dans son zèle. Il fut même question de réserver les grands emplois aux chrétiens et d'en exclure les païens; mais les généraux les plus expérimentés appartenaient à la foi païenne ; il fallut les ménager : Alaric menaçait !

Un fantôme d'empereur païen, Attale, fut intronisé à Rome. Un autre païen, nommé Génésides, conduisit l'armée. Alors on vit à Ravenne un empereur chrétien et une cour chrétienne ; à Rome un empereur païen et une cour païenne : double chimère d'empire, également impuissante : l'épée d'Alaric, suspendue entre les deux camps, les terrifiant de sa menace, les forçait au repos. Rome est enfin prise par le chef des Goths ; l'aristocratie déchue des Quirites se disperse, les sénateurs fuient à travers l'empire ; leurs temples restent debout ; et souvent les chrétiens reviennent s'emparer de ces murs déserts qu'ils consacrent au Dieu éternel.

L'usurpation progressive du christianisme aboutit, sous Valentinien III, à une domination si jalouse qu'elle devient intolérance. Les rites du polythéisme,

religion qui avait plus de pratiques que de dogmes, sont poursuivis de la place publique dans le temple, du temple jusqu'au foyer domestique, et de là dans le sanctuaire de la conscience. On résiste pourtant encore; il est difficile de déraciner entièrement une religion qui a son sanctuaire dans la famille, d'extirper des habitudes antiques et domestiques. Au commencement du cinquième siècle, un mauvais poëte, nommé Endeléchius, affirme positivement que la croix de Jésus-Christ *n'est vénérée que dans les grandes villes.* Au milieu du même siècle, Maxime, évêque de Turin, déclame contre le culte des divinités païennes dans le voisinage de son épiscopat. Le polythéisme se montre encore souffrant, il est vrai, caché, mais existant, dans les replis secrets de la société. Sous Valentinien, un poëte, Germain d'origine, Mehr-Bode, attribue la décadence de Rome au triomphe du christianisme qu'il maudit.

« Viens (c'est ainsi qu'il fait parler la Discorde qui s'adresse à Bellone), renverse les murs de Rome; qu'ils soient impuissants à repousser tes fureurs; qu'elle tremble en entendant le fracas de ton approche ! Chasse de la terre les dieux protecteurs ! Porte le ravage parmi les anciens maîtres du monde ! Plus de feu sacré sur les autels de Vesta ! Je me glisserai moi, armée de mes artifices, dans les splendides palais; je chasserai à jamais les vieilles mœurs et l cœurs antiques. Mépris pour les héros : nulle équité plus de respect pour les justes ! Que l'éloquence attique périsse et qu'Apollon châtie leur dédain ! Que l'honneur et le pouvoir appartiennent aux méchants que le hasard soit maître et non la vertu ! Que la cupidité règne ! que dans les cœurs embrasés bouil-

lonne la folle ardeur d'acquérir ! Que tout se fasse sans l'inspiration de Jupiter, sans la protection du Dieu suprême ! »

Nous reproduisons ici ces vers énergiques et sans doute fort peu connus :

Mœnia nulla tuos valeant arcere furores;
Roma ipsique tremant furialia murmura reges :
Tum superos terris atque hospita numina pelle;
Romanos populare deos, et nullus in aris
Vestæ exoratæ....... palleat ignis.
His instructa dolis palatia celsa subibo.
Majorum mores, et pectora prisca fugabo
Funditus : atque simul, nullo discrimine rerum,
Spernantur fortes, nec sit reverentia justis.
Attica neglecto pereat facundia Phœbo :
Indignis contingat honos et pondera rerum
Non virtus sed casus agat, tristisque cupido;
Pectoribus sævi demens furor æstuet auri :
Omniaque hæc sine mente Jovis, sine numine summo!

Ce Mérobaudus, dont la statue fut placée dans le forum de Trajan, occupait des fonctions militaires très-importantes. L'inscription de sa statue est parvenue jusqu'à nous, et Niebuhr a publié le premier les vers curieux que nous venons de rapporter.

Après cette époque, le paganisme romain s'éteint par degrés et suit le progrès de sa mort naturelle. Si dans l'Orient le fer et le feu frayaient la route au triomphe définitif de la croix, à Rome la vieille superstition ne restait plus attachée qu'à des formes vaines, à des habitudes de langage indélébiles, à des traditions épuisées, qui se traînaient encore languissamment, et que non-seulement on n'essayait pas de détruire, mais qu'on assimilait soigneusement au christianisme. Le temple devenait église; le païen, en adorant le Christ, croyait adorer Apollon. Le culte de la vierge

Marie, qui se répandit alors, fut un des principaux moyens employés par la religion conquérante, et l'un des plus efficaces. Aux yeux de tous cette nouvelle idole était digne de respect. Une femme portait son enfant dans ses bras, mère et vierge, symbole attendrissant et plein de charme. Devant la vierge Marie, toute la Sicile idolâtre déposa ses préjugés païens. On retrouve encore en Grèce et en Russie la *Panagia* plus vénérée que la Trinité même ; en Espagne et en Italie, la Vierge sans tache est l'objet d'une adoration profonde et presque païenne. L'Apollon du Mont-Cassin ne fut renversé de son autel qu'en 529, par saint Benoît. Le culte de Diane se maintint obstinément dans les environs de Trèves jusqu'au septième siècle. Quant aux divinités païennes du Nord, elles allèrent de même se perdre dans la foi chrétienne. L'époque précise de leur disparition définitive est obscure : car les historiens confondent aisément Thor avec Jupiter, et Woden avec Mercure ; la plupart des vieux documents poétiques de la Germanie portent l'empreinte d'un paganisme septentrional et primitif mêlé au christianisme nouveau.

La beauté morale et la fécondité civilisatrice du dogme chrétien devaient conquérir le monde et remplacer à jamais la splendeur usée et la moralité incomplète du polythéisme. D'autres diront comment les arts, sous l'influence chrétienne, prirent une forme divine qui renouvela leur sève épuisée. Qu'il nous suffise d'avoir retracé quelques détails curieux d'un immense mouvement auquel l'histoire du monde ne peut rien opposer d'analogue. Quoi de plus digne d'attention dans l'histoire des peuples que ces élé-

; antiques et modernes, en fusion depuis le
ème siècle jusqu'au sixième, et aboutissant à la
tion définitive de l'Europe chrétienne et civi-

DES

CRÉATIONS INDUSTRIELLES

SOUS LE BAS-EMPIRE ET AU MOYEN AGE

DES

CRÉATIONS INDUSTRIELLES

SOUS LE BAS-EMPIRE ET AU MOYEN AGE

---

§ Ier.

De quelques préjugés défavorables au moyen age et au Bas-Empire.

Au fond des institutions antiques on trouve une grande injustice : elles avaient pour base le mépris et l'esclavage du genre humain. Le monde payait bien cher la liberté d'une ou deux républiques. Les trésors de la Grèce nourrissaient le luxe et la splendeur d'Athènes ; Sparte avait des Ilotes et rendait ses alliés tributaires ; Rome devint magnifique à force de rançonner les peuples.

Il est ridicule d'adorer encore l'ombre d'une tyrannie qui a écrasé le monde. Admirons la fierté des courages et l'élévation des âmes, qui distinguaient les anciens, mais que l'histoire et la postérité cessent enfin de flatter Rome autrefois puissante, et de brûler leur encens devant cette férocité inflexible et cette politique inhumaine, souveraines de la terre pendant si longtemps.

Ils avaient établi l'esclavage : pour eux le sang *barbare* était comme une onde impure que l'on pouvait

répandre à son gré. Ils traitaient de *barbares* le reste des hommes; et les prisonniers, devenus leurs esclaves, étaient achetés, vendus, mutilés, massacrés au gré des maîtres. Lorsque le grand Caton sortait du sénat où il avait parlé de la vertu, il allait, dit Plutarque, battre ses ouvriers; et ce vertueux citoyen, avant de se donner la mort, eût essayé son glaive dans le sein du malheureux qui venait d'allumer sa lampe, si ses amis accourus n'eussent retenu son bras (1).

Ces épouvantables maximes dirigeaient toute leur politique. Ils se croyaient une race privilégiée parmi les hommes. Aussi n'exerçaient-ils aucune industrie. Ces travaux mécaniques qui eussent avili leur majesté romaine, ils les abandonnaient aux esclaves. Un commerçant ne valait pas le dernier goujat de l'armée; les vêtements, les aliments, tout sortait des mains des esclaves.

Comparez à l'industrie antique exploitée par ces malheureux l'industrie moderne que des mains libres cultivent. Les Romains manquaient de presque toutes les nécessités de la vie. A un luxe immense, aux voluptés et aux inutilités de l'opulence, ils joignaient l'indigence des objets qui passent aujourd'hui pour communs et indispensables. Leurs *villas* manquaient de cheminées, quoiqu'elles fussent ornées de statues; si vous étiez entré dans le palais d'Auguste, vous y eussiez vu de l'or et du marbre, point de vitres; le roi de l'univers vêtu de pourpre, n'ayant pas de linge, et buvant dans les coupes d'or, sans pouvoir chasser la fièvre dont le remède était ignoré.

(1) Plutarque, *Vie de Caton*.

Notre supériorité industrielle est incontestable : on peut ajouter que nos maximes sur l'homme, sur Dieu, sur le monde, sur la liberté, sur la nature, sont plus étendues et plus saines ; que nos connaissances sont infiniment plus vastes et plus vraies ; que nos systèmes politiques sont plus équitables. La civilisation antique avait peut-être plus d'héroïsme, nous avons beaucoup plus de lumière ; elle se montrait plus magnifique et plus éclatante, la nôtre est certainement plus utile, plus bienfaisante et plus éclairée.

Où est née cette supériorité ? Comment s'est-elle établie ? L'histoire est muette sur ce point : le moment où la société antique expira, où la nouvelle civilisation naquit ; ce moment qui seul pouvait donner des documents sur un changement si notable, est dédaigné par la plupart des historiens. Ils n'approchent du *Bas-Empire* que pour le calomnier, jamais pour le peindre. Prodigues d'injures, avares de preuves, à les entendre le moyen âge est un gouffre dont il est inutile d'approfondir et d'éclairer l'obscurité. C'était un temps maudit, un chaos social, un abîme ténébreux d'où aucune clarté ne s'échappe, où ne brille aucun génie, et qui n'ont été signalés par aucuns bienfaits. Ignorants et magnifiques, également avilis par le luxe et la barbarie, les hommes du Bas-Empire et des six siècles qui suivent la chute de Rome, unissaient tous les contrastes du crime, sans avoir l'apparence d'une vertu. L'atrocité des mœurs donnait la main à la bassesse, à la lâcheté, la faiblesse à la perfidie. Telles sont les couleurs confuses et les traits indécis, mais hideux, sous lesquels ont été présentés non-seulement le moyen âge lui-même, mais les douzième, treizième et quatorzième siècles. Les

temps de barbarie (ainsi les écrivains nomment cette époque) ne finissent qu'à la découverte de l'Amérique : l'Europe alors, suivant eux, s'élève tout à coup radieuse et brillante du sein d'un océan de ténèbres. Douze siècles, perdus pour l'espèce humaine, une si grande lacune dans l'histoire de la civilisation, l'invraisemblance de ces douze cents ans de néant, ne les embarrassent nullement, et passent sous leur plume comme un trait.

Il serait bon de chercher si un espace de temps aussi vaste n'a pas exercé quelque influence, et n'a pas donné à la société quelque produit utile. Ces douze siècles ont-ils été stériles en industrie, en commerce? Ce sont les deux pivots de toute la civilisation. Le moyen âge et le Bas-Empire ont-ils laissé dans une stagnation complète les arts utiles?

§ II.

Mœurs du Bas-Empire. — Nouvelle situation des femmes. — Système d'éducation. — Décadence intellectuelle. — Béryte, Athènes et Byzance.

Il est incontestable que depuis les Antonins jusqu'à Charlemagne, il y a eu dans la société européenne confusion et décadence ; il faut s'entendre sur ce qu'on appelle décadence. La vie morale d'un peuple peut s'évanouir sans que sa vie matérielle soit attaquée ; il est même possible qu'une telle nation soit industrieuse, savante, spirituelle et qu'elle jouisse de tout le bien-être imaginable ; — et qu'elle l'augmente chaque jour.

Etudions sous ce rapport les historiens de Byzance : on y voit un extrême raffinement et une habile recherche des jouissances matérielles, beaucoup d'inventions nouvelles, de découvertes importantes ; nulle grandeur dans le présent et tous les germes de l'avenir.

Un orientalisme singulier, explicable par la position de Constantinople, prévalait dans les mœurs : les Byzantins sensuels détruisaient le culte de la beauté et de la proportion pour accorder à l'embonpoint cette préférence que toutes les nations de l'Orient ont professée et que le philosophe Aristote signale, lorsqu'il dit (1) : « qu'une des premières qualités chez une femme, c'est la grosseur et la grandeur (*méthos*). » La Byzantine peignait ses yeux comme l'Orientale moderne. Plus d'une homélie de saint Chrysostome est dirigée contre cette habitude. « D'où vient, dit-il, « que notre siècle est si affaibli, si incapable de « grandes pensées ? C'est que nous enfermons les « femmes dans leur maison, où la paresse, les bains, « les parfums et les lits de plume achèvent de les « assoupir et de les réduire à l'imbécillité. »

C'est cependant à Constantinople que la nouvelle indépendance des femmes a commencé à se faire sentir. Le principe chrétien, le souvenir de la dignité romaine, et le goût de la volupté se combinèrent pour assurer aux femmes de Byzance une position spéciale et bizarre, d'où date, en réalité, la situation moderne des femmes. Esclave et enfermée avant le mariage, la jeune fille passait tout à coup, après avoir contracté une alliance toujours vénale, d'une

(1) *Rhétorique*, liv. Ier, chap. v.

prison sévère à la dissipation la plus tumultueuse; entourée d'esclaves de son sexe qu'elle multipliait dans son intérieur à proportion de sa fortune, elle se faisait suivre quand elle sortait d'une armée d'eunuques, autre espèce orientale qui exerça une triste influence sur Constantinople. Pour être à la mode, il fallait que les esclaves fussent nombreuses et belles. Mais dans ce grand nombre ne pouvait-il pas s'en trouver de trop jolies? De là, des cris et des violences inconnus aux mœurs d'Athènes et de Rome (1). « Les passants, dit Chrysostome, se demandent quel « est ce bruit? — *C'est la maîtresse qui bat sa servante* « (*ên doulên tuptei tês autês*). » A ce propos, le prédicateur se met en grande colère; il se plaint de la violence des femmes, des invectives dont elles accablent leurs suivantes, qui sont, il est vrai, médisantes, bavardes, désordonnées comme leurs maîtresses; et même de la cruauté avec laquelle il leur arrive souvent de lier ces malheureuses à des colonnes ou à des pilastres pour les charger de coups devant leurs fils et leurs filles.

Ce premier essai de l'indépendance féminine ne réussissait guère, comme on le voit; on soutenait contre le mari des luttes domestiques pour obtenir plus de mules à son char, des harnais plus beaux que ceux du voisin. Quant aux recherches de la parure, à peine la richesse élégante de l'éloquence de Chrysostome peut-elle reproduire les coquetteries coûteuses de la Byzantine, les soins mis en usage et l'argent dépensé pour faire ressortir *la rondeur provoquante de la taille*, *les plis flottants du manteau et*

(1) V. dans nos Études sur l'Antiquité, les *Hétaïres*.

l'éclat lustré des cheveux. C'est ainsi que les belles de Constantinople se montraient à l'église, après avoir traversé les rues étroites de la ville. A l'église on donnait des rendez-vous, on lançait des épigrammes et l'on riait toujours. Ce peuple oisif n'était point changé par le christianisme : l'orateur en vogue se montrait-il dans la chaire sacrée? on le saluait par des acclamations, comme au spectacle; demandait-il la permission de se faire remplacer, on le sifflait. « Ils veulent absolument, dit Chrysostome, entendre « cette voix qui les lacère; il leur faut cette puni- « tion, ces tortures, ces objurgations que je leur in- « flige quand je me montre; ils oublient ma mission « et le Seigneur dont je répète les paroles, et ils m'ac- « cueillent comme un Dieu qui descendrait du « ciel. »

Un pauvre évêque chrétien, vieillard exténué, assis devant un pupitre au milieu de l'église et entouré d'une foule immense était salué par des cris enthousiastes et écouté avec une profonde vénération. « D'abord, dit Chrysostome, quand on m'applaudit « si bruyamment, j'éprouve un sentiment humain de « joie et d'orgueil (*anthropinon ti paschô*), mais ensuite « je pense à cette population frivole qui n'aime que « les grandes paroles, qui est si peu sérieuse, et je « m'afflige. Rentré dans ma chambre solitaire, je « pleure. »

La civilisation littéraire était perfectionnée jusqu'à la dépravation; l'éducation de la jeunesse commençait de bonne heure, se continuait longtemps, créait des grammairiens et des sophistes et ne faisait pas de citoyens. Les enfants et les jeunes gens en robe de soie flottante, ornés par leur mère de bracelets et de

colliers d'or, passaient de l'hippodrome aux écoles, et de ces dernières au théâtre.

Les études de la jeunesse ne se dirigeaient que vers la subtilité de l'esprit; rien pour former des hommes. Au lieu de colléges, des théâtres de disputes. Un certain nombre de chaires dont Théodose, après Constantin, avait déterminé les attributions, apprenaient à ces jeunes efféminés les grâces et les recherches d'un langage corrompu par son élégance même. Comme il arrivait toujours dans Byzance, la partie matérielle de l'éducation était d'une extrême magnificence : huit portiques aérés, soutenus par des colonnes de marbre, conduisaient à de grandes salles, avec une chaire pour le professeur et des bancs pour les élèves. Des peintures à fresque ornaient les murailles. Une chaire et une salle particulière étaient assignées à chaque professeur. En 425, deux professeurs enseignaient la grammaire grecque, un la grammaire latine, un la rhétorique, enfin un cinquième la législation. Il fallait être chrétien pour être admis au nombre des professeurs; les païens de leur côté établissaient des salles d'étude et payaient des professeurs particuliers qui faisaient grand ombrage aux professeurs chrétiens. Théodose augmenta le nombre de ceux-ci qu'il porta à trente-un. Il paraît prouvé que le sénat (le sénat de Théodose!) prononçait sur l'admission des candidats. Treize de ces professeurs avaient pour domaine la langue latine et quinze la langue grecque; et telle était la proportion ridicule établie dans les subdivisions du savoir, que les subtilités de la grammaire accaparaient à elles seules, dans ce nombre, vingt chaires pour le latin et dix pour le grec; l'art des sophistes grecs, cinq, et l'éloquence ro-

maine seulement trois. Plus tard on créa une chaire de philosophie et deux chaires de jurisprudence.

Une pareille éducation tendait évidemment à faire régner la frivolité, l'ornement et le mensonge. Les draperies de la rhétorique et les arguties de la grammaire voilaient aux regards toute la partie saine et forte des connaissances humaines. Le sens moral si profond du christianisme put seul combattre ou modérer cette tendance, ce luxe subtil de l'éducation byzantine. Grégoire de Nazianze rapporte que saint Basile se fit admirer surtout par la force d'esprit avec laquelle il rejeta quelques-unes des branches d'études que l'on jugeait alors indispensables.

C'était aussi l'époque des résumés et des abrégés, des « compendia », des méthodes faciles mises à la portée de tous. Aristote était inintelligible; on regardait, dit Thémistius, le sens de ses œuvres comme retranché dans des fortifications « plus imprenables que celles d'Ekbatane. » La logique n'était plus qu'une méthode de chicane ; et l'on joignait à la déclamation poétique empruntée à Platon, ou plutôt parodiée d'après lui, les subterfuges du barreau. Ainsi se préparaient à l'exercice de leurs facultés ces jeunes gens sans but moral qui devaient être un jour des citoyens sans patrie.

Avec ses trente-un professeurs, Byzance n'était que la métropole du plaisir. Béryte, le *Beyrouth* du moderne Nappier, était devenue la capitale des études légales ; Rome, celle du monde politique ; Athènes, celle du monde littéraire. Sans avoir achevé son éducation dans cette dernière ville, on ne pouvait prétendre à aucune supériorité intellectuelle. Mais Athènes, tout en conservant un goût plus pur et en gardant

plus précieusement que Byzance la tradition des anciens chefs-d'œuvre, subissait la même décadence. Elle professait pour les sophistes une passion qui allait jusqu'à la fureur.

L'étranger qui venait finir son éducation dans la ville de Minerve et qui abordait au Pyrée, avec son porte-manteau, son tapis et ses malles, comme le raconte saint Grégoire, n'y trouvait que vie joyeuse et tumulte; rien qui rappelât la gravité orientale de Byzance ; partout une puérile, ingénieuse et voluptueuse agitation. D'abord, les amis et les partisans des professeurs à la mode, tous rivaux, entouraient le jeune homme et essayaient de le déterminer en faveur de leur patron. Une fois engagé dans les rues d'Athènes, le nouvel étudiant était assailli de questions. Celui-ci lui proposait une énigme, celui-là un problème ; mille interrogations bizarres accueillaient le nouveau venu. C'était un chaos d'épigrammes, de sophismes, de chansons, d'arguments et de subtilités ; d'autres interlocuteurs se joignaient à la mêlée ; et quand l'étudiant avait été bien harcelé par ses hôtes, on finissait par le conduire en triomphe jusqu'à la place publique. Dans cette procession singulière, la joie enfantine des habitudes athéniennes éclatait librement ; les étudiants se rangeaient en deux files, sautant et dansant comme les coryphées des bacchanales ; il ne leur manquait que le thyrse. Le nouveau venu marchait au milieu de cette bande, couronné de fleurs, et arrivait ainsi jusqu'à la porte des bains publics qu'il trouvait fermée et que l'on frappait à grands coups de mille instruments. Enfin les deux battants livraient passage au jeune homme, ainsi immatriculé parmi les étudiants athéniens.

Cette gaieté folâtre de la décadence athénienne, cette scène d'une vivacité si jeune contrastent vivement avec le silence des tombeaux et l'immobilité des ruines ; et l'on ne peut lire sans un sentiment de mélancolie profonde ce récit, que saint Grégoire a mêlé à l'une de ses homélies, comme un agrément, dit-il, une douceur, enfin « un *bonbon* (êdusma) de son éloquence sacrée.

C'était une vie charmante sans doute que cette vie presque enfantine passée aux pieds de Vénus et de Minerve, au milieu d'aimables amis et sans études sévères. Il ne s'agissait que de grâces oratoires, de recherches fleuries et captieuses ; on devait quitter à regret ce centre d'une lumière douce, qui n'avait plus de chaleur. Là le dernier reflet du paganisme conservait l'agrément de la vieille mythologie et éloignait les graves pensées chrétiennes. La vie y était facile ; les mœurs humaines et sociales ; on n'y voyait pas, comme à Béryte, les jeux des gladiateurs accoutumer les âmes à la cruauté ; ni, comme à Byzance, la magnificence et l'industrie tout dominer et tout absorber. Vous reveniez d'Athènes, un peu efféminé, un peu païen, prêt d'ailleurs à subir toutes les conditions de la vie d'intrigue et de luxe, de jouissances sensuelles et de combats métaphysiques qui régnaient à Constantinople.

---

§ III.

Décadence des esprits et progrès parallèle de l'industrie. — Énumération des découvertes industrielles qui datent de cette époque.

Certes de telles mœurs ne développaient et ne rendaient vigoureuse aucune faculté morale de l'homme; cependant tout ce qui avait trait au perfectionnement matériel s'embellissait et s'accroissait. Constantin, par un décret de l'an 333, demandait qu'on lui envoyât des élèves architectes, sculpteurs et artisans; il exemptait d'impôts les parents des jeunes gens qu'on lui adressait. Il réussit dans son dessein. En peu de temps, il régna sur la ville la plus riche en beaux monuments qui fût au monde, et la plus stérile en grandes âmes.

Ce ne fut pas tout; le commerce et l'industrie, alimentés pendant quatre siècles par le luxe colossal de Byzance, s'emparèrent des forces de la nature. Dans cette apathie de la vie morale, dans cette torpeur de la vie intellectuelle, au milieu de la dévastation et du bouleversement du reste de l'Europe, on vit éclore successivement à Byzance, à Milan, à Ravenne, à Rome ces découvertes dont le monde moderne n'a pas cessé de jouir.

A peine l'institution chrétienne a-t-elle pris racine, les fabriques de soie sont apportées par des moines, en 230 ; la pompe et l'aréomètre, découverts au v[e] siècle ; le sable est transformé en verre au vi[e] siècle ; les chiffres arabes sont connus, la musique est réduite

en un système simple, au VIIe ; les moulins sont inventés, et les foires marchandes établies au VIIIe. Je continue mes recherches, et je suis frappé d'étonnement en reconnaissant enfin que la stérile et indolente Byzance, le moyen âge et cette vaste période, si dédaigneusement traitée, ont donné au monde *toutes* les découvertes qui constituent la supériorité de la civilisation moderne ; les glaces, la boussole, les cheminées, le papier, le verre, la soie, le télescope, les lunettes, les postes, les cartes marines, la poudre à canon, l'eau-forte, la gravure, les tapis, les orgues, les lettres de change, les liqueurs spiritueuses, la peinture à l'huile, la fresque, la détrempe, la connaissance des antipodes, l'alambic, l'imprimerie : sont-ce là des bienfaits ? Et si l'on calomnie l'ère qui donna de tels fruits, que faire pour empêcher les hommes d'être ingrats ?

Dès les premières années du moyen âge, on voit s'élever des *hôpitaux*, des *asiles* pour les *enfants trouvés* et les *vieillards*, des *maisons de retraite* pour les pauvres, établissements qui, sous l'influence du christianisme, devinrent bientôt communs à tous les peuples civilisés. Quelques coutumes des barbares, adoptées par les vaincus, ajoutent aux jouissances de la vie. Tel est l'usage des *pelleteries* et des *fourrures* que les Romains ignoraient. Les anciens montaient à cheval sans étriers et sans selle; cet usage date du Ve siècle. On n'avait employé, jusqu'au VIIIe siècle, que le parchemin, le papyrus et les tablettes enduites de cire, pour y inscrire ses pensées. Un nommé Amrou, de la Mecque, imagine, vers l'année 706 de notre ère, de piler le linge pour en faire du *papier*. Le *papier de chiffons* est inventé vers 1250. L'érudit

Montfaucon a vainement essayé de remonter à la véritable origine de cette invention si précieuse.

Pendant le cours du xe siècle, des moines oisifs inventent les *horloges*. Auparavant on se servait de clepsydres, de sabliers et de gnomons. Vers le xie siècle, les bénédictins élèvent les premiers *moulins à vent* dans leurs domaines. Un bourgeois de Middlebourg invente les *lunettes*, et fournit à Copernic et à Newton les instruments de leurs conquêtes. L'invention de la *boussole*, ou plutôt la découverte de la polarité de l'aimant se perd dans les ténèbres du xe siècle. Les Arabes, cent ans plus tard, nous donnent l'*alun*, le sel *ammoniac* et l'*eau-forte*, substances dont l'emploi a créé tant de nouvelles industries. Les Juifs établissent en Orient de vastes fabriques de teinture. L'industrie enrichit Venise, les villes libres des Pays-Bas, et prépare la grandeur de Florence. Linné affirme que la plupart des végétaux qui servent à notre nourriture ont été apportés par les Goths en Europe, et cultivés par des moines : il cite le *houblon*, les *épinards*, l'*artichaut*, parmi ces nouveaux aliments. Les *signaux* employés dans la tactique navale datent de l'empire grec; l'*éclairage* et le *pavage* des rues remontent à la même origine. Les premières cheminées furent construites à Venise, ou, selon Villani, à Florence, au xiiie siècle ; la *poudre à canon*, dont les Indiens connaissaient le secret, fut communiquée aux Arabes par ces derniers, et aux Européens par les Arabes vers le commencement du xive siècle. L'*imprimerie* et la *gravure*, qui ont une commune origine, et dont la découverte fut préparée de longue main par l'habitude de graver sur bois des légendes et des images, appartiennent à la même époque.

L'invention de la *peinture à l'huile*, faussement attribuée à Van-Eyck, remonte un siècle plus loin; un tableau de Jean de Mutine, peint à l'huile sur bois, porte la date de 1280. L'art de fabriquer des *miroirs de verre* en interceptant les rayons solaires au moyen du vif-argent, n'était point connu avant le XIVe siècle. A la même époque on commença à soumettre le commerce à un code spécial; les *lettres de change* furent inventées par les Juifs du Rialto à Venise. Barcelone eut son *code maritime*, qui servit de modèle à toutes les lois commerciales formulées dans la suite sur le même sujet. Le *tricot* et la *dentelle* furent inventés en Italie. Si nous voulions descendre jusqu'aux plus vulgaires détails, nous ne craindrions pas de citer plusieurs usages domestiques, regardés aujourd'hui comme indispensables, et qui furent mis en vogue par les Italiens du moyen âge : tel est l'usage des *fourchettes* et celui du *tournebroche*. Je ne parle pas des résultats si nombreux de la grande découverte de Colomb ; la *cochenille*, la *canne à sucre*, une multitude de substances utiles et nouvelles sont dues à la même cause, qui se rapporte elle-même à l'invention de la boussole.

Dans cette Byzance énervée que nous avons décrite tout à l'heure, le mouvement intellectuel s'était ralenti, le mouvement moral s'éteignait; mais de ses mœurs date une nouvelle phase de luxe et de bien-être. On retrouve ce luxe dans la Gaule méridionale au temps de Sidoine (1). L'affaiblissement intellectuel de Byzance, d'Athènes, de Rome, entre les VIe et IXe siècles, puis entre le IXe et le XIVe, ont permis à l'humanité d'appliquer son énergie à la création de

(1) V. Sidoine Apollinaire.

nouvelles ressources matérielles. Quel espace de temps a jeté, dans une durée égale, autant de jouissances, d'industries et de richesses au sein de la civilisation? Que l'on suppute le nombre d'êtres humains, soulagés, égayés ou alimentés par ces découvertes; que l'on calcule les heures et les jours de bonheur et de plaisir, préparés par elles seules; que l'on cherche à en apprécier l'influence éloignée; et, sans parler de la boussole qui a créé la navigation, et de la poudre (secret de tuer beaucoup et vite, fruit des moments de récréation d'un moine, et qui a changé l'art militaire), que l'on juge l'imprimerie, non-seulement comme art de fixer les paroles, mais comme un lien magique du passé et de l'avenir; une barrière opposée aux invasions de la force; une chaîne électrique qu'il suffit de frapper pour soulever le monde contre l'injustice!

Au sein de ce Bas-Empire, méprisable à plus d'un titre, l'industrie et le commerce prirent leur essor. La chute de l'aristocratie romaine avait préparé le triomphe des arts mécaniques. Il n'y avait plus qu'un moyen de se ménager une vie heureuse et opulente; c'était de faire le commerce et de se livrer à l'industrie. Les Arabes, les Vénitiens et les Génois couvraient les mers et opposaient à l'orgueil des chefs féodaux, à la puissance usurpée par les laïques, leurs manufactures, leurs produits, enfin leurs trésors : la classe industrielle prenait sa place entre des grands qui n'avaient que leurs tourelles, et des prêtres qui n'avaient que leurs abbayes. « Pouvoir tombait, gaus-« serie cessait (dit Rabelais) à l'aspect d'objet tant « vénérable comme est argent. » Les petits magistrats d'Italie et des Flandres, les alderman et le sta-

thoudérat pesaient déjà dans la balance politique; le monopole, arraché aux mains nobles, avait livré depuis longtemps à des mains roturières l'exploitation de l'industrie. Une puissance nouvelle préparait, au sein d'un âge affaibli, son énergie bienfaisante.

Il est encore d'autres bienfaits de la même époque. Avant de les indiquer, remontons aux premières causes de tous les grands changements qui la signalent. Voyons quel héritage Rome expirante avait laissé au Bas-Empire naissant. La haine du monde entier, un peuple dégénéré, un fantôme d'autorité, des tribunaux sans lois, un empire sans patrie, les lettres avilies par les rhéteurs, le commerce étouffé sous le monopole, le sceptre pourri dans la main des monarques : voilà quel fut cet héritage. La *louve des exactions* (comme le Dante la nomme) (1) avait épuisé la substance des peuples. Depuis longtemps les derniers cris, les derniers soupirs du génie républicain s'étaient exhalés dans les belles pages de Tacite. L'éloquence avait fui avec la vertu; la liberté, dans son exil, avait entraîné le talent et le génie; des mercenaires barbares tenaient le peuple à genoux et tremblant sous la pointe de leurs lances. Sous ces auspices, le Bas-Empire commence : il porte le poids de tous les forfaits que Rome a commis. C'est Rome que l'on encense; c'est le moyen âge que l'on calomnie; au succès on ne trouve que des vertus; au malheur on n'attribue que des crimes.

Cependant le genre humain se trempe au foyer de tant de discordes et de malheurs. Le premier

(1) « *Ed una lupa che di tutte brame*
« *Sembrava carca con la sua magrezza*
« *E molte genti fa già viver ferame.* »

fruit de l'enfantement convulsif est la *servitude abolie.*

Constantin, en appelant les esclaves à la liberté et au christianisme, avait préparé cette révolution : elle s'accomplit par la seule force des choses. Les Huns, du pied de la muraille de la Chine, s'élancent ; et à peine ont-ils passé le désert, que l'Empire croule, les palais sont en flammes, et leurs maîtres, jadis opulents, errent sur un territoire couvert de ruines. Les fortunes sont incertaines ; les propriétés se divisent. Ces meutes d'esclaves qui remplissaient les maisons et les terres des nobles deviennent inutiles. On n'a plus à exécuter aucun de ces grands travaux par masses, auxquels on les employait. Au lieu de nourrir un homme, on paye les heures d'un journalier. Le serf lui-même a sa pauvre cabane. L'afflux des races nomades achève de jeter un esprit de liberté dans la société en décadence : cette séve vigoureuse circule avec leur barbarie comme un nouveau sang dans des membres paralysés. On voit, dans les rues de Byzance, parmi ces eunuques et ces moines qui se traitent magnifiquement d'*illustrissime* et d'*honoratissime*, des sauvages sortis des marais de la Frise, qui se saluent en ces termes : « *Salut, toi qui, étant libre, est noble* (1) ! »

Enfin toutes nos institutions bienfaisantes datent de cette même époque. Les ambassades auprès des *hauts barons* jettent les fondements des *états généraux*. Le *jury* nous vient des bois de la Germanie. Le *Wittenagemot* de ces barbares est le type véritable de nos assemblées représentatives. Hallam, Tur-

(1) Voy. *Neueste Ostfriesische Geschichte*, von *Tileman Mathias Wiarda*. Berlin, 1818.

), Temple (2), Miller (3), Montesquieu, tous les
uins qui se sont occupés de ces matières, témoi-
, de l'influence exercée par les institutions de
euplades sur les institutions de l'Europe.
ustrie, politique, législation, nous tenons tout
tte époque si méprisée. Je ne sais si elle fut bar-
certes, à la juger par ses fruits, elle a été grande
gne d'estime. Quant au génie, on ne trouve dans
ıges de ses écrivains ni la pureté ni la sévérité
rgile, de Xénophon, de Tite-Live. Les arts lan-
nt pendant six siècles ; quelques théologiens
tèrent des questions à peu près aussi utiles que
-ci : « Savoir si une chimère, bombinant dans
ide, peut manger les intentions secondes (*utrum
nœra, bombinans in vacuo, possit comedere secun-
intentiones*). » Mais n'est-ce que dans un dis-
ou dans un poème que le génie laisse des tra-
Les facultés humaines perdent-elles toute espèce
oit à la gloire, quand elles s'occupent d'autres
; et si l'époque où Isocrate, au rapport d'A-
e, consacrait un mois à tourner et polir une
e, mérite votre admiration, ne pouvez-vous
er quelque estime au temps qui produisit le
n à moudre et le moulin à papier ?
erait injuste, d'ailleurs, de refuser le génie à
ue de Julien, de Bélisaire, d'Hildebrand, de
ie, d'Alfred et de Charlemagne. Les couronnes
étaient pesantes ; l'on trouverait dans l'histoire
e têtes capables de les supporter dignement.

oy. *Anglo-Saxon, History*, etc.
bservations on the United-Provinces.
searches on the principles of the Constitution, etc. — V.
Palgrave, Hallam et *Wiarda*.

Quoique les dialectes teutons eussent corrompu la langue latine et grecque (1), et que le mélange de tant de patois divers ne permît plus aucune pureté de style, Quinte-Curce et Longus se placèrent, sous ce rapport même, à côté des écrivains les plus distingués. Ouvrez Bazile, Chrysostôme, Augustin, Ambroise, Grégoire de Nazianze : lisez l'africain Tertullien, Lactance et quelques autres, ils vous offriront l'étrange spectacle d'une lutte violente entre des génies puissants et des siècles confus. Alcuin, Gerbert, Avicenne, le grand Roger Bacon, Abeilard, Boece et Bède méritent mention.

Le malheur même entretenait cette force de résistance qui fit éclore, entre autres fruits, les républiques italiennes. Les caractères énergiques et quelquefois atroces, dont leur histoire est remplie, n'appartiennent qu'au moyen âge ; on retrouve des vestiges du même génie chez Michel-Ange et Dante.

Entrez dans une des cathédrales semées sur l'Europe par ces générations, vous y reconnaîtrez tous les vestiges et comme l'emblème de leurs mœurs. Ces proportions démesurées, ces voûtes suspendues au loin sur d'immenses colonnades, glacent le cœur le plus ferme. Un involontaire effroi vous saisit. C'est l'infini rendu palpable. Vous écoutez. Il semble que cette majesté lugubre recèle des oracles et des mystères.

Que votre pensée rassemble un moment, dans cette obscure enceinte, tous les écrivains qui ont traité si légèrement le moyen âge. Qu'au milieu d'eux, éveillé par les cris calomniateurs de l'histoire, un génie de cette époque, un Dante, par exemple, se lève et dise :

(1) V. plus bas, HROSVITA.

« Tout ce que vous êtes, vous le devez à notre époque. Votre oubli serait odieux : que dire de votre calomnie ?

« Nos erreurs même vous ont donné des fruits. Nos ridicules ont été pour vous des bienfaits. Vous devez votre chimie à notre alchimie ; nos astrologues ont précédé vos astronomes.

« Jouissez en paix d'un si grand héritage. Mais pourquoi troubler les cendres, froides depuis longtemps, des hommes qui vous l'ont légué ? D'eux seuls viennent vos institutions, vos industries et vos plaisirs. Nos savants vous ont conservé les trésors du génie antique. Nos ouvriers en combinant les éléments, ont continué cette conquête de la nature, à peine ébauchée par les anciens, qui vous prodigue aujourd'hui tant de jouissances et de richesses et que vous poursuivez avec orgueil.

« Chaque heure de votre existence prouve que vous êtes ingrats. Il n'en est pas une qui ne soit aujourd'hui embellie par quelque découverte utile, dont la source ou le perfectionnement appartient au moyen âge. Les femmes même nous doivent leur nouvelle puissance. Esclaves des anciens, reines aujourd'hui, elles sont devenues les compagnes des générations, dont elles n'étaient que les conservatrices ignorées et souvent avilies. C'est aux mœurs de ces barbares que vous ravalez, c'est à notre chevalerie chrétienne, à nos peuplades germaniques, qu'elles doivent cette volupté de l'âme, cette délicatesse de sentiment, ces passions inconnues de l'antiquité, ce nouvel amour enfin (1), et cet empire qu'elles ont conquis.

(1) V. nos Études sur l'Antiquité, DE LA SITUATION DES FEMMES CHEZ LES GRECS, etc.

« Tels sont nos bienfaits ; telle est votre reconnais-
« sance. Vous payez, par des outrages, les hommes qui,
« en des temps malheureux, ont forgé les armes de
« votre pouvoir et les instruments de vos plaisirs ! »

Pourquoi les bienfaits de cette époque ont-ils été appréciés avec tant de légèreté ? Parce que l'on veut être lu, et non être utile ; qu'il est aisé de juger vite et de prononcer hautement ; que l'on trouve plus beau d'être éloquent que d'être vrai. Ce que nous oublions le plus souvent, c'est d'être justes.

SOURCES GERMANIQUES

DU ROMAN MODERNE

QUELQUES DOCUMENTS

RELATIFS A L'HISTOIRE DU ROMAN CHEZ LES MODERNES.

Consulter — Warton, — Hist. of English Poetry.
— Flogel, — Passim.
— Meon, — Roman du Renard.
— Huet, — Origine des Romans.
— Dunlop, — Hist. of Fiction.

NAISSANCE

DU

ROMAN AU MOYEN AGE

---

§ Ier

Roman est chrétien et septentrional. — Hugo de Trimberg.

La *roman* est le vrai fruit des temps modernes. Ce ne art délicat de comprendre, de pénétrer et de oduire les passions, les mœurs et les caractères, partient à la fois aux ascètes catholiques et aux sa - iques modernes, à saint François de Sales et à Ni- le, à Shakspeare et à l'abbé Prévost. Le roman est rétien.

Non-seulement il est chrétien, mais il est septen- onal. Les sources du roman tombent du nord de irope. C'est là que l'analyse des caractères et amen détaillé des individus ont constitué une vaste ine littérature à la tête de laquelle brillent des ns septentrionaux. L'Allemagne seule emploie le t *charakteristik* dans un sens impossible à mécon- tre, et qui forme une classification critique. En An- erre, *to be a character* indique une individualité

prononcée, distincte, isolée. En Italie, en Espagne, rien de tel. Le Midi, père du symbole, ne produit que des types. La *commedia dell' arte*, essentiellement italienne, vous offre ses masques, qui sont la réduction de l'humanité à de certains types généraux (1). Arlequin n'est pas un homme, c'est le dieu symbolique de la malice, de l'étourderie et de la gaîté. Cassandre exprime la décrépitude; Truffaldin, l'avarice; le capitan Spavento, la forfanterie. C'est la même synthèse qui, chez les anciens fils du Midi, créait Dave, le représentant de la servitude intrigante, et Gnathon, le symbole du parasitisme. Le Midi tout entier est fidèle à cette tradition. Le beau roman de Cervantes est-il autre chose? Ces pages étincelantes de verve et de raison, offrent-elles les diversités de caractères qui constituent le fond commun du roman septentrional? y trouve-t-on cet emploi de l'analyse, qui de nos jours, se tourne en abus? Non. Là règnent encore deux êtres symboliques : Sancho, *le corps* qui se ménage, et Don Quichotte (2) *l'âme* qui court à son héroïque danger.

La même trace éclate dans toute la littérature espagnole et italienne. Elle ne moralise point par des exemples individuels, mais par des axiomes généraux. Elle ne peint jamais des individus isolés, mais des êtres qui représentent des espèces. Dans les drames de Calderon, quel est le père qui ne ressemble pas à tous les pères, le *viejo* (vieux) qui ne ressem pas à tous les vieux, le *galan* (amoureux) qui n'est pa jeté dans le moule de tous les amoureux, la *dama* qu

(1) V. nos Études espagnoles et italiennes, CHARLES GOZZI.
(2) V. nos Études sur le XVIe siècle.

:arte de son rôle de dame? Le théâtre espagnol a ırché la variété dans les chances de la fortune et la passion (*lances de fortuna ed amor*), non dans les ersités des caractères.

)uvrez Shakspeare; vous y trouverez plus de trente iétés de la vieillesse; le vieux Lear, sublime, ten- et fou; le vieux Polonius, sage, axiomatique et pide; le vieux Holoferne, pédant, concis et moqua- ; le vieux Capulet, ardent, altier et querelleur; si de suite jusqu'au bout du monde des vieillards, nde inépuisable comme le sont les combinaisons caractères et des idées. Au Midi, rien de tel. Si ıte s'avise de représenter ses contemporains sous rs plus hideuses couleurs, il les groupe par classes rices dans ses *Malebolge*, compartiments symboli- ıs. Jamais les peuples du Nord ne se sont accom- dés des types généraux; jamais ceux du Midi n'ont epté la finesse subtile de l'analyse détaillée. Le ın de Richardson et de Sterne a vainement passé Nord au Midi; sous cet ardent soleil, il n'a rien pro- t de complet : les masques italiens, souvent trans- is dans le Nord, ne s'y sont jamais acclimatés.

'ourquoi cette manière spéciale de considérer l'hu- nité appartient-elle aux modernes et aux gens du rd? Pourquoi les anciens n'ont-ils rien à opposer Richardson et à Fielding? D'où vient que les races Midi ont produit le roman d'aventures, qui n'est une épopée abaissée, et non le *roman d'observation*. *roman de mœurs*, propriété particulière du monde entrional et chrétien?

quoi le roman moderne se détache-t-il des vres de l'antiquité? Narration, invention, pathéti- ı, merveilleux, vous trouvez ces éléments chez

Eschyle ou chez Homère. Comment donc Fielding ou De Foë diffèrent-ils des anciens? En un seul point : par l'attention et le respect accordés à chaque homme, à chaque caractère, à toute condition, à toute douleur, quelles que soient leur obscurité ou leur modestie; par l'analyse, et l'analyse calme ; par le génie de l'observation impitoyable : — ces éléments viennent du Nord.

Encore n'ont-ils apparu dans le Nord que tardivement et à une époque postérieure à l'ère des troubadours. L'analyse éclot toujours la dernière. Sous les empereurs souabes, le germe de l'examen septentrional est étouffé par l'amour et la poésie. Le sombre Barberousse, le terrible Cœur de Lion, chantent des *sirventes;* la harpe amoureuse et dévote résonne sous les doigts puissants qui tiennent le sceptre et brandissent l épée. Cette aurore intellectuelle couvre les champs de sa rosée poétique; tout est mélodieux et doux, transparent et embaumé. Empereurs, prélats, ouvriers, écoliers, femmes, bourgeoises, religieuses, chevaliers et écuyers, tous chantent leur amour, leur confiance en Dieu, leur dévotion passionnée, leur dévoûment à leur dame; dans le concert universel, on ne distingue ni le sifflet de l'ironie, ni la voix de l'examen rigoureux. Sous cette influence, la Germanie, transformée ou plutôt livrée tout entière à l'enthousiasme lyrique et métaphysique, n'avait pas encore creusé sa veine la plus profonde, la veine de l'analyse et de la critique.

A peine, au XIIIe siècle, les troubadours de Provence et les *minnesingers* de Souabe ont-ils cessé leurs chants d'enthousiasme et d'amour, il se fait, en Allemagne et dans toute l'Europe, une révulsion singulière con

tre l'enthousiasme; on cesse alors d'être poétique, on devient didactique. L'Italie déterre les vieux modèles grecs et les embrasse avec une ardeur savante; l'Espagne se laisse endoctriner par l'Italie; la France bégaie ses premiers essais classiques. La chevalerie commence à décroître et à pâlir; bientôt s'effacent au loin la pompe et la mélodie qui l'avaient brillamment escortée. L'imagination et l'esprit d'aventures reploient leurs ailes; les nations d'Europe s'acheminent vers un plus douloureux pèlerinage. On se met à étudier avec soin la vie pratique, et pour la première fois on comprend que savoir est puissance, et que puissance ne se compose pas seulement de poésie. Du XIVe au XVe siècle, tout marche dans cette voie; les délices de l'invention poétique, l'ingénuité de l'art primitif, font place au génie de l'observation qui se cherche et se tâte. On veut comprendre, connaître et approfondir. Dante lui-même est didactique. Pétrarque scande des vers latins et dédaigne sa gloire italienne. Boccace professe plus d'estime pour son érudition acquise que pour la naïveté de son talent. Après Dante et Pétrarque, la voix de la poésie s'éteint peu à peu, et l'observation des mœurs éclot en Allemagne.

Vers le commencement du XIVe siècle, vous pouvez découvrir en Franconie, dans un petit village obscur des bords de la Saale, la première apparition de cette analyse de l'homme, de cette minutieuse et fine appréciation qui n'appartient ni aux méridionaux, ni aux anciennes littératures, et que notre époque, féconde en mots barbares, a barbarement appelée l'*individualisation*. A travers cette longue perspective de cinq siècles, si le coup d'œil plonge jusqu'au petit vil-

lage de Thurstadt, il rencontrera un certain maître d'école, nommé Hugo de Trimberg, assis devant son pupitre du XVIᵉ siècle, endoctrinant de petits enfants rebelles, au coin d'un feu modeste et d'une table frugale. Cet Hugo mérite d'être salué de loin, comme le bisaïeul d'Addison, de Sterne et de Swift.

C'est une curieuse et antique figure que celle de Hugo ; — poëte comme Swift, sans poésie ; pédagogue qui fait la leçon aux hommes, et donne de bons points à ceux-ci et des férules à ceux-là ; maître de classes qui a pour verge d'assez mauvais vers, contenant d'assez bonnes plaisanteries ; industrieux collecteur de livres dans un temps où les livres étaient rares et précieux : « Je suis possesseur, dit-il, d'une bibliothèque de deux cents volumes, dont douze écrits par moi-même, cinq en latin, sept en allemand. Je me nomme Hugo de Trimberg, et j'ai été quarante ans maître d'école à Thurstadt, près Babenberg (Bamberg). Mon livre a été fini treize cents années après la naissance du Christ, etc. » Son allemand est d'ailleurs trop naïf pour que nous ne le citions pas textuellement :

Der dies buch gedichtet hat,
Der pflag der schulen zu Thürstat.
Vierzig jar for Babenberg
Und hiess Hugo von Trymberg.
Es ward follenbracht, das ist wahr,
Da tausend und dreyhundert jar
Nach Christus geburt vergangen wahren,
Drithalbs jar gleich vor der jaren
Da die Juden in Franken wurden erschlagen.
Bey der zeit und in den tagen,
Da bischoff Leupolt bischofl was
Zu Babenberg.

Ces douze beaux ouvrages composés par

Maître Hugo de Trimberg
Demeurant près de Babenberg

t laissé peu de traces. Les noms de trois seulement t venus jusqu'à nous; ils rappellent singulière- *le Spectateur*, *le Flâneur*, *le Babillard*, et tous ces ıeils d'observations et d'essais qui forment une ie considérable de la littérature du XVIIe siècle : *Sammler* (*le Collecteur*), et *der Renner* (*le Coureur*, plutôt le *Messager*). Nous ne possédons que le *ıner*.

Comme Addison, Samuel Johnson, Steele, le maître ›cole, perché au sommet de son observatoire, qu'il pelle *sedes exploratoria*, jette un coup d'œil sur le monde. C'est un bonhomme malin, la plus dangereuse espèce des hommes bons et des hommes malins. Il a le style ferme et sec, le cœur joyeux, l'esprit pénétrant, l'analyse patiente, l'observation sévère. Il voit et pardonne, ce qui est le propre des observateurs. Son livre, au surplus, imprimé très-inexactement, en 1549, à Francfort-sur-le-Mein, et mêlé de corrections modernes, est d'une rareté excessive. On s'étonne, en le parcourant, de l'analogie qui se trouve entre cette œuvre décrépite et les essais du *Rambler*, du *Tatler*, du *Spectator*, de l'*Idler*, du *Citizen of the world*, livres qui ont fait les délices de nos grand'mères. Hugo de Trimberg, en véritable homme du Nord, ne prétend pas à la synthèse et ne crée pas un seul type. Il divise, subdivise et analyse. Toute l'humanité, pour lui, est dans les individus.

Il traite successivement des jeunes filles, *meyden*, qui, de son temps et en Allemagne, ont, dit-il, « la chevelure longue et l'esprit court, » des maîtres, des pages, des prêtres, des moines, des jeunes femmes qui épousent des vieillards. Il court à travers les subdivisions de ces caractères, assez rapidement, assez

lestement, d'une façon pimpante et sévère, avec un petit sourire doux et sardonique. « Allez, mon beau petit livre, dit-il à la fin, vous serez le *vade mecum du genre humain.* » Et il ne s'est pas beaucoup trompé. Le maître d'école du XIIIe siècle a eu l'honneur d'ouvrir cette route de l'observation minutieuse, dont la trace se retrouvera plus tard dans l'épopée satirique et européenne, intitulée *le Renard*, et dans la *Nef des Fols* de Sébastien Brandt. Toutes les nations septentrionales d'Europe ont été, depuis Hugo, bien plus avant dans cette voie. Hugo est l'initiateur.

Point d'imagination, de coloris, d'éclat, de grandeur, de personnification chez Hugo; ce patriarche de l'observation de détail et du roman de mœurs est fin et sérieux, comme Holbein et comme Smollet. Ne demandez au bonhomme ni galanterie ni élégance; il traite les hommes, les femmes et les filles, comme un naturaliste traite ses insectes. Dans sa bonne humeur inexorable, il pique avec son épingle noire chaque spécimen qui s'offre à lui, n'épargnant pas ce qu'il y a au monde de plus gracieux et de plus doux.

« Mes jeunes filles, dit-il quelque part, vous avez les cheveux bien longs et la judiciaire bien courte... La route qui va de vos yeux à votre cœur est facile, et, sur cette route périlleuse, Dieu sait que de pensées dangereuses cheminent par bataillons !... ».

Kortzyn mut und lange haar
Han die meyde sunderbar,
Dy zu yren jahren kommem synd;
Dy wal machen yn daz hertze blynt
Die auchgn wysen yn den weg
Von den auchgn get eyn steg
Tzu dem hertzen nit gar lang;
Uff deme stege ift vyl manning gedang,
Wen sy woln nemem oder nit.....

Le bonhomme continue ainsi, se murmurant à lui-même une sorte de mélopée monotone d'observations satiriques sur cette grande et éternelle aventure du mariage, et sur les divers caractères qui s'embarquent pour ses terres inconnues. De temps en temps il rencontre de bons traits comiques :

Moralisons comme de bons apôtres;
Pas de pitié pour les péchés des autres;
C'est pain bénit de blâmer son prochain.
La tâche est bonne, amusante et facile,
Elle distrait et soulage la bile...
A nos péchés nous penserons demain.

La carrière de l'observation est ouverte par Hugo de Trimberg. Après lui, mille autres, sermonaires, poëtes, prosateurs, le suivent et se précipitent; chose étrange, le Nord seul fournit ces observateurs. Pé-t que chante, Boccace raconte. L'observation)prement dite, l'homme considéré comme étude, leur appartiennent pas. L'Angleterre, au contraire, débute comme l'Allemagne, et le premier pas de la Grande-Bretagne dans cette carrière est vigoureux et puissant. Chaucer paraît.

Chaucer emprunte aux Italiens la matière de ses récits. En quoi diffère-t-il d'eux? Quel caractère le rapproche des poëtes originaux du Nord ? Le génie de l'observation. Chaucer marque de traits indélébiles les professions et les diverses humeurs de son temps. Il y a bien plus d'art et de finesse chez lui que chez Hugo ; l'essai de la Grande-Bretagne dans un genre qui devait faire sa gloire, est un coup de maître. Depuis le roman-conte de Chaucer jusqu'au roman-chronique de Walter Scott, l'Angleterre ne cessera pas d'exploiter cette mine féconde : la connaissance

et l'examen de l'homme, non comme espèce et genre, non comme type et symbole, mais comme objet d'analyse, comme individu, souvent vicieux dans la vertu ou vertueux dans le vice, offrant les combinaisons et les nuances infinies du sort du caractère, de l'âge, de l'humeur, de l'époque, de la circonstance et de la passion ; — monde nouveau en littérature.

§ II

Le roman du Renard.

En fait d'observation et d'étude de mœurs, l'Allemagne, on vient de le voir, avait la priorité. Non-seulement Hugo de Trimberg lui appartenait, mais elle possédait et admirait depuis longtemps une épopée d'observation comique, tout empreinte de l'analyse individuelle, propre au christianisme septentrional. Si la France du Nord lui dispute le poëme du *Renard*, il est certain que le Nord allemand a seul adopté et consacré cette *épopée comique*, populaire encore aujourd'hui dans la Germanie, et embrassant dans sa vaste enceinte, sous la forme d'animaux divers, tous les caractères et toutes les conditions. D'où vient cette fable? On n'en sait rien. Elle est si profondément germanique, que l'on en trouve des traces jusqu'au fond du XIe et du IXe siècle ; elle est si complétement européenne, que chaque peuple du Nord se l'est appropriée. L'édition anglaise de Caxton traduite du Hollandais (1481), — l'édition hollandaise de Delft (1484), — la version saxonne de Lubeck (1498), — l'imitation française de Jacquemars Gielée,

composée en français wallon vers 1290, ne sont point semblables, mais seulement analogues à plusieurs égards. Dans tout le Nord la fortune de ce conte a été immense. On en rencontre des versions diverses, composées en bas allemand, haut allemand, danois, suédois, anglais; partout ce ne sont que continuations, plagiats, imitations; ce livre a eu tous les honneurs.

C'est un monde, c'est la vie. Grossier prototype de Shakspeare et de Richardson, longtemps la Germanie l'a regardé comme son livre de chevet. Les professeurs l'ont commenté; les courtisans l'ont cité; les princesses l'ont lu à leur toilette; les artisans l'ont sali et usé. Pourquoi?

C'est que ce rude et piquant ouvrage, œuvre de cent mains et qui n'est l'œuvre de personne, émanait spontanément du fond même du nouveau caractère européen. Ce n'était, je le répète, le fils de personne ni d'aucun temps, mais de tout le monde et de tous les temps nouveaux.

Au XIXe siècle, Gœthe l'a retravaillé et s'est fait lire, tant il restait encore de goût et de penchant pour ce genre et cet ouvrage. Qu'est-ce donc que ce livre? L'analyse de la vie humaine, tracée avec une joviale, rustique et chaude sagacité. C'est le monde en mascarade, avec des moines-loups, des intendants-renards, des coqs-guerroyants, et mille réalités tristes sous de comiques masques. Le contraste des diversités humaines, finement marquées, est le caractère spécial du livre. Au-dessus de toutes ces variétés, et triomphant d'elles, plane la Ruse, maîtresse unique, suzeraine du monde. C'est ce que vous dit l'auteur lui-même dans son épigraphe :

Et vulpis adulatio
Dans mon livre fait son affaire,
Sic hominis et ratio
Ressemble au renard sur la terre (1).

La *comédie à cent acteurs divers* dont parle La Fontaine se trouve donc ébauchée dans le *Roman du Renard;* ce monde des nuances et des caractères, monde qui n'est autre que le roman moderne, y est esquissé pour la première fois. Si *le Renard*, sans auteur, sans père, *sine prole creatus*, a pénétré dans tout le Nord, en Angleterre, en Flandre, en Hollande, en Suède, en Danemark, il n'a pu entamer ni l'Italie ni l'Espagne; il a fallu deux siècles pour que Casti, dans ses *Animaux parlants*, lui empruntât quelque chose. En France, il eut assez de succès, sans y devenir aussi intimement populaire que dans les contrées saxonnes.

Imparfait, grossier, naïf, mais fort et plein d'une vérité ironique, ce livre est fertile en ombres grotesques, qui dessinent par des silhouettes piquantes les réalités de la vie. Sa majesté Lion, tenant cour plénière, reçoit les plaintes de Hintze le chat, de Lampe le lièvre, d'Isegrim le loup, de Chanteclair le coq, plus ou moins victimes de dom Renard, maître fripon qui les a tous lésés. Le chef des gardes, l'ours Bruin, est chargé d'amener le coupable. Mais Bruin est gourmand; dom Renard l'engage dans une expédition de picorée qui doit lui rapporter une récolte d'excellent miel; dom Bruin introduit béné-

(1) Ut vulpis adulatio
Nu in de werdlee blikket,
Sic hominis et ratio
Gelyk dem Fos syk shikket.

volement sa stupide tête dans le tronc fendu où le miel est déposé; puis, saisi comme dans un écrou par les deux portions de ce tronc qui se referme, l'imbécile ne gagne rien qu'une bastonnade miraculeuse et un jeûne complet; tel est le premier fait d'armes du diplomate Renard.

Son éloquence, ses ressources, sa finesse, sa dextérité, le superbe sang-froid avec lequel il exploite tous les caractères et tous les vices, le placent à côté de Panurge, de Figaro et de Gil Blas. Il se tire de tout. Il est politique, dévot, poëte, économiste, industriel et statisticien. Il a des trésors cachés qu'il promet à sa majesté lionne, et qu'il obtiendra de a grâce de Dieu, si l'on consent à lui donner pour souliers un peu de la peau de ses ennemis. On les lui accorde; avec ses souliers il va en pèlerinage jusqu'à Rome, où on le fait cardinal. Il prie, il ment, il ruse, il fait l'usure, il pérore, il discute, il ravit d'enthousiasme les peuples qui l'écoutent. Il a des procédés pour tous les succès et des expédients pour tous les cas. Le roi émerveillé, lui remet la charge entière des affaires de l'État, et l'auteur finit ainsi son épopée :

Mon livre, écrit en style clair,
Messieurs, ne se vend pas fort cher.
On y voit comme en une glace
Le monde et tout ce qui s'y passe.
Achetez-le, je prierai Dieu
Qu'il vous mette en sa gloire. Adieu.

Il a raison. C'est un vrai miroir que son livre, un peu rustique, mais fidèle, un miroir chrétien et ascétique, représentant la vie terrestre comme livrée à la domination de la ruse, et exilant dans le ciel le

triomphe de la vertu. « Rien n'est plus pénétrant, bien que rien ne soit moins satirique, dit quelque part M. Sainte-Beuve, que le génie chrétien. »

Le Renard porte deux caractères singuliers et contradictoires : chrétien et septentrional, il a des traces nombreuses de paganisme antérieur. On y voit percer une vive haine contre les prêtres et les moines. L'ancien et le nouveau génie se trouvent confondus dans cette béatification terrestre de la ruse ; bible séculière, *vade mecum* septentrional au XIIIe siècle, comme le livre de Brandt le devint au commencement du XVIe.

L'auteur de ce livre est problématique. Il semble que les masses soient les véritables mères de certaines œuvres. Un nommé Hinrek von Alkmer prétend, dans sa préface, avoir traduit le poëme du wallon en bas-allemand. Mais est-ce un homme réel! Les savants ne le pensent pas. Ils parlent d'un certain Nicholas Baumann, professeur à Rostock, et qui aurait représenté dans une allégorie satirique la cour de Juliers, d'où il avait été banni ; puis il se serait donné le nom de Henry d'Alkmer. Baumann n'a pas l'air plus réel que Henry. Plus on s'enfonce dans les ténèbres du moyen âge, plus on s'étonne de revoir toujours ce Renard inévitable. Au XIVe siècle, Philippe le Bel le fait pourtraire en tapisserie. Aux temps carlovingiens, il y a déjà trace de lui. Vous diriez qu'une pluie tombée du ciel fait germer de toutes parts cette allégorie transparente, vaste analyse de l'humanité, qui devient bientôt universelle comme la Bible et Cervantes.

Lorsque l'époque didactique, succédant à l'époque lyrique, toucha son apogée, *le Renard* devint l'Iliade et

l'Odyssée de ce temps ; on y puisa des exemples, des allusions, des citations, des apologues ; on le sculpta dans les églises, on le peignit sur les vitraux. Il s'en fit, dès les premiers moments de l'imprimerie, vingt éditions ; il eut l'honneur d'être traduit en latin par ce pauvre Hartmann Schopper, dont la rude destinée et le style cicéronien méritent un souvenir (1). — « Quand j'eus commencé ma traduction, dit-il, on me fit prisonnier à Fribourg, dans le duché de Bade, et l'on me conduisit à Vienne, chargé de fers. Là je tombai malade. Comme on ne voulait pas d'un aussi misérable soldat, on me jeta sur le pavé, sans lit, sans drap, sans pain. Je trouvai asile dans un tonneau où je m'endormis ; mais en m'éveillant je trouvai que mon sabre et mon manteau m'avaient été volés. Heureusement tous les hommes ne sont pas des loups. Maître Josias Hufnagel, qui ne me connaissait que par mes écrits, me reçut sous son toit, et je pus, à demi guéri, me traîner jusqu'à ma ville natale. » La consécration latine donnée au *Renard* par le bon Schopper popularisa ce poème parmi les savants ; puis, manufacturé de toutes façons, il alla se perdre dans le domaine de ces petits livres du peuple, qui exercent tant d'influence et dont on parle si peu.

Le Renard n'est pas un chef-d'œuvre ; mais l'histoire littéraire serait incomplète si elle ne s'occupait que des chefs-d'œuvre. Certains livres d'époque possèdent une vitalité singulière et tout à fait distincte de leur mérite intrinsèque. Tel est *le Renard*. Une foule de productions secondaires fraient toujours la

(1) *Opus poeticum de admirabili fallaciâ Vulpeculæ Reineckes*, etc.

route aux chefs-d'œuvre, qui en sont le dernier mot. Les chefs-d'œuvre n'appartiennent jamais à un seul génie. Ils naissent lentement ; fils des siècles, créés par les races, plutôt que par l'homme, ils achèvent les civilisations et les résument.

Ni Hugo de Trimberg, ni ces rédacteurs divers et successifs qui dans le roman du *Renard* ont écrit le panégyrique de l'habileté, ne sont des génies complets ; mais il y a de l'avenir et une fécondité extrême dans leurs livres.

Nous admirons quelquefois cette fécondité du monde physique, qui ne laisse pas une parcelle de la matière sans vie et sans puissance ; nous admirons cette énergie de reproduction infinie, triomphant sans cesse du monstre béant de la mort. Si l'on examine au microscope solaire le cuir tanné d'une momie, quelque prêtre d'Égypte contemporain du roi Sésostris, on reconnaît avec stupeur que toutes les particules élémentaires de cette peau séculaire vivent encore, représentées par des animalcules qui se meuvent dans leur petitesse infinie. Ce n'est donc pas la mort qui effraie, c'est la vie. L'immortalité de la pensée et sa force impérissable constituent un phénomène analogue.

A peine ce mode analytique de voir le monde s'est-il éveillé, à peine le génie germanique trouve-t-il une voix, à peine sa langue est-elle déliée, que les écrivains du Nord se plaisent tous à compter et à mesurer chaque homme, à examiner sa valeur, à peser son caractère, à le soumettre au scalpel. On ne veut plus d'espèces ; on ne reconnaît que des individus. Sans doute les esprits superficiels nieront cette singulière et antique tendance de la littérature septentrionale ;

elle n'en est pas moins évidente. La profondeur n'exclut point la vérité, ni l'étendue, la précision.

§ III

Le vaisseau des fous. — Sébastien Brandt. — Alexandre Barklay.

Ce roman du *Renard*, étude de caractères analysés avec une vivacité sagace, avec une rustique et brutale finesse, avec une causticité sévère et moqueuse, défraya l'espace entier qui sépare le xiiie siècle du xve. Le Nord vivait encore sur ce livre bizarre, inconnu d'ailleurs des gens du Midi, lorsque, vers la fin du xve siècle, un savant et grave jurisconsulte de Strasbourg, nommé Sébastien Brandt, s'avisa de poursuivre cette voie de l'observation des mœurs.

Rien n'était alors plus rare qu'un livre allemand, si ce n'est un livre allemand original. Brandt, comme les auteurs du *Renard* et du *Renner*, écrivit, sur toutes les folies de son temps, un livre en vers allemands, qui frappait tous les états, toutes les situations et tous les âges. Ce livre fut accompagné de gravures sur bois curieuses et énergiques, vraies caricatures de l'époque. Ce qui distingue cette nouvelle expérience, ce qui la détache du *Coureur* et du *Renard*, c'est que notre Alsacien a pour ainsi dire armorié son œuvre du grand blason du moyen âge. Tous les personnages qu'il jette en scène sont des fous : il les coiffe du bonnet à deux cornes et les arme de la marotte à grelots. Selon lui, les variétés de la vie humaine ne sont que folie. Mettant à contribution son invention et son es-

prit, il frète un navire qu'il appelle *Narrenschiff* (le vaisseau des fous), et sur le pont duquel il entasse ses passagers.

Notre ami Sébastien se contenta d'indiquer rudement ce qu'il n'avait pas la puissance de terminer. Il moralisa, fut pédant et entassa le lieu commun; ce qui n'empêcha pas l'Europe du Nord d'adopter son vaisseau. L'Europe du Nord ne fut point imitée par l'Europe du Midi; ce fait bizarre en dit plus qu'une théorie.

Brandt, si grossier qu'il fût, méritait l'honneur d'être traduit, commenté, cité même par Érasme. Une main habile et délicate ferait encore aujourd'hui quelque chose de ce vaisseau fantastique que le juriste de Strasbourg créa dans sa gaîté. Imaginez une mer des fous, grand chemin orageux, qui doit les conduire au bonheur; les vagues bleues et phosphorescentes offrant dans leurs sillons lumineux tout ce que les fous espèrent : des montagnes d'or brillant aux yeux des avares ; des flots de liqueurs enivrantes promises aux sensuels ; des syrènes belles comme le jour aux voluptueux. La carène se balance sur ces vagues folles Elle est construite par des fous, comme des fous doivent construire; la proue occupe la place de la poupe, et le gouvernail est renversé. On a mis le capitaine à fond de cale, et le cuisinier sur le grand mât. Texte digne de Swift que cette description de l'équipage fou, de la carène folle, et de l'anarchie des passagers ! Rien n'empêcherait le rénovateur de cette fable antique, de placer sur le pont et dans les vergues les plus charmants ridicules du XIXe siècle : le génie méconnu ; l'âme incomprise, la femme libre, le créateur des religions, et ceux qui sont *dieux, demi-dieux*

ou *quart de dieux*. Cette cargaison de folies diverses aurait assurément piqué l'imagination moqueuse de Swift, de Sterne ou de Voltaire; Brandt n'a pas osé ou n'a pas pu; il est retombé de tout son poids dans la moralité vulgaire, laissant à ses continuateurs le soin de cultiver le champ de l'observation moderne.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que l'enfant du Nord se prétend l'élève et l'imitateur du génie méridional. Au commencement du même siècle, un de ces hommes qui escamotent le succès et qui croient avoir dérobé la gloire, Jean-Baptiste Spagnuoli, né à Mantoue, et que ses compatriotes crurent plus grand que Virgile, avait essayé l'analyse des vices humains, mais selon la mode italienne et méridionale. Ses vers, qui ne sont que des sermons diffus, jouirent d'une vogue extraordinaire. Au lieu d'individualiser des portraits, il les divise en types et en symboles; *Gastrimargia*, *Philargyria*. Spagnuoli les allégorise et les costume; les peint en détail, comme autant de divinités païennes; c'est un Olympe sorti du cerveau d'un casuiste, et où chaque péché tient lieu d'une idole. Ce Spagnuoli, espèce d'Ovide manqué, qui avait de l'imagination et de la facilité comme Marini, et qui excellait dans les descriptions comme tous les demi-poëtes, eut l'honneur d'une grande édition avec commentaires, les commentaires absorbant le texte et le débordant. L'un de ces commentateurs fut notre ami Sébastien Brandt, le Strasbourgeois, homme savant. Page 25 du volume II[e], on lit ces mots naïfs : — *Hélas! ici s'arrête le commentaire du grammairien Murrhon, suspendu par la mort fatale, ici commence le travail de l'honorable Sébastien Brandt.* — On commentait Spagnuoli comme on a commenté Ronsard : il y avait si peu de

goût au Nord et tant de dépravation au Midi, que l'Europe estimait comparable aux idylles charmantes de Virgile et répétait à l'envi le grossier début de la première églogue du Mantouan :

> Fauste, precor, gelidâ quando pecus omne sub umbrâ
> *Rüminat!*

Ruminat! Ce mot seul accuse le siècle. Cependant le piquant Érasme et le savant Béroalde admiraient encore le Mantouan. Shakspeare le premier osa se moquer de lui; il le fait louer ridiculement, par le pédant ridicule Holoferne, dans *Lave's labour lost.* Elevé à cette école du sermonnaire italien, Brandt crut imiter ses prédications morales et ses beaux symboles; mais le génie de son pays l'entraîna, il fit autrement et mieux. Il fut rude, grossier, bizarre, mais original. Rien de plus amusant que de voir cette poésie allemande couvée par une mère italienne, rester allemande en dépit de la couveuse, l'allégorie du Mantouan devenir individualité chez le Strasbourgeois.

Il est vrai que cette individualité est un peu vague encore. Elle moralise avant tout. Chez Barklay, le traducteur anglais, la sève de la vie réelle et de l'observation positive se révèle mieux. Brandt a inspiré Rabelais, qui transforme cette moralité commune en vive et philosophique ironie. Barklay fait du lieu commun de Brandt une observation spéciale et énergique.

L'Europe était émue. Les couronnes pleuvaient sur Brandt, qui ne manquait pas d'esprit et surtout d'humeur. L'abbé Trithème appela son livre un divin livre. Chacun y voyait le portrait de son voisin, de

ses parents, peut-être de sa femme, — avec de si belles gravures sur bois! On y admirait M. le conseiller et madame la conseillère, et le marchand, et le moine gourmand, et le savant de contrebande, et le fat, et l'escroc, et la femme colère, et le mari complaisant, — caractères devenus lieux communs; le lieu commun est une bonne chose qui a trop servi. Savantes et morales facéties! Une des planches qui les accompagnent montre un carrosse à rebours, un fou la tête en bas, les chevaux derrière la voiture, le postillon venant après la charrette, et portant ses éperons au bout de ses bottes, — puis ailleurs les *lollards*, les réformateurs, — puis les gens qui remettent tout au lendemain; ceux-là tiennent sur leur poing et sur leur tête trois corneilles, criant : *cras, cras, cras!* — *demain, demain, demain!* — Surtout il y a de splendides caricatures, des gloutons, des avares, des usuriers, des femmes, des hommes; — livre oublié, qui a fait l'éducation d'un demi-siècle, et qui a précédé Rabelais, Érasme, Cervantes et Shakspeare.

La France mordit, légèrement, à l'hameçon de Brandt, un peu grossier pour elle. L'Angleterre, raffola de la spirituelle et vive imitation donnée par Alexandre Barklay.

Ce Barklay, né à la fin du xv[e] siècle, élève d'Oxford, après avoir voyagé sur le continent, ainsi que le faisaient alors tous les hommes de lettres, fut tour à tour bénédictin et franciscain; heureux dans sa vie, bien prébendé, bien doté, comme Sébastien Brandt et Addison, comme la plupart de ces heureux génies qui, passant leur vie à observer le prochain, le connaissent trop pour heurter brutalement les passions

ou les vices; c'était encore un homme naïf et sage qui disait en riant ce qui lui passait par le cerveau. Au lieu de traduire servilement le texte de Brandt, il le refit. Il y jeta ses ennemis, qu'il classa parmi les fous, et jusqu'à ses imprimeurs, « qui le méritaient bien, » dit-il :

Car ils font leur devoir
Trop lestement et avec nonchaloir.
The prynters, in their business
Do all their works speedily and in haste.

Son livre est plus travaillé que celui de Brandt. Il charge son vaisseau de tous les fous d'Angleterre, et d'abord il a soin d'y faire entrer ceux de ses confrères les chanoines qui lui déplaisent, « les huit chanoines mineurs de Sainte-Marie-Ottery. » L'histoire se tait sur les causes de sa haine contre les huit chanoines *mineurs;* il leur assure, comme il le dit, une place *majeure* sur la chiourme :

« Alexandre Barklay s'adresse à messieurs les fous, les priant de faire place aux huit chanoines mineurs de Sainte-Marie-Ottery, lesquels y méritent un rang de premier ordre. »

Mes fous très-chers, allez un peu moins vite !
Voici venir huit charmants compagnons
Qu'il faut classer et suivant leur mérite;
Très-ignorants, très-sots et très-gloutons,
Très-malfaisants, très-fats et très-poltrons;
Au demeurant ce sont de bons apôtres !
Place pour eux, très-chers ! ils sont des nôtres !

Cette traduction, que j'ai soin de calquer sur le texte, doit laisser apercevoir que notre homme ne manquait ni de verve, ni de trait, ni de grâce. Le portrait du faux savant, ou plutôt du faux sage, placé comme pilote sur le navire, et qui, chez Bar-

klay, a beaucoup plus de finesse et de verdeur que chez son maître Sébastien Brandt, mérite aussi d'être cité. Ce fou qui ouvre la marche prend la parole :

Sur l'océan de la folie humaine,
Voyez errer notre leste carène!
Au gouvernail assis paisiblement,
Roi de mes fous, à mon gré je les mène,
Et le vaisseau flotte gaillardement.
Je suis savant ; des livres par centaine.
Comme un seigneur me font considérer;
Je ne lis rien et me laisse adorer.

C'est mon état de passer pour un sage,
Pour un savant et profond personnage
Sur mes rayons, souvent épousseté
De mes bouquins le pompeux étalage
Au grand jamais par moi n'est consulté.
Mais je les traite avec reconnaissance,
Je les habille avec magnificence,
Je les consulte à grands coups de plumeau
Damas, satin, pour eux rien n'est trop beau.
Ces chers bouquins! je les choie et les aime;
Dans la splendeur et l'ordre accoutumé
Je les conserve avec un soin extrême.
En les perdant je me perdrais moi-même.
Tout mon pouvoir en eux est enfermé.
Un ergoteur me rend-il sa visite?
Aux arguments que le pédant débite
Point ne réponds. Pourquoi me fatiguer?
A son loisir il peut épiloguer.
A-t-il fini? Par la main je le mène
Vers mon trésor de la science humaine;

Mes professeurs sont là par bataillons,
Et c'est là tout ce que je lui réponds.

Les portraits inventés par Brandt, perfectionnés par Locher, son traducteur latin, et fort améliorés par l'Écossais Barklay, sont de ce genre; il s'en faut qu'ils vaillent en général l'esquisse comique que je viens de rapporter. Le siècle n'y regardait pas de si près ; dans le *Narrenschiff*, tout paraissait admirable.

Il faut lire ce que Locher, étudiant de dix-huit ans et fanatique partisan de Sébastien Brandt, écrit à Bergmann Von Olpe, archidiacre de Grandval et non pas libraire, comme le disent les biographies : « Je suis un jeune homme né sous un astre rigide, allaité dans les hameaux suèves, nourri de glands... et j'ose toucher aux sacrés tripodes de Phébus; malgré la stérilité de ma terre barbare, j'ai voulu baigner mon âme dans la rosée de l'Hélicon ! » — On aime à voir autour de ce berceau et de ces bégaiements de l'observation moderne un archidiacre, un écolier, un conseiller aulique, un franciscain, et toute l'Europe du Nord attentive.

Ces traducteurs septentrionaux avaient trouvé l'invention si excellente, qu'ils se mirent à l'agrandir, à l'embellir, à l'accommoder à leur guise, à la vêtir selon la mode de leur nation. Il en fut précisément comme du roman du *Renard*. Chaque peuple fit son *Vaisseau des fous;* un Français, nommé Jean Bouchet, eut même le tact de comprendre quel point d'union secrète se trouvait entre le roman du *Renard* et le *Vaisseau des fous*. Il les fondit en un seul ouvrage, qui eut pour titre : les *Renards traversant les voies périlleuses de la vie humaine*. L'œuvre bâtarde dans laquelle les deux sillons de l'observation germanique étaient ainsi mêlés ne fut guère viable. D'autres plus humbles et plus habiles, se contentèrent de traduire en honnête prose, qui trouva une infinité de lecteurs, les vers satiriques de Brandt. C'étaient là autant de pas faits par le Nord vers la fine et sévère observation des caractères humains. Quant à l'Espagne et à l'Italie, elles ne touchèrent pas au *Vaisseau des fous*. Il est curieux de savoir pourquoi elles n'y touchaient pas.

§ IV

Observateurs des mœurs en Italie et en Espagne.

L'Italie méprisait profondément le Nord et la France. Le Tasse et Machiavel maltraitaient beaucoup les Français, qui, depuis un siècle, avaient irrité et dévasté l'Italie : « Manants illéttrés et avilis, dit le Tasse, ou gentilshommes féroces ; petits, pauvres et laids, dont les jambes sont devenues cagneuses et le torse énorme à force de monter à cheval pour aller en guerre. » Un Italien, Balthasar Castiglione, ambassadeur en Angleterre, et son concitoyen Casa, formulaient à la même époque le code du savoir-vivre. L'un, dans son *Homme de cour*, l'autre dans son *Galateo*, se moquent singulièrement des gens du Nord, et surtout des Français, dont ils parlent à peu près comme on parlerait aujourd'hui des Hurons. Castiglione ne loue que le duc d'Angoulême, depuis François I[er], qui sans doute lui avait adressé quelque beau cadeau, et qui devait relever un jour, dit Castiglione, la gloire de la France. Il faut voir avec quelle subtile indifférence le courtisan du duc d'Urbin vous apprend, dans son traité, ce qu'il faut faire pour être bien en cour, comment on doit s'y prendre pour y réussir, comment toutes les diversités du caractère s'effacent devant le beau titre de *cortegiano*, qui répond à celui d'homme du monde, comme quoi enfin les bonnes manières sont tout. La fin d'une civilisation est toujours signalée par ce désir exorbitant de la bonne grâce et de l'élégance. Si la naïve admiration des choses hautaines berce les littératures et les

peuples naissants, cette dépravation d'un goût faussé endort leur vieillesse frivole et désespérée. Quand on voit à côté des élégants conseils de Castiglione les efforts burlesques de Berni et les froideurs amères de Machiavel, il faut dire : L'Italie s'en va. Aussi s'en allait-elle. Castiglione considère les hommes comme parfaitement égaux de caractère ; il détruit les aspérités et les diversités, les nuances et les passions humaines ; il ne s'occupe qu'à raffiner la morale, qui s'évapore en politesse.

La lecture de la table des matières de Castiglione suffit à montrer comme un pays qui se meurt juge les questions de la morale.

« Il ne doit pas y avoir, selon Castiglione, de différence entre les caractères, d'originalité tranchée entre les hommes ; tous, effacés et amollis, doivent se formuler d'après un type et un modèle unique, qui est le *courtisan.* »

A ce courtisan, Castiglione fait la leçon et donne la loi ; il lui dit comment il doit se vêtir pour plaire, de quelle façon il doit commencer et achever la révérence, s'il doit faire la cour aux dames, s'il doit préférer une femme non mariée à une femme mariée, s'il peut mentir, à quel degré il peut mentir, s'il peut flatter le prince, si cette flatterie peut être mêlée de médisance. Puis, dans un chapitre spécial, employant le plus pur langage italien, il se demande si un rival doit calomnier son rival, afin d'atteindre le but qu'il désire.

« La profession du courtisan, dit-il, consiste d'abord dans la grâce de l'extérieur, dans la beauté de sa personne, qu'il doit conserver et réparer, si le cas échet. »

La profession principale du courtisan est de se bien battre, ou du moins, dit Castiglione dans un chapitre suivant, d'avoir l'air de se bien battre. Qui ne se rappelle ici les *condottieri*, vêtus de cuirasses resplendissantes et l'arme au poing, sous la condition expresse de ne pas s'en servir, mais de s'entendre bravement pour que le champ de bataille ne soit pas ensanglanté, pour que la passe d'armes reste vierge de sang humain ? Le moraliste italien nous enseigne que le courtisan doit savoir nager, sauter, courir, jouer du luth et faire tous les jeux et exercices qui plaisent ; que le courtisan ne doit pas sembler affecté lors même qu'il se permet d'inventer et de mentir; qu'il doit user d'élégance pour parler comme pour écrire, sans jamais laisser paraître l'affectation ; que la dame qui habite la cour doit se vêtir pour plaire au prince d'abord, et ensuite aux courtisans ; que le principal ornement du courtisan, ce sont les lettres; qu'il ne faut pas imiter les Français, qui méprisent les lettres, et qui regardent les gens de lettres comme vils.

Ce dernier passage mérite attention. Il donne une idée fort juste de la situation de l'Europe à l'époque dont je parle, et de la distance qui sépare le Nord et l'Occident des idées méridionales. Castiglione qui avait beaucoup voyagé, qui se trouvait en Angleterre et qui venait de France, s'exprimait ainsi : « Les Français ne connaissent que la noblesse des armes, ils estiment comme rien tout le reste. Ils abhorrent la culture de l'esprit et tiennent les gens de lettres pour déshonorés ; chez eux, appeler un homme clerc, c'est lui dire la plus grande injure de la terre. Il se trouve un prince parmi eux nommé monseigneur

d'Angoulême (François Ier dans sa jeunesse), monseigneur d'Angoulême, qui doit succéder à la couronne, et qui fera refleurir, à côté de la gloire des armes, celle des lettres, car il les aime. Je l'ai beaucoup connu, et, me trouvant à la cour, il m'a parlé de son désir de faire parvenir la France à des destinées plus lettrées. Je ne saurais trop louer la disposition de sa personne, la beauté de son visage, et une certaine et gracieuse aménité du discours, qui promet beaucoup au royaume de France. Les gentilshommes français et italiens qui connaissent ses coutumes, la grandeur de son âme, sa valeur et sa bonté, disent qu'il est impossible que la France, sous les lois de Monseigneur d'Angoulême, ne devienne pas aussi lettrée que l'Italie. »

Égarée au milieu des conseils de morale immorale qui remplissent le livre de Castiglione, cette prophétie donne une idée assez juste du mélange de sagacité divinatrice, de profondeur et de dépravation qui caractérisait ce beau pays.

L'observation analytique de l'humanité paraissait à cet Italien folie et barbarie : les diversités mêmes et les nuances humaines ne lui semblaient que des commencements d'insanité ; *gli umori... sono pazzie*. L'Espagne, moins avancée, n'était pas moins éloignée de l'esprit analytique. Dès que le rayon italien l'a frappée, elle est lyrique, épique ; mais elle ne touche point au royaume de l'examen individuel, qui demeure soumis à la loi du Nord ; son livre le plus admirable, *don Quichotte*, n'est, je l'ai dit, qu'un symbole, la double personnification du corps et de l'âme, — don Quichotte, Sancho.

Que l'on place à côté l'un de l'autre l'ambassadeur

Castiglione et le conseiller aulique Brandt, l'un subtilisant la morale jusqu'à la perdre en politesse, l'autre ourdissant avec une grossière vérité et une rude puissance la trame de son observation analytique ; on pourra juger d'un coup d'œil les deux civilisations et les deux races. Ce fut plaisir, pour les gens du Midi, de lire dans Castiglione combien il est aisé d'être immoral et charmant. Ce fut un bonheur pour les gens du Nord que ce coup d'œil sévère et distinct, jeté par Brandt sur toutes les professions et toutes les humeurs. L'*Éloge de la folie* d'Érasme, charmant petit volume, n'est que la quintessence piquante et concentrée du grossier génie de Brandt et de Barklay. *Les Adages* d'Érasme abondent en observations et en portraits écrits dans un latin dont la charmante élégance rappelle Pétrone, et dont le sens moral est emprunté à Sébastien Brandt. La généalogie littéraire que nous avons indiquée est si vraie, que l'on trouve dans *les Adages* un mélange fréquent de souvenirs qui rappellent la personnification animale du roman du *Renard* et *les Fous* de Brandt. Érasme passe en revue les animaux humains, tout à fait à la manière du vieil auteur de *Reynard the Fox*, et de celui du *Narrenschiff*. Son *scarabée*, ou calomniateur, est un portrait de La Bruyère : « Il y a, dit-il, des petits hommes infimes malicieux, noirs comme le scarabée, sentant mauvais, non moins abjects, mais persévérants, et qui peuvent nuire à de grands hommes, sans être utiles à qui que ce soit. Ils terrifient par la noirceur, étourdissent par la clameur, dégoûtent par l'odeur ; ils voltigent autour de vous, s'attachent à vous, vous restent attachés ; les vaincre est une honte, et votre triomphe vous laisse souillé. » Son *Éloge de la folie*, adressé à More par un

jeu de mots (*Encomium Moriæ*), et dont dix-huit cents exemplaires, ce qui équivaut à plus de six mille aujourd'hui, furent vendus en un mois, est une imitation bien plus directe de Brandt ; satire de mœurs et d'observation, terrible coup de flèche qui atteignait les moines au cœur.

D'Israëli, homme sensé et ingénieux, reconnaît cette antique parenté de l'observation allemande et anglaise. Ce sont frères ou cousins que Hugo de Trimberg, maître Renard, et notre Gil Blas, et Panurge.

La majesté des rois n'est point épargnée par les créateurs de ces types ; ils ne reconnaissent que la *majesté de la ruse*. Circonvenir, attendre, ruser, parer les coups, supplanter, intimider, voler, c'est le succès. Un savant juriste, Heineccius, affirme que le seul roman du *Renard* vaut mille commentaires de droit, et qu'il éclaire beaucoup de points controversés. Je le crois bien, *le Renard* c'est la chicane. Il exprime la toute-puissance de la fourberie dans les affaires humaines. Telle était sa popularité, que, sur le vieil autel de Cantorbéry, on reconnaît encore, très-bien sculpté, maître Renard, maître Ysengrin et maître Lion, canonisés comme de petits saints.

Aucune de ces données ne s'est perdue. Les idées ont des ailes.

Depuis le commencement du XVI[e] siècle, cette observation analytique de l'homme s'empare de toute la littérature anglaise et fait des chefs-d'œuvre. A quoi rapporter cette nouveauté ? Pourquoi ne trouvez-vous, dans l'antiquité, rien qui rappelle les cent et quelques personnages de *Clarisse Harlowe*, les deux cents et quelques individus, tous différents, que

nent les drames de Shakspeare, les infinies
du caractère humain observées par Fielding,
ou Lesage ? N'est-il pas évident que l'analyse
ée à l'homme, ébauchée par les anciens, a
ssée à bout par les romanciers modernes ? Il
ir aujourd'hui les moindres romanciers de
terre saisir un caractère fibre à fibre. C'est l'ex-
s anciens, au lieu de donner sur cet écueil, ont
eurter contre l'emphase. Nos décadences litté-
exagèrent l'analyse ; les décadences antiques
aient la synthèse. Où nous sommes petits et
ils étaient emphatiques et ridicules. D'où vient
fférence ? On ne peut résoudre ce problème
r un examen métaphysique que nous ne tar-
pas d'aborder.

it à cet élément métaphysique, si curieusement
ar nous des autres éléments constitutifs du
moderne, une fois né, il ne resta pas à l'état
que et stérile, que nous avons étudié chez
es vieux Allemands. Les alliances de cette ob-
on individuelle avec le platonisme amoureux et
épique ont produit le roman de la Calprenède,
le Mlle de Scudéry, enfin celui de Mme de La-
, perfectionnement délicat des romans de che-
. Assimilé au récit passionné comme dans
Lescaut, à l'érudition archéologique et locale
dans *Ivanhoë* et *Kenilworth*, à la moralité puri-
comme dans *Clarisse* et *Paméla ;* sous quelque
que l'on veuille apprécier le roman moderne,
rs on trouve au fond, et sous les alliages les plus
cet élément primitif et neuf, l'*individualité*
ne.

§ V

Des sources morales du roman moderne.

Le principe de cette individualité appartient aux vieux Germains, et Tacite en fait foi ; principe qui attribue à chaque homme sa force et sa valeur. Mais ce premier germe n'aurait pas suffi.

A côté de l'indépendance germanique, l'individualité chrétienne, l'examen septentrional, l'importance donnée à la vie domestique et aux femmes par les peuples du Nord, ont concouru à faire naître ce génie de l'observation qui s'est surtout développé en Angleterre. Résumons-nous donc et prenons ces éléments un à un : 1° principe germanique, chacun attachant aux individus une importance égale et jouïssant d'une indépendance relative ; — 2° principe chrétien, principe de la confession ; chaque vice examiné, sondé, creusé, chaque vertu pesée, chaque motif approfondi ; rien de tel n'avait lieu chez les païens ; — 3° principe septentrional ; chacun exerçant son jugement sur toutes choses, et par conséquent toutes choses jugées de divers points de vue ; — 4° principe domestique ou du ménage ; les tableaux d'intérieur, que les anciens méprisaient ou négligeaient, devenant intéressants, ainsi que les personnages qui s'y trouvent décrits : — voilà les éléments du roman moderne. Comment vont-ils se combiner, et que vont-ils enfanter ?

Le peuple chez lequel ils ont trouvé leurs proportions le plus favorables à l'art nouveau, c'est le peuple anglais. Il est homme d'affaires, il vit de la vie

réelle, et cette observation lui est indispensable. Aimant l'indépendance de l'individu, l'examen de toutes choses, la moralité chrétienne et la vie domestique, il tire de ces profondeurs une littérature complète de la vie privée et de l'observation humaine ; — le drame-roman de Shakspeare, le roman-drame de Richardson, le poëme-roman de Byron, le roman-chronique de Walter Scott.

L'introduction et l'action des femmes dans la vie privée et même publique se rangent en première ligne parmi les éléments du roman. Elles possèdent, comme on le sait, le don d'observation analytique et le discernement des caractères : elles en ont besoin, étant faibles. Je reconnais donc pour éléments de ce nouvel art le christianisme et le casuitisme, le germanisme et l'individualité, le Nord et l'analyse, la femme et sa sagacité. Sous le niveau chrétien, le mendiant est digne d'observation comme le roi. L'indépendance germanique veut que l'individu soit estimé pour lui et en lui. La froideur du Nord adopte l'examen universel. La femme introduit dans les arts sa finesse active et ses passions observatrices. Qu'il soit sorti de là toute une littérature à peine entrevue des anciens, ce n'est pas merveille ; une poésie, une philosophie, une fiction dans lesquelles l'homme est considéré comme jouant un rôle spécial, comme étant à lui seul un monde ! Les romans ont passé en revue les conditions humaines et les vices humains. Le moyen âge était habitué à cette revue. Il les faisait danser avec la Mort ; la danse macabre, c'est la diversité des conditions humaines analysées et nivelées par la mort.

On ne sait pas combien les casuistes chrétiens sont

proches parents des romanciers, qui, dans leur balance sérieuse et comique, ont spécifié les cas, quintessencié les vices, et cherché les diversités des choses et des caractères. Le principe chrétien, l'examen de soi-même se trouve même chez les romanciers déplorables, casuistes de l'immoralité. N'étaient-ce pas de vrais casuistes que Richardson, Fielding, Smollett, et surtout ce grand Shakspeare, le *voyant*, le confident, ou plutôt le *confesseur* de l'humanité entière? Shakspeare tient par un intime lien au moyen âge que dominent deux royautés, celle du bouffon qui nivelle les rangs sous la plaisanterie de sa marotte, celle de la mort qui nivelle les hommes sous le sérieux de son sceptre.

Il y a dans une pièce de Shakspeare un brave maître d'école, qui porte un nom admirable : Holoferne. Il recommande à ses élèves de bien conjuguer, de bien décliner, de ne faire attention qu'aux mots, jamais aux pensées : c'est ce que recommandent aussi les esprits fanatiques qui nous permettraient de nous occuper de littérature, sous condition que ce fût une littérature de bouts-rimés. Ils nous pardonneraient d'être annalistes littéraires, si nous n'examinions rien, si de titre en titre, de date en date, et de néant en néant, nous marchions comme des aveugles dans une caverne.

Il faut pénétrer le sens des époques et non transcrire des titres et des dates. Quand je jette un regard sur ses vastes répertoires où les cadavres et les débris des diverses littératures sont étiquetés et rangés, je suis saisi d'effroi. Je cherche la pensée et ne vois que la mort. Je répète comme Hamlet riant de Polonius : *Words! words! words* (des mots! des mots!). Ces

livres de classification sont très-utiles, et je n'en disconviens pas, aussi utiles que les registres de nos naissances et de nos décès. Les familles littéraires y trouvent leurs annales, leurs généalogies, leurs affinités. Mais ce qui nous intéresse, c'est la pensée. Comment s'est fabriquée la civilisation ? Comment se sont formées les littératures ?

Le rayon lumineux qui part de l'Italie, traverse l'Espagne, se joue sur la France, l'Angleterre, l'Allemagne, éclaire, échauffe, féconde le Nord, puis s'efface, s'éteint, s'épuise, laisse le Midi enveloppé d'un voile, et le Nord intellectuel saturé de lumière et de chaleur. Cette marche merveilleuse et féconde de la pensée humaine héritant de toutes les richesses, ne perdant rien du passé, se transformant toujours, comment la connaître ? Où l'étudier ? Chez Bouterwek, classificateur sec et diffus de la poésie espagnole? chez l'érudit et ingénieux Ginguené, chroniqueur philosophique de la poésie italienne ? chez l'abbé Goujet, annaliste scrupuleux de nos richesses littéraires ? Le magnétisme des intelligences ne se trouve pas là. Admirable chose, en vérité, que cette gravitation perpétuelle ; toutes ces nations, les unes barbares et s'éclairant ; les autres civilisées, éclairant leurs voisines : d'autres éteintes et reposant jusqu'au moment de la résurrection ; quelques-unes suspendues entre la barbarie et la civilisation, entre les ténèbres et la lumière !

Toute histoire littéraire sans philosophie n'est qu'un ossuaire de l'intelligence et me rappelle l'impression que je ressentis, il y a quelques années, au cœur de la Suisse, dans le canton républicain et catholique de Zug. En entrant dans une salle obscure, située au

bord du plus transparent, du plus charmant des lacs, je découvris, rangés avec un soin scrupuleux, sur des rayons, comme des livres dans une bibliothèque, tous les débris de notre mortelle humanité. A chacun de ces débris était attaché un petit carton suspendu, et ce carton, fort propre et chargé de caractères lisibles, nous apprenait que tel ossement avait été la propriété de maître Arnold Rudiger, serrurier, décédé en 1660; que ce *fémur* avait appartenu à maistre Wilhelm Gartner, en son vivant bedeau de la paroisse. « Voilà, me disait le cicérone suisse, la véritable histoire de ce canton. Quelle exacte précision! Que de dates! Quelle superbe série de noms propres! »

— « J'aimerais mieux, lui répondis-je, la plus petite chanson populaire que répètent depuis quelques siècles les échos joyeux de votre lac. Ces pauvres refrains seraient plus historiques pour moi, que votre bibliothèque de petits ossements classifiés et étiquetés. »

— Ne tombons pas dans l'erreur de ces bons Suisses de Zug. Ne demandons à l'histoire littéraire que ce qui a réalité, puissance et influence. La vie est courte et le temps nous emporte. Ne perdons pas nos heures à étiqueter et à classer des débris sans valeur.

UNE
REPRÉSENTATION THÉATRALE
SOUS CHILPÉRIC.

UNE

REPRÉSENTATION THÉATRALE

SOUS CHILPÉRIC.

Quel est ce personnage qui entre en scène, seul, couronné de lauriers et le rameau vert à la main droite, selon la coutume ? Son manteau est rejeté de l'épaule droite sur le bras gauche ; — après les saluts qui ont toujours été d'usage, il s'adresse au peuple, à la foule remplissant le cirque que vient de restaurer le demi-Romain, le demi-barbare, *Hilp-Rick* ou Chilpéric, comme il vous plaira d'écrire ce nom, avec ou sans la gutturale franke ? C'est le théâtre de Soissons.

Ce peuple, au septième siècle, doit être fort bigarré ; il y a là toutes les espèces d'esclavage. Le sort fatal de notre beau pays lui a imposé la misère de connaître toutes les variétés possibles de cette douloureuse histoire naturelle de la servitude : — Gaulois soumis au Romain ; Latin soumis au Teuton ; serf de serf ; barbare obéissant à un Gallo-Romain, dont le maître est un évêque, lequel se courbe lui-même devant un bandit salique. Mais (ce qui arrive aussi dans notre pays merveilleux) cette masse

de visages humains, cette foule entassée sur les degrés, depuis les plus hauts jusqu'aux plus bas, est toute pétillante d'intelligence et d'esprit. Les yeux parlent ; les gestes sont rapides ; les mots expriment toujours deux idées, dont l'une se cache. On la voit déjà telle qu'elle est aujourd'hui, cette masse remuante, ingénieuse, ardente, imprévoyante, sensuelle, toute au moment, toute à l'impulsion, recevant les impressions, les échangeant, non contre des principes, mais contre des sensations contraires ; on la trouve, dis-je, et la retrouve héroïque et folle, telle qu'elle se montra jadis à l'empereur Julien et au grave évêque de Tours, Grégoire. En elle se concentrent, venant de Rome, des bords du Rhin, de ceux des deux mers, tous les éléments d'activité pétulante, de hardiesse étourdie, d'héroïsme spirituel, que le monde entier lui envoie.

Le moment que je signale est le début de son éducation de race.

Nous sommes au septième siècle ; et voici, en face du *proscenium*, à la place même des Césars romains dont il hérite, — entouré de licteurs, vêtu de la pourpre, — ce brave barbare que l'on a calomnié, ***Hilp-Rick*** ou Chilpéric. Une demi-lueur favorable à l'intelligence a percé les ténèbres de son temps et est venue illuminer son cerveau. Il a compris, grâce aux évêques sénateurs ou fils de sénateurs qui se sont emparés de lui, que le pouvoir passe avec la vie et que l'assentiment des philosophes et des penseurs est chose utile. Il est sensible à cette magie douce et puissante de l'intelligence désintéressée. Quand sa main, souvent sanglante ou rapace, s'est reposée un moment, il a essayé de versifier je ne sais quelles puéri-

lités de décadence romaine ; « *la muse royale* était *boiteuse* », dit Fortunat ; mais l'intention était bonne. Étonné ensuite de ne pas trouver dans l'alphabet grec et latin le symbole matériel des sons tudesques nécessaires à son dialecte, il a inventé deux lettres ; les Romains se sont moqués de lui. Ils ont eu grand tort, ces Romains, de railler du fond de leurs raffinements décrépits les rudes idiomes des nations nouvelles. Chilpéric, enfant de ces mêmes races, avait raison contre les critiques romains. C'est ce que pense aujourd'hui la postérité, favorable au roi barbare, et qui se moque de ses critiques.

La postérité apprécie l'aspiration littéraire, la velléité civilisée qui rachètent un peu Chilpéric et le détachent de ses contemporains guerroyeurs. Par le même honorable motif et le même noble désir il a reconstruit au septième siècle l'amphithéâtre de Soissons, où il a ordonné que l'on célébrât des jeux. Là se presse devant lui la foule murmurante ; Teutons insolents et couverts de fer, Romains souriants avec cette gravité pâle et cette convenance diplomatique et amollie des races usées ; Gallo-Romains attentifs, éveillés et ironiques qui écoutent le Prologue.

Il est temps de dire que ce *Prologue* n'a rien de factice ou de romanesque. Il existe à la Bibliothèque impériale, dans un beau manuscrit du dixième siècle, que les paléographes les plus timides attribuent au onzième siècle seulement, et dont la conservation est parfaite. C'est le monument authentique d'un fait cent fois plus notable que tous les petits faits stériles dont on se nourrit aujourd'hui grossièrement: il démontre la continuité imperturbable de la vie intellectuelle chez les peuples et à travers l'histoire.

Oui les esprits sont solidaires des esprits. Au septième siècle les villes brûlent. Chilpéric règne. La peste sévit. La bassesse des hommes, la pire des pestes, est partout. Les évêques écrivent un latin détestable. Les tombeaux portent des inscriptions où le substantif n'est jamais d'accord avec l'adjectif. Partout l'on tremble et l'on se massacre. Comment penser à Térence? Et à Ménandre? Elle est assurément morte et disparue la belle rivière de la vie grecque, la vie adorable de l'esprit! Ce qui enchantait les Scipions et les Alexandre peut-il plaire à Chilpéric, aux Leudes, aux Grafen, aux vieux loups ravissants de la conquête sanglante?

Rassurez-vous.

Les trois interlocuteurs de ce Prologue, dont nous n'avons que soixante vers, interprétés par M. Magnin avec sa finesse habituelle (et selon nous avec quelques erreurs), prouvent que rien ne peut mourir dans le domaine de l'esprit. L'étincelle de la comédie grecque, une fois projetée dans le monde, ne périra jamais. Ensevelie, non étouffée, elle reparaît sous Chilpéric avec Térence; avec elle toutes les grâces, toutes les élégances, toutes les forces qui suivent l'indépendance intellectuelle et qui en émanent.

Les bateleurs, les prestidigitateurs, les athlètes sanglants, les écuyers superbes, les chasseurs d'éléphants, les thaumaturges adroits, les Vénus scéniques, les conducteurs de chars ont depuis bientôt deux siècles fait tous les frais des amusements publics. Augustin et Alipius son ami les ont vus à l'œuvre dans le cirque de Tagaste. Les âmes se sont affolées de barbarie et de plaisir, de sang délicatement versé

ou de voluptés nues, habilement livrées sur la scène de Byzance à l'imitation générale.

Il n'y a plus, au septième siècle, de place pour Térence et pour Virgile. Le rhythme poétique n'est plus que celui du guerrier qui frappe ou de la danseuse qui bondit. La mosaïque, artifice d'ouvrier, remplace la peinture. L'acrostiche, manœuvre d'artisan, supplante la poésie. Le souffle de « l'Andrienne », la pureté de contours et la grâce modeste de Térence conviendront-ils à quelqu'un dans une telle époque?

Le *Delusor* (prestidigitateur) a tout envahi. C'est le roi, c'est le maître ; il sait les *trucs*, si la plume ose tracer ce mot odieux; il connaît les *ficelles*, pour emprunter à l'argot cet autre terme ignoble. M. Magnin traduit *Delusor* par « moqueur », contre-sens évident à mon avis, et M. Magnin n'en est pas moins un érudit du premier ordre.

Revenons au Prologue, et laissons parler *Hieronymus*, le directeur, l'impresario, qui annonce la pièce au Public :

JÉROME.

Cher spectateur, toi qui viens ici t'amuser dans ta ville natale, sais-tu ce que l'on va te donner? On va te remémorer les vieux chefs-d'œuvre de Térence.

(*It te recordàri monumentà vetus a Terenti !*)

. . . .

Vous voyez que ce bon Jérôme est dans les excellentes voies de son maître Chilpéric ; il veut réveiller la Muse hellénique, et il annonce son intention à tous les Gaulois présents, Germains, demi-Germains et Gallo-Romains qui l'écoutent. Il déclare ainsi la guerre

aux représentants de la Muse nouvelle, matérielle et grossière ; aux *delusores*, aux machinistes.

Alors, du fond de la coulisse, en voici un qui s'élance pour empêcher le directeur de continuer. M. Magnin suppose que ce *Delusor* était placé d'abord parmi les spectateurs. Pourquoi ? Rien n'indique cette mise en scène et ne justifie cette hypothèse. Quoi qu'il en soit, le Présent, le temps nouveau sous la forme du *Bateleur* ou « Delusor », apparaît, fait face au directeur Jérôme et s'oppose à ce qu'il ressuscite le Passé. Bataille entre *Jérôme* et *Térence*, qui font l'esprit et le bon goût ; — et le *Delusor*, le farceur, la prestidigitation ; — la barbarie.

LE BATELEUR.

« *Veux-tu te taire, poëte antique? Poëte antique, veux-tu*
« *te taire? Vas-tu nous rabâcher tes vieilles pièces? vieux?*
« *Je te le répète, va-t'en! Mets dans un coin tes vieilles*
« *muses! A quoi servent-elles, ces vieilles....? qu'à....!* »

Ici notre bateleur est d'un goût tellement immonde, que l'on ne peut copier même en note la grossièreté qu'il se permet (1). M. Magnin traduit tout ce morceau tout autrement que nous, peu importe. Le directeur, à qui l'habitude et le commerce des anciens ont enseigné la politesse, reprend avec assez d'esprit :

LE DIRECTEUR.

« *Tu es un beau poëte! et ta tirade vaut tout au moins*
« *les vers de Térence. Qui veut des échantillons de bon*
« *goût n'a certes qu'à t'écouter.* »

(1) *P....e ni doccant.*

LE BATELEUR.

« Ah! tu m'ennuies! Tiens! je m'étends ici, par « terre. Ce que je fais là (1), *dis, est-ce de la prose? « est-ce de la métrique? Dis-le-moi. Voyons, dis-le-moi « donc! Tu grognes, vieux, tu n'es pas satisfait! Voyons! « entre nous, à quoi toutes tes vieilleries servent-elles?* »

Le bateleur s'est couché sur la scène en faisant la grimace au directeur, et peut-être pis. Le mouvement comique, qui continue, va s'aggraver et s'animer par l'entrée d'un nouvel acteur. Térence en personne se montre. Aux vers pentamètres et hexamètres, fort misérables, des deux premiers interlocuteurs succède ici l'hexamètre virgilien, qui n'a guère plus de beauté ni de régularité.

TÉRENCE.

« Quel est-il, ce drôle?... celui qui m'insulte? Par Her- « cule, j'ai honte de le demander. Le scélérat! le mons- « tre! De quels bords étrangers est-il venu me décocher « en riant ses durs sarcasmes? Où le trouverai-je, pour lui « payer libéralement, dans l'excès de ma juste colère, tout « ce que je lui dois? »

Térence est devenu barbare en vieillissant.

Il prononce des vers exécrables, qui ne signifient pas grand'chose; vers où il faut remarquer d'ailleurs ces mots *externis ab oris*. Le bateleur n'est donc pas Gaulois ou Romain; c'est un Germain, un sauvage venu des forêts de Tongres; il amuse les barbares et ne peut amuser que des gens de cette espèce; le trait est bien timide, bien déguisé, et si subtil, qu'il a échappé même à la subtilité de M. Magnin. Cepen-

(1) Consulter Rabelais.

dant le bateleur teutonique, l'*amuseur* des conquérants, le jongleur (*juggler*) se relève, se dresse devant le Romain-Africain, ami de Scipion, et lui dit :

LE BATELEUR.

« *Celui que tu appelles, le voici. C'est moi. Que veux-*
« *tu me payer? Allons, je suis tout prêt, et j'accepte tes*
« *dons.* »

TÉRENCE.

« *Drôle, c'est toi qui mords à belles dents mes célestes*
« *muses!*

(Meas conrodis dente camænas!)

« ..... *Et qui es-tu? et d'où viens-tu? Pourquoi t'atta-*
« *quer à un grand poëte?* »

En beaucoup de points (car ce petit morceau barbare donne lieu à mille équivoques), M. Magnin adopte des interprétations étrangères ou contraires à celles que je préfère ici et qu'il serait oiseux de défendre; encore une fois, cette discussion serait sans aucune utilité.

Térence cependant est entré en scène, richement et élégamment vêtu, comme il convenait à un Romain de la belle époque, affranchi, familier des Scipions. Voyant le bandit musculeux auquel il a affaire, et rejetant son beau manteau rattaché par l'agrafe à la mode, il se présente le torse nu et les bras nus devant le pugiliste. Ainsi *déshonoré* (*se dedecorat*), le poëte continue sur un ton d'athlète :

TÉRENCE.

« *C'est donc toi qui as eu l'audace de substituer la bar-*
« *barie à mes muses décentes!* »

LE BATELEUR.

« Je vaux mieux que toi, je suis jeune. Vieux tronc « stérile et desséché, peux-tu entrer en lice avec ma jeune « vigueur? Je suis chargé de fruits. Le gain et la vie « m'appartiennent. Tais-toi, vieillard; tu feras bien mieux « de garder le silence!»

TÉRENCE.

« Ah! tu es jeune! crée donc ce que j'ai créé quand « je l'étais moi-même! Jeune, toi! et tu ne produis « rien!»

LE BATELEUR.

« Ma foi, il dit vrai... »

Mais le représentant de la jeune force et du poignet nerveux, le *Delusor*, l'homme de la ruse, tout en reconnaissant la sagesse de Térence, ne cesse pas de défendre sa propre cause.

Ainsi la comédie classique insulte et provoque le nouveau régime dramatique, celui de la dextérité et du pugilat.

Rien de plus commun, de plus trivial, de plus stérile que le reste du dialogue, dont l'auteur, quelque moine gaulois auquel *Hilp-Rick* aura commandé ce travail, tourne éternellement autour de deux idées, la jeunesse inutile du Bateleur et la féconde antiquité de Térence. Il ne développe pas ce qu'il a conçu. Il ne donne pas la vie à ce qu'il a inventé. C'est dommage. Il avait mis la main sur un germe admirable, contenant le grand secret de l'histoire dramatique tout entière et de l'histoire intellectuelle, — renaissance, perpétuité.

On ne détruit rien. La vitalité de l'esprit se renouvelle et se continue, solidaire et immortelle.

Partout, dans tous les temps, sous les décombres de toutes les histoires, malgré la force, la brutalité, l'esclavage, on voit, à des intervalles inégaux, l'étincelle de l'esprit humain, la divine intelligence reparaître et triompher. Après les Brahmanes qui étouffent la liberté sous les castes, le drame hindou se montre, suivi ou escorté de l'immortel drame grec. Après Chilpéric et les Dagobert, Térence, réveillé par Chilpéric lui-même, se propage dans les couvents, fait les délices des lecteurs, sourit même aux religieuses et aux abbesses et crée le Drame moderne.

La noble Pensée, représentée par Térence, demeure maîtresse.

Le règne des Bateleurs n'a qu'un temps ; la grâce, l'esprit, la vie, l'honneur, le charme de l'humanité ne périssent pas.

HROSVITA

NAISSANCE DU DRAME CHRÉTIEN AU DIXIÈME SIÈCLE.

QUELQUES DOCUMENTS

SUR HROSVITA ET SON ÉPOQUE.

Consulter — M. Saint-Marc Girardin, — **Essais littéraires.**
— M. Villemain, — **Littérature du moyen âge.**
— M. Magnin, — **Traduction du Théâtre de Hrosvita.**
— Conrad Celtes, — Édit. de Hrosvita (lat.).
— Pirkenhammer, — Vie de Hrosvita.
— Warton and Price. — History of **English Poetry.**

HROSVITA

RELIGIEUSE DE GANDERSHEIM

---

§ Ier

Le drame à Gandersheim. — Mise en scène. — Les actrices. — Les spectateurs.

Une religieuse saxonne du xe siècle avait lu Térence, avec quelles délices et quel enchantement ! Dieu seul peut le savoir. Imaginez les délicatesses de l'*Andrienne*, les tendresses de l'*Hecyre*, le souffle amoureux de Ménandre, et les murmures voluptueux des jeunes Athéniens sous les portiques de leurs *Hétaïres*, étudiés dévotement par la nonne allemande, qui pouvait avoir vingt-cinq ans, et vivait sous le règne des Othons. Pour moi, je me plais à me représenter cette lecture, commencée, interrompue, reprise et continuée quelque soir d'été, sous l'ombre transparente et chaude des grands chênes, au bord du fleuve Ganda ; elle a dû coûter bien des soupirs, bien des larmes et de douloureux triomphes à la nonne de vingt-cinq ans. « Que ce Térence est profane ! a-t-elle dû se dire ; qu'il est charmant et dangereux ! Si l'on appliquait à la légende, c'est-à-dire à des histoires utiles et sa-

crées, son art poétique, son aimable dialogue, cette succession variée de personnages empruntés à toutes les conditions et parlant le langage de leurs caractères et de leurs mœurs, ne pourrait-on pas édifier vivement les âmes, et ne serait-ce pas un heureux accommodement entre la volupté et la vertu, la piété et le plaisir? Parler d'amour, en parler ardemment et sans crainte, pour le plus grand honneur de Dieu et la glorification de la chasteté! »

Hrosvita se mit au travail de grand cœur et d'une pensée si pure, que son œuvre demeura chaste et limpide, malgré les plus vives hardiesses. De la prosodie de Térence, elle ne savait pas un mot; elle ne voulait pas gâter, en l'amplifiant, la légende, qu'elle respectait trop pour l'altérer. Elle se contenta de diviser chaque récit en scènes dramatiques, et de prêter à ses personnages un langage latin germanisé, un dialogue vif et net, partagé en assonances irrégulières, à la mode germanique du xe siècle, mode sententieuse qui avait envahi les sermons latins comme les poëmes tudesques. Bientôt sept légendes, toutes en l'honneur de la vertu féminine triomphant, « avec sa fragilité, de la vigueur mâle (*virile robur*), » furent achevées; elle les soumit humblement à quelques savants personnages, sans doute à ces Grecs-Latins qui venaient de Constantinople, appelés en Allemagne par les Othons. On doit rendre hommage à ces derniers: malgré l'énergie peu commune de la nonne et la nouveauté d'un essai très-éloigné des énervements du style byzantin, ils comprirent le mérite de cette femme, « qui s'inclinait devant eux comme un roseau » (*arundineo more inclinata*), dit-elle en sa préface.

Ce dut être un mouvement inaccoutumé dans le

couvent de Gandersheim, lorsque les savants hommes consultés par la religieuse eurent approuvé son travail, et qu'il fut question de jouer sa première pièce. Saint-Cyr n'était pas plus vivement préoccupé des chœurs d'*Esther* et des destinées de l'altière Vasthi. Que de choses à faire, et que de soins pour la mise en scène !

Il fallait se procurer le manteau impérial de Constantin, la cotte de mailles et la forte épée de Gallicanus, les ajustements barbares du roi des Scythes, les flèches et les peaux de bêtes de son armée, et le costume de Cour des primiciers Paul et Jean ; les jeunes nonnes avaient des frères et des pères bien placés dans le monde, et auxquels on avait recours ; ces affaires arrangées, il fallait encore distribuer les rôles ; la coquetterie revenait prendre sa place dans les divertissements sacrés. Quelque jeune fille, la plus belle entre toutes, bien modeste, préférée de l'abbesse pour sa candeur et sa pureté, devait représenter l'héroïne, sans cesse exposée aux attaques de l'amour charnel et toujours victorieuse. On la pare, et l'on sème sa tête virginale de perles byzantines ; plus elle sera belle, plus éclatera divinement la puissance de sa chasteté. Quelles religieuses prendront les rôles d'hommes ? quelle est celle surtout qui se chargera de répéter les brûlantes paroles (*inlicita suaviola*) que prononcent les amants ? N'est-ce pas une mission dangereuse ? L'auteur elle-même prendra ce soin, Hrosvita, dont il est triste que nul portrait ne nous soit parvenu, et qui, belle ou laide, ne pouvait manquer d'une figure spirituelle et expressive. Venait ensuite l'arrangement solennel du chœur tendu de ces tapisseries qui étaient d'un usage général, et qui fai-

saient flotter autour des pilastres leurs empereurs romains, leurs scènes pieuses et leurs martyres, précisément les décorations dont on avait le plus grand besoin. La belle église de style primitif, aux rares ornements, aux fenêtres hautes, devait être fière et parée, le jour (sans doute celui même indiqué par la légende) où les portes s'ouvraient à deux battants, où les cloches sonnaient à pleines volées, où l'évêque diocésain d'Hildesheim venait officier au grand autel, et, la messe dite, s'asseyait sur sa chaise dorée (*sella aurea*), en face l'autel même, pour assister, chose étrange, au premier baptême de l'art dramatique moderne!

Ne détruisons pas l'intérêt grave de l'histoire littéraire par la frivolité des inventions. La grâce libre du roman se meurt dans le pédantisme, et cette alliance de la fausse imagination avec l'érudition fausse est une des plaies vives de la littérature récente. Mais la sobriété même de l'érudition la plus austère ne peut se défendre d'un enthousiasme secret lorsqu'elle soulève un coin de voile que le temps a fait tomber sur les siècles. Qui ne serait tenté de reconstruire par la pensée le théâtre sacré des triomphes de Hrosvita? l'église, non pas gothique-fleurie du XIIe ou du XIIIe siècle, mais saxonne et d'un caractère beaucoup plus grave : la longue rangée des moines d'Hildesheim debout dans la nef, avec leurs robes noires, leurs têtes rasées et leurs cuculles : les grandes dames aux diadèmes emperlés, aux lourdes robes, aux manteaux ornés de grecques massives brodées en or; les princes de la cour impériale assis dans le chœur même, peut-être aussi quelque envoyé de Byzance, à la figure fine, à la longue barbe blanche, aux ornements efféminés, mêlé à la sévère as-

semblée; enfin sous le porche, qui laisse voir le ciel, la foule pressée des manants, des bourgeois, des artisans, et quelques serfs ou gens mainmortables de la puissante abbaye?

§ II

Naissance de l'art dramatique dans les églises. — Fête de l'âne. — Situation littéraire de l'Allemagne au xe siècle. — Femmes savantes du moyen âge.

M. Magnin a donné une excellente traduction de ce théâtre de Hrosvita; c'est un des plus aimables et des plus savants livres publiés dans ces derniers temps. L'un des caractères du traducteur, esprit rare et délié, c'est la prudence; aussi n'ose-t-il pas avancer, et je me garderai bien d'affirmer à mon tour, que la magnifique église de Gandersheim ait servi de théâtre aux nonnes actrices; je pencherais secrètement, comme on l'a vu, vers cette dernière opinion, que je suis loin de soutenir comme indubitable et certaine. Où Hrosvita aurait-elle trouvé place pour ses processions triomphales, ses cérémonies de mariage, de baptême et de funérailles, ses combats simulés, et tous les groupes de comparses qu'elle aime à faire mouvoir? Mille détails, ceux-là entre autres, confirment l'assertion de M. Magnin, qui estime que ces œuvres ont été faites pour être représentées et non lues. Des gloires descendent, les cercueils s'ouvrent, un ermite monte à cheval, traverse la forêt, et arrive à une place publique. Voici une hôtellerie, que l'on pourrait appeler d'un nom moins honnête; ceci est un cimetière; une âme béatifiée disparaît et monte au ciel.

Pour ces divers jeux de scène assez compliqués, l'église était mieux disposée que l'intérieur du couvent et même que la salle du chapitre. L'église, d'ailleurs, la nef et l'autel furent, pendant le moyen âge, habitués à se prêter à ces jeux scéniques, et c'est un fait que notre contemporain a le premier éclairci avec une savante et spirituelle lucidité, que l'éclosion du théâtre moderne, se développant du sein même des cérémonies catholiques.

Objectera-t-on que les légendes tournées en drames par Hrosvita étaient peuplées de personnages qui n'appartenaient point aux livres saints, et que c'eût été une profanation intolérable? Cette profanation prétendue s'accordait avec le génie du moyen âge. A Constantinople et dès le VII[e] siècle, on avait vu des représentations pompeuses s'emparer des saints lieux, au point de scandaliser quelques esprits timides; les années, en s'écoulant, ne firent que servir ce développement de l'esprit chrétien essentiellement populaire et sympathique. Je ne crois pas qu'il y ait eu de délimitation tranchée et complète entre le drame sacerdotal pur, le drame populaire des églises et le drame profane; la transition a dû s'accomplir, comme tout se fait en ce monde, par une succession de mouvements inaperçus, quelquefois contradictoires, dont le résultat général était identique, et courait à l'évolution nécessaire. On vit peu à peu les représentations de la passion, de la fuite de la Vierge et de la naissance du Sauveur, qui avaient lieu dans les églises, se remplir de personnages profanes; c'était entrer dans le sens des populations chrétiennes que de permettre à Barrabas, à Marie-Madeleine, au Juif errant, cordonnier de son état, et même à l'ânesse de Balaam de se montrer à l'église.

L'école entière du XVIII[e] siècle, Robertson, Voltaire, sans compter les controversistes protestants, ont grossièrement erré quand les paroles naïves et les attitudes burlesques de ces personnages leur ont offert une profanation des choses sacrées; ils n'ont pas compris cette tentative sérieuse, pardonnable ou non, pour atteindre la réalité de l'esprit et de l'art chrétiens, en montrant les choses humaines, triviales et sublimes, gravitant autour du trône de Dieu. Dulaure a grand tort de faire tant de bruit à propos de la fête de l'âne et de son cantique chanté dans la cathédrale de Rouen :

> Eh ! sire âne ! et chantez !
> Belle bouche rechignez,
> Vous aurez du foin assez, etc.

Il ne sait pas qu'il parle d'un vrai vaudeville, d'une farce dramatique et ecclésiastique, et que cet âne était l'ânesse de Balaam. Dans cette représentation bouffonne, telle que Ducange l'a décrite d'après une vieille rubrique, on voyait paraître Virgile couronné de lauriers. Nabuchodonosor dans sa pompe avant de manger du foin, Balaam chevauchant sur cette monture (*Balaam ornatus, sedens super asinam* (*hinc festo nomen*) *habens calcaria, retineat lora* (1), etc.), et une multitude de comparses dont les groupes divers symbolisaient les temps anciens et les temps modernes. La fournaise s'allumait au milieu de la nef, le farouche tyran livrait à ses bourreaux les trois victimes que l'on précipitait dans les flammes. Cette partie de la représentation semblerait avoir dû absorber l'attention populaire ; pas du tout : l'ânesse était le personnage préféré ; ce fut elle qui donna son nom à la fête,

(1) Ducange, Glossar. voce *asinus.*

les autres acteurs s'éclipsèrent devant elle. De là cette obstination de la plupart des écrivains modernes, et ce lieu commun anecdotique, répété cent fois par les gens frivoles, que le clergé catholique institua au moyen âge une fête ridicule dont l'âne était le héros.

Les érudits ne s'accordent pas sur la date exacte de ces représentations, où l'ânesse avait tant de succès ; Warton (1) en cite une du onzième siècle, dont il attribue la suppression à Grosteste, évêque de Lincoln. Malheureusement ce Grosteste ne vivait qu'au treizième siècle, et Warton, qui prétendait à l'érudition et à la poésie, était aussi léger comme érudit qu'il était pesant comme poëte. Le progrès de l'ornementation théâtrale, qui s'introduit dans les églises et finit par y régner, doit avoir été assez lent ; il est probable que la marche en aura été parallèle à celle de l'architecture catholique ; la grande vogue des mystères a dû coïncider à peu près avec cette efflorescence brillante et bizarre qui, du onzième au quatorzième siècle, sema les cathédrales de tant d'images bouffonnes et tragiques, sculptées avec profusion dans le marbre et dans la pierre.

Ici une importante question se présente. La sévérité antique des mœurs chrétiennes, surtout en Allemagne, permet-elle de supposer que les drames de notre religieuse aient été représentés ? M. Magnin résout le problème affirmativement. M. Price, éditeur de Warton, dont il a souvent corrigé les erreurs, est d'un avis contraire. On peut alléguer plusieurs motifs en faveur de cette dernière opinion. La basse Saxe, à laquelle appartenait Hrosvita, était alors moins

(1) *History of Poetry*, in-4°, t. II, p. 365.

civilisée et plus voisine que l'Allemagne méridionale de cet état de mœurs que Tacite a décrit : vastes métairies, immenses forêts semées de quelques villes rares et peu habitées, le grand empire de Charlemagne affaissé en se divisant, enfin une demi-barbarie qui laisse plus facilement concevoir le travail isolé d'une imagination émue, se complaisant à dramatiser la légende, que les pompes publiques d'une représentation ecclésiastique. A ces motifs généraux et tirés de la situation même du pays, on peut ajouter des observations plus précises ; les indications de scènes ou didascalies sont très-peu nombreuses dans le manuscrit de la nonne, et l'une de ces notes a été détachée du texte même par Conrad Celtes, le premier éditeur.

Des raisons fort graves me semblent militer contre l'opinion de M. Price, que M. Magnin n'adopte pas, comme nous l'avons dit. L'Allemagne du Nord, toute barbare qu'elle était, se trouvait soumise à un mouvement de civilisation ecclésiastique, nécessairement latine, qui n'a pas été bien approfondi ; l'impulsion donnée par Charlemagne était amortie, mais n'était pas éteinte. La poésie primitive des races teutonnes se taisait sous l'impression vive, fraîche et puissante, de la foi nouvelle qui s'emparait de la Germanie, et qui, éloignant ces peuples neufs de leurs propres dialectes, leur faisait oublier leurs chants sauvages. Du huitième au onzième siècle, l'éducation ecclésiastique et romaine produisait en Allemagne et en Angleterre une foule de glossaires, de versions interlinéaires et de paraphrases bibliques ; Beda, Cudbert ou Cuthbert, Aldhelm, homme de race teutonne, essayaient

des poésies ecclésiastiques latines d'un mérite remarquable. Au commencement du onzième siècle, Ingulf allait à Westminster et à Oxford apprendre le latin, la rhétorique et la philosophie aristotélique. Les moins civilisées entre ces races subissaient l'éducation monacale avec une ingénuité énergique et vive, dont la trace se trouve dans l'*Heliand*, poëme composé par un moine anonyme de la basse Saxe. Enfin, le partage de l'empire après Charlemagne précipita encore ce mouvement singulier.

Cette époque germanique de Hrosvita, époque obscure et peu connue des savants français, italiens et espagnols, médiocrement éclairée par les Allemands eux-mêmes, est aussi bizarre qu'intéressante. J'admettrais difficilement que « le couvent de Gandersheim fût en Allemagne une sorte d'oasis intellectuelle jetée au milieu des steppes de la barbarie. » Les monastères de Saint-Gall en Suisse, de Lorsch auprès de Worms, d'Hirschau dans la forêt Noire, de Wessobrun en Bavière, et plusieurs autres, contenaient des bibliothèques et des écoles, des moines avides d'acquérir et de propager la science. Plus d'un catalogue de ces bibliothèques nous est parvenu ; si l'on n'y compte pas beaucoup de volumes, le choix des livres est bon, et le soin avec lequel les vieux moines protégeaient leurs trésors pourrait nous servir d'exemple et de leçon. Ces bibliothécaires anciens mettaient leurs livres dans des boîtes d'or (*capsæ, caveæ aureæ*), souvent enrichies de diamants (*ex auro purissimo gemmario opere cælatas*). Quand ils s'en servaient, ils les recouvraient d'une enveloppe de cuir ou *chemise* (*camisæ librorum*). Rien ne coûtait aux prélats pour donner aux Écritures saintes, par exemple, une enveloppe

digne d'elles. Un poëte du neuvième siècle, Godwin, dans son ouvrage *De Præsulibus*, raconte que l'archevêque Wilfrid, après avoir dédié solennellement l'église de Ripon, ordonna que quatre copies de l'Évangile fussent écrites en lettres d'or et closes dans une boîte d'or :

Quatuor auro
Scribi Evangelii præcepit in ordine libros
Ac thecam e rutilo his condignam condidit auro (v. 654).

Une religieuse savante n'était même pas chose aussi rare (*rara avis*, comme le dit Henricus Bodo) qu'on pourrait l'imaginer. Je citerai parmi ces dames savantes du moyen âge, trois seulement qui n'ont pas laissé de traces de génie et de sensibilité comme Hrosvita, mais qui méritent une mention : — Herluca, religieuse d'Eppach ; — l'abbesse Aurea, dont on peut lire l'histoire dans la légende intéressante de l'orféve saint Éloi ou Eligius, — et Hedwige de Bavière. Les discours de l'abbesse prouvent une instruction théologique fort avancée ; Hedwige, mariée au duc Burckhart II de Souabe, lisait le grec et le latin, ce qui la placerait, en fait d'érudition, au-dessus de notre nonne de Gandersheim, dont les drames ne semblent prouver qu'elle ait su le grec.

§ III

Beaux esprits des couvents allemands. — Anecdote de Meinwerc. — Latin rimé.

Ce ne sont pas là des exemples partiels et isolés, mais les corollaires de ce grand ensemble de faits que

j'ai signalés plus haut. Les couvents de Charlemagne étaient restés debout ; sous les Othons, Cologne, Utrecht, Mayence, Bonn, Corvey, Trier, Paderborn, Hildesheim, Fulda, virent se former d'autres pépinières latines et grecques. Les empereurs, qui avaient la prétention d'hériter des Césars, protégeaient ce genre d'études ; le même désir avait porté Clovis à se créer une petite cour romaine, à changer ses leudes germains en sujets de l'empire, et à donner de l'autorité à l'Église, qui, représentant la civilisation latine et despotique, plaisait fort à ces rois barbares longtemps chefs de leurs égaux. Plus leur pouvoir s'accrut, plus ils s'efforcèrent d'accaparer la force dont la civilisation latine avait armé ses empereurs. Au dixième siècle, les Othons .accordèrent non-seulement aux études latines, mais aux études grecques une faveur particulière. Le frère d'Othon Ier, Bruno, archevêque de Cologne, fit venir des professeurs et des artistes de Constantinople ; Othon II épousa une Grecque et s'entoura de Grecs ; Othon III apprit dès sa première jeunesse la langue d'Homère qu'il savait fort bien.

Cette tentative était un peu violente et exagérée, et comme elle ressortait de l'ambition politique, elle ne s'opérait pas avec l'aisance de développement et la souplesse féconde qui caractérisent la marche naturelle des civilisations. Des évêchés étaient accordés à certains guerriers plus braves que savants, plus fidèles à l'empereur que propres au service des autels ; tel était ce Meinwerc ou Meinwerk, évêque de Paderborn, contemporain de Hrosvita, en faveur duquel on me permettra une courte digression, qui rentre d'ailleurs dans notre sujet. Il ne faut pas s'arrêter au grotesque et à la bizarrerie de ces traits de mœurs, mais

les consulter comme témoignages uniques de l'esprit des époques. Rien ne reproduit plus naïvement ce mélange de barbarie germanique, ne savoir que le latin, de dévotion vive et d'ingénuité grossière dont j'ai parlé, que la vie de cet évêque, recueillie par Leibnitz (1), vie aussi divertissante qu'elle est précieuse pour la connaissance du dixième siècle en Allemagne.

L'empereur, son cousin et son compagnon d'armes, l'avait investi malgré lui de l'évêché de Paderborn, que la négligence de l'évêque précédent, Rhetarius, avait laissé tomber en ruines. Meinwerc était riche ; il ne se souciait point d'un évêché qui devait lui coûter beaucoup et lui rapporter peu ; cependant il se dévoua, se réservant le droit de représailles, qu'il exerça d'une façon originale. « Un jour, par exemple, que l'empereur devait aller entendre la messe à la cathédrale, ce dernier fit placer sur l'autel ses plus riches étoffes de cérémonie, et recommanda bien à ses hommes d'armes et à ses suivants de rester près de ces objets précieux, dont l'évêque, fort sujet à caution, pourrait vouloir faire sa proie. Meinwerc dit la messe lui-même, et, après l'*Agnus Dei*, monta en chaire, traita de la différence qui se trouve entre la dignité impériale et la dignité sacerdotale, prouva la supériorité de celle-ci sur l'autre, et démontra, d'après les canons, que tout objet, une fois consacré au service des autels, demeurait à jamais soumis à la juridiction de l'évêque ; après quoi il retint comme propriété inviolable de son église les ornements dont on venait de faire usage, et frappa d'excommunication quiconque « serait assez osé pour les reprendre. »

(1) Leibnitz, *Scriptores rerum Brunsvicensium illustrationi inservientes*, t. I, p. 555.

L'empereur, mécontent de ce tour épiscopal (dit la légende écrite par un contemporain), fut forcé de se soumettre ; il fit ensuite à Meinwerc et à son évêché beaucoup d'autres dons non moins involontaires : celui d'une coupe d'or, d'une patène et d'un manteau du plus haut prix, que Meinwerc, après le lui avoir longtemps et vainement demandé pour le maître-autel, finit par enlever des épaules impériales. — « Tu es un voleur ! cria l'empereur à l'évêque qui se sauvait, et tu me le paieras de manière ou d'autre ! — Il est plus convenable, répondit Meinwerc, que ce manteau soit dans le temple de Dieu que sur tes mortelles épaules ! »

Cependant l'empereur, qui était à bout, avait résolu de se venger ; il appela donc son chapelain, et, se faisant apporter le rituel du service pour les morts, où se trouvent ces mots : *Benedic, Domine, regibus et reginis, famulis et famulabus tuis,* il lui ordonna d'effacer la syllabe *fa* des deux mots où elle se trouve. Le lendemain, Meinwerc, ayant à célébrer le service funèbre du père et de la mère de l'empereur, lut couramment ces mots à haute voix, *mulis et mulabus*, puis, s'apercevant du tour qu'on lui jouait, il se reprit et prononça correctement *famulis et famulabus.* — « Ah ! dit l'empereur à l'évêque, qu'il fit venir après la messe, je te demande de prier pour mon père et ma mère, et tu pries pour mes *mulets* et mes *mules !* Voilà un bel évêque ! — Par la mère de Notre-Seigneur ! répliqua l'évêque, te voilà encore avec tes vieux tours ! tu te moques donc de Dieu comme de moi ? Cela ne restera pas impuni ! » Le chapitre fut assemblé, le chapelain condamné aux verges, fouetté vigoureusement à la place de l'empereur et ren-

voyé chez son maître et son complice dans un piteux état.

L'ignorance des couvents allemands du x[e] siècle ne ressort pas de cette anecdote, mais au contraire l'alliance étrange d'une grossièreté rustique et d'un savoir ébauché. Brucker, dans son *Histoire de la Philosophie* (1), altère les faits d'une manière impardonnable, lorsque, voulant présenter le x[e] siècle en Allemagne comme dépourvu de toute connaissance des lettres, il allègue en preuve cet évêque « accoutumé à prononcer, en récitant des Psaumes, les mots *mulis* et *mulabus* pour *famulis* et *famulabus*, tant il savait peu le latin. » La plupart des critiques ont reproduit ce mensonge. Meinwerc n'était pas ignorant; c'était le barbare germanique se faisant Romain et ecclésiastique malgré ses antécédents, et n'y réussissant pas trop mal, puisque le chapelain de l'empereur ne le dupa qu'à demi, et qu'il sut se reprendre assez à temps pour prononcer les mots sacramentels et restituer le vrai texte. Cette mauvaise plaisanterie prouve que, chez les empereurs, l'on s'occupait beaucoup de latin, et l'on attachait une haute importance à la connaissance de cette langue.

Il faut lire ensuite avec quel orgueil le même biographe teuton décrit les triomphes scholastiques du monastère de Paderborn sous le successeur immédiat de Meinwerc, Imadius. — « Là (dit-il dans ce latin germanique rimé, auquel Hrosvita sut prêter un caractère plus doux, plus grave et sur lequel nous reviendrons) habitèrent *musiciens* et *dialecticiens;* là brillèrent des *rhétoriciens* et d'illustres *grammairiens ;* là les maîtres des arts qui exerçaient le *trivium* s'é-

(1) *Histoire de la Philosophie*, x[e] siècle, t. III, p. 632

taient dévoués au *quatrivium;* là s'élevèrent *astronomes* et *physiciens*, *géomètres* et *mathématiciens;* là fleurit *Horatius* et le grand *Virgilius*, et *Crispus Salustius*, avec *Urbanus Statius;* enfin, ce fut plaisir pour tous — de composer des vers très-doux, — et des récits délicieux, — et des chants harmonieux!

Ludusque fuit omnibus,
Insudare versibus
Et dictaminibus,
Jocundisque cantibus.

On ne reconnaît pas là le tableau d'une réunion d'hommes voués à l'ignorance, mais l'affectation des Philaminte et des Vadius, et la preuve que le pédantisme était à la mode. L'auteur continue, avec la même recherche ridicule, dont son latin peut seul donner l'idée, et qui ne se traduirait pas :

Quorum in scriptura
E pictura
Jugis instantia
Claret multipliciter hodierna experientia ;
Dum studium nobilium clericorum,
Usu perpenditur utilium librorum.

Mots qui apparemment doivent signifier : « On s'y livre tous les jours et sans cesse, de toute manière, à la peinture et à l'écriture avec un succès splendide, et les nobles clercs prouvent leur amour de l'étude par l'usage quotidien des livres utiles. »

On voit combien ces couvents de l'Allemagne, auxquels M. Price, Robertson, Voltaire, Dulaure, Brucker, voudraient refuser la culture intellectuelle et la possibilité de jouer un drame latin, renfermaient de prétentions érudites et de barbarie pédante. Cette sauvage coquetterie de latinisme éclate à l'époque

même de notre religieuse, ou peu de temps après elle; l'église et le palais se confondent; les cathédrales se parent comme des théâtres, empereurs et évêques concourent de gré ou de force à la splendeur des cérémonies latines; religion, grammaire et politique se donnent la main. En de telles circonstances, au milieu de telles mœurs, il est aisé d'imaginer quelque légende latine et sacrée mise en dialogue par une femme d'imagination et d'esprit, représentée avec pompe, dans l'église du monastère, pour l'édification des fidèles, en présence des plus illustres seigneurs. Les preuves tirées du petit nombre ou même de l'absence des didascalies ou indications de mise en scène ne me semblent pas conclure contre la représentation des œuvres de Hrosvita; rien de plus commun que cette absence dans les manuscrits. Enfin un trait qui a décidé M. Magnin nous déciderait comme lui. La religieuse, qui a besoin de ressusciter une de ses héroïnes, fait paraître Dieu invisible; la forme visible qu'elle choisit est celle « d'un très-beau jeune homme. » Deux interlocuteurs sont en scène, Jean et Andronic; au moment où Dieu apparaît, Jean s'écrie, *Expavete!* A qui parle-t-il? A Andronic? mais pourquoi cette forme et ce pluriel? M. Magnin pense que ces mots sont une allocution directe aux spectateurs, vers lesquels le personnage se retourne pour les avertir, en leur criant : « Tremblez! » L'explication est fort vraisemblable. On ne comprendrait guère que la religieuse employât ici et ne reproduisît nulle part ailleurs dans ses œuvres la forme de basse latinité *vous* pour *tu*, la seconde personne du pluriel au lieu de celle du singulier. Certaines dictions sin-

gulières et barbares se présentent dans son style, par exemple *si* au lieu de *num*, dans le sens interrogatif; mais ces formes mêmes sont chez elle systématiques, elle font corps avec la latinité qui lui est particulière, et dont elle ne s'écarte jamais.

§ IV

Ère de civilisation romaine-teutonique. — Ses produits. — Gaultier d'Aquitaine. — Le Ruodlieb. — Hrosvita.

Que Hrosvita ait choisi l'église ou la salle capitulaire pour y faire jouer ses pièces, que même elle ne les ait pas destinées à la représentation, peu importe; le recueil de ces drames nus et ingénus graves et touchants, n'en a pas moins d'importance pour l'histoire de la civilisation moderne dans la communauté chrétienne du moyen âge. Ils attestent l'effort du génie teutonique, aidé au xe siècle par la culture latine qui se développait au sein des monastères allemands, et que n'ont pas signalé nos bénédictins, enfermés par devoir dans la seule histoire littéraire de la France. Ce fut une ère de civilisation passagère et curieuse, dont il reste peu de traces, et pendant laquelle le génie allemand céda le pas au latin et au grec, favorisés des souverains et enseignés par le clergé aux classes supérieures de la Germanie. Le *Chant de guerre contre les Normands*, publié par Fischer (1), appartient encore à l'ancienne poésie allemande à demi étouffée; mais le *Ruodlieb*, poème latin à rimes *intérieures* ou *léonines* d'un moine de Tegernsee, et le poëme latin non rimé de *Gautier*

(1) Leipzig, 1750.

d'Aquitaine, se rapportent (ainsi que la paraphrase d'Otfried, la vie de Meinwerc et plusieurs légendes et biographies en prose cadencée) au mouvement littéraire qui prépara et suivit l'apparition de Hrosvita, « la onzième muse, la Sapho allemande, » comme l'appelle Pirkheimer ou Birkhammer.

Pour sentir le mérite de la religieuse, pour apprécier la délicatesse de son talent, l'élévation passionnée de son âme, il faut opposer à ses œuvres les essais contemporains. Ouvrez *Gautier d'Aquitaine* (1), application du rhythme de Virgile au germanisme pur et à la barbarie des forêts. Là, les plaisanteries sont d'un goût plus fruste encore que les facéties de Meinwerc et de son parent l'empereur. Deux héros, pour s'amuser, s'arrachent, qui un œil, qui une main, et trouvent la plaisanterie fort bonne. Nous ne citerons que le début de cette petite conversation d'un guerrier .franck et de son ami le Provençal ou l'Aquitain pour mettre en relief toute la valeur de Hrosvita.

« Après beaucoup de bruit et de grands coups de poing, les héros commencèrent à se jouer dans une dispute *plaisante*, » dit le poëte. — « Ah! dit le « Franck à l'Aquitain, tu auras besoin dorénavant de « chasser le cerf, mon bon ami; car il te faudra « un (2) gant (*il lui coupe la main*), et je te conseille « d'y mettre du coton pour que l'on ne s'en doute

(1) Poëme latin du xe siècle, sans doute traduit des vieilles chansons allemandes. — Fischer. Leipzig, 17·0.

(2) *Wantis*, gants. — « Il te faudra des *gants* de cuir, dont tu jouiras sans fin pour la vie. » — Les Allemands disent aujourd'hui *hand-schuh*, soulier de la main, pour *gant*. Nous signalons aux étymologistes français cette vieille acception perdue du mot germanique *want*, gant (abri, paroi, muraille, couverture), de

« pas. Wah! (*cri germanique*), qu'en dis-tu? te voilà « forcé d'attacher ton épée sur la cuisse droite, et tu « ne seras plus à la mode. Si l'idée te vient d'em- « brasser ta femme, il te faudra donc (quel dom- « mage!) passer la main gauche autour de sa taille « au lieu de la droite. Après tout, tu feras ces choses- « là de la main gauche (1)! »

« Gauthier lui répondit : — « Sicambre, je ne sais « pas pourquoi tu fais tant de bruit. Si je chasse les « cerfs, toi, tu ne chasseras plus le sanglier. Doréna- « vant (*il lui crève un œil*) tu ne donneras plus d'ordre « à tes domestiques que d'un œil; les héros qui « viendront te voir, tu les salueras en les regardant « de travers. Je te conseille de te faire préparer, pour « ton retour, un cataplasme de farine et de lard : cela « te servira d'emplâtre et de potage. » Ces plaisanteries gracieuses qui soulèvent le cœur dans la traduction sont, non pas corrigées, mais rendues plus atroces dans l'original par l'élégance affectée des expressions virgiliennes et la politesse des tournures mêlées à des fautes de quantité grossières; on voit que l'écrivain a étudié son Virgile avec quelque fruit : — *Si quando curâ subintrat... ut causæ ignaros palmæ sub imagine fallas... tenera lanugine comple!*

Ces plaisanteries de haut goût s'écrivaient dans un

winden (tourner, entourer), analogue à *wande*, (tourner virer), d'où *anwenden* (appliquer, adapter), et *verwinden* (enlacer, entrelacer); la racine commune est le gothique *vandia*. Les Anglais ont encore *winding*, bien qu'ils aient emprunté à une autre racine (*gleiten*, *to glide*, glisser, fourrer) leur mot *glove* pour gant. Les étymologies françaises n'ont jamais été suffisamment éclairées, faute d'une connaissance comparative et d'une étude parallèle des idiomes teutoniques et latins.

(1) Post varios pugnæ strepitus ictusque tremendos,
Inter pocula scurrili certamine ludunt.

autre canton germanique et lettré, à Saint-Gall, et le fond de ces belles choses, traduites par Eckehard Ier, au xe siècle, peut-être corrigées par Eckehard IV, pour l'instruction des latinistes de son monastère (qui devaient y apprendre médiocrement la prosodie), remonte à une époque très-ancienne. Quant à la forme du poëme, tel que nous le possédons, c'est une des manifestations de la phase latine et élégante que nous avons signalée, et dont les drames de la religieuse de Gandersheim offrent le couronnement et l'expression la plus complète ; mais combien de délicatesse féminine, de grâce et de pureté chez elle! et quel contraste avec les tableaux grossiers et les scènes sauvages versifiés par le moine de Saint-Gall !

Que cette personne d'un si vrai talent fût quelque fille noble ou du sang royal, et que Hrosvita fût un surnom, nous ne nous en étonnerions pas à la manière simple et haute dont elle fait parler ses gens de cour et ses rois. A peine eut-elle ouvert et étudié Térence, le désir de transformer en drame ses lectures habituelles dut naître chez elle. Elle trouvait là plusieurs plaisirs à la fois : suivre la mode, satisfaire sa dévotion, inculquer de bons préceptes, cultiver un art nouveau pour lequel elle était faite, donner l'essor aux sentiments qui bouillonnaient dans cette âme vive et tendre, enfin s'occuper beaucoup des passions tout en les blâmant.

C'est là en effet un des charmes de ce livre ; une

Francus ait : — Jam dehinc cervos agitabis, amice !
Quorum de corio wantis sine fine fruaris.
Ac dextram moneo tenerâ lanugine comple.
Ut causæ ignaros palmæ sub imagine fallas.
Wah ! sed quid dicis, quod ritum infringere gentis
Ac dextro femori gladium agglomerare videris, etc.

flamme ardente fait éruption, sort de la tombe monacale, et montre par intervalles le cœur de la femme, naïf et comprimé, dévoré d'ardeurs étouffées. Dans la préface, la religieuse ne peut s'empêcher déjà de parler « des caresses des amants si propres à séduire » (*blanditiæ amantium ad inlictiendum promptiores*) et de « la fragilité féminine qui gagne tant de gloire à vaincre la vigueur de l'homme » (*virile robur femineæ fragilitati subjacens*). Partout, dans ces esquisses aussi nettes qu'elles sont puissantes, se mêle à un parfum de conviction chrétienne, à une foi ardente, l'instinct merveilleux des passions inconnues peut-être, à coup sûr pressenties. Lorsque Gallicanus, épris de la beauté de Constantia, embrasse le christianisme, et fait comme elle, et à son exemple, vœu de chasteté, la préférence qu'elle ressent pour lui se révèle par un mot admirable : « Je serai plus forte si vous êtes fort avec moi » (*Eo liberius servabimus, quo te non contra luctari sentimus*). Dans le drame intitulé *Callimaque*, le jeune homme déclare son amour à Drusiana, qui repousse ses propositions avec mépris; restée seule, elle pense à lui; l'amour va l'atteindre, elle demande à Dieu de mourir « plutôt que d'être la ruine de cet aimable jeune homme. » Cet unique mot trahit la vivacité du sentiment secret que la résistance accroît et enflamme; la lutte chrétienne contre les passions s'annonce. Les traits de ce genre sont fort nombreux chez Hrosvita; premiers éclairs de ces sentiments contenus et de ces combats intimes qui ont défrayé le drame et le roman modernes.

Les situations les plus scabreuses n'effrayent pas la nonne, ou plutôt elles l'attirent; on dirait qu'elle veut mesurer sa force contre cette puissance at-

trayante et redoutée. Ici un amant, semblable au Roméo de Shakspeare, soulève la pierre du cercueil, contemple cette femme adorée, cette beauté morte et non encore flétrie, et, se jetant sur la terre humide, éclate en sanglots passionnés : « Te voilà « donc, toi si belle encore, et qui m'as repoussé « si durement ! » Ailleurs, le lieu de débauche s'ouvre, et la jeune courtisane donne accès à l'ermite qui, sous l'habit d'un cavalier, la pénètre de honte, la convertit et la ramène à la triste cellule de la pénitence. Deux fois la religieuse a traité ce sujet qu'elle a emprunté à deux légendes ; la simplicité, la variété de cette double esquisse, prouvent la fécondité de ses ressources et l'attrait qu'avaient pour elles de telles victoires et aussi de tels combats.

L'accent de la prière et de l'exaltation chez notre religieuse est aussi solennel et aussi brûlant que l'accent de l'amour ; des traits de philosophie admirables par le sentiment et la profondeur lui échappent. Telle est cette apologie de la science prononcée par l'ermite Paphnuce : — « Mieux l'homme comprend avec quelle habileté merveilleuse Dieu a réglé le nombre et le poids des mondes, plus il brûle d'amour pour lui, et c'est justice (*nec injuria*). » La simple nonne allemande du xe siècle avait deviné l'accord de la philosophie et de la pensée religieuse, et résolu le problème qui inquiète les philosophes. On ne doit pas s'étonner de l'hommage que lui ont rendu quelques-uns des esprits les plus délicats de ce temps (1).

(1) V. plus haut, DOCUMENTS SUR HROSVITA.

§ V.

Du style latin de Hrosvita. — De la rime et de l'allitération.

La contemporaine des Othons n'échappe pas, tant s'en faut, à ce crépuscule de grossièreté et de pédantisme, de raffinement et de barbarie, dont nous avons cité des traits. Elle étale avec la complaisance d'un heureux enfant les nouveaux bijoux de science; elle a des dissertations sans fin sur la géométrie, l'algèbre, la musique des sphères, et des subtilités aristotéliques qu'elle prête à ses amants; à côté de cela, elle se permet des bouffonneries très-lourdes, dans le style de M. de Pourceaugnac. C'est un amoureux trop empressé, qui pendant l'obscurité de la nuit croit enlacer de ses bras une belle proie et n'embrasse que des marmites. Il s'échappe ensuite tout noirci; ses beaux vêtements de conquête, souillés par les instruments de cuisine, se pavanent devant le monde; alors des cris de joie et des éclats de rire de jeunes filles, de religieuses et de seigneurs, semblent traverser le xe siècle, le saint monastère, et les temps qui suivirent, pour arriver à nos oreilles.

Le style latin dans lequel ces essais dramatiques sont écrits mérite une étude, et ne ressemble guère à celui de Térence, quoi qu'en dise la bonne religieuse; peut-être, si nous l'examinons de bien près, y découvrirons-nous quelques caractères qui signalent le passage du monde ancien au moderne. La vie de Meinwerc nous en a offert des échantillons ridicules. Hrosvita en est le modèle achevé et comme le perfectionnement définitif.

Au premier aspect, vous croyez lire de la prose, et tous les éditeurs ont reproduit de cette manière, sans indiquer une forme rhythmique ou rimée, les drames de Hrosvita; si vous les relisez avec plus d'attention, vous êtes frappé du retour constant des assonances ou rimes incomplètes, qui coupent la phrase, tantôt en deux, tantôt en trois parties inégales. Les variétés et accidents du dialogue suspendent en vain cette marche symétrique; dès que le discours prend un peu d'étendue, la rime reparaît avec acharnement :

ABRAHAM.

Hei mihi! bone Jesu! quid hoc monstri
Est quod hanc quam tibi sponsam nutrivi
Alienos amatores audio sequi!

AMICUS.

Hoc meretricibus antiquitus fuit in more
Ut alieno delectarentur in amore.

ABRAHAM.

Affer mihi sonipedem delicatum
Et militarem habitum,
Quo deposito tegmine religionis
Ipsam adeam sub specie amatoris.

« Hélas! doux Jésus, quelle affreuse nouvelle, que celle que j'avais élevée pour devenir votre épouse suive d'autres amants!

« C'est la vieille méthode des courtisanes, de se complaire à l'amour des étrangers.

« Amenez-moi un coursier rapide et un habit de soldat, afin que, déposant les vêtements religieux, j'aille la trouver sous le costume d'un amant. »

Il ne s'agit pas d'une ou deux rimes jetées par hasard dans le texte, mais d'un système entier d'asso-

nances, aussi fidèlement suivi que chez les dramaturges espagnols ; en réalité Hrosvita écrit des vers libres, de toute espèce de pieds ; elle subit cette loi, même dans des phrases très-brèves, comme celle-ci :

CONSTANTINUS.

Si aliud expetas,
Oportet proferas.

Et encore :

EPHREM.

Qualiter?

ABRAHAM.

Miserabiliter,
Deinde evasit latenter.

Ailleurs encore :

MILITES.

Non terremur,
Sed nitimur.

Ce grand amour des mêmes sons offre une singularité curieuse et nous rejette dans une question importante et mal éclaircie, celle de la naissance et de l'origine de la rime chez les modernes.

Il ne tiendrait qu'à nous de tailler librement et de puiser à l'aise dans une mine d'érudition extraordinaire, l'*Essai sur la Versification*, publié par M. Edelstand Duméril : il y a là de quoi défrayer dix gros volumes d'érudition littéraire. Quelques faits soigneusement vérifiés, empruntés à ce savant auteur et ramenés à nos propres vues, nous serviront de guides dans une recherche assez difficile. Si l'on consulte le

peu de monuments tudesques, anglo-saxons, frisons, islandais, qui nous restent de cette époque, on reconnaîtra que Hrosvita n'a fait qu'être fidèle au génie gothique de son temps. Deux principes de versification le dominaient : — l'un plus rude, plus antique et plus général, l'allitération, qui répète durement la première ou la seconde consonne, c'est-à-dire la racine des mots : elle constitue l'essence même de la versification allemande et anglaise, comme le dit Grimm (1) ; — l'autre, la rime, forme plus élégante et plus polie. Le martellement cyclopéen des vers scandinaves primitifs, tels que :

Sofe Snél Snéllemo, etc.,

n'était pas plus étranger que l'assonance des finales aux poëtes grecs et latins. Ennius dit :

Salmacida Spolia Sine Sanguine et Sudore.

Il y a quelques rimes volontaires dans l'*Iliade* et l'*Énéide*. Cependant les langues anciennes n'adoptaient pour base et pour loi fondamentale de leur poésie ni l'allitération ni la rime, plaisirs de l'oreille, l'un plus stimulant et qui exerce une action plus âpre, l'autre plus reposé et plus doux, ressortant l'un et l'autre de ce besoin d'ordre harmonique, source des arts comme des passions, mais sans rapport avec la nature rhythmique de ces idiomes.

Le rappel du même bruit, le parallélisme des sons, constituent donc un principe de versification spécial,

(1) « Ich glaube dass die Alliteration ursprünglich ihren Sitz in der ganzen Poesie des deutschen Sprache gehabt hat. » (*Ueber den altdeutschen Meistergesang*, p. 166.)

nouveau, sans analogie avec la délicate mesure des Grecs, succession mélodieuse de brèves et de longues. Des organes durs et des populations sauvages ont créé une symétrie grossière et forte, d'accord avec la rudesse du langage qu'ils parlaient : c'est l'allitération ; cette symétrie, tombant sur la racine, c'est-à-dire sur le sens des mots, aidait la mémoire et y faisait pénétrer la poésie et les lois du pays. Les antiquaires et le peuple anglais sont restés fidèles à l'allitération : l'écaillère de Londres ne manque pas de dire : *Wine and winegar*, et les titres des livres populaires en Angleterre reproduisent avec complaisance cette antique forme : *Wine and Walnuts, — Peter Priggins, — Paul Pry.*

Je regarderais volontiers ces deux éléments comme nouveaux en Europe, appartenant aux races barbares et illettrées ; *rusticus sermo, rusticitas,* indiquent, ainsi que le prouve un passage de don Bouquet, les chants populaires rimés (1). Toutefois, on doit noter un fait digne de remarque, c'est l'affinité constante de l'une de ces deux formes, la rime, avec le Midi, — et de l'autre, de l'allitération, avec le Nord. Saint Augustin, Africain, écrit un sermon en assonances pour mieux graver sous cette forme sentencieuse sa doctrine sacrée dans l'esprit des auditeurs. On trouve, dit William Jones, la rime établie en Orient dès l'origine de la poésie arabe. Lorsque les Scandinaves apportent leur allitération dans le monde romain, ce sont les Romains qui prennent la rime. Bientôt elle devient la forme favorite des chrétiens, forme proverbiale, gnomique, on ne peut plus favorable à la mémoire.

(1) Tom. III, p. 505.

Au IXe siècle, parmi les Germains, ce sont les Septentrionaux qui allitèrent, et les Méridionaux qui riment. La plus vieille poésie chrétienne germanique est celle d'Otfried, moine de Weissenburg, en haut allemand, et celle de l'*Héliand*, par un Bas-Saxon qui écrivait peu de temps avant Hrosvita.

Otfried, qui représente le Sud plus civilisé, mêlé de latinisme et de keltisme, comme le poëte de l'*Héliand* le Nord, possède déjà la rime. L'auteur de l'*Héliand*, au contraire, garde encore l'allitération, ornement et fondement de la vieille poésie nationale. L'Allemand du Nord suit de près la Bible; celui du Sud a ses idées; il change, il amplifie, il fait de la critique. Le Septentrional est naïf, le Méridional policé. Ce dernier s'étonne sans cesse de pouvoir exprimer de si saintes choses en langue tudesque rimée, ce qui est une nouveauté pour lui. La rime a eu beaucoup de peine à s'acclimater au nord de l'Angleterre, où la forme allitérative s'est conservée longtemps. Chaucer dit qu'il est un Breton du Midi et qu'il « ne sait pas jouer dans ses vers avec les consonnes, ni dire : *Rem, ram, ruf...* »

,..... I am a sotherne man,
I cannot geste *rem, ram, ruf...*

Mais comme c'est un homme d'esprit et d'une oreille délicate, il ajoute : « Après tout, la rime ne vaut guère mieux :

And, god wote, rime hold i but litel better ! »

Et il a parfaitement raison : la rime est la sœur cadette de l'assonance barbare, qui elle-même est une cousine méridionale de l'allitération du Nord.

Je ne pense donc point que la rime se rattache à

la civilisation et à la poésie païennes; c'est un démenti nouveau et barbare, bien que méridional et surtout chrétien. Les derniers poëtes romains ne connaissent point la rime; Sidoine Apollinaire, qui se plaît aux recherches les plus dépravées et les plus bizarres, écrit de mauvais vers qui ne riment pas. On trouve dans les orateurs chrétiens du ve siècle quelques assonances destinées à frapper le peuple (1). Mais Ausone, sophiste à la façon des Grecs, imitateur des poëtes alexandrins, non des barbares, s'amuse seulement à bâtir des pièces *en croix* et *en centons*, coquetteries de décadence, étrangères à la dureté rocailleuse de l'allitération et à l'écho de la rime.

Ces dernières formes n'apparaissent qu'avec les invasions des peuples du Midi et du Nord, surtout avec l'invasion plus puissante du christianisme; la sentence, le dogme et la doctrine, s'impriment bien mieux dans les esprits par le retour parallèle des désinences. La prédication chrétienne, c'est-à-dire toute la civilisation du Midi, s'empara de ce moyen; les lettrés ne se servirent plus de l'assonance ou de la rime; elle retentit dans les *séquences* et les proses d'église, puis elle fit son nid dans la poésie et même dans la prose teutonique. Le grand Gerbert est à peu près le seul homme de son temps qui ait méprisé cette forme nouvelle. De la poésie ou prose gallo-romaine et latino-tudesque (à rimes *intérieures*) dont Hrosvita offre un échantillon précieux, la rime est descendue directement chez nous. Il n'est pas exact de dire que la rime soit en elle-même mélodieuse. Elle sert à remplacer la musique naturelle des brèves et des longues.

(1) V. plus haut, SALVIEN.

Les langues vraiment musicales s'en passent, les idiomes plus durs s'en arrangent : je ne connais rien de moins mélodieux que les rimes suivantes, que cite M. Duméril, rimes dont la richesse est incontestable et qui appartiennent à un poëme islandais du IXe siècle :

Haki,
— Kraki.
— Hoddum
— Broddum,
— Saerdi
— Naerdi
— Seggi
— Leggi, etc. (1).

Voilà de belles rimes. Le skalde Égil Skallagrimmson, auquel nous ne ferons compliment ni sur l'harmonie de son nom, ni sur la délicatesse de son oreille, rimait ainsi avant Hrosvita et Otfried; il nous semble donc difficile de croire que la rime fût aussi hostile que le pense M. Duméril aux idiomes gothiques en général, puisqu'ils en abusaient si durement.

Pendant que la rime méridionale et ecclésiastique envahissait les idiomes du Nord, l'allitération païenne et septentrionale essayait d'entrer de force dans les idiomes du Midi, où elle ne pouvait pas se maintenir. Le plus curieux exemple de cet effort perdu est le poëme allitéré d'un contemporain de Hrosvita, qui se nommait Hugues *le Chauve* (Hucbald) (2), qui vivait sous Charles *le Chauve*, et qui se crut prédestiné à écrire un poëme hexamètre latin « sur les gens chauves »; poëme qui subsiste, et dont tous les mots commencent par la lettre C ou K.

(1) Stephanius, *Notæ ad Saxonem*, p. 76.

(2) De *bolen*, « tanner, dépouiller, » et non de *bold*, hardi, comme on l'a cru. Les Anglais ont conservé *bald*, chauve.

Karmina Klarisona (*clarisonæ?*) Kalvis Kantate, Kamenæ!

Nos savants bénédictins, peu versés dans les langues du Nord, n'ont pas donné, sur l'origine de cette fantaisie qui nous semble grotesque, les éclaircissements nécessaires ; ils n'ont fait entrer en ligne de compte ni le nom du *chauve* Hugues, ni l'habitude septentrionale de l'allitération.

Du temps de Hrosvita, la poésie tudesque, sans renoncer à ses vieilles lois, était fort entamée par la rime et l'assonance ; il y avait longtemps que la poésie latine en vivait et que la prose romaine ne pouvait s'en passer : le biographe de Meinwerc nous a montré tout à l'heure l'amour de la rime poussé au point de rendre le sens de l'auteur indéchiffrable. A force de se reposer sur l'assonance symétrique des finales, l'oreille en devenait amoureuse jusqu'à préférer ce vain écho à tout sentiment et à toute idée. Les gens civilisés n'écrivaient plus en latin, en saxon, en bas-allemand, en anglo-saxon, en islandais, que des parallélismes rimés, soit en vers, soit en prose : et si la rime ne détrônait pas l'allitération, du moins elles partageaient comme sœurs le trône barbare. Hrosvita trouva dans cette situation la littérature de son pays. Elle ne changea rien à cette mode ; elle en effaça seulement la prétention, l'obscurité, l'entortillage, le jeu de mots, les défauts des esprits médiocres ; elle imprima à cette prose cadencée et rimée un caractère de gravité sentencieuse et tendre ; elle écrivit, en latin de son époque, des vers libres et ingénus, rimés et harmonieux, tout à fait dans le goût de la Fontaine ou de Chaulieu. Qu'on lise, d'après cette donnée, le commencement de la charmante scène

entre l'ermite et la courtisane, et l'on reconnaîtra chez la recluse saxonne du xe siècle (par conséquent antérieure aux poëtes provençaux) la divination merveilleuse de toute la poésie moderne.

STABULARIUS.

Fortunata Maria,
Lætare, quia
Non solum, ut hactenus, tui coævi
Sed etiam senio jam confecti
Te adeunt,
Te ad amandum confluunt.

MARIA.

Quicumque me diligunt
Æqualem amoris vicem in me recipiunt.

ABRAHAM.

Accede, Maria, et da mihi osculum.

MARIA.

Non solum
Dulcia oscula libabo,
Sed etiam crebris senile collum
Amplexibus mulcebo.

ABRAHAM.

Hoc volo.

MARIA.

Quid sentio ?
Quid stupendæ novitatis gustando haurio ?
Ecce, odor istius fragrantiæ
Prætendit fragrantiam
Mihi quondam
Usitatæ abstinentiæ !

Les oreilles délicates sentiront le balancement et la molle cadence de ces vers ; ce sont en effet des vers modernes. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à suivre pas à pas le latin de Hrosvita et à calquer, vers pour

vers, des lignes françaises d'un nombre égal de pieds et de rimes sous ses lignes latines : vu la difficulté du tour de force, on n'obtiendra ainsi que de la poésie d'opéra-comique de la pire espèce; mais que l'on s'en souvienne, il n'est question que de la coupe des vers, et nous voulons seulement prouver l'identité absolue de la prose cadencée et à rimes croisées de la religieuse avec ce que nous appelons *vers libres*. Voici le calque exact, mesure pour mesure, de cette prétendue prose :

L'HOTELIER.

Réjouis-toi, Marie !
Ta charmante vie
Bientôt va s'entourer, non plus de jeunes gens,
Mais de vieillards prodigues et galants,
Dont la tendresse
A tes pieds mettra sa richesse.

MARIE.

Mon âme est toute à l'amour,
Bien suprême !
Que celui qui m'aime
Espère un doux retour.

ABRAHAM.

Un étranger, Marie,
Te prie.
Ah ! veuille m'accorder
Un baiser !

MARIE.

Mes bras, de leur douce caresse,
Enlaceront ta tremblante vieillesse;
Je baiserai tes cheveux blancs.

Peut-on nommer cela de la prose? Évidemment la religieuse a écrit en vers sans le savoir. Tous ses drames sont faits de cette manière. Lorsque l'ermite

se révèle à Marie, et lui reproche ses déportements, le mètre, que nous venons de voir inégal et ondoyant comme la volupté, devient grave, régulier et alterné comme les sentencieuses leçons du dogme. Ainsi la religieuse, imitatrice à la fois et créatrice, tel est le propre des esprits supérieurs, a reçu les impressions de son temps, et les a transmises en les épurant; si elle tient à l'antiquité par ses études, au moyen âge par la forme du style et le fond des idées, elle touche par des points essentiels au développement de la poésie chez les peuples nouveaux. Cette place est assurée à Hrosvita dans les littératures modernes. Les nuances dans la peinture des sentiments du cœur, l'union de la chasteté volontaire et de l'amour ardent, l'expression contenue des passions fortes, la métaphysique dans l'émotion, tous ces caractères essentiels de la civilisation moderne se trouvent, chez Hrosvita (1), à l'état de premiers linéaments et dans leur forme pour ainsi dire virginale.

Le fond de ses drames est germanique; elle tend au *vrai* plutôt qu'au *beau*, qui est le but spécial de l'art hellénique; elle admet tout ce qui peut faire prévaloir la vérité, scènes comiques et hideuses, violentes et même impudiques; une sincérité passionnée les relève. Ce fond de vérité sévère s'échauffe d'une inspiration chrétienne, sans subtilité, sans raffine-

(1) L'étymologie réelle du mot *Hrosvita*, qu'elle traduit elle-même *Clamor validus* (à peu près comme de Thou traduit *Bassompierre* par *Levis sonus a rupe*), nous semble devoir être *Rauschen* (bruit, murmure), et *schwind* (rapide, violent); le nom véritable de la religieuse aurait donc été *Rauschwind*, latinisé par le mot *Hroswitha* ou *Hrotswitha*, orthographe inexacte, mais que M. Magnin a d'ailleurs très-bien fait de conserver d'après le manuscrit.

ment, sans arrière-pensée, sans langueur molle et fade; point d'hypocrisie ou de réticence. Les sujets s'offraient d'eux-mêmes; c'étaient les vies des saints et les pathétiques ou merveilleuses légendes dont l'histoire chrétienne se compose. Elle a respecté le plus possible le récit sacré, qu'elle ne lisait qu'en tremblant; et quant au style, trouvant un instrument demi-latin et demi-barbare, elle l'assouplit, le perfectionna, le simplifia et en fit ce que nous avons vu.

Les esprits d'élite étudieront désormais dans l'édition donnée par notre savant contemporain la religieuse du xe siècle, — âme passionnée et esprit supérieur, qui croyait imiter Térence et qui annonçait Racine.

ÉTUDES

SUR DANTE ALIGHIERI

ET

LES PLATONICIENS D'ITALIE.

DOCUMENTS

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU DANTE, ETC.

V. — Villani. — Istorie Fiorentine.
Malaspina. — Id.
Rossetti. — De l'esprit antipapal en Italie, etc.
Ozanam. — Le Dante, etc.
Bembo. — Azolani.
Tasso. — Canzoni, etc.

ÉTUDES

SUR DANTE ALIGHIERI

ET

LES PLATONICIENS D'ITALIE.

---

§ Ier

Esprit de la Divine Comédie. — Matériaux et éléments qui ont servi à la construire. — Vision d'Albéric. — Le Tesoretto.

De tous les poëmes épiques, la *Divine Comédie* est celui dans lequel le plus de faits inconnus et oubliés se trouvent rappelés vaguement, ou plutôt indiqués en passant. Tout ce que son siècle savait, Dante l'a mis dans son ouvrage. Encyclopédie du XIVe siècle, c'est le résumé des mœurs, des idées, des passions, des souvenirs du moyen âge. Physique, métaphysique, scolastique; inventions nouvelles; explications alors à la mode des phénomènes naturels; mention des hommes célèbres de son temps et des siècles antérieurs ; il n'a rien passé sous silence. On le voit même devancer ses contemporains; indiquer avec justesse l'égalité de l'angle d'incidence avec l'angle de réflexion ; prophétiser quelques-unes des grandes

découvertes qui devaient hâter la civilisation de l'Europe; signaler dans un vers l'attraction universelle,

Il punto
Al qual d'ogni parte si tirano pesi;

nommer le soleil « premier ministre de la nature, qui pénètre le monde de la vertu céleste et dont la lumière fait la mesure du temps (1) »; pressentir la véritable nature de la voie lactée (2); et même deviner les quatre étoiles du pôle antarctique qu'Améric Vespuce devait apercevoir le premier (3). A ces singulières prophéties mêlées de beaucoup d'erreurs, joignez une immense quantité d'anecdotes contemporaines que le devoir du critique est d'éclaircir. Cette tâche immense, rendue plus difficile encore par le vieux langage du poëte, par l'obscurité de sa diction concise, par le grand nombre d'anecdotes obscures, auxquelles se rapportent les noms dont cette grande composition est semée, a ouvert à ses commentateurs une vaste carrière, dans laquelle ils se sont précipités avec joie. Leurs travaux sur la *grande comédie* du poëte florentin composeraient une vaste et inutile bibliothèque.

Les uns ont cherché dans les vieux fabliaux, les autres dans les mystères, essais informes de l'art dramatique moderne, les sources premières où ce grand homme a puisé l'idée et le plan de sa triple vision,

(1) Lo ministro maggior della natura
Che del valor del cielo il mondo imprenta
E col suo lume il tempo ne misura.

(2) Come distinta da minori i maggi
Lumi biancheggia tra i poli del mondo
Galassia si, che fa dubitar ben saggi.

(3) .... E vidi quatro stelle
Non visite mai, fuor ch'alla prima gente.

Denina prétend qu'il a emprunté cette donnée à un mauvais drame, joué en 1304, à Florence, sur le pont de l'Arno. Ce pont de bois s'étant rompu à la fin de la représentation, tous les acteurs de la pièce (intitulée les *Ames Damnées*) périrent dans le fleuve; dénoûment tragique que Mathieu Villani a consigné dans ses annales. Malheureusement pour les auteurs de l'hypothèse, Dante avait terminé, deux années auparavant, les sept premiers chants de son *Enfer;* et lorsque, condamné à l'exil, il vit sa maison pillée par les Guelfes, ses ennemis politiques, sa femme parvint à sauver le manuscrit précieux qui allait être la proie des flammes. Dès l'année 1295, Dante, qui écrivait alors sa *Vita Nuova*, y consignait l'esquisse de son poëme, qui semble avoir été la pensée de toute sa vie. Il est donc probable que, loin d'avoir imité le drame joué à Florence, Dante, en communiquant à ses amis le commencement d'un ouvrage médité depuis sa jeunesse, leur aura donné la première idée de la représentation théâtrale jouée sur le pont de l'Arno, deux années après son départ.

Toutes les visions infernales auxquelles le moyen âge a donné naissance ont été citées tour à tour comme modèles de la *Divine Comédie*. On a voulu que le poëte ait cherché ses inspirations dans le *Roman de Guerino;* dans la *Légende de saint Patrick;* dans le conte du *Trouvère qui descend aux enfers;* dans le *Rêve d'Enfer;* dans la *Route d'Enfer*, récits dévots et merveilleux qui appartiennent aux XIIe et XIIIe siècles. Une *Vision d'Albéric*, moine du mont Cassin (1), a surtout attiré l'attention des savants. Cet Albéric n'a-

(1) *Observazioni intorno alla questione sopra la originalità del Dante;* di F. Cancellieri. Roma, 1814.

vait que neuf ans quand il fut enlevé par une colombe, qui lui fit voir l'enfer, le paradis et le purgatoire.

La vision d'Albéric n'est pas un fait isolé, dont on puisse tirer une induction particulière. Depuis l'établissement du christianisme, les visions abondèrent; saint Cyprien, sainte Perpétue, eurent les leurs. Le génie mystique et idéal de la croyance nouvelle favorisait ce genre de compositions : toutes les archives de couvents et de monastères sont remplies de ces fictions sacrées, de ces révélations extatiques, dont le but est ordinairement de sanctionner quelque point de doctrine, spécialement professé par les membres de chaque corporation. Saint Grégoire Thaumaturge écrivit, sous la dictée de saint Jean l'Évangéliste, la vision dans laquelle il développe longuement ses dogmes particuliers : plusieurs siècles après, c'était encore par des visions que la célèbre Mme Guyon défendait son église ; et l'on trouve dans les ouvrages de Bossuet une autre vision de religieuse (1), en contradiction manifeste avec le quiétisme soutenu par l'adversaire de l'aigle de Meaux.

La vision d'Albéric est évidemment destinée à établir le dogme du purgatoire, à persuader aux fidèles que les aumônes faites à l'Église abrégeront le temps de leurs peines, et à jeter ainsi les bases de l'importante doctrine des indulgences. Notre moine n'aperçoit l'enfer qu'en passant; il entrevoit le paradis ; c'est dans le purgatoire qu'il s'arrête. En Espagne, en Angleterre, on s'occupait à la même époque

(1) Madame *Cornuau* écrivait avec élégance et quelquefois avec éloquence. Bossuet correspondait avec elle : et le ton mystique de ses lettres est de nature à surprendre ceux qui connaissent les détails de la querelle de Bossuet et de Fénelon. Voy. l'édition de don Déforis, t. XIV.

d'autres visions tendant au même but ; Mathieu Pâris nous a conservé celle d'un prêtre anglais (1), qui offre une échelle de punitions divines correspondant à une autre échelle de crimes humains.

Une dernière supposition admise par Ginguené comme une vérité presque incontestable, c'est que le *Tesoretto*, poëme de Brunetto Latini, précepteur du Dante, a fourni à ce dernier le plan et la contexture de son ouvrage. En effet, Brunetto s'égare dans une forêt et Dante se perd dans un bois. Le premier rencontre Ovide qui lui sert de guide : c'est Virgile qui se charge de conduire le second. Déjà Federico Ubaldini, qui publia le *Tesoretto*, en 1642, affirme « que Dante a imité Latini. » Fontanini et Cancellieri ont répété cette assertion. Pour nous, qui avons eu le courage de lire le vieux poëme en question, nous ne pouvons y voir qu'une triste et froide série de leçons morales, mal rimées et enchâssées dans une allégorie sans but et sans charme. Imagination, sensibilité, invention, énergie, art de versifier, tout y fait défaut ; c'est un essai barbare et monacal, vraie poésie de carrefour, poésie à la brosse, comme le dit très-bien l'Académie della Crusca (2) ; les obscurités, les barbarismes et les trivialités y abondent. De quelle utilité ce long sermon en petits vers a-t-il pu être à notre poëte?

Hallam, dans son Histoire du moyen âge, reproduit l'erreur de Ginguené et la confirme par les paroles suivantes : « On est étonné de la ressemblance du plan de Latini et de celui de Dante. » Il faut que cet écrivain n'ait jamais lu le *Tesoretto*, qui ne se rapproche du triple poëme de Dante que sous un seul rapport ;

(1) *Hist. Ang.*, an 1196.
(2) Poesia a foggia di frottola.

les deux ouvrages, comme la plupart des produits de l'imagination au moyen âge, affectent la forme d'une vision. D'ailleurs l'idée première, la conception, les détails, tout diffère.

Voilà les erreurs grossières auxquelles on se trouve exposé lorsque l'on parle étourdiment des littératures étrangères, et surtout d'une littérature aussi complexe, aussi variée, aussi vaste, que la littérature italienne. La diversité des goûts et des localités ; les nombreux et bizarres systèmes adoptés par des académies opposées ; les rivalités, les intérêts politiques, les croyances religieuses, la superstition, la crainte, la vanité, ont jeté sur l'histoire littéraire d'Italie un voile obscur qu'il est difficile de soulever. Comment Tiraboschi, défenseur des papes, aurait-il rendu justice à Dante leur ennemi? Son devoir était de le décrier, et il n'a pas manqué de citer le détestable *Tesoretto* de Latini, comme le modèle de la *Divine Comédie* : M. Ginguené, qui copie presque toujours Tiraboschi en épurant son style, a répété cette fausseté, qui s'est accréditée et que M. Hallam nous a transmise.

Pendant le moyen âge, nous l'avons prouvé, rien de plus commun que les visions : une habitude établie, résultant des mœurs et des idées chrétiennes, une sorte de lieu commun poétique et dévot, une espèce de mythologie populaire qui consacrait les fantasmagories infernales et célestes, les offraient à l'admiration du vulgaire. Dante a-t-il consulté les visions monacales qui pullulaient autour de lui? A-t-il pensé à les imiter? Je ne le crois pas. Soumis, comme tous les hommes de génie, à l'influence de son siècle (1),

(1) V. nos Études sur l'Antiquité, *de l'Originalité dans l'imitation*, etc.

il s'est emparé de la pensée la plus universelle, la plus accréditée, la plus commune. Il s'en est servi, comme Homère a fait usage du polythéisme hellénique. Le chef-d'œuvre du génie, la plus haute preuve de sa puissance, consistent à saisir ainsi l'âme même et la pensée intime d'une époque, pour les idéaliser, les agrandir et les transmettre, sous une forme impérissable, à l'étonnement des âges suivants. Créer n'appartient pas à la faiblesse humaine (1) ; c'est assez pour le génie de vaincre le temps, de perpétuer des souvenirs fugitifs, de représenter à jamais son siècle, et de prêter une réalité immortelle à ces idées variables, que la marche des événements et des révolutions du monde moral ne cessent d'entraîner et de métamorphoser dans leur cours.

Que le poëte italien ait appelé le diable le *grand ver* (2), et que cette singulière expression se retrouve dans Albéric ; que Dante se fasse enlever par un aigle, et Albéric par une colombe : ce ne sont pas là des preuves concluantes, des indices manifestes, que l'auteur de la *Divine Comédie* ait consulté, imité, copié le moine du mont Cassin. Dans le vieux langage italien, comme dans l'ancien idiome allemand (*worm*), *ver* et *serpent* sont synonymes ; et il n'est pas étonnant que le poëte et le moine aient choisi, pour visiter le purgatoire, la même route et le même guide, dont Ézéchiel (3) et Habbakuk (4) se sont servis. Une question plus importante se présente, il s'agit d'examiner si Albéric et Dante ont employé les mêmes

(1) V. nos études sur l'Antiquité.
(2) Il gran verme. *Inferno*, c. XXXI.
(3) Ch. VIII, v. 3.
(4) Daniel, ch. II.

moyens pour atteindre le même but; si le poëte, en empruntant cette mythologie alors en crédit, n'a voulu que composer à son tour un récit merveilleux, terrible et dévot.

§ II

Dante homme politique. — L'Europe au XIVe siècle. — Œuvre de Grégoire VII. — Bienfaits et omnipotence du Saint-Siége.

Ici se révèle la sublime originalité de Dante. Ne voyez plus en lui un conteur de miracles, mais un homme politique, le Barde mystique d'une conspiration gigantesque ; — le réformateur, le vengeur de son siècle, le fléau des crimes, le messager de colère et de pardon. Ce grand théâtre où l'enfer, le ciel et le purgatoire se pressent, cet ouvrage sacré « auquel ont coopéré le ciel et la terre (1) » ; c'est de l'histoire et de la satire, une ode et un sermon ; c'est une forte leçon pour les hommes. Tous les maux et les vices de l'Italie, toutes ses plaies invétérées s'y trouvent à nu. La voix de Dieu même vient avertir la puissance, menacer les trônes, annoncer l'inévitable foudre de sa vengeance. Pontifes, votre grandeur chancelle, si vous trahissez vos devoirs ; la malédiction des siècles vous attend ! Hommes politiques, votre nom, livré à une ignominie séculaire, rappellera éternellement vos lâchetés ! Italiens, qui ouvrez vos portes aux bataillons étrangers, la servitude en ce monde et la douleur dans l'autre, tel est votre partage ! Qui que vous soyez, si vous préférez à l'exercice

(1) Il poema sacro
Al qual han posto mano e cielo e terra.
Paradis, c. XXV.

de l'équité les jouissances temporelles, si la vertu vous est moins chère que le plaisir, tremblez ! Tel est le caractère de cette œuvre ; drame, sermon, satire, épopée, hymne tout à la fois : tel est le but que voulut atteindre cet homme extraordinaire, créateur de la poésie et de l'idiome italiens.

Pour accomplir son dessein, Dante se servit des seules ressources que lui offrit son époque. Il ne parla pas à ses contemporains le langage inutile de cette philosophie morale qu'ils n'eussent pas écoutée ou qu'ils n'eussent pas comprise. Il employa, pour les frapper, leurs propres armes, et ne mit en œuvre que les matériaux qui lui étaient fournis par les idées et les mœurs contemporaines. Il leur montra le ciel et l'enfer. La théologie fut sa muse : l'intérêt de son drame fut l'éternité !

Jetons un coup d'œil sur la situation de l'Europe à cette époque : le tableau de la politique et des mœurs italiennes, du dixième au quatorzième siècle, est le seul commentaire qui puisse répandre de la clarté sur le Dante.

Esclaves attachés à la glèbe, les serfs osaient à peine lever la tête : les seigneurs féodaux ne connaissaient qu'un suzerain, Dieu ; la terreur inspirée par les foudres célestes était le seul contre-poids de leur tyrannie. La force régnait ; la puissance était le droit. Des ombres de monarques s'asseyaient sur des trônes incertains ; pressés de tous côtés par leurs grands vassaux, ils obéissaient au lieu de commander. Cette organisation, qui n'était après tout qu'une aristocratie armée, reconnaissait une souveraineté, celle de la religion. Le clergé, dépositaire de la loi canonique, sentit qu'il était le maître, et que ces rois, ces vas-

saux, ces chevaliers, ces bourgeois, ces esclaves, tremblants au nom du Christ et de sa Mère céleste, ne composaient qu'un seul peuple chrétien, dont les ministres du Très-Haut pouvaient à leur gré diriger les mouvements. De là naquit l'omnipotence des papes; on aurait tort de la signaler comme funeste. Les pontifes secondèrent les progrès de la civilisation. Un violent désir de liberté, d'équité, d'indépendance, couvait dans les villes d'Italie ; ce fut le clergé qui aida leurs efforts et satisfit leurs besoins. Les deux siècles qui s'écoulèrent depuis le pontificat de Grégoire VII jusqu'à l'époque où Dante vécut, furent témoins de la grande révolution suscitée par ce pape, l'un des géants de l'histoire moderne.

Ce vieillard, pour changer le monde, n'a prononcé qu'une parole : *J'excommunie!* Ce talisman a forcé les princes à céder au pape les domaines attribués à la subsistance du clergé et à son entretien. Bientôt la milice romaine se trouva répartie sur tous les points de la chrétienté. Toutes les propriétés des moines, propriétés aussi étendues que bien cultivées, relevèrent du souverain pontife. Les prêtres, en quelque lieu qu'ils fussent, devinrent sujets du pape : Grégoire, monarque universel, eut un pied dans tous les royaumes chrétiens.

Après avoir enlevé aux rois une portion de leur héritage, et élevé la puissance morale au-dessus de la puissance brutale, Grégoire voulut affermir sa puissance sur ses propres troupes. En empêchant les prêtres de se marier, il fit du clergé une armée sainte, isolée de la terre, étrangère aux affections et aux sentiments vulgaires ; ne vivant que pour elle-même et pour son propre pouvoir. On résista : le

clergé italien eut de la peine à se plier à cette loi de chasteté nouvelle ; une fois l'obstacle vaincu, la conquête opérée par cette institution fut immense, et d'une fécondité dont il est difficile de calculer les résultats. Le clergé, la papauté, l'Italie, devinrent le point central de l'Europe chrétienne. Rome fut désormais la patrie commune du sacerdoce ; cette vaste confraternité ecclésiastique, recevant directement du Vatican son pouvoir, son éclat, sa fortune, n'appartint plus qu'à elle-même. Rome fit la loi au monde.

Le dernier projet de Grégoire, projet qui devait mettre le sceau à cette immense entreprise et qu'il ne put accomplir de son vivant, fut celui des croisades. Deux de ses lettres prouvent (1) qu'il en avait déjà mûri le plan et disposé les préparatifs, lorsque la mort l'enleva. Par ce moyen, dont ses successeurs ne manquèrent pas de se prévaloir, les rois devinrent de simples généraux, obéissant à Rome ; pendant un demi-siècle les ordres du Vatican dirigèrent la marche des armées ; et, à la voix du pontife, l'Occident, s'ébranlant comme un seul homme, se précipita sur l'Orient.

Ainsi l'Italie s'éleva jusqu'à un degré de puissance morale et politique, aussi subit que merveilleux. Déjà l'anathème de Grégoire, lancé contre le roi des Romains, avait dégagé l'Italie de ces liens de vasselage qui l'enchaînaient à l'Empire. Bientôt la population augmente avec la richesse et le crédit. Là où se trouvaient éparses quelques cabanes, habitées par des pâtres, on bâtit des palais, résidences de magistrats indépendants. Des républiques naissent comme par

(1) Voyez le recueil de Labbe.

magie. Le laboureur, affranchi par les Indulgences attachées aux croisades, cultive sa propre terre et en recueille les fruits. On ne tremble plus sous le glaive des seigneurs, qui se battent en Asie pour conquérir le tombeau du Sauveur. La prépondérance féodale est affaiblie. Les navires nécessaires aux expéditions saintes sont construits dans les chantiers des villes italiennes. Toutes les classes de citoyens prennent part au mouvement : tout s'anime, tout s'exalte ; la navigation ouvre un débouché aux produits des manufactures, accroît l'industrie, la richesse et le savoir. L'Italie remplit les ports de ses vaisseaux, les magasins de ses marchandises. Les draps de Florence et les armes fabriquées à Milan suffisent aux besoins de tous les peuples et à l'équipement de toutes les armées d'Europe. L'argent et l'or, que le commerce répand en Italie, se divisent à l'infini, se répandent dans les derniers rangs de la société et augmentent le nombre des citoyens utiles, intéressés à son bien-être. L'inégalité des fortunes devient moins sensible : la prépondérance des nobles est contre-balancée par l'influence des grands capitalistes. Époque glorieuse, où l'on voit les Pisans conquérir les îles Baléares, et découvrir les Canaries ; Gênes s'entourer, en moins de deux mois, d'une ceinture de murailles et de fortifications ; les Milanais, chassés de leur ville réduite en cendres, passer deux années sans asile, au milieu des champs, puis reprendre les armes, tailler en pièces les troupes de Frédéric Barberousse, et le forcer à reconnaître leur indépendance.

§ III

Démocratie guelfe. — Aristocratie ghibelline. — Position du Dante. — Son ghibellinisme.

Souvent ces républiques italiennes se faisaient la guerre ; mais l'ennemi commun venait-il à se présenter, leurs armes se tournaient contre l'envahisseur, et le pape se mettait à leur tête.

Un long combat s'éleva donc entre les papes, défenseurs de l'indépendance italienne, et les empereurs germains. Le pape et le clergé se trouvèrent à la tête d'une espèce de croisade en faveur de la liberté ; l'Italie reconnaissante s'attacha de plus en plus à ses pontifes. Comme il arrive presque toujours, la protection dégénéra en tyrannie ; et, dans ces pontifes si chéris et si justement admirés, l'Italie craignit de voir des oppresseurs. Le Vatican voulut lancer l'anathème pour assurer son pouvoir ; employées tour à tour contre des amis et des ennemis, les excommunications perdirent leur force. Les papes, étonnés de leur déchéance, se virent forcés d'avoir recours aux armes étrangères. Le Saint-Siége et la cour de France formèrent une alliance étroite : les chevaliers français inondèrent l'Italie ; et, usurpant au nom du souverain pontife l'autorité suprême, promettant la liberté, commandant la concorde, ils apportèrent, avec ces paroles flatteuses et ces brillants dehors, l'esclavage, la trahison et la discorde. Le parti populaire et démocratique, redoutant la domination de l'empire, s'attachait à la France et servait les intérêts du Saint-Siége. Les classes supé-

rieures préféraient la suzeraineté germanique du roi des Romains. Les uns, sous le nom de *Guelfes,* favorisaient une démocratie soumise au Vatican et protégée par le roi de France ; les autres, sous le nom de *Ghibellins,* voulaient que le gouvernement fût confié aux citoyens les plus riches et assujetti au vasselage impérial.

Par son caractère personnel et par ses liaisons, Dante était ghibellin. Il craignait moins la suzeraineté lointaine et peu vigoureuse de l'empire que le joug théocratique de Rome et les extorsions de la France. Il avait de l'éloignement pour la démocratie. Cette âme fière et hautaine, cet esprit exalté et platonicien se révoltait à la fois contre le gouvernement populaire, contre les prétentions de Rome et contre l'ambition des rois de France. Quand Boniface VIII voulut ouvrir à un prince du sang français les portes de Florence, Dante refusa de l'admettre : telle fut la cause de l'exil du Dante. Vers l'an 1316, les amis du poëte obtinrent du gouvernement florentin son rappel et sa réintégration, sous condition qu'il ferait amende honorable dans l'église cathédrale de Florence, et demanderait pardon à la république, après avoir payé une certaine somme d'argent. Voici ce qu'il répondit à un de ses parents, ecclésiastique (1) :

« Votre lettre, que j'ai reçue avec le respect et l'affection qui vous sont dus, m'apprend combien vous avez à cœur mon retour dans ma patrie : je vous suis d'autant plus reconnaissant qu'il est plus rare qu'un exilé trouve des amis. Après y avoir mûrement réfléchi, je vais vous répondre : peut-être ma résolution

(1) *Pluteum* 29. *Codex* 8, p. 123. Bibl. Laurentiana. MS.

ne sera-t-elle pas conforme aux désirs de certains esprits pusillanimes; je m'en remets affectueusement au jugement que portera votre prudence. Votre neveu et le mien m'ont mandé ce que plusieurs autres amis m'avaient déjà fait savoir ; c'est-à-dire que « d'après une ordonnance rendue récemment à Florence concernant les bannis, je puis rentrer dans ma patrie, sous condition de payer une certaine amende et de me soumettre à l'humiliation de demander mon pardon et de le recevoir : » en quoi, mon père, je remarque deux choses risibles et impertinentes, je le dis, mon père, non pour vous qui, dans vos lettres, dictées par la discrétion et la sagesse, n'avez fait mention de rien de tel, mais pour ceux qui m'ont adressé ces propositions. Est-ce par cette glorieuse voie que Dante, après quinze années d'exil, doit rentrer dans sa patrie? Est-ce ainsi que l'on récompense cette conscience pure, que tout le monde connaît; est-ce là ce qu'ont mérité les sueurs et les fatigues de ses études ? Loin de moi, loin d'un homme que la philosophie console et anime, cette bassesse intéressée, cette abjection de l'âme, qui s'offre pieds et poings liés à la honte et à l'infamie ! Loin de moi, qui toute ma vie ai prêché la justice, la pensée d'acheter à prix d'argent mon pardon, et de payer mes persécuteurs comme s'ils étaient mes bienfaiteurs ! Non, mon père, ce n'est pas par ce chemin que je reverrai ma patrie ! Trouvez-moi, ou que d'autres sachent m'indiquer une route honorable, un moyen qui ne porte pas atteinte à la gloire de Dante, je me hâterai, je revolerai dans vos bras ; mais si, pour rentrer à Florence, il n'est pas de route pareille, jamais je ne rentrerai à Florence. Eh quoi ! ne jouirai-je pas dans tous les pays

de la vue des astres du ciel? Ne pourrai-je pas, dans tous les lieux de la terre, contempler avec délices l'image de l'éternelle vérité? Et faut-il que je commence par m'avilir, par me rendre infâme aux yeux de mes concitoyens, aux yeux de ma patrie? Au surplus, le pain ne me manquera pas! »

« In licteris vestris et reverentia debita et affectione receptis, quam repatriatio mea cure sit vobis ex animo (1). Grata mente ac diligenti animadversione concepi, etenim tanto districtius me obligastis, quanto rarius exules invenire amicos contingit. Ad illam vers significata respondeo : et si non eatenus qualiter forsan pusillanimitas appeteret aliquorum, ut sub examine vestri consilii ante judicium, affectuose deposco. Ecce igitur quod per licteras vestri meique nepotis, necnon quampluriura amicorum significatum est mihi. Per ordinamentum nuper factum Florentie super absolutione bannitorum. Quod si solvere vellem certam pecunie quantitatem, vellemque pati notam oblationis et absolvi possem et redire at (2) presens. In quo quidem duo ridenda et male perconciliata per illos qui tali (3) expresserunt : nam vestre lictere discretius et consultius clausulate nicil de talibus continebant. Est ne illa revocatio gloriosa qua D. All. (4) revocatur in patriam per trilustrium fere perpessus exilium? Hecne meruit conscientia manifesta quibuslibet? Hec sudor et labor continuatus in studiis? absit a viro philosophie domestico temeraria terreni cordis humilitas, ut more cujusdam cioli et aliorum infamiam quasi vinctus ipse se patiatur efferri. Absit a viro predicante justitiam, ut perpessus injuriam inferentibus (5). Velud bene-merentibus, pecuniam suam solvat. Non est hec via redeundi ad patriam, pater mi, sed si alia per vos, aut deinde per alios invenietur, que fame D. (6) que onori non deroget, illam non lentis passibus acceptabo. Quod si per nullam talem Florentia introitur, nunquam Florentiam introibo. Quidni nonne solis astrorumque specula ubique

(1) Il y a dans le manuscrit une faute de ponctuation. On doit lire : *Quam repatriatio mea curæ sit vobis, ex animo, gratâ mente ac,* etc., etc.

(2) *Ad.*

(3) *Talia.*

(4) *Dantes Aligherius.*

(5) Faute de ponctuation. Il faut supprimer le point.

(6) *Dantis.*

conspiciam? Nonne dulcissimas veritates potero speculari ubique sub cœlo, ni prius inglorium, imo ignominiosum populo Florentineque civitati me reddam? quippe panis non deficiet.

Ce sublime élan de l'âme de Dante, témoignage de l'indomptable force qui caractérisait le vieillard ghibellin, jette plus de jour sur son caractère que vingt volumes de notes.

Fidèle à ses dogmes politiques, il essaya ensuite de prouver, dans son traité *De Monarchiâ*, que l'ascendant des papes et leur obstination à s'immiscer dans les affaires temporelles de l'Italie avaient causé jusqu'alors toutes les calamités de son pays. Puis, lorsque la translation du Saint-Siége dans le comté d'Avignon et la nomination successive de plusieurs papes français eurent assuré l'avantage au parti guelfe, le poëte exilé adressa aux cardinaux (1) une longue lettre pour les conjurer, au nom de l'indépendance nationale, de se prémunir contre les séductions de l'influence française, et de n'élire dorénavant que des pontifes italiens.

C'est au milieu de ces mouvements politiques, l'âme ulcérée par les souffrances de l'exil, obsédé par de tristes présages et voyant son parti abattu, que Dante écrivit son poëme. Avant l'époque de son bannissement et lorsqu'il remplissait une magistrature à Florence, on le vit, équitable et sévère pour les deux factions qui déchiraient sa patrie, infliger le même châtiment aux chefs ghibellins et guelfes. Mais quand ses concitoyens l'eurent frappé d'exil et d'excommunication politique ; lorsqu'il fut obligé de traîner de ville en ville une vie pauvre et fière, un nom flétri par une sentence injuste, et en butte à la haine des

(1) V. Villani, l. IX, c. IV.

vainqueurs, tout son courroux s'éveilla ; les fautes, les crimes qui l'entouraient, consignés dans son poëme, retentirent jusqu'à nous.

§ IV

Esprit de l'époque. — Les Pénitents blancs. — Naissance de l'épopée dantesque. — Génie de Dante. — Des poëtes synthétiques.

Cette satire politique eût manqué son but et n'eût fait aucune impression sur les esprits, si les idées religieuses ne s'y fussent mêlées. Le clergé régnait. On attendait la fin du monde. Il faut lire, pour se faire une idée de l'état moral de l'Europe, les pages dans lesquelles Léonard Arétin raconte le bizarre événement dont il fut témoin, en l'an 1400.

« Au milieu des alarmes et des troubles de la guerre civile on vit quelque chose d'extraordinaire. Tous les habitants de chaque cité s'habillèrent en blanc, se réunirent par troupes et s'acheminèrent à travers le pays, récitant des psaumes, chantant des cantiques, ne vivant que de pain et d'eau. Ils invoquaient la clémence du Très-Haut, et lui demandaient d'oublier les crimes des hommes, et d'accorder la paix à l'Italie. Bientôt tous les Italiens, sans distinction, revêtirent cette livrée de la sainteté et de l'innocence. Toute guerre cessa ; plus d'inimitiés, plus de querelles. Les villes ennemies qui, peu de semaines auparavant, se faisaient une guerre à mort, posèrent les armes. On ne cite pas une seule offense, une seule trahison commise pendant cette trêve, qui dura deux mois entiers ; on ne pensait qu'à honorer

Dieu et à pardonner. L'origine de cet événement n'est pas bien connue. On dit que les premiers pèlerins blancs descendirent des Alpes dans la Lombardie, et que, dans leur marche, entraînant toute la population qui suivait leur exemple, ils pénétrèrent jusqu'à Venise. Les habitants de Lucques furent les premiers qui adoptèrent le vêtement blanc et se rendirent à Florence; leur présence y excita une ferveur de dévotion si ardente, que ceux qui les avaient d'abord raillés et blâmés, ne tardèrent pas à prendre le même costume et à se joindre aux processions, comme si une subite inspiration les eût saisis. Le peuple florentin se divisa en quatre troupes, qui suivirent différentes directions, furent partout accueillies comme les Lucquois l'avaient été à Florence, et parcoururent l'Italie. Cependant cette grande dévotion s'apaisa et l'on courut de nouveau aux armes (1). »

Des sectes manichéennes, prétendant à la pureté et à la sainteté, se livraient, s'il faut en croire les chroniqueurs du temps, à tout ce que la débauche a de plus infâme. Saint Dominique fondait l'Inquisition. Les milices errantes de saint François et de saint Dominique prêtaient aux papes leur secours de la ruse, de l'hypocrisie et de l'espionnage. Démocratiquement constitués, ces moines ne ressemblaient nullement aux Bernardins, aux Bénédictins, qui avaient vécu comme de saints patriarches, de sévères ascètes ou des seigneurs féodaux. Ils s'introduisaient dans les familles, se montraient dans tous les lieux à la fois, couvraient le pays entier, se faisaient vénérer, haïr et craindre, et donnaient au peuple le spectacle de leur

(1) *Hist. Flor.*, l. XII, c. I.

humilité puissante, de leurs haillons et de leurs austérités.

Ces frères mendiants (*i frati*), que l'on ne doit pas confondre avec les moines (*monaci*), furent institués pour soutenir le pouvoir de Rome, dont la prévoyante politique entrevoyait les germes de sa décadence. De semblables vues, une politique analogue, présidèrent, deux cent cinquante ans plus tard, à l'institution des *Jésuites ;* véritables frères mendiants du seizième et du dix-septième siècle. Comme leurs prédécesseurs, ces derniers firent profession d'humilité, de pauvreté, de chasteté, d'abnégation totale : l'époque plus avancée où ils vécurent leur inspira le désir d'appliquer au succès de leurs desseins les sciences et les arts, que les capucins et les franciscains avaient dédaignés. En changeant de tactique, c'était un résultat semblable qu'ils voulaient obtenir. Les mêmes clameurs qui les assaillirent, s'étaient élevées deux cents ans auparavant contre les sectateurs de saint Dominique et de saint François. Ouvrez les annales de l'Anglais Mathieu Pâris ; vous croirez que ce sont les jésuites modernes qu'il désigne d'avance, lorsqu'il parle des *frères mendiants.* « Le peuple les nomme, dit-il, hypocrites, fourbes, traîtres, flatteurs des rois, conseillers intéressés des princes et des grands, successeurs de l'antechrist, faux apôtres, ennemis de la vraie religion, prévaricateurs, thésauriseurs, violateurs du secret de la confession, usurpateurs de provinces, ambitieux qui cachent leurs vices sous le voile de la piété (1). »

En vain le cri public attaqua cette armée errante et mendiante ; ses membres jouissaient d'un pouvoir

(1) An. 1256, p. 939. Ed. 1640.

immense. Les dominicains multiplièrent les auto-dafé à tel point que Benoît XI, quoique dominicain lui-même, fut obligé de réprimer, au moyen d'un bref comminatoire, leur zèle et leur empressement à brûler les hérétiques (1). Un franciscain, Frà Giovanni de Vicence, changeait les institutions de la Lombardie. On voyait tous les mois quelques astrologues ou sorciers périr dans les flammes. Au milieu de ces cruautés, Pierre d'Ascoli niait l'existence des êtres immatériels ; Guido Cavalcanti publiait ses méditations contre l'existence de Dieu. Chaos étrange ; tourbillon confus et orageux dont le point central était toujours cette pensée religieuse, si cruellement profanée, objet d'un culte si aveugle et si ardent.

Que l'on rassemble dans son esprit tous les éléments dont se composait l'état politique, religieux et moral de l'Italie ; on verra naître, de leur fusion spontanée, le chef-d'œuvre qui a immortalisé Dante. La source du pathétique qu'il emploie avec tant de succès, est la religion : c'est par elle, c'est au moyen des terreurs et des espérances pieuses qu'il a remué les passions, touché les cœurs, effrayé les imaginations, exercé la fonction sublime de vengeur et de rémunérateur, de distributeur des peines et des récompenses. Pour inculquer avec plus de force cette leçon solennelle, il a placé l'action de son drame dans cette semaine du jubilé où deux cent mille étrangers par jour se pressaient aux portes de Rome (2) et où l'Europe affluait dans la capitale de la chrétienté pour y obtenir les indulgences promises. Puis, ouvrant aux regards étonnés de ses contemporains une immense

(1) 11 mars 1304.
(2) Muratori, *Annal.*, an. 1300.

et triple scène, il y a jeté l'histoire entière de son époque ; littérature, science, coutumes, théologie, astronomie ; personnages connus ; criminels et héros ; hommes célèbres par leurs vertus ou par leurs fautes ; enfin tout ce que l'on savait, tout ce que l'on supposait, tout ce qui excitait l'intérêt, la crainte, la haine ou l'amour. Aucune des passions humaines n'est oubliée par lui : religions, âges, sexes, peuples, sont les acteurs de son drame. Il ne confond rien ; il individualise. Gigantesque par l'ensemble de la conception, il surprend le lecteur par la précision des détails. Idées, actions, émotions, sont caractérisées par lui avec une admirable profondeur : il les classe, les divise, les place tour à tour au milieu des gloires célestes, des tortures infernales et des espérances du purgatoire. Chacun de ses personnages est pour lui un objet d'études. Il répète leur langage, observe leurs traits, reproduit leur physionomie, leur parle, leur répond, les plaint, les blâme ou les maudit : et, par un prodige que lui seul a pu produire, toutes ces allusions, si minutieuses et si nombreuses, qui jettent une lumière si forte sur les caractères qu'il observe, sont aussi rapides que vives. Il lui suffit d'un mot pour achever son analyse, d'un trait pour peindre un homme, d'une couleur pour rappeler un fait ; le sublime, chez le Dante, illumine comme l'éclair.

Cette énergique concentration de sa pensée l'élève au-dessus de presque tous les écrivains connus. Shakspeare et Tacite, l'un avec une abondance plus poétique et une variété plus brillante, l'autre avec une éloquence plus travaillée et plus oratoire, se rapprochent seuls de cette puissance d'intelligence

qui caractérise le Florentin. Mais chez ce dernier il y a plus de passion que dans Shakspeare, plus de grandeur que chez Tacite ; pour la simplicité naïve, il surpasse l'un et l'autre.

Veut-il dépeindre ce Sordello, qui, après de longs et inutiles efforts pour assurer l'indépendance de l'Italie, après une vie active, remplie d'inutiles sacrifices, mourut navré de désespoir ? Il place ce citoyen dévoué dans le Purgatoire, où il le montre isolé des autres ombres, taciturne, sombre, immobile. Toutes les âmes, curieuses de savoir des nouvelles de leur patrie, s'attachent au pas de Dante. Sordello seul reste à sa place :

« Il ne dit pas un mot ; mais il nous laisse aller, fixant sur nous de longs regards, semblable au lion qui veille et repose (1). »

Le poëte trouve ainsi le moyen de faire connaître, en quelques paroles, un grand caractère, non par son activité et le déploiement de sa force, mais par son inaction et son silence. Souvent il lui arrive de resserrer en trois vers ou même en un seul, la vie d'un prince, d'un guerrier, d'un pape. Quand il est question de saint Célestin, qui refusa le pontificat et céda aux suggestions de son successeur Urbain VIII, il ne le nomme pas ; il se contente de désigner « l'homme qui, par lâcheté, accomplit *le grand refus* (2). » S'il rencontre dans le Purgatoire cette infortunée Ma-

(1) Esso non ne diceva alcuna cosa,
Ma lasciava andar, sempre guardando
A guisa di leon quando si posa.
Purgat., c. 6, 64.

(2) Colui
Che fece per viltade il gran rifiuto.
Infern., c. 3, 60.

donna Pia, que son mari jaloux fit périr d'une mort lente, en la condamnant à rester exposée aux miasmes contagieux, qui s'exhalaient des Maremmes, il la fait parler ainsi : « Quand tu reverras le monde où j'ai vécu, rappelle-toi mon souvenir. Je me nommais Pia. Sienne me donna la vie ; les Maremmes me l'ont ôtée. Il le sait bien, celui qui orna mon doigt de l'anneau et y fit briller le diamant des noces (1). »

Il faut lire dans l'original cet admirable passage, dont la mélodie tendre et mélancolique augmente l'effet. D'abord Madonna Pia veut qu'on se souvienne d'elle, rien de plus touchant que le désir qu'elle exprime de vivre encore dans la mémoire de ses amis. La timidité de sa demande ; la manière dont elle se fait connaître, sans s'excuser ni blâmer l'auteur de sa mort ; le souvenir de ce mari qu'elle ne rappelle qu'en faisant allusion aux premiers gages de sa foi et non à sa barbarie ; ces douces idées de bonheur et de joie domestiques, qui se trouvent ramenées dans le dernier vers, forment l'ensemble le plus pathétique, dans son laconisme et sa simplicité.

Ce don mystérieux, cette puissance qui concentre en un seul foyer beaucoup de sentiments, d'idées, d'images et de souvenirs, c'est le génie. Le génie ne procède point par analyse, mais par synthèse. Chez les grands poëtes il n'y a pas un seul vers remarquable, qui ne soit le résultat d'une longue série de pensées, d'émotions, d'inspirations, de méditations ; la fusion de ces éléments s'opère à l'insu de l'auteur

(1) Ricordati di me : che son la Pia.
Sienna mi fe. Disfecemmi Maremma ;
Sallo colui che inanellata pria
Disposando m'avea con la sua gemma.
Purgat., c. 5, ult.

lui-même. Chez lui les impressions ont plus de force, les mouvements de l'esprit sont plus rapides et plus nombreux; toutes les évolutions de l'intelligence, si je puis ainsi parler, sont plus puissantes et plus faciles. Il combine plus aisément le sentiment avec la réflexion et la réflexion avec les faits. Il est né avec les mêmes facultés que les autres hommes; il ne diffère d'eux que par l'activité, l'ardeur et le mouvement dont ces facultés sont douées.

Si le poëte et l'homme éloquent doivent leur force à cette concentration que j'ai essayé d'expliquer et dont le Dante m'a offert de si curieux exemples, le critique suit une route absolument différente. L'un compose, l'autre décompose. Ce que le premier a créé par inspiration, le second s'occupe à le défaire, pour ainsi dire, pièce à pièce. Lorsque, dans les temps de civilisation très-avancée, quelques-unes des facultés du critique et du poëte viennent à se combiner dans les mêmes intelligences, une nouvelle poésie naît alors, moins franche, moins naïve, plus brillante, mêlée de métaphysique et de connaissance du monde; c'est la poésie des Pope, des Horace et des Voltaire. De tous les poëtes primitifs, qui ont chanté, pour obéir à un mouvement instinctif, Homère, l'auteur des Niebelungen et Dante sont les premiers et les plus grands. Tout ce qui les entourait s'est reflété dans leurs poëmes.

§ V

D'un mot de Schlegel contre le Dante. — Caractère personnel et caractère poétique de ce dernier.

Je ne développerai pas longuement les analogies et les différences qui se trouvent entre le rapsode

grec et le chantre ghibellin. Le premier représente la beauté hellénique dans sa pureté originelle, le second s'offre à nous, symbole terrible du moyen âge. On lui a reproché (1) une certaine austérité dure et cruelle, un esprit altier et inflexible qui se fait sentir jusque dans ses vers, une aspérité que M. Schlegel nomme *ghibelline*. Nous regardons cette critique comme injuste et dictée par le désir qu'avait l'écrivain allemand, de venger les pontifes, souvent attaqués par Dante. Indigent, exilé, Dante avait droit de se plaindre : en face des calamités de sa patrie, il avait le droit d'en maudire les auteurs ; mais l'âme la plus forte et la plus sensible se trahit à chaque instant dans son ouvrage. Il l'a semé de comparaisons délicieuses, tirées de la vie champêtre ou qui s'y rapportent ; et sous le voile allégorique qu'il a tissu, la sincérité de son amour pour Béatrix, compagne de sa première enfance, objet de la passion de sa vie entière, nous apparaît constamment pour modérer son courroux et adoucir le sentiment de ses regrets. Il est vrai que le souvenir des injures qu'il a reçues le poursuit dans les régions mêmes de la lumière éternelle, qu'il dit avec tout son siècle :

> Un bel honneur s'acquiert, lorsqu'on sait se venger (2) ;

qu'au milieu des anges et des saints, le nom de Florence lui cause une émotion triste, pénible et sombre ; mais dans combien de passages se manifestent l'ar-

(1) F. Schlegel, *Histoire de la Littérature*, chap. IX.

(2) Che bel onor s'acquista in far vendetta.
Canzoni.

Ce vers ne se trouve pas dans l'*Enfer* de Dante, mais dans une des *Canzoni* les plus tendres que ce poëte ait écrites.

deur, la délicatesse, la bonté de ce cœur si grand et si passionné !

Lisez son *Convito ;* il y parle de sa patrie avec la tendresse la plus ardente. Il nomme l'injustice de ses concitoyens *une erreur*, et non un crime ; il prie Dieu « que ses ossements puissent reposer un jour dans cette patrie si chère. Ah ! si le maître de l'univers avait voulu que l'on n'eût commis envers moi aucune erreur, et qu'un châtiment injuste ne m'eût pas été infligé ! si je n'avais pas souffert la pauvreté et l'exil ! Si les habitants de cette belle et célèbre fille de Rome, Florence, ne m'eussent pas rejeté loin du doux sein de la patrie qui m'a nourri et élevé jusqu'à mon âge mûr ! Et puissé-je encore (tout mon cœur le désire !) y reposer mon âme fatiguée, et y finir les jours que le ciel me réserve (1) ! » Cette traduction ne donne qu'une faible et imparfaite idée de cette éloquente apostrophe.

Il faut se souvenir que, de son temps, la vengeance était un devoir et une loi ; laisser une offense impunie, c'était perdre sa dignité d'homme. Quand notre poëte parcourt l'enfer, une ombre menaçante fixe sur lui des regards farouches ; Virgile, qui le voit s'arrêter, l'engage à continuer sa route. « Si vous saviez pourquoi je reste immobile, dit le Florentin, vous me pardonneriez : dans l'abîme j'ai cru reconnaître un de

(1) « Ahi ! piaciuto fosse al dispensatore dell' universo che la cagione della mia scusa non mai fosse stata ! Che ne altri contro me avria fallito, ne io sofferto avrei pena ingiustamente ; pena, dico, d'esilio e di povertà, poichè fu piacere dei cittadini della bellissima e famosissina figlia di Roma, Fiorenza, di gittarmi fuori del suo dolce seno, nel quale nato e nudrito fui fino al colmo della mia vita ; e nel quale, con buona pace di quella, desidero con tutto il cuore di riposare l'animo staneo, e terminare il tempo che mi è dato. »

mes parents. — En effet, reprend Virgile, une ombre vous désigne du doigt avec un air de menace. — Oh ! mon maître, celui-là fut tué par un ennemi ; et sa mort n'a été vengée par aucun de ceux qui partagent son affront : voilà pourquoi il me dédaigne (1) ! »

Avec Dante commence la civilisation de la péninsule italique. Sans être versé dans l'étude de l'idiome provençal, sans avoir suivi avec soin le progrès des lumières renaissantes, de Naples à Florence et de Florence à Rome, on ne peut le comprendre. Il faut tirer de la poudre des bibliothèques tout ce qui peut jeter de la clarté sur les treizième et quatorzième siècles, déchiffrer des manuscrits, étudier les mœurs et les coutumes de l'Italie, sous le pontificat de Boniface et de ses prédécesseurs pour connaître Dante. La plupart de ses biographes, M. Ozanam (2) excepté, confondent l'époque de Dante avec celle de Boccace et Pétrarque ; rien ne se ressemble moins. Ces deux derniers commencent une nouvelle ère littéraire ; Dante constitue à lui seul toute une littérature. Dante a vu périr les républiques italiennes ; froissé de leur chute, il a consacré dans ses vers le souvenir de son indignation et de sa douleur. Boccace et Pétrarque, au contraire, ont vécu dans une époque nouvelle, sous un gouvernement nouveau, résultat de la révolution dont le poëte de la *Divine Comédie* avait été le témoin et la victime.

(1) *Inferno*, c. 29.
(2) Dante Alighieri, etc.

§ VI

Du symbolisme platonique chez le Dante. — Commentateurs du Dante. — Obscurité mystique. — Interprétation de ses énigmes, dans le sens d'un complot politique.

L'un des éléments principaux de ce poëme unique, c'est ce platonisme emprunté aux chants d'amour des Provençaux, et qui se répand comme un voile hiéroglyphique sur toute la poésie italienne, depuis l'an 1100 jusqu'à l'an 1300 de l'ère chrétienne. Les écrivains du Nord eux-mêmes ont emprunté du Midi cette passion idéale qui se retrouve dans les sonnets élégiaques de Shakspeare et dans le roman de Philippe Sidney, prototype de l'*Astrée* de D'Urfé.

Les élans de l'âme qu'une force secrète entraîne vers la beauté éthérée, vers la grandeur suprême, vers la source unique de la beauté et de la grandeur ont été confondus par eux avec l'amour terrestre. Dante, ce poëte sculpteur, dont toutes les idées se présentent vêtues de formes visibles et palpables, dont la pensée ne se voile jamais de nuages ; Dante, le plus plastique des poëtes, le plus austère des écrivains, s'environne, non-seulement dans ses sonnets, mais encore dans son grand ouvrage, de la mystagogie de Plotin et de Jamblique. Un esprit si net, une intelligence si forte et si vigoureuse, qui exprime toujours sa pensée par le plus petit nombre de mots possible et de la manière la plus franche et la plus nue, est devenu mystique ! Depuis cinq siècles, les commentateurs ont succédé aux commentateurs, les bibliothèques se sont remplies de leurs œuvres, et on

n'est pas venu à bout de comprendre ce que signifient ses sonnets et sa *Vita nuova;* les plus consciencieux et les plus habiles ont dû convenir que le fond de la pensée de Dante est encore un mystère, un gouffre inexploré. Il semble que le texte se soit obscurci à mesure que les commentateurs ont commenté.

La seule histoire littéraire des discussions auxquelles le texte de la *Divine Comédie* a donné lieu, occuperait un volume. Ses deux fils furent ses premiers explicateurs, ensuite vinrent les Aristotélistes et les Scholastiques. Boccace monta en chaire pour éclairer le texte de Dante. A Bologne, à Pise, à Plaisance, à Venise, des professeurs *ad hoc*, semblables au Jupiter *assemble-nuages* dont parle Homère, parurent rivaliser d'ardeur et d'empressement pour grossir les ténèbres répandues sur la gloire et sur le génie du Florentin. On a conservé les noms de tous ces érudits qui ont vécu comme des insectes parasites sur le tronc d'un chêne, et dont l'existence et les travaux furent consacrés à la seule explication du Dante : Antonio Piovano, Filippo Villani, Benvenuto d'Imola, Cristoforo Landino, Alessandro Velutello, le jésuite Venturi, le père Lombardi. Après la découverte de l'impression, parurent, en trente ans, vingt éditions de la *Divine Comédie,* accompagnées de commentaires plus nébuleux que l'original. Rome et le catholicisme avaient adopté le poëme sacré ; le protestantisme, dès sa naissance, le réclama comme sien. Dante est un réformateur, s'écrièrent Calvin, Luther, Mélanchton et leurs prosélytes. Non, répondirent Bellarmin et les jésuites ; cet enfant soumis de l'Église n'a eu d'autre tort que la ferveur exagérée de ses opinions politiques.

Rome, donnant son approbation à toutes les éditions du Dante, laissa ce champ de bataille éternellement ouvert aux grammairiens et aux scholiastes, aux philologues et aux théologiens.

Dionisi, après avoir passé sa vie à étudier Dante, s'écrie : « Le sens mystique de sa grande œuvre est un trésor caché, difficile à découvrir. » On ne peut s'empêcher de se rappeler les vers du poëte : « Beau tableau placé dans un lieu ténébreux, dont l'œil ne peut découvrir les contours, dont les couleurs et les formes ne donnent aucun plaisir ! »

Come pintura in tenebrosa parte,
Che non si puó mostrare,
Ne dar diletto di color, ne d'arte.

Ugo Foscolo, après dix ans de veilles consacrées au Dante, écrit les lignes suivantes : « L'immense forêt de la poésie dantesque, après cinq siècles de fatigues, reste ensevelie dans sa primitive obscurité. Les étrangers qui, sur la foi des commentateurs, croient le comprendre, ressemblent à ceux qui, pour connaître un pays, choisissent un guide aveugle, se laissent diriger par lui et prennent pour paroles d'Évangile toutes les observations de leur cicérone ignorant. »

En 1824, un journal italien fort estimé (1) s'exprimait en ces termes : « L'allégorie de la *Divine Comédie* n'est pas connue : le voile n'a pas été soulevé. On sait que le symbole était la muse souveraine de l'intelligence à l'époque où le poëte vivait. Les siècles, en s'écoulant, ne font qu'épaissir ce voile autrefois transparent. Aujourd'hui, il est devenu presque impossible de dire ce que signifient, non-seulement une grande partie des œuvres du poëte,

(1) *Biblioteca italiana*, p. 47, n° 100.

mais encore de celles de *Pétrarque* et de *Boccace*. « Citons encore l'excellent prosateur *Perticari*, qui, dans son ouvrage intitulé : *Additions au Dictionnaire della Crusca,* fait dire à Dante lui-même : « Je reconnais que la nuée mystique sous laquelle j'avais enveloppé mes hautes et sublimes pensées, ne s'est pas dissipée encore au souffle de tant d'érudits. »

Cette obscurité se rattache au symbolisme que je viens de signaler.

Toute la poésie italienne, depuis son origine jusqu'à la fin du quinzième siècle, a pour élément l'amour platonique. Tous ces écrivains ont une dame de leurs pensées, un être idéal, une Laure, une Fiammetta, une Béatrix, qui meurt avant son adorateur, lui fait un cours de théologie morale, et platonise avec une subtile éloquence. C'est dans une église, pendant la semaine sainte, que cette beauté idéale apparaît à Pétrarque, à Dante, à Boccace. Rien de réel et de vivant ne la distingue. Le poëte ne s'adresse à ces fées de l'imagination qu'avec le langage d'une dévotion exaltée : il semble les regarder comme types de vertu et de bonheur, non comme des femmes vivantes ; et quand l'histoire vient éclairer les actions des poëtes, elle est pénétrée d'étonnement. A côté de cette Laure, de cette Fiammetta et de cette Béatrix, on trouve d'autres femmes qui n'ont rien de symbolique ; les unes mégères et insupportables, comme l'épouse du Dante, Xantippe de cet autre Socrate ; les autres singulièrement fertiles, et qui ont donné à Pétrarque et à Boccace une longue liste d'enfants naturels. Dieu sait par quel effort d'imagination les pétrarquistes ont tenté de concilier l'amour platonique de Pétrarque, les symboles nombreux contenus dans

son *Afrique*. et sa vie brillante, savante et voluptueuse !

Un Italien, Gabriele Rossetti, a cru trouver le secret de ce mystère. Selon lui, l'Italie entière, au moyen âge, était couverte d'un réseau de conspirations antipapales, et les obscurités contenues dans le poëme dantesque ne sont que les mots d'ordre du parti. Il montre tous les talents des treizième, quatorzième et quinzième siècles, ligués secrètement contre la domination de la papauté ; un jargon convenu leur servant à exprimer leurs désirs et leurs espérances ; ce chiffre bizarre s'introduisant dans la poésie et l'éloquence ; les termes consacrés à l'adoration amoureuse apliqués aux complots politiques ; et ce mysticisme métaphysique prenant tout à coup un sens positif, destructeur, antireligieux, j'allais dire révolutionnaire. D'après le même système, l'éruption du protestantisme, préparée de longue main, aurait couvé au sein de l'Europe chrétienne bien avant Luther.

Nous sommes de cet avis, la folie de l'histoire vulgaire, son erreur la plus commune, c'est cette vue courte et basse qui s'arrête sur un événement sans lui demander ses causes préexistantes, sans l'interroger sur ses résultats. Il y a dans les choses humaines une longue chaîne électrique, d'où jaillissent par intervalle, dans les temps de crise, des étincelles et des éclairs qu'on appelle révolutions. Les esprits emportés n'aperçoivent que ces étincelles ; la grande chaîne leur reste cachée.

---

§ VII

Protestantisme avant Luther. — Double puissance d'amour et de négation chez les peuples. — Attaque du platonisme contre les papes. — Fusion du Ghibellinisme et du platonisme.

A peine le christianisme est-il né, il tend vers l'unité, c'est-à-dire vers l'établissement de la papauté souveraine ; dès que le trône pontifical s'affermit, le germe de la désunion ou du protestantisme se glisse dans la hiérarchie. Le catholicisme central a dû se résigner à une longue et pénible lutte avant de parvenir à la toute-puissance. Montanistes, ariens, iconoclastes, sabelliens, se sont groupés autour des fondations du Saint-Siége, et se sont opposés par la ruse, la violence, le prosélytisme, la dialectique, à la construction de l'édifice gigantesque ; ce sont là les protestants des premiers âges. Eux aussi, ils réclament la liberté, ils s'arment de critique, ils ne veulent point qu'une autorité unique les domine et pèse sur eux. L'esprit protestant, c'est l'analyse, c'est la critique ; l'esprit catholique, c'est l'autorité, c'est le pouvoir. Que l'on jette les yeux sur les annales du monde, on verra que cette distinction n'a jamais cessé d'exister. Partout les deux éléments de l'organisation humaine se sont livré un combat inévitable, et qui ne pouvait anéantir ni l'un ni l'autre. D'une part, la foi et l'amour ; de l'autre, l'analyse et la critique. Sous ce point de vue Platon est catholique ; Aristote, protestant. Se fier, aimer, espérer, s'asservir volontairement à une croyance, c'est se montrer catholique. Discuter, classer, systématiser, *protester* contre la foi

aveugle, soumettre la foi au jugement et le dévouement à la réflexion, ç'est se montrer protestant. Immuable subdivision de la pensée humaine, impossible à nier, et qui se reproduit chez les individus comme chez les nations. Ici, puissance de fonder; là, puissance d'examiner. Et cependant, si l'un des éléments domine à l'exclusion de l'autre, vous voyez s'établir ou le fanatisme aveugle, tel qu'il existe dans certaines confréries de moines catholiques; ou le chaos hideux des opinions contradictoires, l'analyse minutieuse et dissolvante, la négation, le *rien*, tel qu'on le peut étudier dans les pays soumis au gouvernement critique par excellence.

Le moyen âge, morcelé quant au territoire, *un* quant aux doctrines et aux idées, admettant la hiérarchie, divinisant la soumission, profondément chrétien dans ses usages, dans son langage, même dans ses mœurs privées, réclamait le contre-poids qui devait empêcher cette unité de devenir le tombeau de la pensée. Aussi, pendant que les peuples courbaient la tête devant l'auréole du Vatican, une protestation sourde s'armait-elle contre cette puissance. L'analyse et les catégories des scholastiques n'eurent pas d'autre berceau. Ils furent minutieux, critiques, systématiques jusqu'à la bizarrerie; ils professèrent le culte d'Aristote, sous la loi même du catholicisme, comme s'ils eussent voulu prendre leur revanche et se consoler de la foi aveugle qui les enchaînait aux mystères de la religion. Occam, Abailard, Dun Scott, Thomas d'Aquin lui-même, ne sont que les précurseurs du protestantisme.

C'est donc folie de regarder la réforme comme une explosion soudaine. Elle fut préparée par tous ceux

qui voulurent expliquer, commenter, éclairci dogmes du catholicisme ; et par ceux qui se geaient dans les ténèbres du mystère de la Tri et par les Albigeois ou Patarins qui se soulev contre l'autorité temporelle de Rome ; et pa Wiclefites et Lollards qui semèrent en Anglete en Allemagne les germes de la haine contre le ficat. Dès le onzième siècle, on se gênait si peu a cour de Rome que le pape était désigné ouverte sous le nom de *Loup*, et Rome sous celui de L La suprématie papale était, pour ses ennem *règne visible de Satan sur la terre.* A mesure q puissance des pontifes s'affermissait, des écoles térieuses, des agrégations symboliques, emplo un dictionnaire spécial, ayant des signes de r ment connus d'elles seules, se répandaient en Eu

Il n'est pas étonnant qu'elles se soient servies prédilection du langage de Plotin et de Jambl c'étaient précisément les symboles platoniciens nous l'avons déjà dit, avaient lutté dès le quatriè le cinquième siècle contre le christianisme nais Le même néo-platonisme, renaissant de ses cen continuait la lutte.

Les traces de cette opposition sont en effet vi en Italie, non-seulement du vivant de Dante, après lui. C'est en Italie que Lélius Socin a élab socinianisme, père de la philosophie moderne. là que les premières expériences de chimie et d'a nomie ont eu lieu. C'est la patrie de Galilée études de ses philologues ont réveillé le pagan Le Vatican, protégé par les chefs-d'œuvre des a par la vénération d'un peuple que tant de séduc captivaient, a su triompher de tous ses ennem

s'est élevé brillant au-dessus d'eux, comme la coupole de Saint-Pierre s'élève le soir, rayonnante de clarté, au-dessus de la ville éternelle; et telle a été sa puissance, que l'histoire a presque effacé de ses pages le souvenir de la longue lutte soutenue par Rome chrétienne contre tant d'ennemis.

La plus vive et la plus redoutable de toutes ces attaques a été dirigée par les Ghibellins qui soutenaient les droits de l'empire et frappaient au cœur l'autorité papale; Dante fut le personnage le plus célèbre et le plus influent de la secte ghibelline. Non-seulement la vie du poëte lui a été vouée avec une opiniâtreté furieuse qui a mis en danger sa liberté et son existence, mais tout son poëme de la *Divine Comédie* est ghibellin. Il a écrit un ouvrage spécial, intitulé *De Monarchiâ*, dans lequel il prouve que l'autorité de l'empereur des Romains ne relève pas du pape, mais de Dieu seul; que les pontifes ont usurpé à tort la couronne temporelle, et qu'en s'arrogeant le droit de couronner et de découronner les princes, ils ont dépassé les bornes de leur pouvoir. L'expression des mêmes sentiments, des mêmes idées se retrouve consignée en termes allégoriques dans quelques passages de la *Divine Comédie*.

Les poésies des Ghibellins sont les seules dans lesquelles on trouve l'appareil érotico-platonique. Au contraire, les poëtes guelfes ou pontificaux se servent d'un langage clair, qui n'a rien de symbolique et dans lequel l'amour ne joue aucun rôle, ni comme passion, ni comme principe.

L'Italie était partagée en deux factions qui embrassaient philosophes, guerriers, artisans, toutes les classes, depuis la plus élevée jusqu'à la plus basse. Il

fallait être Guelfe ou Ghibellin. Comment se que le langage symbolique ait été le partage e: des uns, et n'ait jamais été adopté par les a N'est-ce pas la preuve évidente que *le dire d'am* parti ghibellin se confondait avec ses passion: tiques?

§ VIII

La langue et la poésie italiennes naissent platoniques et ghil — Explication des énigmes du Dante.

Cette fusion du parti ghibellin et de la d(platonique est un fait très-curieux, dont les quences sont nombreuses. M. Rossetti, comm les inventeurs, l'a poussé beaucoup trop lo commentateur ne voit plus dans le platonisme argot politique, ce qui est une erreur; dan: vaste désignation de l'*amour idéal*, Dante et se comprenaient le catholicisme épuré, le bien de mes, la vertu suprême, le courage politique e hérence aux empereurs germaniques. Laisson ler le commentateur sans adopter son point exclusif :

« Les Ghibellins, dit-il, formaient une société : dont la langue spéciale n'était connue que d amis. Quand ils voulaient se faire entendre d ils écrivaient en latin; dans le cas contraire, c' langue vulgaire qu'ils employaient, en ayant : semer leurs discours de ces mots allégorique eux seuls pouvaient saisir le sens. Beaucoup (mes puissants et peu instruits appartenaient secte. Le peuple, qu'il était bon de s'associer, le langage vulgaire; Rome, dans ses mandem

dans ses décrets, ne se servait que du latin. Ces divers motifs militèrent en faveur de la langue italienne contre l'adoption dé l'idiome antique. »

En effet, c'est avec les Ghibellins que l'on voit poindre les premiers rayons de la littérature italienne. Avant le XIe siècle, il n'y en a pas de traces. Elle éclot tout à coup ; et ce qui est singulier pour un idiome populaire, elle se montre d'abord métaphysique et mystique. Ses chansons même sont platoniciennes. Toutes les compositions de Pierre Delavigne, de l'empereur Frédéric II, de Giacomo Da Lantino, de Guido Guinizzelli, premiers bégaiements de la muse, sont aussi peu intelligibles que la grande œuvre de Dante. Ils chantent un amour pur, idéal, dégagé de toute pensée corporelle, l'amour d'une ombre divine, à travers laquelle le poëte aperçoit la suprême beauté : un être féminin dont l'existence est à peine prouvée, qui a pour attributs toutes les grâces et les vertus, et qui sert comme d'intermédiaire entre l'homme et Dieu pour atteindre le souverain bien. Nul de ces poëtes n'appartient au parti de Rome et des papes. Ceux qui ont professé cette dernière opinion sont simples et clairs comme Brunetto Latini. Aux Ghibellins seuls appartient l'obscurité du jargon métaphysique.

Leur but était grand et honorable ; ils voyaient l'Italie divisée non-seulement en Siciliens, Apuliens, Romains, Toscans, Vénitiens, Lombards, Génois, Piémontais, mais en Florentins, Siennois, Lucquois, Bressans, Bolonais, Crémonais, etc., etc. Chacune de ces petites républiques, se gouvernant d'après ses propres lois, haïssait ses voisins, les combattait à outrance, dépensait ses richesses et son énergie dans

d'inutiles combats, et s'imaginait qu'elle défendait sa liberté, tandis qu'elle perpétuait sa débilité misérable et son incurable servitude. L'antique dominatrice des nations, l'Italie était devenue sa propre proie. La réunir sous un même sceptre, lui donner un corps, reconstruire cette unité, sans laquelle il n'y a ni force, ni puissance, ni industrie, tel était le plan conçu par les Ghibellins ; sans doute l'ambition, la tyrannie, la cupidité, s'y mêlèrent ; mais Dante, Machiavel, Pétrarque, ne s'y trompèrent pas. Ils touchaient du doigt la plaie saignante de leur patrie, et nul d'entre eux ne croyait possible d'opérer la guérison sans violence et sans douleur.

Le platonisme, héritage de la philosophie païenne, qui s'était perpétué en Provence depuis la domination romaine sous des déguisements singuliers et des formes chrétiennes, donna naissance aux *Cours d'Amour*, expression de la civilisation la plus raffinée des XIe et XIIe siècles. De Provence, ce langage symbolique d'un amour divin et sensuel, mystique et politique, attrait de l'âme vers un but suprême et désirable, passa en Italie. Lorsque Dante emploie le mot *amour*, ce n'est pas l'*amour* qu'il a en vue, tel que nous le comprenons ; c'est le bien suprême ; c'est aussi le triomphe du parti ghibellin, la régénération, l'unité, le beau idéal. Faire de ce mot un simple terme d'*argot* politique, comme le prétend M. Rossetti, c'est rabaisser la pensée du Dante.

Cette conspiration ghibelline, battue en définitive, était vaste et redoutable. Il y avait de libres penseurs à Venise, à Florence, à Pise, à Milan, même à Rome, bien longtemps avant que Luther apparût. A la cour des princes, dans les banquets bourgeois et populai-

res, la verve des poëtes tournait en raillerie la pompe des cardinaux et les cérémonies de l'Église. A voir la dissolution des mœurs, l'éclatante et générale facilité d'épigrammes qui ne ménageait même pas les dogmes; à voir le nombre des écoles et de ceux qui les fréquentaient, la tendance universelle vers l'idolâtrie de la forme (1), on eût cru que les premières étincelles de la réforme jailliraient de l'Italie. Le pouvoir pontifical trônait dans le vide : ses domaines étaient bornés, ses finances en mauvais état, ses droits contestés; il triompha. Les intérêts des peuples, de l'avenir et de l'intelligence, coïncidaient avec son intérêt et sa grandeur. Les jalousies des populations italiennes le servirent; le pontife fut arbitre et juge des différends qui naissaient de tous côtés, et grâce à sa souveraineté morale, se faisant une force de la faiblesse et des passions qui l'environnaient, un vieillard, sans autre puissance que la houlette pastorale, brava non-seulement les empereurs d'Allemagne, mais la France, l'Angleterre, la coalition des génies hostiles et des âmes ardentes, qui essayèrent en vain de le renverser.

La *Comédie* de Dante est donc un monument formidable de ce mouvement; le dialecte allégorique dont il se sert se retrouve chez Guido Cavalcanti dont on ne peut comprendre les ballades, si on ne les explique ainsi, chez Lappo Gianni, Francesco Barberino, Cino da Pistoia, Giglio Lelli; c'est l'idiome d'un mysticisme mêlé à une conjuration.

(1) V. nos ETUDES SUR LE XVIe SIÈCLE, § 1er, De la Renaissance.

---

§ IX

Exagération du point de vue symbolique. — La réalité et le symbole.

Il faut bien se garder d'exagérer ce point de vue et de réduire la poésie italienne en une espèce de franc-maçonnerie lyrique et dithyrambique ; à entendre les Symbolistes, elle ne traiterait jamais que de visions impalpables, de symboles mystérieux, d'êtres fantasmagoriques. Adieu aux contes de Boccace, aux comédies de Machiavel, aux farces obscènes de l'Arétin. Toutes ces œuvres, dans lesquelles respire cependant une vie si forte, si sensuelle, quelquefois si gaie, souvent si condamnable, ne seraient plus que nuages peuplés de fantômes. La Laure de Pétrarque, la Béatrix de Dante, les nombreuses maîtresses de Jean Boccace disparaîtraient comme des ombres vaines. Il faudrait les regarder désormais comme des mots d'ordre, des points de ralliement, des signes secrets, adoptés par le besoin de cacher des complots et par l'ingénieuse adresse des conspirateurs.

Il est impossible que l'auteur de la *Mandragore* et celui de la *Divine Comédie*, intelligences âpres et subtiles enfermées dans des corps vigoureux, aient échappé aux faiblesses et aux passions terrestres. Leur histoire le prouve ; la biographie a recueilli jusqu'aux dates de leurs amours, jusqu'aux détails de leurs erreurs.

Le symbolisme n'est donc pas tout dans leur vie. D'un côté, cet esprit d'opposition, cette longue lutte intellectuelle contre l'établissement et la domination

du trône pontifical, ce complot recouvert de voiles poétiques sont également avérés.

Quiconque a examiné de près le tissu des choses humaines, y découvre cette complication permanente du sens vrai et figuré, de la réalité et du symbole.

Le platonisme, encore debout et plein de force au moyen âge, venait mêler ses ombres aux faits de la vie réelle. Le poëte, en chantant ses amours, chantait aussi le platonisme mystique; par une triple et diverse application du même mot, il indiquait à la fois le but politique de ses efforts, l'idole amoureuse de son cœur et la beauté morale que le christianisme avait mise en faveur. Veut-on une preuve frappante de cet ingénieux et inutile raffinement? L'auteur de la *Jérusalem délivrée*, après avoir créé ces personnages courageux, ardents, amoureux, pleins de vie et de séve, qui animent son œuvre immortelle, se crut obligé de leur prêter un sens allégorique; il écrivit un long traité, pour prouver que cette pensée de symbolisme lui avait toujours été présente. Il mit sa belle imagination au supplice pour démontrer que Renaud et Godefroy, Clorinde et Armide, représentaient des idées. Les critiques étrangers, faute de connaître le génie italien, qui leur aurait expliqué cette bizarrerie, éclatèrent en cris d'étonnement à l'aspect de ce traité didactique: ils ne virent là qu'une excuse pour Alphonse d'Este, et une preuve évidente de l'insanité du grand homme. Comme si le même penchant pour l'allégorie n'avait pas présidé à tous les travaux, dirigé tous les efforts de Dante, de Pétrarque, de Jordan Bruno, de Campanella, même du politique Machiavel, auteur de fort belles satires allégoriques!

C'est précisément ce développement énergique et

triple de la vie amoureuse, politique, religieuse, des passions sensuelles, des désirs de perfection, des regrets de liberté perdue ; c'est cet entrelacement baroque des faits et des idées les plus disparates ; tantôt une Béatrix vivante, animée, angélique, délicieuse à entendre et à voir, tantôt une Béatrix, symbole qui représente le parti ghibellin ; ici une Laure pleurée par le poëte ; plus loin une Laure sans os et sans chair, sans vie et sans souffle, l'idéal de la politique et de la vertu : c'est cette alliance du réel et de l'imaginaire, de l'individuel et du général, cette confusion de l'abstraction et de la réalité, qui ont égaré les commentateurs, qui les ont trompés et déçus, qui ont fait fuir à leurs yeux la trame chatoyante d'une poésie énigmatique et privée de sens. Les uns n'ont aperçu que la réalité, les autres n'ont voulu voir que le symbole ; ceux-ci ont cru entendre un amant ; ceux-là un conspirateur ; d'autres un dévôt en extase : tous se sont trompés.

Découdre cette triple suture, séparer ce triple élan politique, idéal et amoureux ; c'est méconnaître la synthèse du moyen âge. Gardons-nous surtout de ne voir que des ombres vaines dans les ravissantes figures de Laure, tant aimée de Pétrarque, et de Béatrix Portinari. La moitié de l'intérêt que vous portez à ces hommes célèbres, intérêt qui reposait en partie sur leurs passions humaines, sur leurs fautes mêmes, s'évanouira. Gardons-nous de voir dans ces chefs-d'œuvre l'expression de sentiments purement politiques, les monuments d'un jargon passé de mode, un logogriphe perpétuel dont tous les mots renferment un sens caché et apocalyptique, une littérature d'énigmes et de charades. Reconnaissons aussi la

partie symbolique de Dante, de Pétrarque et de leurs émules. Si l'on veut les expliquer à la lettre, jamais on ne parviendra à les comprendre. On ne saura ce que signifient ces extases, ces terreurs, ces salutations, ces exclamations ridicules. La passion de l'amour, à laquelle ces poésies semblent se rapporter, a-t-elle donc changé de nature. Les gens du treizième siècle étaient-ils si étrangement ridicules dans leurs empressements érotiques ; comment ne s'est-il pas trouvé quelque esprit satirique qui se soit moqué de ces poëtes toujours pâmés, amoureux, non d'une femme seulement, mais d'une quantité de *donne,* auxquelles ils adressent le plus étrange langage ? Que de femmes en effet, puissantes, mystérieuses, altières, nébuleuses, toujours enveloppées d'un réseau d'obscurité palpable, dont les unes sont traitées comme des empereurs, les autres comme des moines ! C'est à ne pas s'y reconnaître. Les hommes qui passent leurs jours dans ce délire érotique et universel, ce sont des vieillards, des hommes politiques, des personnages graves. Ils vivent au milieu des orages politiques, les uns exilés, les autres en prison ; la plupart d'entre eux sont des conspirateurs. Parmi tant de vicissitudes, de tempêtes, de supplices ; sans espoir, sans asile, sans repos ; persécutés, chassés d'un bout de l'Italie à l'autre, frappés d'anathèmes par les pontifes et le peuple, ils ne s'occupent qu'à chanter leur amoureux martyre. Quoi ! l'incendie et la guerre civile dévorent leur misérable pays : et sur des ruines fumantes, ces gens qui vont mendiant leur pain et cachant leurs haillons, de village en village, de forêt en forêt, n'ont rien de mieux à faire que de soupirer pour leurs belles, de coudre des rimes et

d'arranger des paroles élégiaques ? Ils s'écrivent, ils se répondent, et ne sortent jamais de leurs visions amoureuses. Celui-ci se meurt d'amour, cet autre est prêt à mourir ; un troisième qui, dit-il, est mort deux ou trois fois, revient *à l'amour et à la vie*. Sennucio, qui était exilé et qui avait soixante-dix ans, écrit un sonnet dans lequel il dit :

« Je suis un pauvre vieillard que le peuple persécute à cause de son *amour*, et s'il ne me vient pas en aide, je vais être forcé de *mourir*. »

Pris dans le sens littéral, tout cela est fort ridicule ; l'*amour* signifie le parti ghibellin, et le mot *mourir* indique l'action d'abandonner ce parti pour le parti contraire ; toute l'énigme s'éclaircit : le vieillard exilé a raison de dire que son attachement à la cause ghibelline (son *amour*) l'expose à la haine populaire, et que si l'on ne vient à son secours, il sera bientôt forcé de *mourir*, c'est-à-dire de redevenir Guelfe.

Un autre vieillard meurt à quatre-vingt-cinq ans, un poëte ghibellin entonne le chant funèbre et s'écrie :

« Pleurez, ô *dames !* pleure, *Amour ! amants* de tous les pays, versez des larmes, l'*amoureux* Messer Cino est mort ! Il était déjà *mort* trois fois et vient de *mourir* tout à fait. »

Sachez pourquoi l'*amour* doit répandre des larmes sur cet Adonis de quatre-vingt-cinq ans *décédé* trois ou quatre fois. Messer Cino avait la mauvaise habitude de passer du parti guelfe au parti ghibellin, et du parti ghibellin au parti guelfe, toutes les fois qu'il y avait danger pour sa tête ; c'est ainsi qu'il mourait et ressuscitait alternativement. Le poëte invite les *amants*, c'est-à-dire ses cosectaires, les *dames*, c'est-à-dire les chefs du parti, et l'*amour*, c'est-à-dire le

parti lui-même, à honorer le tombeau du vieux Messer Cino.

Dante Alighieri, citoyen de Florence, a le malheur de perdre sa maîtresse, Béatrix Portinari. « Aussitôt après cet événement, dit-il, la cité resta veuve, dépouillée de toute dignité et de toute grandeur ; je parcourus en larmoyant les rues de cette ville désolée, et j'écrivis aux *princes de la terre* une lettre toute latine commençant par ces paroles de Jérémie : « Comment est-elle seule et assise en larmes, la cité populaire ? etc. »

Voilà un curieux enchaînement d'idées et de faits. Florence est privée de toute sa dignité parce qu'une jeune fille y meurt, et Dante, ce grand génie qui était son amant, écrit aux *princes de la terre !*... Heureusement, la lettre elle-même s'est retrouvée ; le but en est politique, et prouve que la mort de Béatrix n'est qu'un symbole, que les *princes de la terre* sont les cardinaux, et que la plus niaise crédulité peut seule prendre à la lettre les amoureuses lamentations du poëte.

D'explication en explication, de symbole en symbole, à force de soulever les voiles allégoriques dont tous les rimeurs italiens se sont enveloppés, M. Rossetti finit par se demander le sens de ces mots bizarres dont la *Divine Comédie* est semée et qui ont bravé jusqu'à ce jour les investigations des commentateurs. Ainsi le mot *tal* (un tel) et le mot *altri* (l'autre) que nul interprète n'a pu entendre, indiquent Henri de Luxembourg. En effet, les lettres qui composent le mot *tal* sont précisément les lettres initiales de *Teutonico Arrigo Lucemburghese* (Henri, Allemand Luxembourgeois). Les lettres de *altri*, suivant M. Rossetti,

indiquent *Arrigo Lucemburghese Teutonico Romano Imperatore* (Henri de Luxembourg Teuton, empereur des Romains). Lorsque le Dante, on ne sait pourquoi, s'écrie : « Il me tarde bien que l'autre soit ici ! *O quanto tarda à me che altri qui giunga !* » Il exprime le désir de voir arriver le chef des Ghibellins, *l'autre.* Qui ne se souvient d'avoir entendu les soldats de Napoléon appeler le retour de *l'autre* et indiquer par cette expression leur ancien général ?

Admettez nos explications, disent les symbolistes, tout ce qu'il y a de plus obscur dans la *Divine Comédie* s'éclaircit, et jusqu'à ce talisman bizarre qu'il fallait, dit-il, écrire avec du sang de bouc sur la muraille pour chasser les mauvais esprits :

V		†
	THA7U	
†		X

acquiert une signification toute naturelle. Il faut entendre par là

TEUTONICUS HENRICUS AUGUSTUS SEPTIMUS VIVAT.

Le V placé à l'angle gauche indique les *vivants,* c'est-à-dire les Ghibellins, les deux croix indiquent les *morts,* et l'X est la date de l'expédition de Henri de Luxembourg. Sans de pareilles explications des volumes entiers deviennent inintelligibles, des romans de Boccace n'offrent qu'une série ridicule de dénoûments sans intérêt et de personnages sans couleur.

Il y a plus : quelques-uns des poëtes qui parlaient le jargon conventionnel des Ghibellins s'oublièrent ; soit étourderie, soit défaut d'habileté, ils laissèrent entrevoir au vulgaire le véritable sens de leurs paroles mystiques. Ainsi Bracciarone, se trouvant à la fois en butte à la haine de l'un et de l'autre parti qu'il avait offensés, disait :

« *Combien l'amour* (la secte ghibelline) m'a fait de mal ! Je suis détesté *de la vie* (les Ghibellins) et *de la mort* (les Guelfès.) » — « La *vie* me hait et la *mort* me « menace (les deux partis m'en veulent également); « mais il faut que je me taise, et je n'en dirai pas da-« vantage. Il me semble que chacun doit me com-« prendre à demi-mot. »

Que signifieraient ce mystère, cette réticence, cette crainte d'en avoir trop dit, si l'auteur ne voulait parler que de son amour ? Le passage absurde que nous venons de citer ne devient-il pas raisonnable, si l'on convient que le poëte a voulu peindre la *double haine* à laquelle il était en butte.

Dans le poëme de Dante, Béatrix, au nom de laquelle il a écrit une si étrange lettre aux *princes de la terre,* représente la perfection terrestre dans la monarchie impériale. Meretrice est Rome prostituée. Le grand péché que Dante se pardonne à peine, et pour lequel Béatrix dans le paradis lui accorde enfin son absolution, c'est d'avoir été Guelfe, d'avoir cédé pendant quelques années à la crainte qu'inspiraient les hommes de ce parti. Redevenu Ghibellin, il n'emploie plus d'autre idiome que la langue ghibelline, l'idiome vulgaire ; il répudie la langue latine, celle des Guelfes, l'idiome romain et papal. Il crée cette *volgare eloquenza* qui est devenue la mère de la civilisation italienne.

Telles sont les explications ingénieuses données par les symbolistes. Un fait considérable et sur lequel l'attention doit se porter tout entière, c'est la naissance simultanée de la *Volgare Eloquenza*, c'est-à-dire de la *langue nationale* et des conspirations ghibellines, enveloppées de leurs voiles platoniciens. En France, aussi, comme en Angleterre, en Allemagne comme en Bohême et en Hongrie, le développement de l'idiome national a coïncidé avec les premiers efforts de l'indépendance politique. Toute nation qui veut exister, réclame sa parole propre, son *verbe.*

§ X

Platonisme anti-romain de la Provence et du Languedoc.

On n'ignore pas quels rapports unissent la poésie italienne à la poésie provençale. Le Languedoc, la Provence et l'Italie se trouvèrent, au moyen âge, confondus dans la même sphère de politique et de préjugés. N'est-ce pas chose curieuse que de voir naître dans cette partie de la France, où l'Italie a puisé tant de richesses, d'exemples et de ressources, le même langage allégorique? Combien de fois, dans les sirventes provençales, ne retrouvez-vous pas l'Église romaine qualifiée de *Meretrix apocalyptica,* précisément comme la *Meretrice* de Dante? Les ministres de l'autel contre lesquels les troubadours ont aiguisé tant de flèches satiriques, s'appellent dans cette langue (mère de l'idiome vulgaire que parle l'Italie depuis sept siècles), *fals prophetas, maistres mensongiers, ministros de tenebras, sperits d'error, arbres auctomnals*

morts; faux prophètes, maîtres mensongers, ministres de ténèbres, esprits d'erreur, arbres d'automne morts. Les mêmes paroles se représentent sans cesse dans les sonnets, ballades et canzones symboliques. Toulouse, centre de la révolte contre les papes pendant un certain temps, fut personnifiée par les poëtes ghibellins; elle prit la forme d'une dame toulousaine de bonne et noble famille, qui inspirait aux Ghibellins une vive passion. Écoutez ce que dit Cavalcanti :

« Mon âme peureuse n'ose pas prononcer le nom de cette beauté qui m'asservit; c'est une *jeune dame de Toulouse*, belle, honnête, toute *droite*, et contre laquelle cependant les princes de la terre sont ligués. Pour elle, je suis *mort de la main de l'amour.* »

L'absurdité niaise de ces paroles devient raisonnable et acquiert un sens naturel quand on pénètre l'hiéroglyphe ghibellin. Le mot *droite* signifie *juste, équitable; mourir de la main de l'amour* signifie *prendre le masque des Guelfes pour servir la cause ghibelline.* Ainsi Cavalcanti n'ose pas dire qu'il regarde la cause antipapale comme équitable; il fait semblant d'être Guelfe pour servir plus utilement son parti, et tout son cœur se rattache à la secte toulousaine, si cruellement persécutée.

Étudiez l'histoire, vous verrez les Albigeois et les Lombards se confondre, la Lombardie et le Languedoc servir de berceau à cette secte qui devança la réforme; le Saint-Siége et ses adhérents recevoir des Languedociens et des habitants de la Lombardie les mêmes dénominations injurieuses que Dante et Pétrarque leur appliquent si souvent.

Depuis Luther, toutes les églises protestantes ont retenti du nom d'*antechrist* appliqué au pape, et de

Babylone, appliqué à la capitale romaine. C'est en Italie que ces outrageantes épithètes furent inventées. La secte ghibelline, même après avoir cessé de combattre, ne cessa pas de les employer dans son dialecte ordinaire. En 1586, sous le pontificat de Pie V, un petit volume ghibellin parut à Monaco sous le titre de : *Avis heureux donné à la belle Italie par un jeune gentilhomme.* Tout le jargon symbolique dont nous avons parlé s'y retrouve. « Cet abominable antechrist, ce Satan du Dante n'a-t-il pas honte, dit l'auteur, de montrer ses cornes pour effrayer les enfants? sa Rome, cette courtisane vieillie, ne ferait-elle pas mieux de rester tranquille? Ah! pourquoi les Othon et les Henri, sages et magnanimes empereurs, n'ont-ils pas réussi à lui faire baisser la tête? Ne tombera-t-elle pas enfin, cette Babylone la grande, dont les rois et les princes ont été forcés de baiser les pieds, comme si elle était Dieu sur la terre? le monde *mort* ne reviendra-t-il pas à la *vie?* »

Ce monde *mort* est évidemment le monde *guelfe,* de même que le monde *vivant* est le monde *ghibellin.* Cette tradition s'est conservée, même de nos jours, et il serait curieux de rechercher toutes les invectives relatives aux mêmes croyances, au même argot, qui se retrouvent chez Giordano Bruna, Vanini, etc., depuis le douzième siècle jusqu'à nos jours. « Longtemps le pape, dit François Negri de Bassano, s'était donné pour moitié homme et moitié Dieu; aujourd'hui nous reconnaissons que c'est un demi-Satan et un demi-homme (1). »

Parmi ces poëtes latins modernes qui ont joui de

(1) Tragédie latine du *Libre Arbitre,* imprimée en 1559, acte III, scène IV.

tant de réputation dans leur temps, et qui, aujourd'hui, reposent dans les bibliothèques, il en est un particulièrement remarquable par l'âcreté de ses satyres et par le talent souvent spirituel qu'il déploie. Je veux parler de Marcellus Palingenius Stellatus, médecin du seizième siècle. Son poëme, *le Zodiaque de la vie humaine,* est semé d'axiomes philosophiques et d'épigrammes mordantes, qui toutes se rapportent à la secte ghibelline. Il est évident que le souvenir du dialecte emblématique ne s'était pas encore perdu. La peinture qu'il fait de Satan et de sa cour convient merveilleusement à la cour de Rome et aux cardinaux; ajoutons qu'elle rappelle quelques-uns des plus étranges tableaux du Dante, avec cette différence que Palingène n'a plus besoin de se servir du *parlar coperto, mystico, schietto,* sous lequel Dante et ses amis ont voilé leur pensée. Le temps a fait son œuvre ordinaire; le fleuve des années a miné peu à peu le rocher.

Il faut entendre Manzolli (c'est son vrai nom) rendre compte de ce qu'il a vu dans les enfers, nous peindre « ce roi maudit dont la tête porte trois couronnes resplendissantes de flammes; enveloppé de vastes ailes comme de draperies; prince de la luxure et de la gourmandise, nommé par ses sujets *Philocreus* (*ami de l'or*)*;* pêchant les âmes avec un hameçon doré et emmiellé, entouré de fantômes qu'il donne pour des divinités, et de démons vêtus de rouge qui lui servent de satellites. »

Quant aux moines et aux prêtres, il ne les ménage pas davantage : « Ces valets du roi infernal, les yeux toujours baissés vers la terre, astucieux, renards décevants, haïssant la vertu, se parant d'une justice et

d'une vertu extérieures, s'arment de fraudes saintes, servent de milice aux domaines du mauvais démon : c'est à eux qu'il doit l'empire de la terre qu'il a conquise. Les ânes à deux pieds qui couvrent le globe se laissent prendre à leurs embûches, obéissent à leurs injonctions, ajoutent foi à leurs discours, et deviennent les jouets serviles de ces hommes ; grâce à la superstition, ils s'emparent de toutes les âmes, en font ce qu'ils veulent, leur persuadent qu'il faut apaiser Dieu par des sacrifices, et surtout par des présents ; les imbéciles effrayés donnent des trésors à ces ministres de fourberies qui les reçoivent d'un air humble, et qui s'en servent pour engraisser leurs maîtresses et leurs mulets ; chastes prêtres en vérité ! »

... Redimuntque datis sua crimina nummis
Quos ipsi mox accipiunt, quibus et sua sæpe
Scorta (sacerdotes casti !) mulasque saginant.

Telle était la véhémence d'opposition que rencontrait, au moyen âge, le clergé romain, même en Italie. Elle a été se briser contre le rocher de saint Pierre ; ses vagues, vainement hostiles, n'ont pu ruiner les murs sacrés du Vatican. Tantôt Pétrarque insulte la Babylone romaine, cette mère des erreurs populaires, cet asile des fantômes et des chimères tyranniques (1) ; tantôt Machiavel coule dans le bronze l'admirable modèle de ce Tartuffe, moins civilisé, moins poli, moins révérencieux, mais plus audacieux encore que le *Tartuffe* de Molière ; tantôt Dante et ses Ghibellins s'arment d'éloquence, de ruse, d'adresse, de violence, de symboles platoniques pour renverser

(1) *Epist.*, l. III, ep. 4.

le pape Satan (1) et détruire l'union du pouvoir spirituel et temporel dans les mêmes mains. « Tout fut perdu, s'écrie Dante, lorsque l'épée et la crosse appartinrent au même homme. Il ne convient pas que ces deux armes soient réunies; et depuis que l'Église romaine a usurpé ces deux gouvernements à la fois, elle est tombée dans la fange. »

... E giunta la spada
Col pastorale; e l'una et l'altra insieme
Per viva forza mal conviene che vada.
Di oggimai che la chiesa di Roma
Per confondere i duo reggimenti
Cade nel fango......

Rien n'a prévalu contre le Saint-Siége et sa politique, qui, dès le douzième siècle, avait résisté aux tentatives de Cola de Rienzi et d'Arnauld de Bresse protégés par les souvenirs de la gloire antique. Non-seulement une vigueur intime, mais l'intérêt même de la civilisation et une force providentielle ont protégé Rome pontificale, souvent assaillie, souvent forcée de plier, jamais détruite, jamais éclipsée. Soit que la domination romaine ait laissé dans la masse du peuple le besoin vif de l'unité centrale, ou que le prestige de Rome entourât la tiare, ou que les guerres civiles perpétuelles qui déchiraient l'Italie favorisassent la suprématie pontificale, elle a tout bravé, tout conquis, et nous la voyons encore debout, entre la France socinienne, l'Angleterre hérétique, et l'Allemagne, sa vieille ennemie. La sympathie populaire la protége encore. Les doctrines de Socin, les cris ardents et effrénés du Dante, les complots toujours renouvelés des Ghibellins, les railleries de Boccace

(1) *Pape Satan, pape Satan Aleppe!*

ont eu du retentissement hors de l'Italie ; mais l'Italie elle-même a échappé à leur influence ; et, tout en secouant le joug du Saint-Siége, l'indépendante Venise est restée catholique.

Résumons-nous. Dans cette terrible lutte contre le pouvoir papal, lutte vive, ardente, dont les promoteurs ont choisi pour égide une langue symbolique, Dante se montre en première ligne représentant du moyen âge chrétien et du platonisme opposant.

Ces luttes ont préparé le levain de la philosophie moderne ; le cours de la civilisation ne s'est jamais arrêté. Aux époques mêmes où un prêtre distribue aux monarques les continents et les îles, où les consciences croient se laver en donnant de l'or aux églises, la critique subsiste ; elle éveille une opposition cachée, qui sape lentement l'édifice. On n'est pas philosophe, on n'est pas historien, quand on ne jette pas un coup d'œil ferme sur ce large fleuve des destinées humaines ; rien de plus étroit que cette manière de voir, qui se contente de dénigrer un siècle, et qui, dédaignant d'approfondir les faits et les hommes, ne les considère qu'isolément et sans rapport avec la vie totale de l'humanité.

INTÉRIEUR

DE

L'ATELIER DE GUTENBERG

QUELQUES SOURCES

RELATIVES AUX PREMIERS TEMPS DE L'IMPRIMERIE.

Consulter — : Berington. — Erasmi Epistolæ.
Aldi Manutii Epistolæ.
Vindiciæ Schæpflinianæ.
Mailtaire. — Hist. de l'Imprimerie.
Hallam. — Moyen âge, etc.

INTÉRIEUR

DE

L'ATELIER DE GUTENBERG

---

§ I

L'atelier de Gutenberg. — Etat des esprits au xve siècle. — Antécédents de l'imprimerie.

On a beaucoup écrit sur les origines de l'imprimerie. Sans discuter les opinions de mes devanciers, sans me mêler à la controverse soutenue par plus de cent érudits respectables, souvent spirituels, trop ingénieux quelquefois, et tous d'un avis différent, je m'en tiendrai, avec une modeste simplicité, aux vieux documents que Schœpflin l'Alsacien publia en 1760, et qui contiennent les procès-verbaux relatifs à la vie de Gutenberg. C'est le dossier des litiges judiciaires soutenus, entre 1441 et 1470, par le gentilhomme mayençais *Jean Chaird'oie de Bonnemontagne;* tel est le nom bizarre qu'il portait : « Hans Gensefleich von Gutenberg. » Ce dossier authentique, ce vieux dialecte allemand mêlé de patois d'Alsace, ces dépositions de témoins obscurs, ces bavardages de servantes, ces

causeries de bourgeois surannés, rumeurs de faubourg et de place publique, sentences de bourgmestre, réclamations de fournisseurs, promettent peu de chose ; grâce à eux cependant la clé de l'atelier primitif est retrouvée. On voit les presses, les vis, les formes, les caractères, la petite maison de pierre rosâtre sur les bords du Rhin, la voûte souterraine de l'inventeur.

Avant de suivre Gutenberg dans sa vie, il est bon d'examiner le temps où nous vivrons tout à l'heure. Au milieu du xv[e] siècle, une grande chose allait finir. Le monde féodal était mourant. Il avait représenté la force brutale et sauvage, victorieuse de la discipline romaine énervée ; il tombait à son tour, victime de son principe poussé à l'excès. Il avait abusé de sa grandeur, sa hiérarchie formidable s'était brisée dans l'anarchie des rivalités. Le sang des Armagnacs et des Bourguignons l'étouffait. Le comte de Retz disait la messe noire en l'honneur du démon, en égorgeant des enfants nouveau-nés ; dernier monstre comme il en apparaît toujours quand les institutions finissent, Héliogabale était de cette société sanglante. En face de lui, comme un symbole contraire, Jeanne d'Arc s'élevait sur les débris de la féodalité croulante, dernier type du beau, tel qu'il était conçu dans une époque d'action et de piété.

Unité dans le monde politique, lumière et analyse dans le monde intellectuel, c'étaient les deux aspirations de cette époque. Les grands vassaux s'effacent ; les monarchies grandissent, le tiers état lève la tête ; les rois lui ont donné la main. La chevalerie ellemême est une épée d'ornement, une arme de parade, un souvenir plutôt qu'un fait ; à la place des saint

Louis, des Suger et des Bayard, quelques hommes d'un sens net et ironique deviennent les instruments politiques du temps nouveau. C'est un maître des comptes nommé Jean Bureau, un banquier nommé Jacques Cœur; plus tard un roi plus madré que ces bourgeois, plus futé que ces habiles, Louis XI. Il achève de tuer la féodalité dont il lègue le cadavre à son successeur. François I[er] n'y retrouve qu'un fantôme qu'il essaie en vain de ranimer.

L'esprit d'analyse se débattant violemment, dès le règne de Charles VI, commençait à se développer; le clergé qui avait favorisé le mouvement intellectuel marchait de pair avec l'homme de loi; l'écriture devenait une arme redoutée; c'était un temps de grande fermentation d'esprit. Une fureur de lecture que Louis XI et le duc de Bourgogne ressentaient à la fois, une frénésie d'écriture attestée par les gains énormes et la haute considération des copistes ; une ardeur de savoir, de comprendre, de secouer enfin l'arbre de vie et de mort, l'arbre de science, une fièvre générale, avaient saisi toute l'Europe. En Italie, Pétrarque et son triomphe, Boccace et ses honneurs, Dante et sa gloire classique sollicitaient et exaltaient cette fièvre ardente. Alors le plus beau cadeau est un manuscrit, la plus belle possession, celle d'un volume. On se met à écrire si violemment, que les mots se confondent, les lettres ne font plus qu'un trait, les mots une ligne, et les lignes, comme dit Clemengis, une broderie indéchiffrable avec des jours et des enchevêtrements plus divers que les tours dentelées de nos cathédrales. Pendant cinquante ans, tous les hommes instruits se plaignent de l'illisibilité des caractères cursifs; on multiplie les abréviations, comme

si la pensée, impatiente de son instrument imparfait, l'eût brisé dans sa colère.

Cette irrésistible pression que le genre humain exerce sur ses destinées mérite bien plus d'être remarquée que les dates, les documents, les citations et les témoignages. Le genre humain avait besoin d'un instrument nouveau, et il le créa. Pendant tout le commencement du xve siècle, on sent la véhémence de l'élément comprimé qui va reculer ses parois ou les briser. Le Midi possède déjà des génies aimables ou sublimes et jouit des produits de l'intelligence, premiers fruits éclos sous le soleil et à l'aide de l'héritage antique. On est plus inquiet au Nord, on est plus jeune, moins avancé, plus ambitieux. Le peuple s'éveille, la population augmente, les bourgeois se réunissent, le bien-être suscite de nouveaux besoins. Ce que l'on a, on le perfectionne ; ce que l'on n'a pas, on l'emprunte. Le clergé inférieur sert l'impulsion ; le haut clergé, vêtu de sa cotte de mailles et tenant la croix pacifique, se croirait déshonoré s'il renonçait à l'éducation des sociétés ; il y travaille, quoique l'on ait dit, tout en faisant des fautes, en créant trois papes et en tuant des hommes ; ce que je n'excuse pas.

C'est dans de telles circonstances et sous ces influences que l'on trouva le moyen de se passer de copistes, de remédier à leurs erreurs ou à leur lenteur, de copier mécaniquement, de copier exactement, de multiplier l'exemplaire à l'infini, de le perpétuer à jamais, c'est-à-dire d'éterniser l'idée. L'imprimerie naquit.

D'où vient-elle ? quelques-uns disent de Chine et de Tartarie. Bernhart de Malinckrot (1) examine la

(1) *De ortu ac progressu artis typographicæ*, etc., a B. Malinckrot, Decano monasteriensi, etc. (Coloniæ Agrip. 1640, in-4°).

on de savoir si Saturne fut le premier impri-(1). Un autre érudit, Robert Mentel (2), n'est oigné d'attribuer le même honneur au Grec as, qui, selon Plutarque, fit paraître sur le foie victime immolée, l'empreinte du mot *niké*, ire », tracée en noir dans le creux de sa main. i est certain, c'est que depuis l'époque de s Tullius Cicero, on était aux portes de ce mira-ns dépasser le seuil sur lequel on restait sus-. Cicéron avait dit : « Prenez toutes les lettres phabet ; séparez-les, jetez-les à terre. Ces carac-omposeront-ils une phrase ? » Ce sont bien là ices élémentaires de l'imprimerie. On avait été in, on avait séparé et mobilisé les caractères pprendre à lire aux enfants, comme le prou-uintilien (3) et saint Jérôme (4). Des types mo-ravés à l'envers servaient à imprimer des noms poteries et les terres cuites, qui souvent offrent es lettres retournées par hasard (5). Cepen-i Cicéron, ni les grands hommes du moyen âge nt songé à l'extension de cette industrie.

it que l'esprit humain et les besoins de notre availlent des millions de fois sur l'expérience le tirer toutes les conséquences d'un fait. Cette on imperceptible, perfectionnant sans cesse ge légué, prouve notre puissance et notre e, la grandeur de l'humanité, la petitesse de

urnus an invenerit typographiam, p. 2.
Mentelii de verâ typographiæ origine parænesis, 1650, 22.
rneas litterarum formas (Institut. Orat. 2).
nt litteræ buxeæ (Epist. ad. Paulam).
ld's Geschichte der Wissenschaften, etc. Halle, 1784,

l'homme. Les anciens connaissaient la force de la vapeur ; ils ne l'appliquaient pas. Au XVIe siècle, cette force parut si frappante à un homme d'esprit, à l'Italien Manzolli, qu'il bâtit le système du monde avec la vapeur. Il a dit positivement, dans son poëme intitulé *le Zodiaque de la Vie humaine,* que les astres, les comètes et tous les mondes marchent par la vapeur :

> Vidi ego, dùm Romæ, decimo regnante Leone,
> Essem, opus a figulo factum, juvenisque figuram,
> Efflantem angusto validum ventum oris hiatu.
> Quippe cavo infusam retinebat pectore lympham,
> Qüæ subjecto igni resoluta exibat ab ore
> In faciem venti validi longèque furebat.
> Ergo etiam ventus resolutâ emittitur undâ,
> Dum vapor exhalans fugit impellente calore;
> Namque fugare solent sese contraria semper, etc.(1).

« Léon X régnait quand je vis l'œuvre étrange d'un potier. C'était une figure de jeune homme dont la bouche exhalait un souffle violent. Dans sa poitrine, on avait introduit de l'eau qui se transformait en vapeur par l'action du feu au-dessus duquel elle était placée, et qui sortait avec fureur; c'est ainsi que l'onde vaporisée devient une force irrésistible, etc., etc. ». Manzolli déduit le système du monde de cette puissance qu'il retrouve partout.

Le véritable inventeur, c'est le genre humain. Il est naturel de fondre un caractère dans un moule, après l'avoir vu gravé en relief ; c'est chose naturelle de sculpter une lettre dans le métal après l'avoir déjà gravée sur bois ; il est logique de diviser les lettres de l'alphabet quand on a divisé les mots, de séparer les

(1) *Marcelli Palingenii Zodiacus vitæ humanæ.* Aquarius, p. 339, v. 19.

mots après avoir séparé les pages, et, en remontant toujours, de graver des pages après avoir gravé des cartes, de faire des cartes avec des empreintes après avoir fabriqué des cachets ou des sceaux en relief, enfin d'essayer le relief après avoir usé du cachet creux: rien de plus simple. Il a fallu cependant, pour descendre tous ces degrés, du cachet à l'imprimerie, quatre mille ans.

L'imprimerie est née, non pas en dépit de la religion chrétienne et catholique, mais dans son sein même et bercée par elle. Comme premiers monuments, comme atomes élémentaires de cette découverte, on trouve des légendes grossièrement sculptées, des reproductions de prières sur des blocs de bois, des fragments bibliques, des livres d'éducation rédigés par les moines. Cela devait être. Le clergé était seul instituteur des âmes et des esprits. Que l'on explique la naissance de l'imprimerie par les petits *Donats* de Hollande (1), ou par les jeux de cartes du xve siècle (2), on ne peut échapper à l'influence du clergé. Les philosophes des derniers temps, assez peu dévots, comme chacun sait, ont caché de leur mieux cette source ecclésiastique : que n'ont-ils pas dit contre les moines augustins, dominicains et bénédictins ! Ces moines sont les premiers promoteurs de l'imprimerie, ou plutôt les premiers imprimeurs. Ils avaient fait les cathédrales, les avaient ornées, sculptées, festonnées et chargées de vitrages transparents accompagnés de légendes. Tous les arts s'étaient développés sous leur main. Le clergé s'était tout approprié, jusqu'aux

(1) Voyez les ingénieuses dissertations de M. Léon Delaborde. Techener, 1840.
(2) Hegewisch *Uebersicht*, etc., 1827. Halle.

jeux ; il avait insinué son âme et son esprit dans toutes choses. Il avait pris le drame, la satire, la caricature, l'ode, la musique, et, rapportant à Dieu et à lui-même toutes les créations, tous les plaisirs, tous les besoins de l'homme, il l'avait cerné et enveloppé de toutes parts. On peut blâmer si l'on veut, on ne peut nier ce caractère populaire et universel du catholicisme qui se lit dans nos cathédrales et dans les mystères qu'il a fait jouer. Le moyen âge était nécessairement synthétique. Cette synthèse catholique a touché son apogée au XIIIe siècle.

Pas de belle église qui ne fût ornée de ses verreries, enchâssées et brillantes comme des diamants, tachant çà et là le pavé de pourpre, d'azur, d'orange, et présentant toute l'histoire de la Bible resplendissante au soleil. C'était la Bible du pauvre. Il ne savait pas lire, mais il voyait. Ne pouvant empêcher les passions ni le développement des facultés humaines, le clergé, c'est-à-dire l'esprit catholique, les avait confisquées à son profit ; ainsi il avait pris les bateleurs, il avait fait jouer des jongleurs, il avait écrit et représenté des comédies, il s'était emparé de la musique. Quand il vit les cartes à jouer courir entre les mains de tout le monde, il essaya d'appliquer les cartes à des usages plus nobles et plus pieux. On y perdait de l'argent ; il voulut qu'on espérât y gagner son salut.

On s'était fort épris du jeu de cartes. De toutes les dynasties, la moins périssable assurément est celle du roi David, de Salomon et de César, têtes graves qui portent si bénévolement leur diadème innocent, et que Rabelais semble avoir résumées dans la benoîte figure de son Pantagruel. Un monarque du jeu de cartes n'est pas à mépriser; c'est l'idéal d'un roi

selon le peuple du moyen âge, qui voyait en lui son paternel défenseur. Rien de plus historique que ces figurines aux jambes écartées et aux yeux écarquillés, ce petit éventail que tient la reine Judith, et la pique du *varlet* ou valet notre ami Hector, et son air mutin, et les armoiries des reines, blason si large qu'il couvre la moitié de leurs chastes corps ; et les piques symboles des soldats, et les trèfles symboles des paysans, et les carreaux symboles des bourgeois, et les cœurs symboles des femmes. Tout enfants, nous cherchons le sens de ces mystères et nous causons quelques heures avec Lancelot. Ces belles images étaient peintes et dorées d'un côté, blanches de l'autre, fortes comme des plaques de bois, vivement enluminées, et elles charmaient tout le monde. On aimait ce symbole alors. Les rois et les reines y gagnaient à coup sûr, et les puissants y avaient toujours raison.

Le clergé s'avisa donc de vouloir bannir les cartes, jeu de hazard et d'abomination, et de conseiller aux fabricants la création de feuilles de parchemin séparées, portant, au lieu de ce païen César et de cette payenne Didon, de beaux saints et de belles saintes avec des légendes et quelquefois leurs noms. L'œuvre n'était pas difficile ; il suffisait de copier les vitraux de toutes les églises. On jouait aux cartes avec les fidèles, et quand même ils n'auraient pas su lire, il n'y avait pas moyen de fermer les yeux et d'oublier Moïse, Pharaon, Joseph ou Jacob. Bientôt ces nouvelles cartes, grandes comme la main, furent recherchées ; on les assembla pour en faire des recueils de gravures. Les vitres et les fenêtres des couvents déteignirent sur les petits volumes primitifs. Toutes les verreries

du couvent d'Hischau se retrouvent, dit Lessing (1), dans le vénérable bouquin nommé *Biblia Pauperum*.

Ces cartes étaient gravées sur bois comme les anciennes cartes à jouer. Point de perspective, de proportion, de dégradation de lumière. Cependant l'étude des vitraux perfectionna les gravures sur bois; il se forma deux confréries, celle des *tailleurs de bois* et celle des *pinteres de lettres* ou *ymagiers*, toutes deux fort riches. Ainsi le dessin, la gravure, la peinture, l'empreinte imitée du cachet antique, avaient déjà contribué à former cet art, qui n'était encore qu'une ébauche.

Cela se passait au moment où fermentait la singulière exaltation que j'ai décrite, où le roi cherchait des livres, où le pauvre voulait déchiffrer une inscription, où l'on retenait un copiste six mois à l'avance, où Alphonse de Naples faisait la paix avec Médicis, qui lui avait prêté un manuscrit. Puisque l'on gravait déjà des légendes de saints sur des blocs de bois, pourquoi ne pas y graver des mots, des phrases et des paragraphes ? Pourquoi ne pas se servir du même moyen pour tirer beaucoup de copies ? Le clergé ne pouvait que gagner à cette popularisation des légendes et des psaumes. Ces grossières images de saints que l'on voit suspendues au foyer de nos chaumières sont précisément semblables aux informes essais de l'imprimerie. Elle débute par des petits *specula humanæ salvationis*, des grammaires à l'usage des couvents, des fragments de cantiques qui remplaçaient économiquement les livres imprimés. Je ne chercherai pas ici quand finit l'époque de la gravure en bloc

(1) *Lessings Beytræge*, II, S. 327.

ou *xylographie*, quand et par quelles mains heureuses se mobilisèrent les caractères de l'alphabet auxquels ce fractionnement donna tant de pouvoir; — si ce fut à Harlem en 1400, à Strasbourg en 1440, à Mayence en 1460, à Bamberg en 1461, que le prodige s'opéra. Chaque opinion compte ses autorités; il ne serait pas impossible qu'elles eussent toutes raison, que des essais incomplets, des tentatives avortées, aient précédé la découverte définitive, qui devait remplacer le manuscrit par le livre imprimé.

Un livre était alors chose sacrée ; on l'achetait six cents francs. On le déposait chez le notaire, on le mettait dans un coffre d'or; on l'attachait avec une grosse chaîne au pupitre de lecture. Ce fut une joie de pouvoir, au moyen de blocs ou planches de bois, reproduire même grossièrement un beau manuscrit. L'ouvrier gravait les lettres à rebours, les enduisait d'encre grasse, et le rouleau passé sur le parchemin ou le papier donnait une empreinte imparfaite de ces caractères mal taillés, inégaux et mal venus. Jamais il n'imprimait que d'un côté ; il collait deux pages blanches ensemble, ce qui leur donnait la consistance d'une feuille de carton. C'était quelque chose de fort laid que ces *Specula* et ces *Donats*, ravissants pour le bibliophile ; ils étaient fort répandus et très-nombreux, surtout en Flandre, où le mouvement religieux se mêlait au mouvement industriel, et sur toute la ligne du Rhin, dont les villes s'élevaient florissantes au milieu de leurs vignobles riants.

Ici commence un singulier roman, plein de faits singuliers. Il a trois parties et compte cinq acteurs : un vieil orfèvre rusé, riche et habile ; sa fille, blonde Allemande : un jeune copiste spirituel et hardi, quel-

que peu clerc; un gentilhomme alchimiste et pauvre, et un bourgeois avide de faire sa fortune; c'est là son seul caractère. Ce dernier se nomme André Dryzehn ; l'orfévre, Hans Faust; sa fille, Christine Faustine; le clerc Pierre Schœffer, et le gentilhomme Gutenberg. Quelques-uns des faits que j'alléguerai sembleront peu conformes à ce qu'on lit dans les biographies et les manuels, la plupart de ces livres persistant dans la vénérable habitude de copier l'erreur antérieure. Je me suis plu à lire et à étudier les documents primitifs (1) que l'Alsacien Schœpflin déterra en 1760, lorsque le *Pfenningthurn*, tour des archives de Strasbourg, cénotaphe de parchemins que l'on n'aurait jamais lus, vint à crouler. Il fallut entrer dans le sanctuaire, et il y pénétra avec les architectes. Il y trouva des bulles d'or, la vieille bannière déteinte, des diplômes et des actes en allemand du xve siècle (2). Là se trouve la vie de Gutenberg, trahie par plusieurs vieux procès minutés en vieux langage et rongés des rats ; car Gutenberg a passé sa vie dans les procès perdus, les espérances déçues, près de son fourneau allumé et des éléments de ses inventions inutiles pour lui, utiles au monde. Vieille et éternelle histoire ; une légende de plus dans le martyrologe du génie ; l'argent s'empare du talent, l'exploite et le brise. L'histoire de l'esprit a sa moralité tragique : tout premier inventeur est victime ; Prométhée dérobe la foudre et succombe.

(1) Fournier, Wetter et Dibdin ont attaqué l'authenticité de ces actes. Oberlin, Bœhr, et surtout M. Léon Delaborde, en ont prouvé l'irrécusable sincérité. Deux autres documents faux, dont nous ne parlerons pas, ont été fabriqués en faveur de Gutenberg par Bodman, archiviste mayençais.

(2) *Dies ist die warheit*, etc. — Voyez Schæpflin, *Vindiciæ*, etc. Meerman, *Origines*, etc.

A cette époque où l'on s'ingéniait de toutes parts à imiter l'art des copistes au moyen de blocs de bois plus ou moins mal sculptés, en 1424, au moment où l'Italie versait sur l'Europe un souffle enivrant, et où la féodalité se mourait dans ses orgies ; un chevalier de Mayence, de vieille famille et pauvre, meurt dans cette ville, ne laissant à son fils, âgé de quinze ans, qu'une petite rente sur la ville, son épée et beaucoup d'orgueil. A peine son père mort, Hans Gensefleisch von Gutenberg quitta sa cité natale et partit pour Strasbourg. C'était, comme le prouvera suffisamment son histoire, un caractère altier, entreprenant et singulier. Les rentes du père ne furent pas payées au mineur, qui épuisa sa bourse et réclama vainement le solde de ce qui lui était dû. Soit qu'il eût étudié à Strasbourg ou que d'autres soins aient occupé le jeune homme, comme semble le prouver le procès que lui fit plus tard Anna von Iserin Thur, fille noble, pour une promesse de mariage qu'il n'avait pas remplie, il est certain qu'à vingt-cinq ans il n'avait pas pu se faire payer de la ville de Mayence. Le jeune gentilhomme, mécontent et à juste titre, déclare, comme Coriolan, la guerre à sa patrie. Il fait arrêter et emprisonner le greffier mayençais Nicolas, comme responsable de la dette. Mayence essaie de transiger ; les deux sénats de Strasbourg et de Mayence négocient. Hans Gutenberg relâche son prisonnier sur bonne promesse de paiement ; mais vainqueur sur ce point, il est battu sur un autre. Anna von Iserin gagne son procès contre lui, le force au mariage, et devient Anna Gutenberg. C'est l'avant-scène de cette singulière vie, telle qu'elle résulte des pièces de ces deux procès.

Pendant que la belle Annette faisait son bonheur malgré lui, quelles idées, quelles études, quelles rêveries occupaient le gentilhomme? Dans cette ville curieuse, remplie de moyen âge, demi-allemande, demi-française, active et rêveuse, véhémente et réfléchie, qui se mire dans le Rhin et qui regarde les Vosges, comment passa-t-il son temps? On ne le voit ni marchand, ni banquier, ni homme d'armes, ni homme de loi; il rêve. Cependant le rêveur qui attaque une ville et qui traite avec elle d'égal à égal, n'est pas un homme sans énergie. Par quels enchantements inspira-t-il une vénération si grande à ses nouveaux concitoyens, qu'ils accoururent, l'entourèrent, le supplièrent de vouloir bien leur communiquer ses secrets, de les leur vendre, de les admettre en société de ses bénéfices, de les faire participer à ses découvertes et à ses succès (*artes mirabiles, — Sin kunste und afenthur*)? Je n'en sais rien; ce que peu de savants ont voulu voir, c'est cet étrange ascendant de Gutenberg à vingt-cinq ans, pauvre et marié, sur ce qui l'environne. On croit en lui; on espère en lui; il a le grand arcane; il est suffète, alchimiste et sorcier. C'est quelque chose de comique, et que le dramaturge anglais Ben Jonson a très-bien peint dans son *Alchimiste*, que ce flot de bons bourgeois avides de gain, se disputant d'avance l'or que fera le possesseur du secret merveilleux.

Nous sommes loin de l'imprimerie, et nous en sommes bien près cependant. Un nommé André Dryzehn a un petit patrimoine et ne désire qu'une chose, s'associer à ce Gutenberg, qui est sorcier. Dryzehn avait le fanatisme de Gutenberg; ce dernier passe traité avec lui et lui apprend un secret pour tailler le

diamant, un secret pour faire ou perfectionner les miroirs. Dryzehn y gagne beaucoup ; mais il soupçonne Gutenberg de lui cacher d'autres arcanes. Il signe un nouveau traité, auquel prennent part un nommé Heilmann et un nommé Riff. A ce traité il sacrifie son patrimoine, met ses meubles en gage, emprunte sur les diamants de sa femme, et meurt n'ayant pas une obole, étendu tout habillé sur un lit, se confessant au curé de Saint-Martin, nommé Ekhart, mais sans se plaindre de Gutenberg (1).

Cette nouvelle invention, qui a déjà dévoré sa fortune et qui doit en dévorer deux autres, cet art magique, c'est l'imprimerie. En dehors de la ville, près de Saint-Arbogast, dans une maison isolée, s'était réfugié l'alchimiste, qui travaillait seul, et que ses associés visitaient. Il est facile de se le représenter dans cette antique maison allemande, au fond d'une grande cave de pierre de taille rose comme les pierres du bord du Rhin, la robe de chambre fourrée sur les épaules, le bonnet fourré sur les yeux, assis près de sa forge, et cherchant, non comme le croyait le vulgaire, ou comme Nicolas Flamel ou Angelo Catho, les figures genethliaques et la sixième maison du zodiaque ; mais bien le grand arcane, l'imprimerie ; — l'infini donné à la pensée de l'homme. Avec l'argent de ses associés il avait inventé beaucoup de choses, comme le prouvent les titres originaux. André Schul-

(1) Voyez les dépositions de Schultheiss, de Sidenneger et du curé Eckhart. Celle de la mercière Barbara et sa conversation avec Dryzehn pendant une nuit (*uff ein nachtallerleye*) est aussi fort curieuse. Il aurait fallu un volume pour justifier tous les faits et toutes les assertions du texte.

theiss, charpentier, lui avait fabriqué un pressoir à vis, et la machine qui fait le vin devait graver les paroles. Il avait des formes contenant quatre pages et composant un in-4° ; il avait des lettres mobiles de plomb, non encore fondues peut-être, mais gravées. Ainsi le gentilhomme de vingt-huit ans a été du connu à l'inconnu, comme Christophe Colomb. Il a beaucoup vaincu, et il a encore beaucoup à vaincre. Le plomb était trop mou et ne marquait pas. L'acier était trop dur, trop cassant, et coupait le papier. Le bois, trop facile à s'user, donnait des empreintes auxquelles la netteté manquait. Les métaux sans alliage n'avaient aucun moelleux, et la difficulté de la taille était extrême, quand on voulait donner aux caractères cette égalité et cette pureté qui charment et reposent l'œil. Les *gulden* des associés s'en allaient. Ce qui a dû surtout retarder l'invention, et c'est encore là une remarque qui n'a pas été faite par des hommes infiniment plus savants que nous, c'est un défaut, l'orgueil de Gutenberg.

Croit-on que le gentilhomme industriel qui, le premier, réalisa la phrase de Cicéron, vainement semée dans le champ de seize cents années, surveillât en personne ses ouvriers, son atelier, son entreprise, comme un gentilhomme ou un prince le feraient aujourd'hui? Non pas. Il aurait dérogé. Il était féodal et chevalier de nom et d'armes, Gutenberg von Gensefleisch. Il donnait des idées. Dryzehn, qui, d'après ses conversations rapportées par la servante Barbara, n'avait pas la tête très-forte, se chargeait de la partie matérielle ; l'atelier était dans sa maison à Strasbourg. Gutenberg, homme mystérieux et secret, restait dans sa propre maison du faubourg. Il recevait ses

associés et les faisait boire (1). Ceux-ci versaient l'argent à pleines mains, et Gutenberg, engagé à la poursuite de ce nouveau monde, s'endettait horriblement. Ils ne se plaignaient pas du solitaire dévoué à l'entreprise ; ils se ruinaient de compagnie, achetant plomb, étain, matériaux, coupant, essayant, fondant, coulant et ne pouvant obtenir qu'une imitation imparfaite des manuscrits si beaux et si réguliers où la main des scribes, comme dit Janus Dousa, poëte latin, « semait des épis de caractères élégants sur des plaines de papier vélin. » On se désespérait et l'argent s'écoulait. Riff quitta la partie. André mourut sans prononcer une parole de mauvaise humeur contre Gutenberg, le prince de ce groupe, et qui se montre toujours calme, rêveur, infatigable et mystérieux. A peine André mort, le gentilhomme se souvient qu'il y a en forme une feüille in-4°, prête à imprimer ; il sait la valeur de sa découverte : « Allez vite, dit-il à son valet, défaites la forme et jetez les parties qui la composent sur la presse ou sous la presse ; que personne n'en voie rien. » Il ajoute : « Telle est la nature de la chose que, les parties une fois décomposées, on ne sait plus ce que c'est. »

Le frère du mort est si persuadé de la réussite, qu'il veut remplacer André dans l'affaire, Gutenberg le déboute de sa demande, au moyen d'un procès. En 1442, son oncle Loheymer meurt à Mayence et lui laisse une rente que Gutenberg, toujours endetté par son œuvre magique, vend au chapitre de Saint-Thomas. Enfin, ruiné sans doute, il quitte Strasbourg, et l'on n'entend plus parler de lui. Pas un volume ne

(1) «... *Kein Gelt usgeben, do usse für essen und trinken*, etc. » Déposition de Heilmann.

porte sa signature. Le noble ne fera pas métier d'artisan.

Telle est la première époque de cette misérable vie. Un brave bourgeois est tué déjà par la première explosion de cette autre poudre à canon, et les inventions de Gutenberg, presse, vis, formes, caractères mobiles, essais de gravures en relief, n'ont abouti qu'à des résultats incomplets, sa ruine exceptée, qui est complète.

Jusqu'en 1450, il disparaît, noyé sans doute dans une de ces obscurités où la misère plonge ceux que cette Némésis choisit. Pendant ce temps, l'Europe avançait et la France faisait ses affaires; l'Anglais, chassé de Paris, chassé de Bordeaux, acculé à la mer, qui est son domaine, laissait partout ses morts sur nos parages. L'Espagne marchait à sa libération définitive, et l'Italie étincelait des clartés de l'art. Nous retrouvons tout à coup l'alchimiste gentilhomme, sans argent, mais sans crainte, à Mayence, en 1450. Il avait quarante et un ans. La plus belle portion de son âge avait été dévorée par le travail. Il cherchait ce qui manque souvent au génie, l'argent. Sans doute il eut quelque peine à le trouver; ne pouvait-on pas dire qu'il avait travai lé neuf ans au grand œuvre et n'avait rien produit, que par conséquent il en imposait ? Enfin il trouva son homme, et le troisième acte s'ouvrit.

Un vieil orfèvre, usurier, riche et retors, avait une fille nommée Christine, et selon l'usage du temps et de l'Allemagne *Faustine*, parce que lui s'appelait Faust. Il comprit que la fortune lui venait, amenée par le génie ; mais, dans le contrat, il prit ses précautions, n'avança son argent qu'à très-gros intérêts

et se réserva les bénéfices. Gutenberg avait donné son dernier *gulden* pour avoir du plomb. L'orfèvre avance huit cents *guldern*.

Gutenberg continue à lutter contre toutes les difficultés de l'alliage et de la fonte. Il cherche, il projette, il travaille, il dépense. Alors paraît sur la scène un nouvel acteur fort intéressant et qui va décider de la destinée de Gutenberg. C'est un jeune clerc qui a voyagé, qui a vu la belle ville de Paris et qui a exercé dans l'Université le métier de copiste.

Il écrit merveilleusement bien, et on voit dans plusieurs bibliothèques, entre autres dans celle de Strasbourg, des manuscrits signés de lui qui sont des chefs-d'œuvre. Il se nomme Pierre Schœffer, il est roturier? le vieux Faust l'admet chez lui pour l'aider dans ses travaux. On peut croire que la jeune Faustine partagea l'admiration de son père pour la science du voyageur. Profitant des longs travaux précédents, adresse ou bonheur, l'un et l'autre sans doute, le jeune clerc, qui cherchait aussi le grand œuvre, apporte un jour à l'orfèvre une belle feuille, bien réussie, égale et semblable au manuscrit le plus net. Depuis vingt-cinq années on tendait à ce but. Dryzehn était mort à la peine, Gutenberg y avait blanchi. C'était vers 1454. Quelle joie pour le vieux Faust ! Il y retrouvera ses avances avec dépens, frais et intérêts, ses métaux qu'il a fondus, et que le creuset de Gutenberg a détruits pour essayer le nouvel alliage ! Schœffer est conduit à l'autel, où, couvert de gloire et d'encre d'imprimerie, il épouse Christine Faustine.

Gutenberg vieillit et ne sert à rien. Gentilhomme et fier, il vit isolé ; les huit cents *guldern* ont rapporté des intérêts ; Faust, n'ayant plus besoin de son asso-

cié, lui fait un procès. « Rendez-moi deux mille vingt *guldern,* » intérêt compris. Gutenberg ne pouvait que perdre son procès : il le perdit, fut exproprié, laissa ses matériaux, ses caractères et ses presses à Faust, secoua la poussière de ses pieds, et quitta Mayence, vaincu par l'or, comme il avait quitté Strasbourg, vaincu par la pauvreté. On ne sait, pendant dix ans, ce qu'il devint (1).

A cinquante-cinq ans, il n'avait pas de pain. Consommée dans une seule œuvre, sa vie s'était perdue. Le prince évêque de Mayence, Adolphe de Nassau, le recueillit par charité en 1465, et lui fit une pension en l'admettant parmi ses gentilshommes. Il consacra encore son argent à son art favori et sa fierté à le cacher. Tous les historiens de la typographie ont cherché pourquoi Gutenberg n'a pas réclamé, pourquoi aucun livre ne porte son nom ; la cause en est claire. Il était trop gentilhomme pour avouer son génie. Ce don Quichotte use quarante années à doter le monde de son invention et aime mieux être volé par Sancho que de s'avouer artisan. Du temps de son association avec Faust, on avait commencé l'impression d'un beau psautier, le chef-d'œuvre de l'art naissant. Il eut la douleur de le voir paraître en 1457, lorsque peut-être il était en prison ; ce qui semble assez probable. Pendant ce temps, Faust et Schœffer achevaient leur entreprise, et ces beaux livres qu'ils déclaraient *écrits sans plumes et faits par un procédé magique*

(1) Je m'écarte de quelques hypothèses, spirituellement déduites, d'après lesquelles Gutenberg, endetté, ruiné, chassé par le vieux Faust, aurait fondé à Mayence un atelier rival. Je m'en tiens au texte des documents, à l'absence totale des preuves relatives à ce nouvel atelier, et surtout au train commun des choses humaines.

étonnaient l'Europe. Qu'il nous soit permis de nous figurer les souffrances de cet inventeur pendant les douze années de son noviciat et son angoisse, dans la prison peut-être ; où peut-il avoir été si ce n'est là? Enfin il meurt à plus de soixante ans, et le syndic Humery qui s'appelait Homerius par amour de l'antiquité, hérite de ses instruments, sous la condition que l'évêque de Mayence lui impose de ne pas les emporter hors de la ville.

Le beau-père et l'heureux gendre, que Faust, au bas d'un livre, appelle *Peter meus*, « mon petit Pierre, » achèvent leur édifice sur la cendre de l'inventeur. Ils pensent à faire beaucoup d'argent, à tenir leur art mystérieux, secret, à vendre cher, à fabriquer vite, à faire fortune. Ils établissent leur sanctuaire dans des caves, *in œdibus subterraneis ;* Faust, magicien à barbe blanche, fait jurer sur la bible à ses ouvriers qu'ils ne diront pas un mot du mystère ; il leur fait signer des billets payables, s'ils ne gardent pas le secret, et pour dernière précaution qui équivalait à toutes les autres, il ne les laisse pas sortir. C'étaient de vrais esclaves, dit un auteur, *velut in ergastulo habiti.* Au bas de ses impressions, il ne s'attribue pas l'invention, afin de ne pas exciter la colère de Gutenberg, qui, après tout, peut parler; mais il y place son nom et celui de son gendre, et parle de l'*art magique, de l'invention divine* qui lui a fourni ce moyen « d'écrire sans plume. » Puis, apprenant que Paris est curieux de telles nouveautés, il part pour cette ville, y vend très-cher ses belles bibles, comme si c'étaient des manuscrits, et y meurt de la peste, au milieu des satisfactions de son avarice, deux années avant Gutenberg.

Schœffer, qui avait été tenu en bride par lui, continuait à exploiter son atelier un peu moins sévèrement, car il avoua la vérité à l'abbé Tritheim qui la consigna dans sa chronique (1). Mais une nuit, les cloches sonnent, les tambours battent, la ville est pillée ; deux archevêques, Adolphe de Nassau et Dieterich de Mayence, se la disputent. Adolphe reste vainqueur. Depuis ce temps, on n'entend plus parler de Schœffer, apparemment tué, dans ces caves souterraines, par quelque soldat ivre. Il faut en effet que ce siége ait été sanglant pour que tous les ouvriers de Schœffer se soient enfuis; il faut bien que Schœffer y ait péri pour que l'on n'entende plus parler de lui désormais. Son fils Jean lui succède et avoue dans la dédicace de son beau Tite-Live, offert à Maximilien, « que l'invention primitive appartient à Gutenberg. »

Aussitôt il part des imprimeurs pour Naples, Paris, Rome, Milan, Florence. C'est une graine d'imprimeurs qui se répand dans l'air. Excepté l'innocente Faustine, qui semble n'avoir d'autre rôle que d'aimer Schœffer et de l'épouser, tous nos acteurs meurent tristement et tragiquement : l'avare et fourbe Faust, de la peste; Gutenberg, réduit à l'aumône ; Schœffer, pillé; André Dryzehn, de douleur et ruiné. Légende singulière et pleine de passion, que Walter-Scott n'eût pas dédaignée.

§ II

Mythologie de la presse. — Légendes de Harlem, de Bamberg et d'Oxford.

Mayence est en flammes; un évêque l'assiége, un

(1) Hirsaug. Chronic.

évêque la défend. Les soldats d'Adolphe de Nassau la mettent au pillage, et, dans les ruines de l'atelier souterrain où le vieux Faust, ce sorcier de l'imprimerie naissante, avait caché ses ouvriers, nous voyons entassés pêle-mêle les presses primitives, les caractères inventés par Gutenberg ; et Schœffer lui-même égorgé au milieu des instruments de ce grand art naissant, dont il a hérité et qu'il a perfectionné. Aussitôt se répandent dans toutes les directions les hommes que le vieux Faust avait associés dans cette franc-maçonnerie de la pensée et de l'industrie. Ils ne se croient plus liés par aucun serment ; ils vont exercer eux-mêmes cette science magique, comme ils le disaient au bas de leurs livres primitifs ce secret d'écrire *sans main et sans plumes, par une merveilleuse concordance de moules et de types.*

C'est bien un art germanique ; si les provinces rhénanes et les Flandres l'ont nourri, c'est l'Allemagne qui l'adopte. Partout les premiers missionnaires de l'imprimerie sont les apôtres sortis du caveau de Faust. Mentelin s'établit à Strasbourg en 1466, Ulrich Zell à Cologne en 1467, Zainer à Augsbourg en 1468, Sensenschmid à Nuremberg en 1470, Richel à Bâle en 1474, Brændis à Lubeck en 1475 ; les trente premiers imprimeurs dont on cite et connaît les noms sont Allemands. C'était pourtant le pays le plus arriéré de toute l'Europe. Les forces naïves et ingénues, le courage, la patience, tout ce que les nations civilisées perdent dans leurs plaisirs se trouve en dépôt chez les nations neuves et barbares ; c'est là que Dieu vient reprendre, au moment nécessaire, l'élément dont la civilisation a besoin, la séve et la vigueur qui renouvellent le monde.

En vingt années, de 1466 à 1486, on voit quatre-vingt-six ateliers d'imprimerie qui sortent de terre, et cela non-seulement dans les capitales, mais dans de petites villes de second et de troisième ordre, comme Alost, Udine, Zwoll, Reggio, Rostock, Ulm et Lawingen. La merveille énivrait toutes les pensées; savants et rois, manants et grands seigneurs, ceux qui ne connaissaient pas les détails de l'opération magique s'ingéniaient à la deviner; ils passaient des mois à imiter Gutenberg, à fondre, à couler, à tailler, à égaliser des caractères. Toute une famille se mettait à l'œuvre, et à la fin de ces vieux livres elle ne manquait jamais de chanter le *Te Deum* de son chef-d'œuvre accompli. A Florence, un orfèvre nommé Bernard Cennini, aidé de ses fils Pierre et Dominique, parvint à imprimer, en 1472, la vie de sainte Catherine de Sienne, exploit dont il conserva dans ces mots naïfs qui terminent le volume, le souvenir mémorable : *Aidé de mon fils Dominique, jeune homme d'un très-bon caractère, j'ai gravé sur cuivre et ensuite fondu les lettres qui m'ont servi à imprimer ce volume; mon autre fils Pierre l'a corrigé avec tout le soin qu'il a pu y mettre.* — « Tu vois, ajoute le républicain de Florence, qu'il n'y a rien que ne puisse faire le génie des Florentins » :

Florentinis ingeniis nil arduum.

Que devinrent, dans ce mouvement général émané de l'Allemagne, notre France et sa grande ville? Bientôt nous examinerons en détail, dans toute l'Europe et chez nous-mêmes, les progrès rapides de l'invention nouvelle. J'ai encore à parler de ces temps fabuleux, de leurs légendes. C'est un rêve allemand à propos de

Telle est la légende d'Oxford. Bamberg a aussi la sienne (1), ainsi que Florence (2), qui s'appuie sur l'autorité de ce bon Cennini, que nous avons vu travailler tout à l'heure avec ses deux fils, — ainsi que la ville d'Anvers, fière de son antique corporation des imprimeurs de cartes à jouer, qu'elle essaie de confondre avec les imprimeurs de lettres moulées et de caractères mobiles (3). Innocente supposition d'état.

Tout le monde avait quelques prétentions légitimes; les vœux, les longs efforts, les tentatives multipliées appartenaient à ce pays limitrophe de l'Allemagne et de la France, qui fut, au moyen âge, la vraie patrie de l'industrie bourgeoise. Vous diriez que la France, le monde de l'action, la patrie du fait pratique, devait s'entendre et se liguer avec la Germanie, le monde de la pensée métaphysique, pour faire éclore la découverte qui rend la pensée palpable. Harlem, Anvers, Strasbourg, Mayence, Bâle, Nuremberg, toute cette ligne de villes commerçantes, catholiques, curieuses, industrieuses, depuis la mer jusqu'aux limites de la Suisse, a pris surtout part à la fabrication des petits livres sacrés qui ont devancé l'imprimerie. En la devançant, l'ont-ils créée? Non sans doute; ils préparaient, sans l'atteindre, le point de perfection praticable, conquis, vers 1451, par Gutenberg, qui périt dans son œuvre même, et qui en laissa le fruit à de plus rusés, comme il arrive toujours.

Mais Harlem nous attend et nous appelle; elle a aussi son grand homme, qui s'appelle Costar. Il

(1) Voyez Peignot, *Dictionnaire bibliographique*, article BAMBERG.

(2) Voyez Domenicho Manni, *Della prima promulgazione de' libri*, 1761.

(3) Desroches, *Invention de l'Imprimerie*. Bruxelles, 1777.

garde il vint établir ses presses à Oxford. Ce traître, nommé Corsellis, ne fut laissé libre que lorsque l'on eut obtenu de lui la révélation du mystère. Il travailla sous clé, avec deux hallebardiers à côté de lui. On ne cite pas un seul livre qui porte sa signature, et le savant Middleton a osé le traiter d'*imprimeur idéal ;* mais comme il y a encore des Corsellis dans l'Oxfordshire, les Anglais soutiennent que les premières impressions appartiennent à ces Corsellis.

Malheureusement, d'autres Anglais de bonne foi, Middleton, Cotton et le charmant historien littéraire D'Israëli, ont cherché la source du conte. C'est un intérêt de servilité politique qui l'a inventé. Sous Charles II, pendant cette restauration anglaise qui fit tant de bassesses et qui copia si follement la France de Louis XIV, un avocat royaliste, voulant délivrer la couronne de l'embarras que lui causait la presse, conçut une des idées les plus comiquement ingénieuses dont un homme de parti puisse s'aviser. Il prétendit faire du roi le seul imprimeur d'Angleterre. Sur quoi fonder ce nouveau privilége de la couronne? Atkins inventa ce Corcellis, agent du roi au XVe siècle, et chargé d'introduire à Oxford la presse et les caractères. D'après cet ingénieux roman, que Meerman discute avec un grand sérieux, le trône, ayant importé l'imprimerie en Angleterre et ne l'ayant jamais cédée à personne, a le droit de la confisquer à son profit, ou de la reprendre, si elle lui a été enlevée ; tout imprimeur, par cela seul qu'il imprime, a droit à être pendu ; ce qui est un très-beau raisonnement, digne de ces temps de folies désespérées (1).

(1) Voyez Atkins, *On the Origin of Printing.*

Telle est la légende d'Oxford. Bamberg a aussi la sienne (1), ainsi que Florence (2), qui s'appuie sur l'autorité de ce bon Cennini, que nous avons vu travailler tout à l'heure avec ses deux fils, — ainsi que la ville d'Anvers, fière de son antique corporation des imprimeurs de cartes à jouer, qu'elle essaie de confondre avec les imprimeurs de lettres moulées et de caractères mobiles (3). Innocente supposition d'état.

Tout le monde avait quelques prétentions légitimes; les vœux, les longs efforts, les tentatives multipliées appartenaient à ce pays limitrophe de l'Allemagne et de la France, qui fut, au moyen âge, la vraie patrie de l'industrie bourgeoise. Vous diriez que la France, le monde de l'action, la patrie du fait pratique, devait s'entendre et se liguer avec la Germanie, le monde de la pensée métaphysique, pour faire éclore la découverte qui rend la pensée palpable. Harlem, Anvers, Strasbourg, Mayence, Bâle, Nuremberg, toute cette ligne de villes commerçantes, catholiques, curieuses, industrieuses, depuis la mer jusqu'aux limites de la Suisse, a pris surtout part à la fabrication des petits livres sacrés qui ont devancé l'imprimerie. En la devançant, l'ont-ils créée? Non sans doute; ils préparaient, sans l'atteindre, le point de perfection praticable, conquis, vers 1451, par Gutenberg, qui périt dans son œuvre même, et qui en laissa le fruit à de plus rusés, comme il arrive toujours.

Mais. Harlem nous attend et nous appelle; elle a aussi son grand homme, qui s'appelle Costar. Il

(1) Voyez Peignot, *Dictionnaire bibliographique*, article BAMBERG.

(2) Voyez Domenicho Manni, *Della prima promulgazione de' libri*, 1761.

(3) Desroches, *Invention de l'Imprimerie*. Bruxelles, 1777.

n'est pas tout à fait certain que ce grand homme ait jamais existé. La Sernæ ne le pense pas. De grandes autorités, M. Van Praët, M. Brunet, M. Renouard repoussent vivement cette opinion, qui, pour les citoyens de Harlem, est arrivée à l'état de croyance et de fanatisme. Meerman y avait consacré sa vie et un gros volume bien écrit. La légende harlémienne, abandonnée au XVIIIe siècle, vient d'être brillamment ravivée par un artiste érudit que je ne combattrai pas (1).

Est-il bien vrai qu'un rêveur se promenant dans une pâle forêt hollandaise, au milieu des bouleaux gémissants et de leurs feuillages blancs et plaintifs, ait vu, comme le dit M. Michelet, l'écorce ridée des hêtres se détacher d'elle-même en lettres mobiles, et vouloir parler? c'est la tradition hollandaise; j'y crois faiblement, les Hollandais doivent me le pardonner. Ils ont institué des fêtes séculaires en l'honneur de Costar, béni sa maison, érigé sa statue : cela ne prouve rien.

D'après cette légende, le bourgeois de Harlem, Coster ou Costar, eut un jour l'idée de tailler ces écorces de hêtre, et d'en faire des lettres; l'écorce de hêtre, dit M. Renouard, ne se prête à rien de tel et ne

(1) L'existence d'un véritable Costar ou Coster, qui, imprimeur à Harlem en 1420, aurait possédé le secret de la mobilité donnée aux types, est encore un point hypothétique et conjectural sur lequel je regrette de m'écarter de quelques brillantes déductions récemment appuyées par beaucoup de sagacité et d'érudition. Que la première idée de l'imprimerie mobile ait été suggérée à Gutenberg par la vue d'un petit livret hollandais ou *Donat* gravé sur bois, rien de plus vraisemblable; mais entre ces *Donats* et la belle Bible de Mayence, il y avait un espace immense à franchir : Gutenberg en eut le pressentiment; il le franchit et y périt. Faust recueillit le bénéfice, et l'imprimerie fut créée.

« supporterait aucune pression, comme peuvent s'en convaincre tous ceux qui ont dans leur bûcher quelques morceaux de ce bois. » Cette imprimerie primitive attira (dit-on) une foule d'acheteurs, puis, une belle nuit de Noël, un ouvrier de Costar, le frère aîné de Gutenberg, dévalisa l'imprimerie de son maître et emporta tout, presses, caractères, ustensiles : il se sauva à Mayence, où il trouva son frère cadet, auquel il livra le secret fatal. Un docteur assez peu croyable, quoique médecin, nommé Adrien Junius, ou plutôt *Der Jonghe*, inséra cette histoire dans un livre écrit en l'honneur de la Hollande, cent cinquante ans après l'invention de l'imprimerie ; il eut soin de dire qu'il la tenait d'un vieillard qui l'avait entendu dire à un autre vieillard, lequel autre vieillard fut l'ami de ce chimérique Costar. Là-dessus la ville de Harlem a bâti une statue à Costar. Je n'y vois pas le moindre mal.

La statue de Gutenberg vêtu en ouvrier, ce qui est une faute commise par le grand sculpteur Thorwaldsen (Gutenberg était avant tout gentilhomme), a été aussi inaugurée chez les Mayençais. Schœffer, qui me semble plutôt un heureux coureur d'aventures qu'un grand homme, possède la sienne à Gernsheim. Quand même on érigerait celle de Jansen à Anvers, celle de Mentelin à Strasbourg, celle du fantastique Corsellis à Oxford, et celle de Cennini à Florence, ces statues ne prouveraient rien. Dans cette question il faut bien se garder d'écouter les gens de Bamberg, de Harlem, de Mayence, d'Oxford et de Strasbourg ; ce qu'on doit consulter, c'est l'histoire humaine, plus intéressante et plus vraie que cette grande et interminable controverse soutenue par d'honnêtes bourgeois prêchant

chacun pour son saint, et quand les arguments sont épuisés, mettant un champion armé à leurs portes, accompagné d'une armée de savants. Voltaire n'aurait pas manqué de recueillir ces étranges bizarreries et de s'en amuser quelques instants. Les auteurs des discours prononcés en Allemagne en offrent une collection curieuse. L'un écrit un discours sur l'*Impression produite par l'Impression*, jeu de mots ingénieux; l'autre adresse une *hypotypose* aux *types*, qui sont, dit-il, des semences plus fécondes que le blé et plus puissantes que des cartouches; un troisième nomme les imprimeurs les « embaumeurs du passé, » et dire que l'encre de l'imprimerie a remplacé la myrrhe d'Arabie (1). Passons sur ces saillies d'un enthousiasme hasardé, et revenons à l'histoire véritable.

§ III.

Débuts et progrès de l'Imprimerie en Europe. — L'atelier d'Alde Manuce. — Lucrèce Borgia.

L'imprimerie, inventée sur la limite de France et de l'Allemagne, traversa les Alpes, et, à peine arrivée en Italie, elle y prit feu. C'était là, dans cette malheureuse, brillante et magnifique Italie, sillonnée par le commerce, baignée de voluptés, éclatante de génie, qu'elle trouvait ses aliments tout préparés. Deux des ouvriers de Gutenberg, Arnold Pannartz et Conrad Schweynheim, allèrent s'établir à Subiaco, et de ce couvent, situé dans une gorge solitaire des Apennins, ils firent une imprimerie. Les solitaires des Apennins

(1) Voyez Aretin, *Ueber die Folgen*, etc.; Munich, 1801.

vendaient très-peu, et leur magasin situé dans une localité qui ne favorisait point le commerce, leur laissèrent, comme ils le dirent, beaucoup d'exemplaires sur les bras ; ils demandèrent secours au pape Paul II, et ils l'obtinrent, *propter nimiam paupertatem,* à cause de leur excessive pauvreté. Le pape les fit venir à Rome, et bientôt Venise, Milan, Vérone, Ferrare, Florence, Naples, Trévise, Crémone, Mantoue, Parme, Padoue, eurent leurs imprimeries.

C'était une magie de voir tous les morts de l'antiquité se dresser dans leur tombe, pourvus d'immortalité et populaires; la presse est surtout populaire. Les grands et les princes non-seulement ne s'opposaient pas à ce mouvement triomphal, mais le favorisaient. Ils ne virent l'insurrection probable des esprits que plus tard, quand leur intérêt menacé les avertit. Papes et cardinaux, altesses et grandes dames, s'empressèrent autour de ce berceau d'Hercule. Les premiers patrons du géant qui venait de naître furent Paul II, Léon X, Maximilien, Ximenès, Henri VIII, François Ier, Élisabeth. On vit François Ier visiter l'atelier de l'imprimeur, et rester debout pendant que l'on corrigeait une épreuve, afin, disait-il, de prouver son respect pour la science. »

Une étrange association protégea surtout le développement de l'imprimerie en Italie: on y voit réunis le cardinal Bembo, ce poëte érotique, ce philosophe galant, que la beauté de Lucrèce Borgia avait charmé ; le savant Alde Manuce, l'auteur des chefs-d'œuvre d'impression qui se vendent au poids de l'or, et Lucrèce Borgia. Bembo avait tout crédit sur l'esprit de Lucrèce. Un jour, cette femme, qui avait, dit-on, autant d'esprit qu'elle avait de vices, Lucrèce que son

poëte Strozzi nous montre couverte de longs cheveux blonds tombant sur ses épaules et noués par une bandelette noire, l'œil noir et ardent, les formes vigoureuses et presque viriles :

Plusque tua igniferi forma vigoris habet !

descendit à Venise dans l'atelier de Manuce et lui tint ce discours que Manuce a conservé : « Je défraierai, si vous le voulez, toutes les dépenses de votre entreprise nouvelle. Ainsi, quoique je doive mourir, je serai utile après ma mort. » Singulières paroles pour une telle femme ! Les premiers travaux de l'industrie qu'elle protégeait furent consacrés au panégyrique de Lucrèce. On la nomma belle, généreuse, prudente, pudique surtout. L'imprimerie mentit dès le berceau et prodigua les mêmes panégyriques à Borgia son frère, que Monadelchi, annaliste grave, qualifie de *magnanime*, de *généreux* et de *sage*. Les éloges des Borgia retentissaient à la cour de Ferrare, dont Lucrèce était la déesse. Pendant que Manuce multiplie les éloges du frère incestueux et de la sœur meurtrière, un autre Allemand, caché derrière les portières du sacré palais, écrivait tout ce que faisait, tout ce que disait cette effroyable famille du vice intelligent et du crime hardi, notant tout, jusqu'aux traits de cette femme « au nez long et effilé, creux et enfoncé, au front beau, à la chevelure prodigue, aux lèvres ignobles, au menton fuyant et à la taille majestueuse (1). » Ainsi l'imprimerie, dès cette époque, corrigeait ses propres mensonges.

Cependant, l'art dont nous esquissons trop rapide-

(1) Voyez *Diarium Burckhardti*. — Leibnitz, *Anecd.*

ment l'histoire, allait en se perfectionnant. L'Allemagne avait imité avec scrupule les pointes et les angles aigus de ce caractère gothique, qui semble avoir introduit dans l'écriture les caprices de l'architecture ogivale. En Italie on imita le caractère romain, si net et si facile, si bien discipliné. La beauté de l'art s'introduisit dans cette industrie ; ce progrès fut dû surtout à la famille des Manuce ou Manuzio, qui constitue une véritable dynastie. Non-seulement Alde Manuce se débarrassa du gothique, mais il imita dans ses impressions l'écriture penchée et cursive, *manum mentita,* et créa ce que nous appelons encore l'*italique* le caractère le plus complétement opposé au type allemand et gothique. On trouva ces caractères si doux à l'œil que l'on ne put imaginer qu'ils fussent imprimés avec de l'étain ou du plomb. Le bruit se répandit que Manuce se servait de caractère d'argent, *typi argentei.* C'est encore une légende après tant d'autres.

Nous avons pénétré dans le caveau magique de Gutenberg, en Allemagne ; entrons chez Manuce le savant de Venise, le promoteur du beau et du grand style de l'impresssion. Nous ne sommes plus chez le gentilhomme alchimiste, à côté de la ville gothique de Mayence, mais à Venise, chez l'artiste et le savant passionné. Ses lettres latines nous introduisent sans peine dans cette maison pleine de visiteurs ; il en vient de tous les pays. A peine lui reste-t-il le temps de manger ; il vit dans l'atelier même, dont il ne sort que pour faire un cours de latin et de grec. On lui apporte en foule les manuscrits anciens, qu'il corrige pendant les nuits. Les courtisans accourent l'écouter, les jeunes oisifs qui bâillent après une nuit d'orgie,

sedentes oscitabundi, admirent ses presses roulantes. Sur la porte de son imprimerie, on lit ces mots en latin : « Qui que tu sois, je t'en supplie mille fois, dis vite ce que tu peux avoir à me dire, et va-t'en bien vite à moins que tu ne veuilles aider Hercule à porter le monde ! » N'était-ce pas le vieux monde que le sérieux Alde ressuscitait ?

L'Allemagne, qui avait d'abord imprimé des missels, des almanachs, et le Doctrinal de Durand, c'est-à-dire les œuvres populaires du temps, entra bientôt dans le mouvement scientifique. Elle eut pour ambassadeur principal auprès de l'imprimeur de Venise, le plus fin et le plus aimable des esprits, ce Hollandais qui à la patiente habileté de son pays joignait la souple et lumineuse finesse de la France, Érasme. Il voulut recueillir en un seul volume la quintessence de la sagesse antique, et proposa au célèbre Alde Manuce l'impression de ce livre intitulé : *les Adages*. Alde y consentit et Érasme se rendit à Venise. Quand il se présenta chez l'Italien, on ne l'annonça pas sous son nom, et l'imprimeur, toujours occupé, ne se dérangea pas pour recevoir le barbare qui voulait lui parler. Après une longue attente, Érasme fut admis et reçut les excuses de son hôte. Alde interrompit toutes ses impressions d'anciens auteurs pour faire place à l'œuvre nouvelle de l'érudit germanique ; il logea Érasme et l'admit à sa table.

Bientôt l'hostilité s'établit dans leur personne entre l'Allemagne et l'Italie. La table de Manuce était frugale, et le maître sérieux, fier, fin et rusé. Érasme était accoutumé à boire plus sec et à rire plus haut. Les deux représentants de l'Italie et de la Germanie se séparèrent brouillés ; il suffit pour comprendre

leur incompatibilité d'humeur, de jeter les yeux sur ces deux figures, peintes par Holbein et Jean Bellini, toutes deux malignes, sagaces, aux yeux vifs, aux lèvres minces, l'une spirituellement railleuse et semblable à ce masque inexorable de Voltaire, l'autre active, observatrice et malicieuse, toutes deux peu indulgentes.

Dès l'origine, la profession d'imprimeur s'était classée à la tête de la société ; elle avait déjà ses armoiries féodales ; l'*ancre* des Aldes, l'*oranger* d'Henri Estienne, ne sont pas autre chose. L'imprimerie s'emparait du symbole pour se faire un blason, elle qui allait tuer le symbole. Bembo, ami intime de Lucrèce Borgia, ayant donné à Manuce une médaille de l'empereur Vespasien, dont le revers représente un dauphin, signe de la vitesse, s'enlaçant autour d'une ancre, signe de stabilité, Érasme, qui était encore ami de la maison, s'écria que « ce blason était celui du savoir faisant la guerre à l'ignorance, » et Manuce s'en empara. Plus tard, Maximilien, dans une longue concession d'armes, créa gentilhomme l'un des fils de l'imprimeur, lui donnant pour armoiries réelles l'aigle autrichienne tenant l'ancre aldine dans ses serres ; l'aigle devait un jour être vaincu par le dauphin.

Déjà mêlée activement aux origines de l'invention par la situation limitrophe de Mayence, par la vente des Bibles de Faust, par l'éducation que l'université de Paris avait donnée à cet habile copiste Schœffer, la France reparaît, dès l'année 1469, comme ardente propagatrice du nouvel art. C'est, ne vous en étonnez pas, la Sorbonne qui l'appelle à Paris. Jean de la Pierre, ou Jean Stein, qui en était prieur, entend

parler de la nouvelle invention, et fait venir à ses frais trois ouvriers de Gutenberg, Ulrich Geringe, Cranz et Freyburger. Ils impriment, dans la Sorbonne même, sous ses yeux émerveillés, leur premier volume ; le sanctuaire théologique donne asile au premier type mobile. Aussitôt nos imprimeurs font souche. Les rues qui environnent la montagne Sainte-Geneviève, Parnasse du moyen âge, se peuplent de libraires et d'imprimeurs. Si l'Allemagne avait été féconde en grammaires, en voyages, en calendriers, en fleurs des saints, en sermons ; si l'Italie, dès les premiers temps de l'invention, avait produit en foule les belles éditions des anciens, on vit la France, fidèle à sa mission intermédiaire et arbitrale, publier à la fois, dès l'origine, des Cicérons, des psautiers, des vers français, des contes plaisants, des livres d'histoire, Homère, le *Roman de la Rose,* et des chansons françaises.

Remarquez cette place moyenne et intelligente si bien signalée par les produits de la presse parisienne. Remarquez aussi qu'à peine parvenue en France, l'imprimerie y devient action et pamphlet. La pensée allemande a dû passer le Rhin pour se réaliser dans l'impression ; elle a dû arriver jusqu'à la Seine pour devenir ce qu'elle est, une attaque. L'esprit critique, grande puissance de la France, se développa bientôt, grâce à l'imprimerie, avec une vigueur qui n'appartenait à nul autre pays. Elle publie Ramus, Etienne Dolet, Rabelais, Marot, Villon, tous esprits critiques. L'un des premiers petits volumes du XVI[e] siècle est cet in-12 révolutionnaire, la première partie du *Pantagruel* de Rabelais, une des curiosités de nos bibliothèques. Josse Bade, Conrad Bade Vascosan, les Mo-

rel suivent les traces italiennes. Ensuite règne la grande dynastie des Estienne, qui sont à la France ce que les Alde sont à l'Italie, et qui donne des livres souvent aussi beaux, presque toujours plus corrects que ceux des Manuce. Au milieu de cette grande famille bourgeoise, savante et mordante, curieuse et satirique, économe et de bonne humeur, laborieuse et narquoise, famille qui sent son vieux Paris et sa place Maubert, pleine d'une originale et satirique candeur, famille qui a occupé pendant cent soixante-dix ans son trône, c'est-à-dire sa presse ; — se battant contre les rois, narguant la Sorbonne, faisant des vers, imprimant de la prose, exilée, battue de l'orage, s'y plaisant assez ; — brille la vive et charmante figure d'Henri Estienne, qui résume tous les caractères de la famille.

Nous avons vu en Italie l'art, en France la critique, en Allemagne la ferveur populaire, recevoir dans leurs bras l'imprimerie naissante. L'Angleterre vient ensuite. Sa place est isolée. Au milieu du quinzième siècle, la barbarie y régnait avec la guerre civile ; la féodalité s'y débattait plus obstinément que partout ailleurs : citoyens contre citoyens, échafauds contre échafauds, le peuple écrasé, sur toutes les portes des villes des têtes sanglantes, les Yorks et les Lancastres se disputant les lambeaux d'une couronne meurtrière et mutilée ; — c'est un affreux spectacle. A quoi bon l'intelligence ? A quoi servira l'imprimerie ? A calmer ces orages, à tempérer ces ambitions frénétiques. La marche de la civilisation anglaise mérite d'être remarquée ; elle ne se fit point, comme celle de l'Allemagne, par le mélange de la féodalité guerrière et de l'érudition théologique ; elle ne releva pas, comme en

Italie, de l'héritage latin, elle n'eut pas pour centre, comme en France, la lutte de l'esprit critique et de la civilisation catholique ; elle avança par secousses; — un flot de lumière succédant toujours à une stagnation momentanée. Tels sont le caractère imprévu, les saillies originales et les penchants excentriques de ce peuple et de cette littérature (1).

A toutes les époques, l'Angleterre a marché d'abord lentement vers le progrès. Puis, quand les clartés étrangères sont venues se briser sur les lumières nationales, la nation, recevant un choc violent, a produit de grands résultats. Ainsi Rome tombe sur elle et la civilise ; mais bientôt elle se rendort. Les Saxons reviennent secouer son sommeil, dans lequel elle retombe. Les Normands s'emparent d'elle et la vivifient de nouveau. A travers ses études et ses imitations de Boccace, des trouvères, de l'Italie, de la France, on saisit toujours un parfum sauvage et singulier, une mordante saveur qui rappelle la bruyère de ses forêts. Le rhythme de sa poésie est saccadé, l'amour de l'originalité l'emporte sur le charme exquis et complet de la forme, et l'élégance même n'exclut pas la bizarrerie. Un des flots de la civilisation les plus puissants et les plus vifs qui aient jamais fécondé cette île singulière, c'est assurément l'invention de l'imprimerie.

Elle en fit d'abord un usage plus puéril encore que l'Allemagne, emploi conforme à la profonde ignorance dans laquelle elle végétait. C'était en 1474, trente ans après l'invention de Gutenberg, un peu tard, comme on voit. Un marchand né dans le comté de Kent, nommé Caxton, avait été attiré dans les

(1) Voyez Disraëli, Warton, Hallywell, etc.

Pays-Bas, par l'intérêt de son commerce. Sans éducation, sans érudition et sans goût, il fut surtout frappé de l'importance pécuniaire de la nouvelle industrie, prit « à grands frais, dit-il, et au moyen de beaucoup d'argent, » tous les renseignements nécessaires, et revint en Angleterre, accompagné de quatre ou cinq ouvriers allemands. Pendant son séjour et son apprentissage à Cologne, il avait déjà fait imprimer sous ses yeux le plus fabuleux et le plus ridicule des livres du moyen âge, le *Recueil des Histoires Troye*, en français, langue déjà mitoyenne et d'un usage général. « Voilà, dit-il à la fin du volume, un livre que j'ai fait faire avec beaucoup de dépense, dans l'ordre que vous voyez. Il est écrit sans encre et sans plume ; chaque homme peut l'acheter *à la fois*, et tous les livres de cette histoire ont été commencés et finis le même jour. » Caxton mentait ; la poésie du commerce a ses licences, et il faut les lui pardonner.

On fit peu d'attention à ce nouvel art qui ne sembla pas important aux chroniqueurs. Hall et Hollinshed parlent beaucoup d'une « girouette neuve plantée sur la croix de Saint-Paul, » mais fort peu de l'imprimerie. Il est vrai que le style de Caxton et le choix des livres qu'il imprimait n'étaient pas de nature à forcer l'admiration. L'Angleterre ne possédait guère que le germe sauvage du sentiment littéraire, la curiosité ; et Caxton, qui était marchand avant tout, la satisfaisait en publiant « la véritable Histoire du vaillant chevalier Jason, les Merveilles de nécromancie du sorcier Virgile, et la noble Histoire de monseigneur Hercule. » Il avait quelques scrupules sur les faits consignés dans ces récits : « mais, dit-il dans une de

ses préfaces, un *gentleman* m'a assuré que c'était grande folie et aveuglement de ne pas y croire. » Rien de plus plaisant que la simplicité de ce premier imprimeur anglais. « N'ayant pas d'ouvrage à composer, dit-il, et assis dans mon cabinet où étaient épars divers livres et pamphlets, je mis par hasard la main sur un petit livre récemment traduit du latin par quelque noble clerc de France, lequel est nommé *Eneydos* (pour *Æneis*). » C'est tout bonnement l'Enéide de Virgile, devenue un roman de chevalerie, mise en français barbare et retraduite en anglais plus barbare. Ces publications ignorantes suffisaient à des lecteurs ignorants ; Caxton fit fortune ; ses légendes, ses traités de la chasse et de la fauconnerie assouvirent les appétits peu difficiles de l'époque et du pays. Tout en imprimant de mauvais livres, Caxton le *vénérable* fut le bienfaiteur de son pays. Au commencement du seizième siècle, tous les esprits britanniques s'ouvraient à la lumière, et bientôt un déluge de clartés et de sciences venues d'Italie inondèrent cette civilisation à peine ébauchée. Oxford eut son imprimeur en 1478, Saint-Albans en 1480, Cambridge en 1521 ; les ouvriers allemands amenés par Caxton pratiquèrent leur art avec plus de choix et de tact, et l'Angleterre eut sa part de la dot universelle.

Cependant la Suisse était fière de ses Froben et de ses Oporin, les Pays-Bas de leurs Martens et de leurs Plantins. L'Espagne, toute livrée à une autre œuvre de civilisation, à la guerre contre les Maures et à la conquête de l'Amérique, prenait peu de part à la conquête intellectuelle. En 1474 cependant, il y avait un imprimeur à Valence , en 1475, il s'en établit un à Barcelone et un à Sarragosse. Séville suivait cet

exemple en 1476, et Salamanque en 1481. Le génie chevaleresque et d'aventures, le génie du moyen âge, l'esprit du symbole dominait trop absolument cette grande nation pour qu'elle s'occupât avec amour d'une invention roturière, qui dérobe sous la vulgaire servitude des soins matériels la plus haute liberté de l'esprit.

Nous venons de voir se dessiner les grands traits qui distinguent les races. La bourgeoisie catholique des Flandres prépare l'invention. L'Allemagne, vigoureuse et neuve, l'enfante et jette ses ouvriers sur l'Europe. L'Italie en use pour la science, l'art et la beauté, la France pour la critique. L'Angleterre bégaie les contes de son enfance ; l'Espagne dédaigneuse court les mers à la recherche d'un monde. Cependant tout change. Les savants du Nord et du Midi fouillent les caveaux, les greniers, les pupitres, pour découvrir des manuscrits nouveaux à imprimer. Le Pogge, en Allemagne, Leland, en Angleterre, consacrent leur vie à cette recherche ; ils soulèvent « les linceuls de toile d'araignée » qui couvraient, comme dit Leland, la vénérable figure de tous ces vieux héros. A la voix des empereurs, des rois et des abbés, on continua avec plus d'ardeur l'investigation universelle. Il fallut dire adieu à ce bon temps où les moines de Croyland défendaient, dans leurs statuts, le prêt d'un volume « sous peine d'excommunication ; » où Oxford n'avait pour bibliothèque que trois ou quatre volumes « dans une malle, » dit le catalogue (1) ; où un roi qui avait besoin d'un livre, comme le roi Jean, l'empruntait à l'abbé du couvent voisin et donnait un reçu, qu'il si-

(1) Voyez Dibdin, *Décaméron*.

gnait, pour avoir emprunté le *livre nommé Pline*. On vit du même coup s'éteindre la nation puissante des copistes, et naître les bibliothèques, les imprimeurs, les libraires, les bibliophiles, les bibliomanes, les bibliophages.

Quelle volupté délicate s'offrit tout à coup aux intelligences, quand elles purent disposer en souveraines de tout ce que le monde a jamais produit d'idées ! Au lieu de ces petites chambres du moyen âge qui renfermaient six volumes dans un bahut, et dont le catalogue était peint en lettres rouges sur les vitraux (1), les bibliothèques se formèrent ; vastes dépôts de tant de livres, forêts épaisses au milieu desquelles il est difficile aujourd'hui de trouver sa route ! J'ai été charmé d'une description que donne Leland d'une des premières bibliothèques formées, aussitôt après l'invention de l'imprimerie, par la famille noble des Percy : « C'était dans une tourelle, en face du parc, dans le silence et la solitude la plus agréable ; on lisait sur la porte : *Paradis*. Il y avait huit côtés et huit pupitres égaux suspendus au plafond, qui descendaient au moyen d'un ressort pour supporter le livre que l'on voulait lire. Voilà, dit le bonhomme, une bien délicieuse et savante invention. » Dans ce *paradis* de l'intelligence une foule d'esprits aimables ont vécu voluptueusement, quelques-uns doués de génie et enrichissant l'avenir de leurs idées ; d'autres, épicuriens innocents de la pensée, tels que ce Hollandais *Van Bosch* (Dubois), qui fit graver sur l'étiquette de ses livres sa propre personne mollement étendue au milieu de ses chers volumes, avec ces mots en latin pour exergue :

(1) Voyez *Leland's Itinerary*.

Ce sont là mes forêts : j'y chasse sans fatigue.
Hæc nunquam lassat densa venatio sylva.

Les vrais et grands résultats de l'imprimerie se trouvent ailleurs. Elle appartient essentiellement au peuple ; elle popularise et divise les connaissances en atômes imperceptibles, elle les répand dans l'atmosphère comme un arôme subtil qui pénètre en dépit d'elles-mêmes les intelligences les plus vulgaires. L'indépendance de l'esprit en est la conséquence nécessaire, et la facilité de l'insurrection s'y rattache. Tout comprendre, tout savoir ! l'arbre de la science accessible à tous ! Dès le commencement du seizième siècle, les puissants virent ce que c'était que l'imprimerie ; ils en avaient une grande admiration, ils en eurent peur ; la censure, inventée par Tibère, fut renouvelée par ce même Borgia qui avait, dans sa bulle, loué avec enthousiasme les « nouvelles lettres inventées pour la commodité des savants. » On détruisit les livres et même des imprimeries ; on brûla et l'on pendit à Londres, à Paris, à Rome, à Naples, à Sarragosse ; résistance frivole et impuissante, prolongée inutilement pendant deux siècles. Une fois la lumière faite, comment l'éteindre ? Et quand même Louis XI, ce mauvais homme d'esprit, aurait mal accueilli l'imprimerie, que d'ailleurs il aimait beaucoup, qu'aurait-il pu tenter contre cette seconde délivrance de l'homme, comme l'appelait Martin Luther ? — L'imprimerie, c'est la mémoire du genre humain fixée.

Une fois adoptée par l'Europe et parvenue à ce point de maturité, l'imprimerie suit une marche nouvelle et demande un autre historien. Ce ne sont plus des origines obscures et des efforts souvent stériles qu'il faut décrire, mais une succession variée de

conquêtes irrésistibles ; je n'ai prétendu qu'ébaucher les premières phases, la plus intéressante et la plus dramatique portion de sa grande histoire.

J'ai surtout voulu montrer qu'elle appartient non à une industrie matérielle et à un hasard heureux, mais à la pensée humaine, agissant sur la nature et sur elle-même, par ce merveilleux travail qui ne finira qu'avec le monde. J'ai cherché et reproduit, avec une fidélité qui ne semblera superficielle qu'à ceux qui n'ont pas soulevé les montagnes de volumes entassés par l'imprimerie en son propre honneur, le curieux drame de la pensée civilisatrice et des passions humaines. De là ces anecdotes si romanesques et si parfaitement authentiques, ces caractères si finement dessinés et vivement colorés, ce Faust, cette Lucrèce, cet Érasme, ce Gutenberg, qui montrent de temps à autre leur figure expressive, et jouent rapidement leur rôle actif dans les origines philosophiques de la presse. Je la quitte au moment où elle a consolidé son autorité ; elle n'a plus besoin de mes éloges ; les puissances ne manquent jamais de panégyristes.

FIN DU VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

VUES GÉNÉRALES.

Des Influences intellectuelles et du but que l'auteur s'est proposé dans ces études.

Des Mœurs et de l'Organisation de la Société chrétienne du IIIe au Ve siécle.

Des créations industrielles sous le Bas-Empire et au Moyen Age.

Sources germaniques du Roman moderne. Naissance du Roman au Moyen Age.

Hrosvita. Naissance du Drame chrétien au Xe siècle. Hrosvita religieuse de Gandershiem.

Études sur Dante Alighieri et les platoniciens d'Italie.

Intérieur de l'atelier de Gutenberg.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Corbeil. — Imprimerie de CRÉTÉ fils.